

DAD AU

CIÓN GEN

ŒUVRES
MÉTAPHYSIQUES
D'HORACE

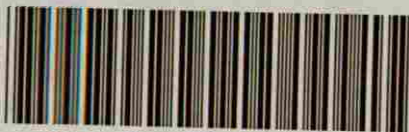
PA6394

L3

1810

c.1

8



1080046322



87-1
A

871 + 841



ODES, ÉPODES
ET CHANT SÉCULAIRE
D'HORACE.

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

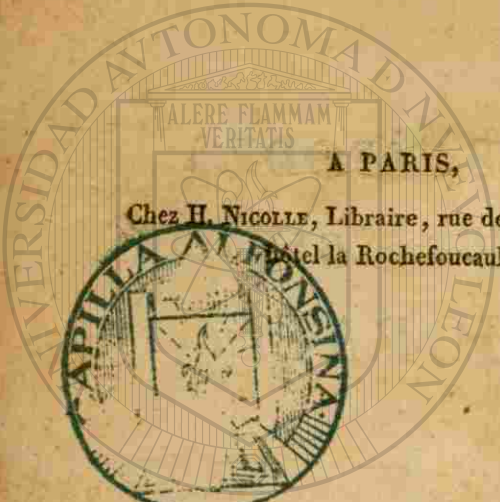


Capilla Alfonso
Biblioteca Universitaria

34620

PAG 394

L3
1810



A PARIS,

Chez H. NICOLLE, Libraire, rue de Seine, n.º 12,
à l'Hotel la Rochefoucault.

FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON



DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

Capilla Alvarado
Biblioteca Interactiva

OEUVRES LYRIQUES D'HORACE, TRADUITES EN VERS,



Par PIERRE-FRANÇOIS LAVAU, Professeur de seconde
année d'humanités au Lycée Impérial de Ver-
sailles; ancien Professeur à l'École Centrale de
Seine et Oise; Membre de la Société académique
des Sciences de Paris, et de la Société libre des
Sciences, Lettres et Arts de la même ville :

AVEC DES NOTES ANALYTIQUES, CRITIQUES
ET INTERPRÉTATIVES DU TEXTE;

Ouvrage particulièrement destiné aux Élèves des Lycées
et des Colléges.

.....; ego, apud Matinæ
More modoque,

Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, circa nemus avidique
Tiburis ripas, operosa parvus
Carmina fingo.

HORACE, Lib. IV, Ode I.

A VERSAILLES,

Chez { J.-P. JACOB, Imprimeur de la Préfecture, etc.,
avenue de Saint-Cloud, n.º 49;
l'Auteur, même Avenue, n.º 30.

1810.

54573

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NIJALERE FLAMMAM
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NIJALERE FLAMMAM
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NIJALERE FLAMMAM

Les Exemplaires exigés par la loi ont été déposés; je déclare, en conséquence, que ceux qui ne porteront point mon nom; paraphé de ma main, doivent être regardés comme provenant d'une édition contrefaite.

B. J. Larau

PRÉFACE.

Si l'on en croit l'opinion de plusieurs savants, défendue avec chaleur par Desfontaines, Gin (*) et M. Binet, la poésie française, entravée dans sa marche et dans ses mouvements par les règles d'une rime trop souvent rebelle, ne peut exprimer que d'une manière très-imparfaite, les beautés des poètes latins. M. Binet va encore plus loin, et voici sa réponse à cette objection judicieuse : *Les vers sont destinés à être chantés.* « Soit : « mais le chant des vers français ne ressemblera « jamais à celui des vers latins; et c'est toujours « une question de savoir si une prose fidèle, et « en même temps cadencée à dessein, ne s'y « ajusterait pas mieux. »

Ainsi, d'après le sentiment de ce célèbre professeur, la prose seule, mais fidèle, nombreuse et harmonieuse, peut rendre avec dignité l'énergie, les grâces, l'élégance, le ton même de la poésie latine. Ainsi, par une conséquence naturelle,

(*) Traducteur des Poèmes d'Homère et des Odes de Pindare, en prose poétique.

la poésie française qui s'enorgueillit à juste titre des chefs-d'œuvre de Malherbe, de Corneille, de Racine, de Boileau, de Rousseau et de Voltaire, serait (malgré l'axiome : *qui potest plus, potest et minus*) réduite à déplorer son impuissance, lorsqu'il s'agirait de transporter dans la langue indigène, les richesses de la poésie latine.

Mais, mon dessein n'est point d'entrer en lice avec un homme dont le zèle et les lumières ont rendu de si grands services à l'instruction publique : je me contenterai donc de lui opposer les raisonnements solides et péremptoires de son illustre collègue, M. l'abbé Delille, sur le même sujet.

« Un des premiers charmes des vers est l'harmonie : or l'harmonie de la prose, ne saurait représenter celle des vers. La même pensée rendue en vers ou en prose, produit sur nous un effet tout différent. Il y a dans la Bruyère et la Rochefoucault autant de pensées fines et vraies que dans Boileau. Cependant on retiendra quarante vers de Boileau contre dix lignes de ces deux auteurs. C'est que l'oreille cherche naturellement le rythme, et surtout dans la poésie.

« Un autre charme de la poésie, comme de tous les autres arts, c'est la difficulté vaincue.

« Une des choses qui nous frappe le plus dans un tableau, dans une statue, dans un poëme, c'est qu'on ait pu donner au marbre de la flexibilité; c'est qu'une toile colorée fasse illusion à la vue; c'est que des vers, malgré la gêne de la mesure, aient la même liberté que le langage ordinaire; et c'est encore un avantage dont le traducteur en prose prive son original.

« Enfin, le caractère de la prose diffère trop de celui des vers. Ceux-ci ont une hardiesse qui effraye la timidité de l'autre; une vivacité de mouvement qui contraste avec sa pesanteur; une rapidité de marche que sa lenteur ne saurait atteindre. Ce qui n'est que saillant en vers devient tranchant en prose; ce qui n'est que fort devient dur; ce qui n'est que vif devient brusque, ce qui n'est que hardi devient téméraire.....

« Après cela que le traducteur en prose soit un peu plus fidèle au sens littéral de quelques mots, à la construction de quelques phrases; le traducteur en vers lui abandonne sans peine cette apparente fidélité qui ne saurait compenser des infidélités réelles, s'il est vrai que la hardiesse, le mouvement, l'harmonie,

« les figures fassent le mérite de la poésie. »
Traduction des Géorgiques, discours préliminaire,
page 37, édition in-12.

Certes, il est difficile de peindre avec plus de force et de vérité les nombreux avantages des vers sur la prose, lorsqu'il s'agit de traduire les poètes latins, et la traduction des *Géorgiques* prouve éminemment que le poète français a su réunir l'exemple au précepte. Ce chef-d'œuvre seul est un argument qui triomphe de toutes les assertions des partisans de la traduction en prose. Mais nous pouvons encore nous autoriser de l'*Enéide*, par le même traducteur, et principalement du premier, du second, du quatrième, du sixième livre; et de l'Episode de Cacus, livre 8. Nous pouvons citer avec éloge la *Pharsale* de Lucain, par La Harpe; la traduction en vers des *Métamorphoses* d'Ovide, par M. de Saint-Ange; celle des *Bucoliques*, par M. Tissot; et la traduction complète de l'*Enéide*, par Gaston.

Or, je le demande à tout littérateur impartial et sans prévention : les meilleures traductions en prose peuvent-elles soutenir le parallèle avec les traductions en vers que je viens d'indiquer, pour peu que l'on fasse attention au caractère, au style plus ou moins rapide, plus ou moins simple ou pompeux, suivant la nature du sujet, à

l'enchaînement des idées, à la richesse ou à la naïveté des images de l'original, et des divers morceaux qui le composent?

Cependant il n'a été question jusqu'ici que des poèmes de Virgile, d'Ovide et de Lucain. Que sera-ce donc d'Horace qui réunit, dans ses œuvres lyriques, la gravité de Stésicore, la noblesse d'Alcée, le feu et la vivacité de Sapho, la fougue de Pindare, la délicatesse et les grâces d'Anacréon? Comment la prose pourra-t-elle exprimer le début noble et hardi de l'ode pindarique, ses brillants écarts, ses transitions subites, son désordre apparent, qui n'existe pas dans la pensée du poète, ses digressions fréquentes, et le sublime de ses images? Comment pourra-t-elle rendre la naïveté et l'élégance de l'ode anacréontique, cet heureux abandon qui en fait le charme, ses fines allusions, et ses ingénieuses allégories? Écoutons un instant le législateur du Parnasse français; lui-même va nous tracer les caractères distinctifs de ces deux espèces de poésies lyriques.

-
- « L'ode avec plus d'éclat, et non moins d'énergie,
 - « Élevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
 - « Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux.

- « Aux athlètes dans Pise elle ouvre la barrière,
 « Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière,
 « Mène Achille sanglant aux bords du Simois,
 « Ou fait fléchir l'Escaut sous le jong de Louis.
 « Tantôt comme une abeille ardente à son ouvrage,
 « Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage :
 « Elle peint les festins, les danses et les ris ;
 « Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
 « Qui mollement résiste, et, par un doux caprice,
 « Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.
 « Son style impétueux souvent marche au hasard :
 « Chez elle un beau désordre est un effet de l'art. »

Art poétique, chant II.

En faut-il davantage pour se convaincre que la prose, en supposant même, ce que je suis bien loin d'accorder, qu'elle soit préférable aux vers, lorsqu'il est question de traduire les poètes épiques ou didactiques, est, et sera toujours insuffisante pour saisir les mouvements rapides et sublimes du genre lyrique, et ces nuances délicates qui établissent un point de contact entre des idées qui paraissent, au premier aspect, décousues et incohérentes.

A dieu ne plaise, au reste, que je prétende déprécier le mérite et les talents des traducteurs en prose, Dacier, Sanadon, Lebatteux, M. Binet surtout, dont la traduction est infiniment supérieure

à toutes les autres, ont un droit incontestable à la reconnaissance des amis des lettres, et les savantes remarques des deux premiers, ont singulièrement aplani les difficultés du texte. Quoiqu'il en soit, pour traduire Horace il faut, j'ose le dire, un souffle de ce feu poétique qui l'animait. En vain opposerait-on comme un obstacle insurmontable, les entraves de la rime.

- « Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
 « L'esprit à la trouver aisément s'habitue ;
 « Au jong de la raison sans peine elle fléchit,
 « Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit. »

Boileau, Art poétique, chant I.^{er}

Déterminé sans doute par des raisons de même nature que celles dont je viens de prouver la solidité, M. Daru (*), littérateur distingué, a traduit en vers français les œuvres complètes d'Horace : « entreprise difficile, disent les membres du jury « des prix Décennaux, qu'il a exécutée avec « un talent qui ne peut être apprécié que par un

(*) J'ai toujours pensé qu'on ne pouvait réellement traduire un poète qu'en empruntant le secours de la poésie. Une traduction en prose est une estampe, une traduction en vers est un tableau. *Préface des OEuvres d'Horace traduites en vers, par Pierre Daru, page 19.*

« petit nombre de gens de goût. » Cet éloge est juste et mérité; et l'on regrette avec raison qu'une mention honorable ne l'ait pas sanctionné. Quant à moi je me plais à rendre à M. Daru, toute la justice qui lui est due. Traducteur élégant et fidèle du premier des Lyriques latins, il a su, dans une foule de circonstances, saisir les diverses nuances d'un poète, véritable Protée, qui devient tour à tour sublime et naïf, sérieux et badin, énergique et gracieux. Mon opinion à son égard ne peut paraître suspecte : je l'ai consignée, en l'an VI, dans mes *Travaux classiques et littéraires*, page 430; lorsqu'après avoir parlé de Dacier, de Lebatteux et de Desfontaines, j'ajoute : « le citoyen Daru vient de donner, en vers, une traduction d'Horace préférable à toutes les autres, et qui a mérité le suffrage de tous les gens de lettres ».

J'avoue qu'un semblable ouvrage aurait pu me dispenser de publier le mien; mais l'auteur s'est proposé pour but de donner une idée d'Horace aux gens du monde, et d'en retracer le souvenir aux gens de lettres : moi, j'ai destiné le fruit de mes veilles aux élèves des lycées et des collèges; j'ai toujours été jaloux d'ailleurs, d'offrir mon tribut de reconnaissance à un poète dont l'aimable philosophie a constamment semé des fleurs sur la

carrière pénible à laquelle je me suis consacré : enfin mon plan, tel que je l'ai conçu, offre à la jeunesse studieuse de grands avantages. Je vais m'expliquer succinctement sur ce dernier objet.

On peut considérer dans mon ouvrage trois parties réellement distinctes; le texte latin, la traduction, et les notes.

D'abord, une longue expérience m'a démontré que dans la plupart des éditions classiques d'Horace, surtout dans celle de *Piat*, qui, en raison de la modicité du prix, obtient la préférence sur les autres, le texte se trouvait le plus souvent défiguré par une foule de fautes typographiques, par une ponctuation vicieuse, des expressions surannées et tombées en désuétude, enfin par une multitude d'accents ridiculement placés, jusque sur l'enclitique *que*, dans les mots dont il fait partie. Frappé de cet inconvénient, j'ai comparé entr'elles, avec une attention scrupuleuse, les meilleures éditions, telles que celles de Jean Bond, Jouvenci, Dacier, etc. Il est résulté de ce travail long et fastidieux, un texte pur et uniforme, qui pourra au moins servir de modèle, dans l'occasion.

Quant à ma traduction, j'ai voulu prouver qu'il était possible, jusqu'à un certain point, de

traduire Horace littéralement, même en vers. Je dis jusqu'à un certain point, parce que si le traducteur en prose, comme l'observe avec raison Dacier, doit s'attacher fortement aux idées de son original, chercher les beautés de sa langue, et rendre les images, sans compter les mots; à plus forte raison, le traducteur en vers ne peut-il point être astreint à cette exactitude servile qui consiste à suivre, si j'ose m'exprimer ainsi, un auteur à la piste.

Il ne faut cependant point confondre avec une traduction généreuse, cette trop grande liberté qui donne dans l'excès opposé, pour éviter une exactitude trop minutieuse. Toute paraphrase déguise le texte; loin de présenter l'image qu'elle promet, elle peint moitié de fantaisie, moitié d'après son original; d'où se forme une espèce de je ne sais quoi qui n'est ni original, ni copie. Le moyen donc de se soustraire à ce double écueil, c'est de tenir un juste milieu qui s'éloigne également de la licence et de l'asservissement; c'est d'exprimer avec fidélité toutes les pensées d'un auteur, et de rester aussi près du texte, que peut le permettre le génie de notre langue.

Convaincu de ces principes qui doivent guider tous les bons traducteurs, je me suis appliqué à conserver à Horace ses pensées, ses tours, ses

figures, ses images, en un mot, ses traits et sa physionomie, et je n'ai employé la ressource des équivalents que lorsqu'il m'a été moralement démontré que la *lettre* ne pouvait coïncider avec l'*esprit*. C'est aux maîtres de l'art à juger si j'ai réussi; mes efforts au moins me donnent quelques droits à leur indulgence, et j'aurai ouvert une carrière que d'autres pourront parcourir avec plus de succès. « Sans doute il serait injuste, comme le « dit M. Delille, dans son discours préliminaire « déjà cité, de comparer chaque vers du tra- « ducteur au vers du texte qui y répond. C'est sur « l'ensemble et l'effet total de chaque morceau « qu'il faut juger de son mérite ». J'ajouterai que ce système serait impraticable surtout dans la traduction d'un poète qui, ne suivant que l'impulsion de son génie, s'affranchit plus que tout autre des lois de la méthode. On trouvera cependant un grand nombre d'odes où les vers français sont en quelque sorte calqués sur les vers latins.

Il me reste à parler des notes. Elles sont ce qu'elles doivent être dans un ouvrage classique, c'est-à-dire, non pas un vain étalage d'érudition, qui ne laisse dans l'esprit qu'une impression vague et fugitive d'idées, le plus souvent confuses et hétérogènes, mais une interprétation suivie et raisonnée des principales difficultés du texte. J'ai

extrait à ce sujet la quintessence des savantes remarques de Dacier, de Sanadon, et de plusieurs autres commentateurs; et, comme il est essentiel d'accoutumer les Elèves à ne pas se trainer servilement sur les opinions d'autrui, j'ai porté le flambeau de la raison et de la saine critique sur les passages contestés. Un objet non moins important, dont je fais constamment usage dans ma méthode d'enseignement, a fixé mon attention: je veux parler de l'analyse, que l'on peut regarder comme une sorte de creuset où s'épure le jugement. C'est elle, en effet, qui forme les jeunes gens à l'habitude salutaire de la réflexion, qui leur enseigne à mettre de l'ordre et de la liaison dans leurs idées, et de la précision dans leurs raisonnements. C'est par le secours seul de l'analyse, que l'on peut remonter à l'origine de ses idées, en suivre la filiation, et établir entr'elles tous les rapports possibles de comparaison.

« Autant la faculté de penser, dit l'abbé de Condillac, est bornée dans celui qui n'analyse pas ses idées, et qui, par conséquent, n'observe pas tout ce qu'il fait en pensant, autant cette faculté doit s'étendre dans celui qui analyse ses idées, et qui en observe jusqu'aux plus petits détails. »

Persuadé des avantages multipliés qui résultent

de ce genre d'instruction, j'ai analysé, dans des précis raisonnés des principales Odes d'Horace, le but du poète, les moyens employés pour y parvenir, les grâces ou l'énergie du style, la force des pensées, la justesse des comparaisons, la pathétique des sentiments, la richesse des figures, le sublime des images, la finesse des allusions, l'élégance des allégories, et la vérité des sentences morales.

Horace est le poète de tous les âges, de toutes les conditions, et de toutes les circonstances de la vie: c'est le véritable *veni mecum* des gens de lettres. Il est vrai que parmi ses odes il s'en trouve beaucoup qui ne méritent point ce nom, mais plutôt celui de pièces fugitives, de billets et de chansons; le plus grand nombre cependant respire les principes de la plus saine morale. Je devais donc, sous ce point de vue, faire connaître aux jeunes nourrissons des Muses, toutes les beautés de cet aimable poète; aussi, pour ne laisser rien à désirer sur un objet aussi important, ai-je eu soin de citer les imitations d'Horace, par les poètes français, ainsi que les divers morceaux que l'auteur lui-même a empruntés des poètes anciens.

Tel est le plan que m'ont suggéré le zèle non équivoque qui m'anima toujours pour l'instruction

publique, et le désir ardent de contribuer aux progrès des bonnes études.

Eh ! dans quel temps fut-il plus permis d'aspirer à ce noble résultat ? Déjà, le père des peuples, le Héros qui nous gouverne, voit fleurir sur toute la surface de son vaste empire, ces asiles sacrés des sciences et des arts dont il est le restaurateur, ces Lycées, sanctuaires des Muses, où, sous les auspices d'un Chef aussi distingué par ses lauriers littéraires que par sa sage administration et son attachement au grand monarque, une jeunesse nombreuse et choisie cultive, dans le sein de la paix, ses facultés intellectuelles; se forme à l'exercice de toutes les vertus civiles et morales; et se prépare à montrer à la France ces hommes qui doivent un jour reculer les bornes des connaissances humaines.

D'un autre côté, l'époque prochaine des prix Décennaux va faire revivre parmi nous ces jeux olympiques à jamais mémorables de l'ancienne Grèce, où les orateurs et les poètes illustres, les savants les plus distingués, les plus célèbres artistes venaient disputer la palme du génie.

Enfin, les vainqueurs désignés par le plus docte Aréopage de l'univers, recevront cette palme si

glorieuse des augustes mains d'un prince qui ne conçoit rien que de grand, et qui n'opère rien que de grand.

Sans doute cet heureux concours de circonstances ne sera point perdu pour les élèves de l'Université impériale. Oui, j'aime à le croire, et ce n'est pas une vaine illusion qui m'abuse : il s'élèvera bientôt, du sein de cette Université naissante, un nouvel Horace qui chantera, dans des vers dignes d'être transmis à la postérité la plus reculée, la sagesse, le génie, les bienfaits et les trophées immortels de Napoléon I.^{er} : car, ne nous y trompons pas, c'est aux lettres seules qu'il est réservé d'immortaliser les héros.

Fixere fortes ante Agamemnona

Multi; sed omnes illacrymabiles

Urgentur, ignotique, longâ

Nocte, carent quia vate sacro.

Ode 8, lib. 4.

UNIVERSIDAD NACIONAL AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

®

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

HORATII ODARUM.

LIBER PRIMUS.

ODE I.

AD MECENATEM.

MECENAS, atavis edite regibus,
O et prasidium et dulce decus meum!
Sunt quos curriculo pulverem Olympicum
Collegisse juvat; metaque fervidis
Euitata rotis, palmaque nobilis,
Terrarum dominos evehit ad deos.
Hunc, si mobilium turba Quiritium
Certat tergeminis tollere honoribus;
Illum, si proprio condidit horreo
Quidquid de Libycis verritur areis.
Gaudentem patrios findere sarculo
Agros, Attalicis conditionibus
Nunquam dimoveas, ut trabe Cypriâ
Myrtoum pavidus nauta secet mare.
Luctantem Icarîis fluctibus Africum
Mercator metuens, otium et oppidi

ODES D'HORACE.

LIVRE PREMIER.

ODE I.

A MÈCÈNE (1).

Du noble sang des rois rejeton généreux,
Mécène, mon appui, ma gloire la plus chère!
Fier d'avoir sillonné l'olympique (2) poussière,
Si, sur son char brûlant, l'athlète audacieux
Rase, évite la borne, et vole à la barrière:
Il monte au rang des dieux arbitres de la terre.

Ceux qu'aux triples (3) honneurs porte un peuple inconstant,
Celui qui voit gémir ses granges affaissées
Sous le poids des moissons par le Maure entassées,
Du champ de ses aïeux le laboureur content,
Voudraient-ils pour tout l'or qu'Attale eut en partage (4),
Timides nautonniers, fendre l'humide plage?
Lorsque l'horrible sud, par ses bonds répétés,
Tourmente furieux la mer Icarienne,
Le marchand, accablé d'une terreur soudaine,
Regrette son repos, les champs et les cités;

Laudat rura sui : mox reficit rates
 Quassas, indocilis pauperiem pati.
 Est qui nec veteris pocula Massici,
 Nec partem solido demere de die
 Spernit, nunc viridi membra sub arbuto
 Stratus, nunc ad aquæ lene caput sacræ.
 Multos castra juvant, et lituo tubæ
 Permixtus sonitus, bellaque matribus
 Detestata. Manet sub Jove frigido
 Venator teneræ conjugis immemor;
 Seu visa est catulis cerva fidelibus,
 Seu rupit teretes Marsus aper plagas.

Te doctarum hederæ præmia frontium
 Dis miscent superis; me gelidum nemus,
 Nympharumque leves cum Satyris chori
 Secernunt populo; si neque tibias
 Euterpe cohibet, nec Polyhymnia
 Lesboum refugit tendere barbiton.
 Quòd si me lyricis vatibus inseres,
 Sublimi feriam sidera vertice.

Bientôt, rebelle (5) au joug de l'indigence austère,
 Il radoube sa nef, et revoit l'onde amère.

L'un aime à s'enivrer d'un Massique fumeux,
 Et la moitié (6) du jour, couché sur la verdure,
 Il boit près d'un ruisseau qui doucement murmure;
 Tel autre aime des camps l'appareil dangereux,
 Les clairons réunis aux trompettes guerrières,
 Et ces affreux (7) combats, l'effroi des tendres mères.

Loïn de sa jeune épouse, en plein air, un chasseur
 Brave des noirs frimas la saison rigoureuse,
 Soit que de ses limiers la mente belliqueuse,
 Sur le cerf qu'ils ont vu s'élançer avec ardeur,
 Soit qu'un sanglier Marse ait rompu (8) l'industrie
 Des rets où l'entraîna son aveugle furie.

Le lierre entrelacé sur le front des savants,
 Vous rend égal (9) aux dieux de la voûte azurée;
 Moi, la fraîcheur des bois, leur retraite sacrée,
 Des champêtres bosquets les ombrages naissants,
 La danse du Satyre, et la Nympe légère,
 Me rendent étranger au profane vulgaire.

Mais si les doctes sœurs secondant mes desseins,
 Du chantre de Lesbos montent pour moi la lyre;
 Si parmi les mortels que Polymnie inspire,
 Votre puissant suffrage a fixé mes destins;
 Rempli d'un noble orgueil, dans l'ardeur qui m'anime,
 Je toucheraï les cieux de ma tête sublime.

ODE II.

AD AUGUSTUM.

JAM satis terris nivis, atque diræ
 Grandinis misit Pater, et rubente
 Dexterâ sacras jaculatus arces,
 Terruit urbem :

Terruit gentes, grave ne rediret
 Seculum Pyrrhæ, nova monstra questæ;
 Omne cum Proteus pecus egit altos
 Visere montes ;

Piscium et summâ genus hæsit ulmo,
 Nota quæ sedes fuerat columbis;
 Et superjecto pavidæ natârunt
 Æquore damæ.

Vidimus flavum Tiberim, retortis
 Littore Etrusco violenter undis,
 Ire defectum monumenta regis,
 Templeque Vestæ :

Ilia dum se nimium querenti
 Jactat ultorem, vagus et sinistra
 Labitur ripâ, Jove non probante, u-
 xorius amnis.

ODE II.

A AUGUSTE (10).

AssEZ et trop long-temps le maître du tonnerre,
 Par la grêle et la neige épouvanta la terre,
 Assez il foudroya les temples de nos dieux :
 A Rome, aux nations, son courroux redoutable
 Fit craindre le retour du siècle lamentable
 Où Pyrrha se plaignait de prodiges affreux.

Le pasteur de Neptune, alors sur les montagnes (11),
 Conduisait ses troupeaux à travers les campagnes,
 Les poissons s'arrêtaient sur les ormes perchés ;
 Là jadis le ramier roucoulait solitaire :
 Alors on vit nager sur les flots, sans barrière,
 Les hôtes de nos bois aux forêts arrachés.

Nous avons vu le Tybre, aveugle en (12) sa furie,
 Revenir écumant des rives d'Etrurie,
 Pour renverser des rois (13) les superbes tombeaux :
 On l'a vu bouillonnant remonter vers sa source,
 Menacer d'engloutir dans sa rapide course,
 Nos palais, nos remparts, sous l'abîme des eaux.

Élancé tout à coup de ses grottes profondes,
 Sur sa rive opposée il transporte ses ondes,
 Et couvre au loin nos prés de flots injurieux :
 De sa tendre (14) Ilia voulant tarir les larmes,
 Il jure de venger ses trop vives alarmes,
 Et César immolé par un crime odieux.

Audiet cives acuisse ferrum
 Quo graves Persæ melius perirent ;
 Audiet pugnas , vitio parentum
 Rara juvenus.

Quem vocet divum populus ruentis
 Imperi rebus ? prece quâ fatigent
 Virgines sanctæ minus audientem

Carmina Vestam ?

Cui dabit partes scelus expiandi
 Jupiter ? tandem venias , precamur ,
 Nube candentes humeros amictus ,
 Augur Apollo.

Sive tu mavis , Erycina ridens ,
 Quam Jocus circumvolat , et Cupido ;
 Sive neglectum genus , et nepotes
 Respicias auctor ,

Heu ! nimis longo satiate ludo ,
 Quem juvat clamor , galeæque læves ,
 Acer et Mauri peditis cruentum
 Vultus in hostem.

Sive mutatâ juvenem figurâ ,
 Ales , in terris imitaris , almæ
 Filius Maïæ , patiens vocari
 Caesaris ultor :

Rare , grâce aux fureurs de ses coupables pères ,
 Un jour , en gémissant sur de fatales guerres ,
 La jeunesse apprendra nos combats désastreux :
 Nous aiguisions le fer , atroce barbarie !
 Pour en percer soudain le sein de la patrie ,
 Au lieu d'exterminer les Parthes orgueilleux.

Quels dieux implorera , dans son extrême peine ,
 Rome sur le penchant de sa chute prochaine ?
 Vierges saintes , cessez vos lugubres accents ,
 Vesta n'écoute plus votre ardente prière :
 Par qui le roi des cieus , équitable et sévère ,
 Expiera-t-il l'horreur de nos forfaits récents ?

Parais environné de l'azur (15) des nuages ,
 Sois sensible à nos maux , Phébus ! dieu des présages ,
 Ou si tu l'aimes mieux , viens , reine (16) des amours ;
 Que les ris , sur tes pas , accourent de Cythère :
 Vous enfin des Romains et l'auteur et le père ,
 Mars , ramenez pour eux de plus fortunés jours.

O vous qui chérissiez les horreurs du carnage ,
 Les cris des combattants , les casques , le ravage ,
 Et du Maure vainqueur le regard furieux :
 Soyez rassasié de nos scènes cruelles ,
 Rendez à vos enfants les faveurs paternelles ,
 Rendez à ses destins un peuple malheureux.
 Mercure , fils ailé d'une charmante mère ,
 S'il est vrai qu'aujourd'hui vous habitiez la terre
 Où d'un jeune héros vous empruntez les traits ,
 Si vous vengez César et ses vertus sublimes ;

Serns in cœlum redeas, diùque
 Lætus intersis populo Quirini;
 Neve te nostris vitiis iniquum
 Ocior aura

Tollat. Hic magnos potiùs triumphos,
 Hic ames dici pater, atque princeps;
 Neu sinas Medos equitare inultos,
 VERITATIS Te duce, Cæsar.

ODE III.

AD NAVEM QUA VIRGILIUS VEHEBATUR.

Sic te diva potens Cypri,
 Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
 Ventorumque regat pater,
 Obstrictis aliis, præter Iapyga,
 Navis, quæ tibi creditum
 Debes Virgilium : finibus Atticis
 Reddas incolumen, precor,
 Et serves animæ dimidium meæ.
 Illi robur et æs triplex
 Circa pectus erat, qui fragilem truci
 Commisit pelago ratem
 Primus, nec timuit præcipitem Africum
 Decertantem Aquilonibus,

Qu'un trop rapide vol, en haine de nos crimes,
 Ne vous enlève point aux plus grands intérêts.

Aimez plutôt ici le triomphe et la gloire
 Qu'à vos nobles exploits décerne la victoire;
 Aimez les noms de chef, de père des Romains :
 Que sous vos lois, César, dans ses bornes prescrites,
 Le Parthe (17) resserré, jamais sur nos limites
 Ne lance impunément ses barbares essaims.

ODE III.

AU VAISSEAU QUI PORTAIT VIRGILE (18).

O vaisseau! de Paphos que (19) la puissante reine,
 Que ces astres brillants, les deux frères d'Hélène,
 Te guident sur les eaux;
 Hors le seul Iapix, soudain qu'Éole enchaîne
 Les Autans ennemis des rivages d'Athène,
 Qui soulèvent les flots.

Conserve, tu le dois, à ma douleur extrême,
 Conserve, cher vaisseau, la moitié de moi-même
 Unie à ton destin.

Celui qui le premier fendait les mers profondes,
 Soumit son frère esquif à la rage des ondes,
 Avait le cœur d'airain.

Il ne redouta pas la tempête orageuse,
 L'Orion menaçant, l'Hyade pluvieuse
 Fatale aux matelots.

Nec tristes Hyadas , nec rabiem Noti ,
 Quo non arbiter Adriæ
 Major , tollere seu ponere vult freta.
 Quem mortis timuit gradum ,
 Qui siccis oculis monstra natantia ,
 Qui vidit mare turbidum , et
 Infames scopulos Acrocerania ?
 Nequicquam Deus absceidit
 Prudens Oceano dissociabili
 Terras , si tamen impiæ
 Non tangenda rates transiliunt vada.
 Audax omnia perpeti
 Gens humana ruit per vetitum nefas.
 Audax Iapeti genus
 Ignem fraude malâ gentibus intulit.
 Post ignem ætheriâ domo
 Subductum , macies , et nova februm
 Terris incubuit cohors ;
 Semotique priûs tarda necessitas
 Leti corripuit gradum.
 Expertus vacuum Dædalus æra
 Pennis non homini datis ;
 Perrupit Acheronta Hercules labor.
 Nil mortalibus arduum est ;
 Cælum ipsum petimus stultitiâ ; neque
 Per nostrum patimur scelus
 Iracunda Jovem ponere fulmina.

Des Aquilons luttant contre le vent d'Afrique,
 De l'arbitre fougueux du golfe Adriatique
 Il brava les complots.

Quelle mort aurait pu le glacer d'épouvante ?
 Il vit d'un œil serein , sur la mer écumante ,
 Les monstres bondissants :
 Il osa contempler l'horrible et vaste abîme ,
 Les rochers foudroyés (20) , leur sourcilleuse cime ,
 Et les flots mugissants.

C'est en vain que des dieux la bonté tutélaire ,
 De l'immense Océan a séparé la terre ,
 Par de sages décrets ;
 L'audace des humains en révoltes féconde ,
 Franchit impunément les limites du monde
 A travers les forfaits.

Un des fils de Japet , au sein de l'Empyrée ,
 Osa ravir le feu de la voûte éthérée ,
 Aux yeux des immortels ;
 Alors on vit des maux la cohorte funeste ,
 La mort lente jadis , et la fièvre et la peste ,
 Fondre sur les mortels.

Hercule sut forcer les portes du Ténare ;
 Le père infortuné de l'imprudent Icare
 Osa sillonner l'air (21) :
 Nous provoquons le ciel , il n'est rien qu'on ne tente ;
 Et nous ne souffrons pas que la foudre éclatante
 Quitte les mains de Jupiter.

ODE IV.

AD SEXTIUM.

SOLVITUR acris hiems gratâ vice veris et Favoni,
 Trahantque siccas machinæ carinas;
 Ac neque jam stabulis gaudet pecus, aut arator igni;
 Nec prata canis albicant pruinis.

Jam Cytherea choros ducit Venus, imminente Lunâ;
 Junctæque Nymphis Gratia decentes
 Alternò terram quatunt pede, dum graves Cyclopum
 Vulcanus ardens urit officinas.

Nunc decet aut viridi nitidum caput impedire myrto,
 Aut flore terræ quem ferunt soluta.
 Nunc et in umbrosis Fauno decet immolare lucis,
 Seu poscat agnâ, sive malit hado.

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
 Regumque turres. O beate Sexti!
 Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam:
 Jam te premet nox, fabulæque Manes,
 Et domus exilis Plutonia; quò simul meâris,
 Non regna vini sortiere talis.

ODE IV.

A SEXTIUS.

LE retour des Zéphirs chasse (22) les noirs Autans:
 Déjà l'on met à flot le navire hors du sable,
 Partout l'émail des fleurs annonce le printemps,
 Le troupeau se déplaît au fond de son étable;
 Et quittant son foyer, déjà le laboureur
 Ne voit plus les frimas entraver son ardeur.

Dans nos riants vallons, la reine de Cythère
 Au flambeau de Phébé forme déjà des chœurs;
 Les Grâces tour-à-tour, et les Nymphes leurs sœurs,
 Sous des pas cadencés font retentir la terre,
 Cependant que Vulcain, dans ses noirs arsenaux,
 Des Cyclopes (23) actifs embrâse les fourneaux.

Que le nard maintenant, cher Sextius, arrose
 Nos cheveux couronnés d'un myrte gracieux,
 De roses aux parfums exquis et précieux,
 Ou de toute autre fleur nouvellement éclose:
 Au dieu Faune, à son gré, sous l'ombre des ormeaux,
 Immolons des brebis ou de tendres chevreaux.

Foulant du même pied le trône et la chaumière,
 La mort, la pâle (24) mort, sur nous plane toujours:
 Heureux ami, crois-moi, le terme de nos jours
 Exclut d'un long espoir la trompeuse chimère.

Dans ce vide séjour bientôt précipité,
 Où résident la nuit, les mânes (25) et les ombres,
 Le sort (26) ne pourra plus, sous ces cavernes sombres,
 Des somptueux festins t'offrir la royauté.

ODE V.

AD AGRIPPAM.

SCRIBERIS Vario fortis, et hostium
Victor Mæonii carminis alite,
Quam rem cumque ferox navibus aut equis
Miles te duce gesserit.

Nos, Agrippa, neque hæc dicere, nec gravem
Pelidæ stomachum cedere nescii,
Nec cursus duplicis per mare Ulyssei,
Nec sævam Pelopis domum,

Conamur, tenues grandia : dùm pudor,
Imbellisque Iyræ Musa potens vetat
Laudes egregii Cæsaris, et tuas,
Culpâ deterere ingeni.

Quis Martem tunicâ tectum adamantinâ
Dignè scripserit ? aut pulvere Troïco
Nigrum Merionem ? aut ope Palladis
Tydiden Superis parem ?

ODE V.

A AGRIPPA.

QUE le rival (27) heureux du Cygne d'Aonie
Célèbre vos hauts faits ;
Et sur terre et sur mer les guerriers d'Ausonie
Vous doivent leurs succès.

De l'inflexible Achille oserais-je dépeindre
Les funestes fureurs,
Les naufrages d'Ulysse habile (28) en l'art de feindre,
Tantale et ses horreurs ?

Le respect, et la muse arbitre de ma lyre
Enchaînent mes accents ;
Pour chanter des exploits que partout on admire,
J'ai trop peu de talents.

Qui peindra dignement l'armure étincelante
De Mars, dieu des combats,
Ou du fier Mériion la colère sanglante
Qui sème le trépas.

Dirais-je Diomède et l'ardeur homicide
Qui brille dans ses yeux,
Alors que de Pallas la redoutable Egide
Le rend égal aux dieux.

ODE VI.

AMENUM TIBURIS SITUM COLLAUDAT.

LAUDABUNT alii claram Rhodon, aut Mitylenen;
 Aut Ephesum, bimarisque Corinthi
 Mœnia, vel Baccho Thebas, vel Apolline Delphos
 Insignes, aut Thessala Tempe.

Sunt quibus unum opus est intactæ Palladis urbem
 Carmine perpetuo celebrare, et

Undiquæ decerpitæ frondi præponere olivam.

Plurimus, in Junonis honorem,

Aptum dicit equis Argos, ditesque Mycenæ.

Me nec tam patiens Lacedæmon,

Nec tam Larissæ percussit campus opimæ,

Quam domus Albunæ resonantis,

Et præceptis Anio, et Tiburni lucus, et uda

Mobilibus pomaria rivis.

ODE VII.

AD PLANCUM.

ALBUS ut obscuro detergit nubila celo
 Sæpè Notus, neque parturit imbres
 Perpetuos; sic tu sapiens finire memento
 Tristitiam, vitæque labores

ODE VI.

IL LOUE LE SITE DÉLICIEUX DE TIVOLI.

QUE d'autres vantent Rhode (29), Ephèse ou Mitylène,
 Les remparts de Corinthe (30), entourés de deux mers,
 Thèbes où s'illustra l'élève de Silène,
 Les vallons de Tempé (31) chéris du dieu des vers.

Athènes par les uns sans cesse est célébrée;
 Ils préfèrent l'olive (32) aux myrtes, aux lauriers:
 D'autres chantent Mycène à Junon consacrée,
 Et des plaines d'Argos les généreux coursiers,

Moi, j'aime l'Albunée et la grotte charmante
 Où murmurent ses flots argentés, onduleux;
 Du rapide Anio j'aime l'onde écumante
 Traversant de Tibur les vergers gracieux.

Ce spectacle qui s'offre à mon âme enchantée,
 Frappe bien plus mes yeux, par ses simples attraits,
 Que les austères mœurs de Sparte (33) tant vantée,
 Que les prés de Larisse ou ses riches guérets.

ODE VII.

A PLANCUS.

ON ne voit pas toujours, ébranlant les nuages,
 Le Notus s'exhaler en longs mugissements;
 Souvent, à son aspect, on voit fuir les orages,
 Et naître des Zéphirs les doux frémissements.

Molli, Plance, mero; seu te fulgentia signis
 Castra tenent, seu densa tenebit
 Tiburis umbra tui. Teucer Salamina patremque
 Cum fugeret, tamen uda Lyæo
 Tempora populeâ fertur vinxisse coronâ,
 Sic tristes affatus amicos:
 Quò nos cumque feret melior fortuna parente,
 Ibimus, ô socii comitesque!
 Nil desperandum Teucro duce, et auspice Teucro;
 Certus enim promisit Apollo
 Ambiguam tellure novâ Salamina futuram.
 O fortes, pejoraque passi
 Mecum sæpè viri! nunc vino pellite curas:
 Cras ingens iterabimus æquor.

ODE VIII.

AD LYDIAM.

LYDIA, dic, per omnes
 Te deos oro, Sybarin cur properes amando
 Perdere? cur apricum
 Oderit campum, patiens pulveris atque solis?
 Cur neque militaris

Ainsi, sage Plance, plus d'ennuis, plus de peine;
 Soit qu'aux plaines de Mars vous suiviez nos drapeaux,
 Soit que de Tivoli l'ombrage vous retienne,
 Bannissez en buvant vos soucis et vos maux.

Teucer (34) fuyait au loin son père et sa patrie:
 Soudain par un vin (35) vieux ses sens sont raffermis,
 Contre tous les dangers son âme est aguerrie,
 Et, couronnant sa tête, il dit à ses amis:

Quels que soient les climats où le sort nous conduise,
 Certes, moins que mon père, il sera rigoureux;
 Chers compagnons! courage, un dieu nous favorise;
 Teucer guide vos pas et comblera vos vœux.

Oui, Phébus nous promet une autre Salamine:
 Nous avons triomphé de plus rudes assauts;
 Noyez dans le bon vin cet ennui qui vous mine;
 Et demain nous fendrons le vaste sein des flots.

ODE VIII.

A LYDIE (36).

AU nom des Dieux, dis-moi, jeune Lydie,
 Pourquoi tu veux, par de lâches amours,
 Accélérer la perte et l'infamie
 De Sybaris, au printemps de ses jours?
 Pourquoi dans l'âge où s'ouvre la carrière
 Des honneurs dus à l'active valeur,
 Au champ (37) de Mars signalant son ardeur,
 Redoute-t-il de braver la poussière,

Inter æquales equitet, Gallica nec lupatis
 Temperet ora frenis?
 Cur timet flavum Tiberim tangere? cur olivum
 Sanguine viperino
 Cautius vitat? neque jam livida gestat armis
 Brachia, sæpè disco,
 Sæpè trans finem jaculo nobilis expedito?
 Quid latet, ut marinæ
 Filium dicunt Thetidis sub lacrymosa Trojæ
 Funera, ne virilis
 Cultus in cædem et Lycias proriperet catervas?

ODE IX.

AD THALIARCHUM.

VIDES ut altâ stet nive candidum
 Soracte, nec jam sustineant onus
 Silvæ laborantes, geluque
 Flumina constiterint acuto.
 Dissolve frigus, ligna super foco
 Large reponens; atque benignius
 Deprome quadrimum Sabinâ,
 O Thaliarche, merum diotâ.
 Permite Divis cetera: qui simul
 Stravère ventos æquore fervido
 Depræliantes, nec cupressi,
 Nec veteres agitantur orni.

Et de dompter, pressant ses flancs poudreux,
 D'un fier coursier le naturel fougueux?

Pourquoi du Tybre évite-t-il la rive?
 Pourquoi déjà plus qu'un poison affreux,
 Craint-il le suc exprimé de l'olive?
 Lui dont le bras, la gloire de nos jeux,
 Portant du ceste et le poids et l'empreinte (38),
 Au disque, aux traits, vainquit dans leur enceinte.

Tel déguisé sous un sexe emprunté,
 Jadis on vit l'impétueux Achille
 Fuir le carnage où l'aurait emporté
 Sa mâle ardeur à Thétis moins docile.

ODE IX.

A THALIARQUE (39).

NE vois-tu pas blanchir la cime du Soracte,
 Les arbres chanceler sous la neige affaîssés?
 Vois-tu ces blocs tranchants d'une glace compacte,
 Intercepter le cours des fleuves abaîssés?

Des frimas rigoureux brave l'intempérie,
 Près d'un bon feu toujours de bois alimenté;
 Qu'importe que ta cruche (40) en versant soit tarie?
 De ton vin de quatre ans buvons en liberté.
 Sur la bonté des Dieux repose-toi du reste:
 Lorsqu'ils ont enchaîné les Autans irrités
 Qui luttent sur les flots que leur fureur infeste,
 Les antiques cyprès cessent d'être agités.

Quid sit futurum cras, fuge quærere; et
 Quem fors dierum cumque dabit, lucro
 Appone: nec dulces Camœnas
 Sperne puer, neque in choreas,

Donec virenti canities abest
 Morosa. Nunc et campus, et aræ,
 Lenisque sub noctem susurri,
 Composita repetantur horâ.

ODE X.

AD MERCURIUM.

MERCURI facunde, nepos Atlantis,
 Qui feros cultus hominum recentium
 Voce formasti catus, et decoræ

More palæstræ:

Te canam magni Jovis et deorum
 Nuncium, curvæque lyre parentem,
 Callidum, quidquid placuit, jocosum

Condere furto.

Te, boves olim nisi reddidisses
 Per dolum amotas, puerum minaci
 Voce dum terret, viduus pharetrâ
 Risit Apollo.

Garde du lendemain de sonder le mystère;
 Et loin d'interroger les éternels décrets,
 Des instants que le sort ajoute à ta carrière,
 Jouis sans éprouver d'inutiles regrets.

A la fleur de tes ans, robuste et jeune encore,
 Ne vas pas dédaigner Phébus et les amours;
 Rends hommage à l'agile et belle Terpsicore,
 De la triste vieillesse anticipe les jours.

Que si du champ de Mars les nobles exercices
 T'enlèvent maintenant à tes soins favoris,
 Des secrets entretiens, bientôt sous ses auspices,
 La nuit ramènera les murmures chéris.

ODE X.

HYMNE EN L'HONNEUR DE MERCURE.

FILS d'Atlas, le premier tu polis la rudesse
 Des sauvages mortels dans les forêts épars;
 O Mercure! ta voix touchante, enchanteresse,
 Fit germer dans leur cœur le charme des beaux arts,

O père de la (41) lyre! enflamme mon génie,
 Je vais chanter ta gloire et tes larcins joyeux;
 A mes faibles accents prête ton harmonie,
 Fidèle messager du souverain des dieux.
 Quand le berger d'Admète, aux jours de ton enfance,
 Irrité réclamait d'une terrible voix,
 Ses bœufs subtilement ravis en sa présence;
 Ce Dieu rit de se voir sans traits et sans carquois.

Quin et Atridas, duce te, superbos,
 Ilio dives Priamus relicto,
 Thessalosque ignes, et iniqua Trojæ
 Castra fefellit.

Tu piæ lætis animas reponis
 Sedibus, virgæque levem coërces
 Auræa turbam, superis deorum
 Gratus, et imis.

ODE XI.

AD LEUCONOËN.

Tu ne quæsieris (scire nefas) quem mihi, quem tibi
 Finem di dederint, Leuconoë; nec Babylonios
 Tentâris numeros, ut melius, quidquid erit, pati!
 Seu plures hiemes, seu tribuit Jupiter ultimam,
 Quæ nunc oppositis debilitat pumicibus mare
 Tyrrhenum. Sapias: vina liques; et spatio brevi
 Spem longam reseces. Dum loquimur, fugerit invida
 Ætas. Carpe diem, quàm minimùm credula postero.

C'est par toi que Priam porta ses pas timides
 Au milieu des camps grecs, loin de ses chers Troyens;
 Que chargé de trésors il trompa (42) les Atrides,
 Osant braver les feux des fiers Thessaliens.

Au paisible séjour des campagnes heureuses,
 Tu conduis, Dieu puissant, les âmes vertueuses;
 Un sceptre (43) d'or en main, près de leurs bords chéris,
 Toi seul peux réunir les ombres fugitives:
 Tu plais aux déités des infernales rives,
 Tu plais aux habitants des célestes lambris.

ODE XI.

A LEUCONOË (44).

Fuis, ô Leuconoë! le désir de connaître
 Quel terme les destins à nos jours ont prescrit;
 Des nombres de Chaldée (45) au lieu de se repaître,
 Le sage aux lois du sort, sans murmurer (46), souscrit
 Ainsi, soit que du ciel la bonté souveraine
 T'accorde encor plusieurs hiverns,
 Soit que ces tristes jours où la mer de Thyrrène
 Se brise en mugissant sur les rochers divers,
 Doivent terminer ta carrière;
 Consulte la sagesse (47), et prends soin de ton vin,
 Mesure ton espoir à ta vie éphémère:
 Le temps s'envole, hélas! sur son aile légère,
 Saisis l'instant qui fuit, et soumise au destin,
 Compte peu sur un lendemain.

ODE. XII.

AD MUSAM.

Quem virum aut heroa lyrâ vel acri
Tibiâ sumes celebrare, Clio?

Quem deum, enjus recinet jocosa
Nomen imago,

Aut in umbrosis Heliconis oris,
Aut super Pindo, gelidove in Hæmo,
Undè vocalem temerè insecutæ
Orphea silvæ,

Arte maternâ rapidos morantem
Fluminum lapsus, celeresque ventos,
Blandum et auitas fidibus canoris
Ducere quercus?

Quid prius dicam solitis Parentis
Laudibus, qui res hominum ac deorum,
Qui mare et terras, variisque mundum
Temperat horis?

Undè nil majus generatur ipso,
Nec viget quidquam simile aut secundum:
Proximos illi tamen occupavit
Pallas honores.

Praeliis audax neque te silebo,
Liber, et savis inimica virgo
Bellus; nec te, metuende certâ
Phoebe sagittâ.

ODE XII.

A SA MUSE. (48)

O Clio ! quel mortel va célébrer ta lyre ?
Quel sera le Dieu, le héros
Dont ce jour fortuné doit entendre redire
Le nom couvert de gloire, à nos joyeux échos ?

Sera-ce sur le Pinde ou près des verts ombrages
Dont le Parnasse est tapissé,
Que tu feras au loin retentir les bocages ?
Choisiras-tu l'Hémus infertile et glacé ?

Là, le Chantre de Thrace autour d'un sol aride,
Enchaîna l'haleine des vents,
Et suspendit l'Hébrus dans sa course rapide ;
Les chênes (49) le suivaient charmés par ses accents.

Des hommes et des Dieux, Muse, chantons le père.
Du monde entier suprême auteur,
Arbitre des saisons, il gouverne la terre,
Et des flots écumants maîtrise la fureur.

Rien de semblable (50) à lui n'en reçut l'existence,
Dans l'univers rien de plus grand,
Il n'a point de rival, son pouvoir est immense ;
Mais Pallas après lui jouit du second rang.

Puis-je oublier Bacchus, son Thyrsè redoutable,
Le lierre qui ceint son front ;
Aux monstres des forêts Diane inexorable,
Et les traits toujours sûrs du carquois d'Apollon ?

Dicam et Alciden, puerosque Ledæ,
Hunc equis, illum superare pugnis
Nobilem : quorum simul alba nautis
Stella refulsit,

Defluit saxis agitatus humor,
Concidunt venti, fugiuntque nubes;
Et minax (nam sic voluere) ponto
Unda recumbit.

Romulum post hos prius, an quietum
Pompili regnum memorem, an superbos
Tarquini fasces, dubito, an Catonis
Nobile letum.

Regulum, et Scauros, animæque magnæ
Prodigum, Pœno superante, Paulum,
Gratus insigni referam camœnâ,
Fabriciumque.

Hunc, et incomptis Curium capillis,
Utilem bello tulit, et Camillum
Sæva paupertas, et avitus apto
Cum lare fundus.

Crescit occulto velut arbor ævo
Fama Marcelli : micat inter omnes
Julium sidus, velut inter ignes
Luna minores.

Gentis humana pater atque custos,
Orte Saturno, tibi cura magni
Cæsaris fatis data; tu secundo
Cæsare regnes.

YAlcide je louerai la valeur héroïque,
Castor domptant de fiers coursiers,
Et l'immortel Pollux dont le ceste athlétique
Des olympiques jeux moissonna les lauriers.

Lorsqu'aux yeux du nocher brille à travers les nues,
L'astre propice des Gémeaux;
On voit fuir des rochers les ondes suspendues,
Et dans le sein des mers redescendre les flots.

Dirai-je Romulus, son ardeur invincible,
Ou le règne heureux de Numa?
Les faisceaux des Tarquins, le courage inflexible
De l'austère Caton, le fer dont il s'arma?

Muse, pour acquitter notre reconnaissance,
Immortalise Régulus,
Et ce consul (51) fameux dont la rare vaillance
Par sa mort, a vengé les Romains éperdus.

Peins-nous de Curius la longue chevelure,
Peins Camille et Fabricius;
La pauvreté sévère, à son école dure,
Eleva (52) ces héros riches de leurs vertus.

Par degrés, Marcellus, ta haute destinée
Comme un chêne t'élève aux cieux:
Telle brille Phébé d'astres environnée,
Tel on voit des Césars le disque (53) radieux.
Père et conservateur de la nature entière,
D'Auguste règle les destins:
Règne, et de ton pouvoir sacré dépositaire,
Le second après toi qu'il commande aux humains.

Ille, seu Parthos Latio imminentes
 Egerit justo domitos triumpho,
 Sive subjectos Orientis oris
 Seras et Indos :

Te minor latum reget æquus orbem :
 Tu gravi curru quaties Olympum,
 Tu parum castis inimica mittes
 Fulmina lucis.

ODE XIII.

AD REM PUBLICAM.

ONAVIS, referent in mare te novi
 Fluctus! O quid agis? Fortiter occupa
 Portum. Nonne vides ut
 Nudum remigio latus,

Et malus celeri saucius Africo,
 Antennæque gemant, ac sine funibus
 Vix durare carinæ

Possint imperiosius

Æquor? Non tibi sunt integra lintea,
 Non di quos iterum pressa voces malo

Quamvis Pontica pinus,
 Silvæ filia nobilis,

Jactes et genus et nomen inutile.
 Nil pictis timidus navita puppibus
 Fidit. Tu, nisi ventis
 Debes ludibrium, cave.

Moins puissant que toi seul, qu'à son char de victoire,
 Dans nos murs il traîne enchaînés,
 Les Parthes ennemis de Rome et de sa gloire,
 Les peuples vers l'Aurore et l'Indus confinés.

De l'Olympe ébranlé, quand la foudre ennemie
 Avec fracas s'élançera,
 Pour venger nos bois saints profanés par l'impie,
 Sous ses paisibles lois l'univers fleurira.

ODE XIII.

LA RÉPUBLIQUE (54).

CHER vaisseau, quel orage au sein des mers t'entraîne?
 Que fais-tu? reste ferme amarré dans le port;
 Vois les flots irrités bouillonner sur l'arène,
 Vois tes bancs dégarnis par l'implacable mort.
 Tes mâts sont fracassés, l'Aquilon se déchaîne;
 Sans cordages, crois-tu que ta frêle carène
 Domptera les efforts des Autans furieux?
 Vois plier sous leur choc la gémissante antenne:
 Ta voile est mutilée, et tu n'as plus de dieux
 Qui puissent te ravir à ta perte soudaine.

Fils des forêts du Pont, en vain tu vanteras
 Et ses antiques (55) pins, et ta noble origine;
 Au pilote timide en vain tu montreras
 Sur ta poupe dorée une empreinte divine:
 Si tu quittes le port, bientôt tu te verras
 Triste jouet (56) des vents acharnés sur tes mâts.

Nuper sollicitum quæ mihi tædium,
Nunc desiderium, curaque non levis,
Interfusa nitentes
Vites æquora Cycladas.

ODE XIV.

NEREI VATICINIUM DE EXCIDIO TROJÆ.

PASTOR cùm traheret per freta navibus
Idæis Helenen perfidus hospitam,
Ingrato celeres obruit otio
Ventos, ut caneret fera,

Nereus fata: « Malâ ducis avi domum,
Quam multo repetet Græcia milite,
Conjurata tuas rumpere nuptias,
Et regnum Priami vetus.

Eheu! quantus equis, quantus adest viris
Sudor! quanta moves funera Dardana
Genti! Jam galeam Pallas et ægida,
Currusque et rabiem, parat.

Nequicquam, Veneris præsidio ferox,
Pectus cæsariem, grataque feminis
Imbelli citharâ carmina divides;
Nequicquam thalamo graves

Toi dont le sort naguère a fait couler mes larmes,
Vaisseau qui m'as causé des chagrins si cuisants!
N'accrois pas mes regrets, et mes vives alarmes;
Des Cyclades (57) au loin fuis les rochers luisants.

ODE XIV.

PRÉDICTION DE NÉRÉE SUR LA RUINE DE TROYE. (58)

PANJURE aux droits sacrés de l'hospitalité,
Le Berger Phrygien fendait l'onde écumante,
Conduisant sur les flots sa criminelle amante,
Lorsque des Aquilons enchaînant la fierté,
Nérée au ravisseur, d'une voix formidable,
Révéla des destins l'arrêt irrévocable.

Malheureux! tu conduis sous un astre irrité
Cette étrangère un jour source de tant de larmes:
Va! bientôt tous les Grecs réunis sous les armes,
Viendront rompre les nœuds d'un hymen détesté,
Et briser de Priam le sceptre redouté.

Quels désastres, quel denil tu prépares, perfide!
A ta triste patrie, à ses braves guerriers!
Que de sueurs, hélas! menacent tes coursiers!
Déjà le casque en tête, apprêtant son Egide,
La fougueuse Pallas monte son char rapide.

En vain fier des faveurs de l'aimable Cypris,
Tu laisseras flotter tes tresses ondoyantes;
Et charmant les beautés par de tendres récits,
En vain tu marieras sous l'or de tes lambris,
Ta lyre efféminée aux voix retentissantes.

Hastas, et calami spicula Gnossii
 Vitabis, strepitumque, et celerem sequi
 Ajacem : tamen, heu serus! adulteros
 Crines pulvere collines.

Non Laertiaden, exitium tuæ
 Gentis, non Pylium Nestora respicis?
 Urgent impavidi te Salaminii

Teucer, te Sthenelus sciens

Pugnæ, sive opus est imperitare equis,
 Non auriga piger. Merionen quoque
 Noscès. Ecce furit te reperire atrox

Tydides, melior patre :

Quem tu, cervus uti vallis in alterâ
 Visum parte lupum, graninis immemor,
 Sublimi fugies mollis anhelitu,

Non hoc pollicitus tuæ.

Iracunda diem proferet Ilio
 Matronisque Phrygum classis Achillei:
 Post certas hiemes uret Achaïcus

Ignis Pergameas domos.

Au fond de ton palais, loin des affreux combats,
 En vain aux javelots tu sauras te soustraire,
 Et du rapide (59) Ajax fuir l'invincible bras;
 Le jour tardif, hélas! viendra, vil adultère,
 Où tes cheveux sanglants souilleront la poussière.

Vois Ulysse acharné contre ta nation,
 Nestor se joint à lui pour hâter ta ruine:
 Sur tes pas vois Teucer l'honneur de Salamine,
 Et l'ardent Sténélus toujours en action,
 Soit qu'il conduise un char, ou combatte Iliou.

De Mérion aussi crains la rare valeur:
 Mais quel est ce héros plus vaillant que son père?
 Reconnais Diomède enflammé de colère;
 Il brûle impatient d'exercer sa fureur.

Tu fuiras son aspect, sans force et hors d'haleine,
 Tel qu'un timide daim saisi par la terreur,
 Laissant l'herbe des prés, fuit le loup destructeur:
 Tu fis d'autres serments pour plaire à ton Hélène!

La colère d'Achille indignement traité,
 Retardera les maux des dames Phrygiennes,
 Mais à quelques hivers ce terme est limité:
 De Pergame livrée aux flammes Achéennes,
 Alors s'écroulera la superbe cité.

ODE XV.

AD TYNDARIDEM QUAM CARMINIBUS LESERAT.

O MATRE pulchrâ filia pulchrior,
 Quem crimosus cumque voles modum
 Pones Iambis; sive flammâ,
 Sive mari libet Adriano.

Non Dindymene, non adytis quatit
 Mentem sacerdotum incola Pythius,
 Non Liber æquè, non acuta
 Sic geminant Corybantes æra,

Tristes ut iræ: quas neque Noricus
 Deterret ensis, nec mare naufragum,
 Nec sævus ignis, nec tremendo
 Jupiter ipse ruens tumultu.

Fertur Prometheus addere principi
 Limo coactus particulam undique
 Desectam, et insani leonis
 Vim stomacho apposuisse nostro.

Iræ Thyesten exitio gravi
 Stravère; et altis urbibus ultimæ
 Stetère causæ cur perirent
 Funditûs, imprimeretque muris.

ODE XV.

A TYNDARIS QUE LE POÈTE AVAIT LÈSÉE DANS DEUX
VERS SATIRIQUES (60).

FILLE plus belle encor que ta charmante mère,
 A ton gré venge-toi de vers injurieux,
 Que le feu les consume, ou, si tu l'aimes mieux,
 Qu'ils périssent jouets des flots de l'onde amère.
 Non, les transports sacrés des prêtres de Délos,
 L'airain du Corybante et Vesta qu'il révère,
 La subite fureur des femmes de Naxos,
 Rien ne domine l'âme autant que la colère.

Rien ne peut la dompter, ni les feux dévorants,
 Ni le fer des Germains, ni les flots écumants,
 Ni Jupiter armé de sa foudre brûlante,
 Lorsqu'il fond sur la terre et sème l'épouvante.
 Forcé de combiner son limon formateur
 Avec des éléments d'espèce différente,
 L'ardent fils de Japet (61) plaça dans notre cœur,
 Du farouche lion la rage violente.

La colère féconde en horribles forfaits,
 Vers sa perte entraîna l'infortuné Thyeste,
 Et creusa pour sa race un abyme funeste;
 Toujours des maux affreux signalent ses accès:
 Par elle un conquérant ivre de sa victoire,
 A sillonné du soc ces superbes cités,
 Où les vastes débris de remparts dévastés
 Sont le seul monument de leur antique gloire.

Hostile aratrum exercitus insolens.
 Compesce mentem, Me quoque pectoris
 Tentavit in dulci juventâ
 Fervor, et in celeres Iambos

Misit furentem. Nunc ego mitibus
 Mutare quæro tristia, dum mihi
 Fias recantatis amica
 Opprobriis, animumque reddas.

ODE XVI.

AD TYNDARIDEM.

VELOX amœnum sæpè Lucretilem
 Mutat Lycæo Fannus, et igneam
 Defendit æstatem capellis
 Usque meis, pluviosque ventos.

Impunè tutum per nemus arbutos
 Quærunt latentes et thyma devie
 Olentis uxores mariti;

Nec virides metunt colubros,
 Nec Martiales hœdulei lupos;
 Utcunq̄e dulci, Tyndari, fistulâ
 Valles et Usticæ cubantis
 Lævâ personuère saxa.

Di me tuentur: dis pietas mea,
 Et musa cordi est. Hic tibi copia
 Manabit ad plenum benigno
 Ruris honorum opulenta cornu.

Des feux de la colère, à la fleur de mes ans,
 Mon âme, ô Tyndaris! fut aussi tourmentée:
 Sur l'Iambe rapide alors précipitée,
 Ma muse te frustra d'un légitime encens;
 Mais contre ton ami cesse d'être irritée,
 Il saura te venger par de contraires chants:
 Pour prix de mon erreur à jamais (62) rétractée,
 Daigne m'aimer encore, et rends-moi tes serments.

ODE XVI.

A TYNDARIS.

FAUNE souvent vole de l'Arcadie
 Vers Lucrétile et ses rians coteaux;
 De la chaleur, des vents et de la pluie,
 Il garantit mes timides troupeaux.

Quand les vallons, les rochers de Sabine
 Ont fait redire aux échos d'alentour
 Les doux accents de sa flûte divine,
 Tout applaudit à son heureux retour.

La chèvre alors, dans les bois égarée,
 Impunément peut chercher l'arboisier,
 Sans redouter la couleuvre abhorrée,
 Les dents du loup féroce et carnassier.
 De mon ardeur Phébus me récompense,
 O Tyndaris! il accueille mes vers:
 Ici des champs la féconde abondance
 Te versera tous ses trésors divers.

Hic in reductâ valle, Caniculæ
 Vitabis æstus; et fide Teiâ
 Dices laborantes in uno
 Penelopen, vitreamque Circen.

Hic innocentis pocula Lesbii
 Duces sub umbrâ: nec Semeleius
 Cum Marte confundet Thyoneus
 Prælia; nec metues protervos.

ODE XVII.

AD VARUM.

NULLAM, Vare, sacrâ vite prius severis arborem,
 Circa mite solum Tiburis, et mœnia Catili:

Siccis omnia nam dura Deus proposuit; neque
 Mordaces aliter diffugiunt sollicitudines.

Quis post vina gravem militiam aut pauperiem crepat
 Quis non te potiùs, Bacche pater, teque, decens Venus
 At ne quis modici transiliat munera Liberi,
 Centaurea monet cum Lapithis rixa super mero

Viens moduler sur ta divine lyre,
 Dans ce vallon sous l'ombrage enfoncé,
 Les longs ennuis qu'un même objet inspire
 A Pénélope, à la frêle (63) Circé.

Sous ces berceaux nous boirons, à plein verre;
 L'innocent jus des treilles de Lesbos;
 Loin d'imiter de Mars l'humeur guerrière,
 Bacchus (64) chérit l'amour et le repos.

ODE XVII.

A VARUS.

NE plante jamais, cher Varus,
 Autour des remparts de Catile,
 Ou de Tibur au sol fertile,
 Que l'arbre du divin Bacchus:
 De tous les maux la foule immense
 Fond sur ceux qui ne boivent (65) pas;
 Mais quel buveur craint l'indigence,
 Ou se plaint (66) des fatals combats?

Qui n'invoque point, au contraire,
 Pour charmer de tristes moments,
 Le seul remède à ses tourments,
 Les Dieux de Nyse et de Cythère.
 Toutefois des dons de Bacchus
 Ne franchissons pas les limites:
 Le banquet sanglant des Lapithes (67)
 Prémunit contre leur abus.

Debellata; monet Sithoniis non levis Evius,
Cùm fas atque nefas exiguo fine libidinum

Discernunt avidi. Non ego te, candide Bassareu,
Invitum quatiam; nec variis obsita frondibus

Sub divum rapiam. Sæva tene cum Berecynthio
Cornu tympana, quæ subsequitur cæcus amor sui,

Et tollens vacuum plus nimio gloria verticem,
Arcanique fides prodiga, perlucidior vitro.

ODE XVIII.

AD MÆCENATEM.

VILE potabis modicis Sabnum
Cantharis, Græcâ quod ego ipse testâ
Conditum levi, datus in theatro

Cùm tibi plausus,

Care Mæcenas eques, ut paterni

Fluminis ripæ, simul et jocosa

Redderet laudes tibi Vaticani

Montis imago.

Du dieu justement irrité
De leurs jeux sans lois ni mesure,
Les Thraces à l'ardeur impure
Ont connu la sévérité.
Pour moi, plus modéré, plus sage,
Jamais mon indiscrete main
Ne souleva le feuillage (68)
Qui cache un mystère divin.

Loin de nous cymbale bruyante,
Cors et clairons retentissants
Dont le tumulte nous tourmente,
Trouble et bouleverse nos sens,
Que suit l'amour-propre stupide
Qui ne peut souffrir de rival;
Et la confidence perfide
Plus transparente qu'un cristal.

ODE XVIII.

INVITATION A MÆCÈNE.

ILLUSTRE chevalier, la gloire des Romains,
Mécène, vous boirez d'un modeste Sabine:
Dans des pots grecs, frais d'une odeur divine,
Je l'ai versé, cacheté de mes mains.

Ce vin qu'à mes amis je donne à petits verres,
Date du jour où les fertiles bords
Du fleuve roi, le fleuve de vos pères,
Ont retenti de nos joyeux transports,
Lorsque d'un peuple entier la voix pure et sincère,
Au théâtre (69) applaudit vos vertus qu'il révère.

Cæcubum , et prælo domitam Caleno
 Tu bibes uvam : mea nec Falernæ
 Temperant vites, neque Formiani
 Pocula colles.

ODE XIX.

AD PUEROS ET PUELLAS LAUDES APOLLINIS ET DIANÆ,
 IN LUDIS SÆCULARIBUS CELEBRATUROS.

DIANAM teneræ dicite virgines :
 Intonsum, pueri, dicite Cynthium :
 Latonamque supremo
 Dilectam penitus Jovi.

Vos lætam fluviis, et nemorum comâ,
 Quæcunque aut gelido prominet Algido,
 Nigris aut Erymanthi
 Sylvis, aut viridis Cragi:

Vos Tempe totidem tollite laudibus,
 Natalemque, mares, Delon Apollinis,
 Insignemque pharetrâ,
 Fraternalque humerum lyrâ.

Hic bellum lacrymosum, hic miseram famem
 Pestemque à populo et principe Cæsare in
 Persas atque Britannos,
 Vestrâ motus aget prece.

A votre table on boit le Calès précieux,
 Que pour vous exprima l'heureuse Campanie;
 Du Falerne jamais ou des vins de Formie,
 On ne goûta chez moi le jus délicieux.

ODE XIX.

AUX JEUNES GARÇONS ET AUX JEUNES FILLES CHARGÉS
 DE CHANTER LES LOUANGES D'APOLLON ET DE DIANE,
 DANS LA SOLENNITÉ DES JEUX SÉCULAIRES.

CHANTEZ Diane, ô vous vierges Romaines !
 Chantez, jeunes Romains, Phébus (70) aux blonds cheveux ;
 De Latone toujours chère au maître des Dieux,
 Célébrez tous les amours et les peines.

Chantez Diane, elle aime les forêts,
 Le verd Cragus, la fraîcheur de l'Algide ;
 D'un fleuve pur l'onde claire et limpide,
 Et l'Erymanthe, et ses sombres bosquets.

Des plaines de Tempé, vous, célébrez les charmes ;
 Ses bois, ses prés, son gracieux vallon,
 Chantez Délos, le berceau d'Apollon,
 Les traits du Dieu, ses invincibles armes ;
 Redites à l'envi ses glorieux exploits,
 Son luth, présent d'un frère, et l'or de son carquois.

Touché de vos accents, propice à vos prières,
 De vous, du grand César, ce dieu détournera
 L'homicide fléau des lamentables guerres ;
 Contre les fiers Bretons sa fureur s'armera,
 Seuls ils seront en proie à l'affreuse famine,
 A la contagion, à l'horrible ruine.

ODE XX.

AD ARISTIUM FUSCUM.

INTEGER vitæ, scelerisque purus,
 Non eget Mauri jaculis, neque arcu,
 Nec venenatis gravidâ sagittis,
 Fusce, pharetrâ;

Sive per Syrtes iter æstuosas,
 Sive facturus per inhospitalem
 Caucasum, vel quæ loca fabulosus
 Lambit Hydaspes.

Namque me sylvâ lupus in Sabinâ,
 Dum meam canto Lalagen, et ultrâ
 Terminum curis vagor expeditis,
 Fugit inermem:

Quale portentum neque militaris
 Daunia in latis alit æsculetis;
 Nec Jubæ tellus generat, leonum
 Arida nutrix.

Pone me pigris ubi nulla campis
 Arbor æstivâ recreatur aurâ,
 Quod latus mundi nebulae malusque
 Jupiter urget;

ODE XX.

A ARISTIUS FUSCUS.

L'ARME du sage est sa seule innocence,
 Et non la flèche ou le fer des guerriers:
 Pur dans ses mœurs (71), fort de sa conscience,
 Qu'a-t-il besoin de ces dards meurtriers
 Que le carquois des féroces Numides
 Porte imprégnés de poisons homicides?

On le verra franchir en sûreté
 Les noirs écueils des sirtes (72) sabloneuses,
 Le mont Caucase horrible, inhabité;
 Et de l'Indus les ondes merveilleuses,
 Si vers leurs bords il se voit transporté,
 N'ébranleront jamais sa fermeté.

Un jour que seul, sans défense, sans armes,
 Libre de soins, sous l'ombrage des bois,
 J'étais, chantant ma maîtresse et ses charmes,
 Un loup me fuit dès qu'il entend ma voix.
 Dans ses forêts, non, la Poulle guerrière
 Ne nourrit pas de monstre plus hideux;
 Et de Juba jamais l'aride terre
 N'avait produit de lion plus affreux.

Reléguez-moi, dans ces tristes déserts
 Où du zéphir l'haleine caressante
 N'anime point la plante languissante
 Qui naît au sein des éternels hivers;

Pone sub curru nimiùm propinqui
Solis, in terrâ domibus negatâ :
Dulce ridentem Lalagen amabo,
Dulce loquentem.

ODE XXI.

AD VIRGILIUM.

Quis desiderio sit pudor aut modus
Tâm cari capitis? Præcipe lugubres
Cantus, Melpomene, cui liquidam Pater
Vocem cum citharâ dedit.

Ergo Quintilium perpetuus sopor
Urget! cui Pudor, et Justitiæ soror
Incorrupta Fides, nudaque Veritas,
Quandò ullum invenient parem?

Multis ille bonis flebilis occidit;
Nulli flebilior, quàm tibi, Virgili.
Tu frustra pius, heu! non ita creditum,
Pocis Quintilium deos.

Quòd si Threicio blandius Orpheo
Auditam modererè arboribus fidem;
Non vanæ redeat sanguis imagini,
Quam virgâ semel horridâ,

Rélégué-moi sous la zône (73) torride
Où du soleil le char brûlant réside;
De Lalagé je chérirai toujours
Le doux sourire, et les tendres discours.

ODE XXI.

A VIRGILE. (74)

QUEL temps pourra tarir la source de nos pleurs?
Peut-on n'en pas verser sur une ombre aussi chère?
O Melpomène! prête à nos vives douleurs,
Tes lugubres accens, et ton luth funéraire.
C'en est donc fait! le sort a moissonné
Quintilius vers l'Érèbe entraîné,
Dans l'obscur sein de la nuit infernale:
Justice, honneur, et vérité sans fard!
O bonne foi qui ne connais point l'art!
Trouverez-vous un mortel qui l'égalé?

Pleuré des gens de bien, il termine ses jours,
Mais plus que toi, Virgile, aucun ne le regrette:
Inutiles regrets! que ma muse répète;
Les Dieux ne te l'ont pas confié (75) pour toujours.

Nouvel Orphée, en vain ta lyre harmonieuse
Par des sons enchanteurs entrainerait les bois,
Ne crois pas que le Styx, sur son eau sinueuse,
Puisse revoir une ombre (76) animée à ta voix,
Lorsque Mercure armé de sa verge puissante,
Mercure sourd aux cris que la douleur enfante,

Non lenis **precibus** fata recludere,
 Nigro **compulerit** Mercurius gregi.
 Durum ! sed levius fit patientiâ
 Quidquid corrigere est nefas.

ODE XXII.

AD MUSAM.

Musis amicus, tristitiam et metus
 Tradam **protervis** in mare Creticum
 Portare ventis : quis sub Arcto
 Rex gelidæ metuatur oræ,

Quid Tiridaten terreat, unicè
 Securus. **O**, quæ fontibus integris
 Gaudes, apricos necte flores,

Necte meo Lamiaë coronam o,

Pimplea dulcis ! nil sine te mei

Possunt honores : hunc fidibus novis,

Hunc **Lesbio** sacrare plectro,

Teque tuasque decet sorores.

Au noir troupeau vient de la réunir.
 Fatale loi : mais la ferme constance
 Peut adoucir l'affreuse violence
 De tous les maux qu'on ne saurait guérir.

ODE XXII.

A SA MUSE.

AMI des Nymphes du Permesse,
 Je livre aux Autans déchainés
 La sombre crainte et la tristesse,
 Pour être par eux entraînés
 Dans le fond des flots mutinés.

Peu m'importe que Tiridate (77)
 Tremble sur son trône ébranlé,
 Qu'un tyran sous la zône (78) ingrate
 Dont le sol est toujours gelé,
 Opprime son peuple isolé.

Muse qui chéris de Pimplée (79),
 La source limpide et sacrée,
 Tresse des couronnes de fleurs
 Que pare une tige pourprée,
 Pour Lamia cher à nos cœurs.

Sans toi que puis-je pour sa gloire ?
 Du Parnasse le docte chœur
 Peut seul sur son luth enchanteur,
 Avec toi chanter la mémoire
 Des exploits d'un héros vainqueur.

ODE XXIII.

AD SODALES.

NATIS in usum lætitiæ scyphis
Pugnare, Thracum est. Tollite barbarum
Morem, verecundumque Bacchum
Sanguineis prohibete rixis.

Vino et lucernis Medus acinaces
Immane quantum discrepat! Impium
Lenite clamorem, sodales,
Et cubito remanete presso.

Vultis severi me quoque sumere
Partem Falerni? dicat Opuntia
Fratrè Megillæ, quo beatus
Vulnere, quâ pereat sagittâ.

Cessat voluntas? non aliâ bibam
Mercede. Quæ te cumque domat Venus,
Non erubescendis adurit
Ignibus, ingenuoque semper

Amore peccas. Quidquid habes, age,
Depone tutis auribus.... Ah miser!
Quanta laboras in Charybdi?
Digne puer meliore flammâ.

Quæ saga, quis te solvere Thessalis
Magus venenis, quis poterit Deus?
Vix illigatum te triformi
Pegasus expediet Chimærâ.

ODE XXIII.

A SES AMIS.

QUE l'affreux Thrace à la fureur en proie,
S'arme de pots par un horrible abus;
Leur seul usage est d'animer la joie:
Rixe et combats, loin du sage Bacchus!

Qu'a de commun le glaive formidable,
Avec le vin, nos flacons, nos flambeaux?
Amis, restez les coudes (80) sur la table;
Point de clameurs, buvons frais et dispos.

Si vous voulez que d'une douce ivresse
Ce vieux Falerne en moi verse les feux;
Que mon voisin me dise sa maîtresse (81),
Quel trait d'amour a pu le rendre heureux?

A mes désirs quoi donc il se refuse,
Je ne boirai pourtant qu'à ce seul prix:
Rougirais-tu, sans doute je m'abuse,
De la beauté dont tes yeux sont épris?

Non, ses attraits, ses vertus, sa naissance,
Tout la rend chère à ton ardent amour:

Rompons de grâce un obstiné silence,
Je suis discret, parle-moi sans détour.

Qu'ai-je entendu, quel gouffre épouvantable
As-tu creusé, malheureux, sous tes pas?
Tu méritais un sort moins intraitable:
Pourquoi brûler pour d'indignes appas?

Quel enchanteur, quelle habile sorcière,
Peut par son art briser tes triples nœuds?
Bellérophon, vainqueur de la Chimère,
Pourrait à peine éteindre tant de feux.

ODE XXIII.

AD SODALES.

NATIS in usum lætitiæ scyphis
Pugnare, Thracum est. Tollite barbarum
Morem, verecundumque Bacchum
Sanguineis prohibete rixis.

Vino et lucernis Medus acinaces
Immane quantum discrepat! Impium
Lenite clamorem, sodales,
Et cubito remanete presso.

Vultis severi me quoque sumere
Partem Falerni? dicat Opuntia
Fratrè Megillæ, quo beatus
Vulnere, quâ pereat sagittâ.

Cessat voluntas? non aliâ bibam
Mercede. Quæ te cumque domat Venus,
Non erubescendis adurit
Ignibus, ingenuoque semper

Amore peccas. Quidquid habes, age,
Depone tutis auribus.... Ah miser!
Quanta laboras in Charybdi?
Digne puer meliore flammâ.

Quæ saga, quis te solvere Thessalis
Magus venenis, quis poterit Deus?
Vix illigatum te triformi
Pegasus expedit Chimærâ.

ODE XXIII.

A SES AMIS.

QUE l'affreux Thrace à la fureur en proie,
S'arme de pots par un horrible abus;
Leur seul usage est d'animer la joie:
Rixe et combats, loin du sage Bacchus!

Qu'a de commun le glaive formidable,
Avec le vin, nos flacons, nos flambeaux?
Amis, restez les coudes (80) sur la table;
Point de clameurs, buvons frais et dispos.

Si vous voulez que d'une douce ivresse
Ce vieux Falerne en moi verse les feux;
Que mon voisin me dise sa maîtresse (81),
Quel trait d'amour a pu le rendre heureux?

A mes désirs quoi donc il se refuse,
Je ne boirai pourtant qu'à ce seul prix:
Rougrais-tu, sans doute je m'abuse,
De la beauté dont tes yeux sont épris?

Non, ses attraits, ses vertus, sa naissance,
Tout la rend chère à ton ardent amour:

Rompons de grâce un obstiné silence,
Je suis discret, parle-moi sans détour.

Qu'ai-je entendu, quel gouffre épouvantable
As-tu creusé, malheureux, sous tes pas?
Tu méritais un sort moins intraitable:
Pourquoi brûler pour d'indignes appas?

Quel enchanteur, quelle habile sorcière,
Peut par son art briser tes triples nœuds?
Bellérophon, vainqueur de la Chimère,
Pourrait à peine éteindre tant de feux.

ODE XXIV.

ARCHYTE UMBRA.

VATOR.

Te maris et terræ numeroque carentis arenæ
 Mensorem cohibent, Archyta,
 Pulveris exigui prope littus parva Matinum
 Munera; nec quidquam tibi prodest
 Aërias tentasse domos, animoque rotundum
 Percurrisse polum, morituro!

UMBRA.

Occidit et Pelopis genitor conviva deorum,
 Tithonusque remotus in auras,
 Et Jovis arcanis Minos admissus: habentque
 Tartara Panthoiden, iterum Orco

Demissum, quamvis clypeo Trojana refixo
 Tempora testatus, nihil ultra
 Nervos atque cutem morti concesserat atræ,
 Judice me, non sordidus auctor

Naturæ verique. Sed omnes una manet nox,
 Et calcanda semel via leti.

Dant alios Furie torvo spectacula Marti:
 Exitio est avidum mare nautis:

ODE XXIV.

L'OMBRE D'ARCHITAS (82).

LE VOYAGEUR.

O toi qui, mesurant et la terre et les mers,
 Soumettais jusqu'au sable à tes calculs divers,
 En vain, faible mortel, ton sublime génie
 S'élança jusqu'aux Cieux aidé par Uranie;
 Sur ces arides bords Architas étendu,
 Attend qu'un triste honneur à son corps soit rendu.

L'OMBRE.

Le convive des Dieux, le trop fameux Tantale,
 Le vieux (83) Tithon ravi dans les plaines de l'air,
 Et Minos confident du puissant Jupiter,
 Victimes du trépas ont vu l'onde fatale.
 Des lois de la nature et de la vérité,
 Le fils de Panthoüs (84) interprète fidèle,
 Pythagore, des mœurs le plus parfait modèle,
 De l'arrêt général ne fut point exempté.
 Vainement pour prouver qu'il combattit à Troie,
 Il cite un bouclier garant de ses exploits;
 Ce sage, ce guerrier devint aussi la proie
 De l'avare Achéron qu'il traversa deux fois.
 La nuit nous attend tous; bientôt ses voiles sombres
 Vont nous envelopper dans l'empire des Ombres:
 Au cruel Mars ceux-ci livrés par Alecton,
 Pêle-mêle entassés descendent chez Pluton;
 Neptune du marchand engloutit l'avarice,
 Tout comble du trépas l'immense précipice:

Mixta senum ac juvenum densantur funera ; nullum

Sava caput Proserpina fugit.

Me quoque devexi rapidus comes Orionis

Illyricis Notus obruit undis.

At tu, nauta, vage ne parce malignus arenæ

Ossibus et capiti inhumato

Particulam dare : sic, quodcumque minabitur Eurus

Fluctibus Hesperis, Venusinæ

Plectantur silvæ, te sospite ; multa que merces,

Undè potest, tibi defluat æquo

Ab Jove, Neptunoque sacri custode Tarenti !

Negligis immeritis nocituram

Postmodò te natis fraudem committere ? Fors et

Debita jura, vicesque superbæ

Te maneant ipsum : precibus non linquar inultis ;

Teque piacula nulla resolvent.

Quamquam festinas, non est mora longa ; licebit

Injecto ter pulvere curras.

ODE XXV.

AD ICCIUM.

Icci, beatis nunc Arabum invides

Gazis, et acrem militiam paras

Les jeunes et les vieux confusément épars
Accourent se ranger sous ses noirs étendarts ;
Rien n'échappe à l'avidè et pâle Proserpine,
Sachons subir les maux que le sort nous destine.

Du sud qui toujours suit le déclin d'Orion,
J'ai moi-même éprouvé la fureur redoutable ;
Sur ma tête et mes os, toi, jette un peu de sable,
Daigne entendre la voix de la religion.

Puisse, pour ce bienfait, de l'Eurus la furie
Respecter, voyageur, ta vie èt tes vaisseaux,
Et ravager au loin les côtes d'Hespérie,
Sans oser menacer ton paisible repos :

Que Jupiter enfin, que le dieu de Tarente
Par d'insignes faveurs surpassent ton attente.
Quoi ! tu comptes pour rien l'horrible impiété
Dont l'affreux résultat, et la peine tardive

Retomberont, cruel, sur ta postérité :
Crains que le même sort un jour ne te poursuive,
Oui, tu seras puni de tant d'atrocité ;
Des immortels sur toi j'appelle la vengeance :

Ne crois pas échapper à leur sévérité,
Ils exaucent toujours les cris de l'innocence.
Qu'as-tu donc qui te presse ? il suffit d'un instant :
Par trois fois sur moi jette une vile poussière ;

Et soudain sur les flots Zépher te transportant,
Tu pourras parcourir ta rapide carrière.

ODE XXV.

A ICCIUS (85).

En quoi ! sur les trésors de l'heureuse Arabie,
On te voit maintenant porter un œil d'envie :

Non antè devictis Sabææ
Regibus, horribilique Medo

Nectis catenas. Quæ tibi virginum,
Sponso necato, barbara serviet?
Puer quis ex aulâ capillis
Ad cyathum statuatur unctis,

Doctus sagittas tendere Sericas
Arcu paterno? Quis neget arduis
Pronos relabi posse rivos
Montibus, et Tiberim reverti;

Quim tu coemptos undiquè nobiles
Libros Panæti, Socraticam et domum,
Mutare loriciis Iberis,
Pollicitus meliora, tendis?

ODE XXVI.

AD VENEREM.

O Venus, regina Gnidi Paphique,
Sperne dilectam Cypron, et vocantis
Thure te multo Glyceræ decoram
Transfer in ædem.

Fervidus tecum puer, et solutis
Gratiæ zonis, properentque Nymphæ,
Et parium comis sine te Juventas,
Mercuriusque.

Tu prétends subjuguier ses rois épouvantés,
Tu prépares des fers aux Médes indomptés.

Quelle jeune princesse à ton char de victoire,
D'un époux qui n'est plus pleurera la mémoire?
Quel fils des rois, habile à manier le dard,
Au milieu des banquets, pour célébrer ta gloire,
Aura le noble emploi de te servir à boire,
Les cheveux parfumés d'essences et de nard?

Le torrent pourra donc s'arrêter dans sa course,
Le Tybre remonter vers sa féconde source,
Puisque tu fuïs au loin tes livres précieux:
Quoi! délaissant Socrate (86) et la philosophie,
Tu vas ceindre, insensé, le casque d'Ibérie;
Nous eûmes d'Iccius un espoir plus heureux.

ODE XXVI.

A VÉNUS.

REINE de Gnide (87) et de Cythère,
Quitte Paphos, belle Cypris;
Et loin de ses bosquets chéris,
Viens habiter le sanctuaire
Orné des mains de ma Glicère.
Elle t'appelle: un pur encens
Sur ton autel brûle en tout temps.
Que les Grâces sans leur ceinture,
Les Nymphes, l'Amour et ses feux
Suivent tes pas avec Mercure;
Et que la jeunesse à nos jeux,
Te doive toute sa parure.

ODE XXVII.

AD APOLLINEM.

Quid dedicatum poscit Apollinem
Vates ? quid orat, de paterá novum
Fundens liquorem ? Non opimas
Sardiniae segetes feracis :

Non æstuosæ grata Calabriae
Armenta ; non aurum aut ebur Indicum
Non rura quæ Liris quietâ
Mordet aquâ, taciturnus amnis.

Premant Calenâ falce, quibus dedit
Fortuna, vitem : dives et aureis
Mercator exsiccet culullis
Vina Syrâ reparata merce,

Dis carus ipsis ; quippè ter et quater
Anno revisens æquor Atlanticum
Impunè. Me pascunt olivæ,
Me cichorea, levesque malvæ.

Frui paratis et valido mihi,
Latoè, dones, et, precor, integrâ
Cum mente, nec turpem senectam
Degere, nec citharâ carentem.

ODE XXVII.

A APOLLON (88).

QUELS vœux fait un poëte au dieu de l'Hélicon,
Quelle grâce attend-il, lorsque, sous ses auspices,
Consacrant la statue élevée à son nom,
D'une liqueur nouvelle il répand les prémices ?

De la grasse Sardaigne il ne demande pas
Les moissons, les troupeaux ou la terre fertile ;
L'ivoire de l'Indus, l'or des riches climats ;
Les champs que du Liris mine l'onde tranquille.

Des vignes de Calès qu'ils taillent les rameaux
Ceux à qui la fortune en donna l'héritage :
La coupe (89) d'or en main, épuisant ses tonneaux,
Que le riche marchand soudain se dédommage ;
Mortel chéri des dieux, que ses heureux vaisseaux
De l'Océan (90) trois fois par an fendent les flots.

Pour moi ma nourriture est la mauve légère,
La tendre chicorée, et le fruit de Pallas :
Daigne joindre à ces dons une santé prospère,
Une ame vigoureuse et libre d'embaras ;
Ecarte loin de moi la stérile vieillesse :
Que toujours sur mon luth je chasse la tristesse.

ODE XXVIII.

AD LYRAM.

Poscimus, si quid vacui sub umbrâ
Lusimus tecum, quod et hunc in annum
Vivat, et plures; age, dic Latinum,
Barbite, carmen;

Lesbio primùm modulate civi,
Qui ferox bello, tamen inter arma,
Sive jactatam religarat udo
Littore navim,

Liberum, et Musas, Veneremque, et illi
Semper hærentem Puerum canebat,
Et Lycum nigris oculis nigroque
Crine decorum.

O decus Phœbi, et dapibus supremi
Grata testudo Jovis, ô laborum
Dulce lenimen, mihi cumque salve
Rite vocanti!

ODE XXIX.

PALINODIA.

PARCUS deorum cultor et infrequens,
Insanientis dum sapientiæ

ODE XXVIII.

A SA LYRE.

Si dans mes doux loisirs, à l'ombre d'un bocage,
Avec toi l'on m'a vu moduler quelques airs;
Prends un ton plus sublime, inspire-moi des vers,
Des chants dignes de vivre après moi d'âge en âge,
O fidèle compagne! ô Lyre (91) qu'autrefois
Le généreux Alcée (92) anima sous ses doigts.

Ce héros au milieu des plus sanglantes guerres,
Ou tranquille à l'abri des armes meurtrières,
Chantait également les Muses et Bacchus,
Les noirs cheveux, les yeux de l'aimable Lycus;
Les grâces et les ris, la reine de Cythère,
Le tendre amour fixé sur le sein de sa mère.

O gloire de Phébus, tes sons mélodieux
Charment dans leurs banquets Jupiter et les dieux;
De tes nobles accords la touchante harmonie
Soulage les ennuis des mortels malheureux:
O Lyre enchanteresse, échauffe mon génie,
Et, docile à ma voix, sois propice à mes vœux!

ODE XXIX.

PALINODIE (93).

A VEUGLE partisan d'une fausse sagesse,
Avere envers les Dieux d'un légitime encens,

Consultus erro ; nunc retrorsum
Vela dare , atque iterare cursus

Cogor relictos. Namque Diespiter,
Igni corusco nubila dividens
Plerumque , per purum tonantes
Egit equos , volucremque currum :

Quo bruta tellus , et vaga flumina,
Quo Styx , et invisi horrida Tanari
Sedes , Atlanteusque finis
Concutitur. Valet ima summis
Mutare , et insignem attenuat Deus ,
Obscura promens : hinc apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit ; hic posuisse gaudet.

ODE XXX.

AD FORTUNAM.

O DIVA , gratum quæ regis Antium,
Præsens vel imo tollere de gradu
Mortale corpus , vel superbos
Vertere funeribus triumphos :

Je fuyais leurs autels ; et dans sa folle ivresse,
Mon âme se livrait au délire des sens.

C'en est fait , je reprends la route abandonnée (94) :
Jupiter s'est armé de son foudre vengeur ,
Son char , ses fiers coursiers secondent sa fureur ,
Et de brillants éclairs la nue est sillonnée.

La masse de la terre et les fleuves errants ,
Le Styx inexorable et l'horrible Ténare ,
La cime de l'Atlas , les gouffres dévorants ,
Tout retentit d'effroi jusqu'au fond du Tartare.

Le ciel dans sa sagesse , éclipsant ce qui luit ,
Peut briser à son gré comme un vase d'argile ,
Des superbes mortels la puissance fragile ,
Et produire au grand jour ce que cérait la nuit.

D'un côté la fortune arrache la couronne ,
Avec un bruit affreux , du front qu'elle a proscrit :
De l'autre , en souriant , l'inconstante la donne
Au nouveau courtisan qu'alors elle chérit.

ODE XXX.

A LA FORTUNE (95).

DÉESSE d'Antium ! tu peux (96) de sa chaumière ,
Elever l'homme (97) obscur au faite des grandeurs ,
Et changer un triomphe en funèbres honneurs :
C'est vers toi que le pauvre , accablé de misère ,

Te pauper ambit sollicitâ prece
Ruris colonus; te dominam æquoris,
Quicumque Bithynâ lacessit
Carpathium pelagus carinâ.

Te Dacus asper, te profugi Scythæ,
Urbesque, gentesque, et Latium ferox,
Regumque matres barbarorum, et
Purpurei metuunt tyranni,

Injurioso ne pede promas
Stantem columnam, neu populus frequens
Ad arma cessantes, ad arma
Concitet, imperiumque frangat.

Te semper anteit sæva Necessitas,
Clavos trabales et cuneos manu
Gestans ahenâ; nec severus
Uncus abest, liquidumve plumbum.

Te Spes et albo rara Fides colit
Velata panno; nec comitem abnegat,
Uicumque mutata potentes
Veste domos inimica linquis.

At vulgus infidum, et meretrix retrô
Perjura cedit: diffugiunt cadis
Cum face siccatis amici,
Ferre jugum pariter dolosi.

Serves iturum Cæsarem in ultimos
Orbis Britannos, et juvenum recens
Examen Eois timendum
Partibus, Oceanoque rubro.

Dirige l'humble élan de ses vœux empressés;
O fortune! c'est toi que le nocher révère
Comme reine puissante au loin sur l'onde amère,
Lorsque son frère esquif fend les flots courroucés.

Tout fléchit sous tes lois, les nations, les villes,
Le Scythe fugitif, le Latin belliqueux;
Les Barbares sans frein, les Daces indociles,
Les mères de leurs rois, les tyrans fastueux.
Ils craignent ces tyrans de voir courir aux armes
Un peuple las du joug; et que ton pied vengeur
Ne renverse au milieu des civiles alarmes,
Cette colonne, appui d'un pouvoir oppresseur.

Devant tes pas toujours le Sort (98) impitoyable
S'avance offrant aux yeux du mortel éperdu,
Dans sa fatale main, les crocs, le plomb fondu,
D'énormes clous, les coins, le bronze redoutable:
Mais l'espérance, unie à la fidélité,
Devient du malheureux la compagne assidue,
Lorsque de vils lambeaux on te voit revêtue,
Fuir les palais des grands d'un vol précipité.

Cependant les amis, la maîtresse parjure
Trop lâches (99) pour oser partager nos revers,
Du vulgaire perfide imitant l'imposture,
Fuiront, consommateurs de nos biens les plus chers.
Aux destins de César daigne être plus propice;
Que le Breton dompté cimente ses lauriers;
Que l'Orient vaincu d'épouvante frémisses,
À l'aspect des essaims de nos jeunes guerriers!

Eheu! cicatricum et sceleris pudet,
Fratrumque. Quid nos, dura refugimus
Ætas? quid intactum nefasti
Liquimus? undè manum juventus

Metu deorum continuit? quibus
Pepercit aris?... O utinam novâ
Incide diffingas retusum in
Massagetas Arabasque ferrum!

ODE XXXI.

AD PLOTIUM NUMIDAM.

ET thure et fidibus juvat
Placare, et vituli sanguine debito
Custodes Numidæ deos,
Qui nunc Hesperia sospes ab ultimâ
Caris multa sodalibus,

Nulli plura tamen dividit oscula,
Quam dulci Lamia; memor

Actæ non alio rege puertia,

Mutatæque simul togæ.

Cressâ ne careat pulchra dies notâ,

Neu promptæ modus amphoræ:

Neu morem in Saliû sit requies pedum:

Hélas! nous rougissons (100) de notre barbarie:
Malheureux! quels forfaits n'avons-nous pas commis?
Dans ce siècle de fer, au sein de la patrie,
Nous avons immolé nos frères, nos amis.
Quelles lois, quels autels exempts de nos atteintes?
Ah! reforge (101) aujourd'hui nos glaives émoussés;
Mais que jamais nos mains, déesse, ne soient teintes
Que du sang de l'Arabe et du Scythe entassés.

ODE XXXI.

A PLOTIUS NUMIDE.

CÉLÉBRONS dans nos jeux le retour de Numide;
Dieux qui veillez sur lui, recevez notre encens:
Je veux, en votre honneur, que d'un agneau timide
Ma main sur vos autels fasse couler le sang.

Numide sain et sauf, du fond de l'Hespérie,
Revient nous prodiguer de chers embrassements;
Pour Lamia surtout son âme est attendrie,
L'absence ne peut point changer ses sentiments.

Pouvait-il oublier que dans le même asile,
Leur enfance obéit au même gouverneur (102);
Qu'ensemble revêtus de la robe virile,
Une douce amitié vit croître leur bonheur.

Que ce jour soit compté dans les jours mémorables,
Et qu'un vin généreux pour nous coule à grands flots:
Tels que des Saliens (103), ardents, infatigables,
Dansons, amis, dansons sans prendre de repos.

Neu **multi** Damalis meri
 Bassum Threiciâ vincat amystide :
 Neu **desint** epulis rosæ,
 Neu vivax apium, neu breve lilium.

ALERE FLAMMAM
 VERITATIS

ODE XXXII.

AD SODALES, IN MORTEM CLEOPATRÆ.

Nunc est bibendum, nunc pede libero
 Pulsanda tellus; **nunc** Saliaribus
 Ornare pulvinar deorum
 Tempus erat dapibus, sodales.

Antehac nefas **de**promere Cæcubum
 Cellis avitis, dum Capitolio
 Regina dementes ruinas,
 Funus et imperio parabat,

Contaminato cum grege turpium
 Morbo virorum, quidlibet impotens
 Sperare, fortunâque dulci
 Ebria. **Sed** minuit furorem

N'épargnons pas la rose à la courte durée;
 Esclaves, apportez l'ache verte et les lys :
 Que Bassus en buvant, vainqueur de Damalis,
 Epuise le nectar de sa coupe pourprée.

ODE XXXII.

A SES AMIS (104), SUR LA MORT DE CLÉOPATRE.

AUJOURD'HUI, mes amis, il faut boire à longs traits,
 D'un pied libre, en mesure, il faut frapper la terre;
 Il faut, puisque tout nous prospère,
 De somptueux (105) festins ordonner les apprêts,
 Des mets les plus exquis couvrir, orner nos tables,
 Et les autels (106) des Dieux aux Romains favorables.

On n'eut osé ravir, avant ces jours heureux,
 Aux celliers paternels le Cécube fumeux,
 Alors qu'une reine insensée,

Dans ses affreux projets nous préparant des fers,
 Prétendait à son joug asservir l'univers,
 Au milieu des débris de Rome renversée.

Sur son ambition mesurant son espoir (107),
 Ivre de ses succès, de sa gloire enivrée,

En vain elle marche entourée
 D'esclaves dégradés soumis à son pouvoir :
 Du Capitole en vain l'enceinte révérée
 Aura vu menacer son éternelle durée.

Vix una sospes navis ab ignibus :
 Mentemque lymphatam Marcotico
 Redegit in veros timores
 Cæsar, ab Italiâ volantem

Remis adurgens (accipiter velut
 Molles columbas, aut leporem citus
 Venator in campis nivalis

Æmonia); daret ut catenis

Fatale monstrum : quæ generosiùs
 Perire quærens, nec muliebriter
 Expavit ense, nec latentes
 Classe citâ reparavit oras.

Ausa et jacentem visere regiam
 Vultu sereno fortis, et asperas
 Tractare serpentes, ut atrum
 Corpore combiberet venenum;

Deliberatâ morte ferocior :
 Sævis Liburnis scilicet invidens
 Privata deduci superbo
 Non humilis mulier triumpho.

nterdite à l'aspect de ses nombreux vaisseaux (108),
 Dont un s'échappe à peine aux funestes flambeaux,
 Sa haine impuissante est calmée ;
 Dans son âme réduite à de justes terreurs,
 Le morne effroi soudain succède à ses fureurs,
 Et du Maréotique (109) absorbe la fumée.

Tel qu'on voit le milan fondre sur les ramiers,
 Du l'agile chasseur poursuivre un daim timide ;
 César dans l'ardeur qui le guide,
 Délançant de nos bords contre ces vils guerriers,
 Presse de ses rameurs la manœuvre rapide,
 Pour enchaîner le monstre, et sa rage homicide.

Mais d'un noble trépas jalouse de périr,
 Au-dessus de son sexe, elle a vu sans pâlir
 Le fer suspendu sur sa tête ;
 Et trop fière pour fuir vers de lointains climats,
 Sur son trône ébranlé, dans ses propres états,
 Elle osa contempler, et braver la tempête.

De l'aspic furieux par ses mains irrité,
 Le noir poison bientôt circule dans ses veines ;
 Mais malgré ses horribles peines,
 Arbitre de sa mort, son courage indompté
 N'aura point à rougir de la voir enchaînée,
 Au char de son vainqueur indignement traînée.

ODE XXXIII.

AD PUERUM.

PERSICOS odi, puer, apparatus;
 Displicent nexa philyrà coronæ:
 Mitte sectari rosa quo locorum
 Sera moretur.

Simplici myrto nihil allabores,
 Sedulus curo: neque te ministrum
 Dedecet myrtus, neque me sub arcâ
 Vite bibentem.

ODE XXXIII.

A SON JEUNE ESCLAVE.

ENFANT, je hais l'appareil somptueux
 De ces Perses voluptueux,
 Et les couronnes que compose
 Le tilleul (110) aux rameaux pompeux:
 Epargne-toi (111) de chercher en quels lieux
 Se trouve la tardive rose.

N'ajoute point au myrte une autre fleur,
 Ton zèle serait inutile;
 Lui seul dans mon champêtre asile
 Fait notre ornement, notre honneur:
 A tous les deux il nous sied sous la treille
 Où boit ton maître, où tu tiens la bouteille.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LIBER SECUNDUS.

ODE I.

AD POLLIONEM.

MORUM ex Metello consule civicum,
 Bellique causas, et vitia, et modos,
 Ludumque Fortunæ, gravesque
 Principum amicitias, et arma

Nondum expiatis uncta cruoribus,
 Periculosæ plenum opus alæ,
 Tractas, et incedis per ignes
 Suppositos cineri doloso.

Paulum severæ Musa tragœdiæ
 Desit theatris: mox, ubi publicas
 Res ordinâris, grande munus
 Cecropio repetes cothurno,

Insigne mestis præsidium reis,
 Et consulenti, Pollio, Curiaë;
 Cui laurus æternos honores
 Dalmatico peperit triumpho.

LIVRE SECOND.

ODE I.

A POLLION. (1).

APPUI du malheureux que poursuit l'imposture,
 Illustre Pollion! vous vengez son injure;
 Lumière du sénat, modèle des guerriers,
 Les Dalmates vaincus attestent votre gloire,
 Cette gloire immortelle aux fastes de l'histoire,
 Où seront célébrés vos vertus, vos lauriers.

Aujourd'hui vous tracez des discordes civiles,
 Les causes (2), les fureurs, les chances versatiles,
 D'un aveugle destin les trop funestes jeux;
 De Métellus, consul, l'époque lamentable
 Où des grands réunis la ligue redoutable
 Enfanta de nos maux le germe désastreux (3)
 De ces noirs attentats la mémoire récente,
 Sous ce mâle pinceau deviendra plus frappante,
 Mais la carrière abonde en périls renaissants;
 Vous marchez sur des feux qu'une cendre trompeuse (4)
 Couve pour exhaler leur flamme dangereuse;
 Et lancer contre nous leurs brandons menaçants.

Eloignez pour un temps Melpomène sanglante,
 Du théâtre où sa voix nous glace d'épouvante;

Jam nunc minaci marmure cornuum
 Perstringis aures : jam litui strepunt ;
 Jam fulgor armorum fugaces
 Terret equos , equitumque vultus.

Audire magnos jam videor duces
 Non indecoro pulvere sordidos ,
 Et cuncta terrarum subacta ,
 Præter atrocem animum Catonis.

Juno , et deorum quisquis amicior
 Afris , inultâ cesserat impotens
 Tellure , victorum nepotes
 Rettulit inferias Jugurthæ.

Quis non , Latino sanguine pinguior ,
 Campus sepulcris impia prælia
 Testatur , auditumque Medis
 Hesperiaë sonitum ruinæ ?

Qui gurgis , aut quæ flumina lugubris
 Ignara belli ? quod mare Dauniaë
 Non decoloravère cædes ?

Quæ caret ora cruore nostro ?

Sed ne relictis , Musa procax , jocis ,
 Cææ retractes munera næniæ :

Mecum Dionæo sub antro
 Quære modos leviore plectro.

Ramenez dans l'état un calme désiré :
 Bientôt rendu par vous à sa splendeur antique ,
 On verra le cothurne (5) inventé dans l'Attique ,
 De vos nouveaux succès paraître décoré.

Déjà j'entends frémir la trompette guerrière ,
 Je crois voir nos coursiers fuir l'arme meurtrière ,
 Et nos braves soldats pâlir déconcertés :
 Les chefs tombent souillés d'une noble poussière ,
 Lorsque du seul Caton l'âme farouche et fière ,
 Reste libre au milieu de cent peuples domptés.

Mânes de Jugurtha ! (6) tous les dieux de Carthage
 Réunis à Junon pour venger leur outrage ,
 Vous immolent les fils des guerriers vos vainqueurs :
 Existe-t-il un champ que notre barbarie
 N'ait engraisé du sang des héros d'Hespérie ?
 L'Hydaspe a retenti du bruit de nos malheurs.

Est-il même une plaine , une aride contrée
 De tristes monuments qui ne soit encombrée ?
 Quels fleuves pourraient être étrangers à nos maux ?
 Quelle mer , à l'abri du meurtre et des ravages ,
 N'a pas vu teints de sang ses plus lointains rivages ?
 Quels climats n'ont point craint de semblables fléaux ?

Mais pourquoi répéter (7) les accents funéraires
 Du vieillard de Céos , et nos douleurs amères ?
 Muse indiscrette ! viens dans cet antre sacré :
 Là , sous l'ombrage frais d'un bosquet solitaire ,
 Pour célébrer l'amour , et son aimable mère ,
 Module sur ta lyre un ton plus modéré.

ODE II.

AD CRISPUM SALLUSTIUM.

NULLUS argento color est, avaris
Abditæ terris inimice lamnæ,
Crispe Sallusti, nisi temperato
Splendeat usu.

Vivet extento Proculeius ævo,
Notus in fratres animi paterni:
Illum aget pennâ metuente solvi
Fama superstes.

Latius regnes avidum domando
Spiritus quàm si Lybiam remotis
Gadibus jungas, et uterque Pœnus
Serviat uni.

Crescit indulgens sibi dirus hydrops;
Nec sitim pellit, nisi causa morbi
Fugerit venis, et aquosus albo
Corpore languor.

Redditum Cyri solio Phraaten,
Dissidens plebi, numero beatorum
Eximit virtus; populumque falsis
Dedocet uti

Vocibus; regnum et diadema tutum
Deferens uni, propriamque laurum,
Quisquis ingentes oculo irretorto
Spectat acervos.

ODE II.

A CRISPE SALLUSTE.

ENNEMI des trésors par l'avare enfouis,
Cher Salluste (8), l'argent que la terre recèle,
En perdant son éclat a perdu tout son prix;
Un sage emploi lui donne une valeur réelle.

Proculeius (9) vivra chez la postérité;
L'agile renommée, en sa course légère,
Dira que pour les siens il fut un tendre père,
Que sa vertu l'élève à l'immortalité.

Maître de ses désirs, le véritable sage
Règne bien plus au loin que si, par ses exploits,
Réunissant l'Afrique et Cadix sous ses lois,
Il pouvait asservir l'une et l'autre Carthage (10).

L'hydropique toujours par la soif combattu,
Lorsqu'il cache son mal, voit accroître ses peines,
Tant que l'affreux poison qui consume ses veines,
Fomente la langueur de son corps abattu.

Proscrivant les erreurs du stupide vulgaire,
La vertu n'admet pas au nombre des heureux,
Phraate (11) sur le trône où l'on vit ses aïeux;
Sur la valeur des mots la vertu nous éclaire.

Seule elle assure un sceptre et de noble faisceaux,
L'éclat du diadème, une gloire invincible,
Au vertueux mortel qui, d'un œil inflexible (12),
Voit de l'or entassé les immenses monceaux.

ODE III.

AD DELLIUM.

Æquam memento rebus in arduis
 Servare mentem, non secus in bonis
 Ab insolenti temperatam
 Latitiâ, moriture Delli,

Seu mœstus omni tempore vixeris,
 Seu te in remoto gramine per dies
 Festos reclinatum beâris
 Interiore notâ Falerni,

Quâ pinus ingens, albaque populus
 Umbram hospitalem consociare amant
 Ramis, et obliquo laborat
 Lympha fugax trepidare rivo.

Hûc vina, et unguenta, et nimiùm breves
 Flores amœnæ ferre jube rosæ,
 Dùm res, et ætas, et sororum
 Fila trium patiuntur atra.

Cedes coemptis saltibus, et domo,
 Villâque, flavus quam Tiberis lavit:
 Cedes; et exstructis in altum
 Divitiis potietur hæres.

Divesne, prisco natus ab Inacho,
 Nil interest, an pauper et infimâ
 De gente, sub Dio moreris,
 Victima nil miserantis Orci.

ODE III.

A DELLIUS (13).

Ami, sache toujours montrer une âme égale
 Que n'altère jamais la dure adversité;
 Et puisqu'enfin tu dois subir la loi fatale,
 Bannis le fol orgueil de la prospérité.

Soit que triste et chagrin tu consumes ta vie;
 Soit que sur le gazon d'un bocage enfoncé,
 A l'aspect du vin vieux dans ta coupe versé (14),
 Tu charmes les loisirs de ton âme ravie.

Dans ces lieux où l'ormeau, le pin majestueux
 Aiment à marier leur ombre hospitalière,
 Où l'onde que retient un canal tortueux (15),
 S'empresse d'échapper fugitive et légère;

Fais porter le nectar, les parfums précieux,
 L'aimable rose, hélas! de trop courte durée:
 Ton âge, et le fuseau de la Parque abhorrée
 Te permettent encor les plaisirs gracieux.

Il te faudra quitter les forêts, les prairies
 Que le Tybre doré féconde de ses eaux:
 Un avide héritier aura tes métairies,
 Et cet or qui s'élève en de vastes monceaux.
 Que le sang d'Inachus (16) circule dans tes veines,
 Ou que pauvre et sans nom tu subisses ton sort,
 Triste victime un jour de l'implacable mort,
 Tu verras l'Achéron, séjour des ombres vaines.

Omnes eodem cogimur : omnium
 Versatur urnâ seriùs ociùs
 Sors exitura, et nos in æternum
 Exilium impositura cymbæ.

ODE IV.

AD SEPTIMIUM.

ALERE FLAMMAM
 VERITATIS
 SEPTIMI, Gades aditure mecum, et
 Cantabrum indoctum juga ferre nostra.
 Barbaras Syrtes, ubi Maura semper
 Æstuat unda :

Tibur, Argeo positum colono,
 Sit meæ sedes utinàm senectæ!
 Sit modus lasso maris, et viarum,
 Militiæque!

Undè si Parcæ prohibent iniquæ,
 Dulce pellitis ovibus Galesi
 Flumen, et regnata petam Laconi
 Rura Phalanto.

Ille terrarum mihi præter omnes
 Angulus ridet, ubi non Hymetto
 Mella decedunt, viridique certat
 Bacca Venafro;

Ver ubi longum, tepidasque præbet
 Jupiter brumæ; et amicus Aulon,
 Fertili Baccho, minimum Falernis
 Invidet uvis.

Le même terme attend tous les faibles humains;
 Et leurs noms agités dans une urne fatale,
 Rempliront tôt ou tard les arrêts des destins,
 Sur l'exil où conduit la nacelle infernale.

ODE IV.

A SEPTIME. (17)

Tu franchirais le sol du Cantabre indocile,
 Pour me suivre, Septime, au bout de l'univers;
 Avec moi, tu verrais les flots, d'un œil tranquille,
 Se briser écumants sur les sables déserts.

Mais, fatigué des camps, ennuyé des voyages,
 Je veux à Tivoli, pour prix de mes travaux,
 Loin de l'aride aspect de ces climats sauvages,
 Voir couler mes vieux ans à l'ombre du repos.

Si la Parque ennemie à mes vœux est contraire,
 J'habiterai ces champs fertiles en brebis,
 Où Phalante (18) régnaît, où roule une onde claire,
 Le Galèse au milieu de prés toujours fleuris.

Plus que le monde entier, cette aimable retraite
 Me rit par les attraits de son site enchanté;
 Le miel qu'on y recueille est doux comme l'Hymette (19),
 L'olive le dispute au Vénafre vanté.

D'un printemps éternel la nature embellie,
 Bannit de ce séjour la rigueur des hivers;
 Et les riches côteaux de leurs pampres couverts,
 Au Falerne fumeux ne portent nulle envie.

Ille te mecum locus, et beatae
 Postulant arces; ibi tu calentem
 Debita sparges lacrymâ favillam
 Vatis amici.

ODE V.

AD POMPEIUM GROSPHUM.

O sepè mecum tempus in ultimum
 Deducte, Bruto militiæ duce,
 Quis te redonavit Quiritem
 Dis patriis, Italoque cælo,
 Pompei, meorum prime sodalium;
 Cum quo morantem sepè diem mero
 Fregi, coronatus nitentes
 Malobatrho Syrio capillos?

Tecum Philippos, et celerem fugam
 Sensi, relictâ non benè parmula,
 Quum fracta virtus, et minaces
 Turpe solum tetigère mento.

Sed me per hostes Mercurius celer
 Denso paventem sustulit aère:
 Te rursus in bellum resorbens
 Unda fretis tulit æstuosis.

Oui, là tout te désire avec empressement,
 Moi, mes vergers, mes bois, les collines charmantes;
 Là, tes pleurs couleront sur les cendres fumantes
 D'un poète qui t'aime, et t'aima tendrement.

ODE V.

A POMPEIUS GROSPHUS (20).

O le premier de mes tendres amis!
 Quel Dieu te rend au ciel de l'Hespérie,
 A tes foyers, à ta chère patrie?
 Sauvé du fer des cruels ennemis.
 Combien de fois la tête couronnée,
 La coupe en main, les cheveux parfumés,
 Par le Falerne et la joie animés;
 On nous a vus abrèger la journée?
 Mais que de près nous vîmes le trépas
 Du fier Brutus quand nous suivions les pas.

A tes côtés, aux plaines d'Emathie,
 Je l'avouérai, peu sensible à l'honneur,
 On m'a vu fuir alors que la valeur
 Tomba soudain par la force investie;
 Et pour mieux fuir, jetant mon bouclier,
 J'abandonnai l'arène meurtrière,
 Quand parmi nous plus d'un brave guerrier
 Fut obligé de mordre la poussière:
 Mais dans les airs Mercure m'enleva (21)
 Saisi de crainte, au milieu d'un nuage;
 Toi, de rechef le flot te souleva
 Pour t'entraîner au centre de l'orage.

Ergo obligatam redde Jovi dapem ;
 Longâque fessum militiâ latus
 Depone sub lauru meâ : nec
 Parce cadis tibi destinatis.

Oblivioso lævia Massico
 Ciboria exple : funde capacibus
 Unguenta de conchis. Quis udo
 Deproperare apio coronas

Curatve myrto ? quem Venus arbitram
 Dicit bibendi ? Non ego sanius
 Bacchabor Edonis : recepto
 Dulce mihi furere est amico.

ODE VI.

AD VALGIUM, IN EJUS FILII MORTEM.

Non semper imbres nubibus hispidos
 Manant in agros, aut mare Caspium
 Vexant inæquales procellæ
 Usque ; nec Armeniis in oris,
 Amice Valgi, stat glaciés iners
 Menses per omnes ; aut Aquilonibus
 Querceta Gargani laborant,
 Et foliis viduantur orni.

Au roi des Dieux tu dois donc un banquet,
 Chez ton ami viens en faire l'apprêt :
 De mes lauriers que l'ombre tutélaire (22)
 Repose enfin tes membres épuisés
 Par les travaux d'une trop longue guerre ;
 Tous mes flacons déjà sont disposés :
 N'épargne pas ce généreux Massique,
 Bois avec lui l'oubli de tous tes maux ;
 Prodigue aussi la liqueur balsamique,
 Répands le nard et la myrrhe à grands flots.

Qu'au même instant on tresse une couronne
 De myrte verd, ou de nouvelles fleurs.
 Dans ce festin, quel roi Vénus nous donne (23)
 Pour présider la table et les buveurs ?
 Moi, de Bassus je provoque l'audace :
 Il m'est bien doux dans ma propre maison,
 Pour ton retour de perdre la raison ;
 Et je prétends m'enivrer comme un Thrace.

ODE VI.

A VALGIUS, SUR LA MORT DE SON FILS.

On ne voit pas toujours du sein des noirs nuages,
 La pluie inonder nos valons ;
 On ne voit pas en proie à d'éternels orages,
 Les flots toujours jouets des affreux aquilons.
 De glaçons en tout temps les bords de l'Arménie
 Ne demeurent point hérissés ;
 Et par l'Autan toujours les chênes d'Apulie
 Dépouillés de rameaux, ne sont pas affaîssés.

Tu semper urges flebilibus modis
 Mysten ademptum : nec tibi, vespero
 Surgente, decedunt amores,
 Nec rapidum fugiente solem.

At non ter ævo functus amabilem
 Ploravit omnes Antilochum senex
 Annos : nec impubem parentes
 Troilon, aut Phrygiæ sorores,

Flevère semper. Desine mollium
 Tandem querelarum : et potiùs nova
 Cantemus Augusti trophæa
 Cæsaris, et rigidum Niphaten,

Medumque flumen, gentibus additum
 Victis, minores volvere vortices,
 Intraque præscriptum Gelonos
 Exiguus equitare campis.

ODE VII.

AD LICINIUM MURENAM.

RECTIUS vives, Licini, neque altum
 Semper urgendo, neque, dum procellas
 Cautus horrescis, nimium premendo
 Littus iniquum.

Auream quisquis mediocritatem
 Diligit, tutus caret obsoleti

Sans cesse, cependant, d'une voix lamentable,
 Tu regrettes ton cher Mysté;
 Vénus à son lever te voit inconsolable,
 L'aurore lui succède et te trouve attristé.

Pour l'aimable Antiloque, objet de sa tendresse,
 Nestor (24) mit un terme à ses pleurs;
 Et le jeune Troïle, à leur sombre tristesse,
 Ne livra pas toujours ses gémissantes sœurs (25).

Calme donc, Valgius, ces plaintes éternelles (26)
 Peu dignes de ta fermeté;
 Chantons plutôt César, ses palmes immortelles,
 Et le fougueux Niphate à l'empire ajouté.

Répétons que le Tigre en ses profonds asiles,
 Roule moins fièrement ses flots;
 Que le Scythe guerrier, dans ses déserts stériles,
 Demeure circonscrit par l'ordre d'un héros.

ODE VII.

A LICINIUS MURENA (27).

VOULEZ-VOUS, Muréna, couler des jours heureux?
 Ne cinglez pas au loin sur la liquide plage;
 Et sage en évitant les flots impétueux,
 Gardez-vous des écueils qui bordent le rivage.

Celui qui te chérit, ô médiocrité,
 A la pourpre des rois, même à l'or te préfère :

Sordibus tecti, caret invidendâ
Sobrius aulâ.

Sæpius ventis agitatur ingens
Pinus : et celsæ graviore casu
Decidunt turres, feriuntque summos
Fulmina montes.

Sperat infestis, metuit secundis
Alteram sortem benè preparatum
Pectus : informes hiemes reducit
Jupiter, idem

Submovet. Non, si malè nunc, et olim
Sic erit : quondam citharâ tacentem
Suscitat musam, neque semper arcum
Tendit Apollo.

Rebus augustis animosus atque
Fortis appare : sapienter idem
Contrahe vento nimum secundo
Turgida vela.

ODE VIII.

AD QUINTIUM HIRPINUM.

Quid bellicosus Cantaber, et Scythes,
Hirpine Quincti, cogitet, Adriâ

Exempt d'ambition, tranquille en sa chaumière,
S'il dédaigne un palais par le luxe habité,
Il voit fuir loin de lui la hideuse misère.

Eole plus souvent signale ses fureurs
Sur les antiques pins à la tête orgueilleuse,
Des menaçantes tours la chute est plus affreuse;
Et la foudre au milieu des mortelles terreurs,
Frappe des plus hauts monts la cime sourcilleuse.

Dans l'adverse fortune, un cœur ferme et constant
Se résigne au malheur, il attend, il espère;
Mais sa crainte s'accroît avec un sort prospère :
Ainsi le roi des Dieux fait naître le printemps,
Après l'informe hiver qu'il ramène en son temps.

Si le sort aujourd'hui de rigueurs nous accable,
Nos vœux le trouveront un jour moins intraitable :
Apollon sur sa lyre éveille quelquefois
Sa touchante harmonie, et, laissant son carquois,
Il cesse d'exercer sa colère implacable.

Bravez donc des Autans l'horrible sifflement,
Montrez dans la détresse une âme inébranlable ;
Mais, pilote éclairé, repliez sagement (28)
Vos voiles qu'enflerait un vent trop favorable.

ODE VIII.

A QUINTIUS HIRPINUS.

Du belliqueux Cantabre et des Scythes sauvages
Que nous importent les projets ?

Divisus objecto, remittas
Quærere : nec trepides in usum

Poscentis ævi pauca. Fugit retrò
Levis Juvetas, et decor, aridâ

Pellente lascivos Amores
Canitie, facilemque Somnum.

Non semper idem floribus est honor
Vernis; neque uno Luna rubens nitet

Vultu : quid æternis minorem
Consilii animum fatigas ?

Cur non sub altâ vel platano, vel hâc
Pinu jacentes sic temerè, et rosâ

Canos odorati capillos,
Dùm licet, Assyriâque nardo

Potamus uncti ? Dissipat Evius
Curas edaces. Quis puer ocius

Restinguet ardentis Falerni

Pocula prætereunte lymphâ ?

ODE IX.

AD MÆGENATEM.

NOLIS longa feræ bella Numantiæ,
Nec dirum Hannibalem, nec Siculum mare
Pœno purpureum sanguine, mollibus
Aptari citharæ modis;

Quand nos climats, nos intérêts
Se trouvent séparés par d'immenses rivages.
Notre carrière est courte, elle a peu de besoins;
Pourquoi la consumer dans d'inutiles soins ?
Puisque les jeux, l'amour, les grâces, la jeunesse
S'envolent sur l'aile du temps,
Et puisqu'au déclin de nos ans,
Le paisible sommeil fuit l'aride vieillesse.

On ne voit pas toujours du plus vif incarnat
Briller la rose printanière;
L'astre des nuits voit sa lumière,
Sur la fin de son cours perdre de son éclat :
Pourquoi donc, Hirpinus, tourmenter ta pensée (29)
Dans l'obscur avenir aveuglément lancée ?
Sous ces planes plutôt mollement étendus,
Buvons le jus de la treille chérie;
Que les fleurs, le nard d'Assyrie,
Soient sur nos cheveux blancs sans délai répandus.
Bacchus (30) dissipe seul la tristesse qui mine,
Les noirs soucis et le chagrin;
Enfant ! que le feu de ce vin
Rafraîchisse au plus vite à la source voisine.

ODE IX.

A MÈCÈNE (31).

Aux folâtres amours ma lyre destinée,
De Numance ne peut chanter les longs malheurs (32),
Le fougueux Annibal, ou l'île infortunée
Teinte du sang impur de ses fiers oppresseurs.

Nec sævos Lapithas, et nimium mero
Hylæum; domitosve Herculeâ manu
Telluris juvenes, undè periculum
Fulgens contremuit domus

Saturni veteris. Tuque pedestribus
Dices historiis prælia Cæsaris,
Mæcenâs, melius, ductaque per vias
Regam colla minacium.

Me dulces dominæ musa Lycimniæ
Cantus, me voluit dicere lucidum
Fulgentes oculos, et benè lutuis
Fidum pectus amoribus:

Quam nec ferrè pedem dedecuit choris
Nec certare joco, nec dare brachia
Ludentem nitidis virginibus, sacro
Dianæ celebris die.

Num tu, quæ tenuit dives Achæmenes,
Aut pinguis Phrygiæ Mygdonias opes,
Permutare velis crine Lycimniæ,
Pienas aut Arabum domos?

ODE X.

IN ARBOREM CUJUS CASU PENÈ OPPRESSUS FUERAT.

ILLE et nefasto te posuit die,
Quicumque primùm, et sacrilegâ manu
Produxit, arbos, in nepotum
Perniciem, opprobriumque pagi.

Des Lapithes pourrais-je exprimer la colère (33),
L'ivresse du Centaure et ses horribles cris;
Peindre Alcide vainqueur des enfants de la terre,
Dont l'audace ébranla les célestes lambris?

Qui pourrait mieux que vous, aux fastes de l'histoire (34),
Dans un style nerveux retracer burinés,
Les exploits de César, ses conquêtes, sa gloire,
Et les rois menaçants à son char enchainés.

Pour moi, je dois chanter l'aimable Lycinie,
L'éclat, la vive ardeur qui brille dans ses yeux (35);
Des doux sons de sa voix la touchante harmonie,
Ce cœur toujours fidèle à répondre à vos vœux.

Oh! que j'aime à la voir se mêler avec grâce
Parmi les chœurs de danse, et ranimer nos jeux!
Quelle est belle au moment où son bras s'entrelasse
Aux bras de nos beautés, dans les fêtes des Dieux!

Pour un seul des cheveux qui parent Lycinie,
Vous donneriez tout l'or des monarques persans,
Les trésors entassés de la riche Arabie,
La pourpre de Mygdon, et ses fertiles champs.

ODE X.

CONTRE UN ARBRE QUI AVAIT MANQUÉ DE L'ÉCRASER (36).

OPPROBRE des hameaux, arbre vil, exécrable!
Sous un astre fatal, celui qui t'a planté (37)
D'une main détestable,
Te rendit le fléau de la postérité.

Illum et parentis crediderim sui
Fregisse cervicem, et penetralia
Sparsisse nocturno cruore
Hospitis : ille venena Colchica,

Et quidquid usquam concipitur nefas,
Tractavit, agro qui statuit meo.
Te, triste lignum, te caducum
In domini caput immerentis.

Quid quisque vitet, nunquam homini satis
Cautum est, in horas. Navita Bosphorum
Poenus perhorrescit, neque ultra
Cæca timet aliundè fata;

Miles sagittas, et celerem fugam
Parthi; catenas Parthus et Italum
Robur : sed improvisa leti
Vis rapuit, rapietque gentes.

Quam penè furvæ regna Proserpinæ,
Et judicantem vidimus Æacum;
Sedesque descriptas piorum, et
Æoliis fidibus querentem

Sappho puellis de popularibus;
Et te sonantem pleniùs aureo,
Alcæe, plectro dura navis,
Dura fugæ mala, dura belli!

Utrumque sacro digna silentio
Mirantur umbræ dicere : sed magis
Pugnas, et exactos tyrannos
Densum humeris bibit aure vulgus.

Oui l'infâme, sans doute, assassin de son père,
A du meurtre d'un hôte encore ensanglanté
Son horrible repaire,
Quand la nuit répandait sa sombre obscurité.

Lorsque pour m'écraser, il osa, tronc aride,
Te placer dans mon champ; déjà le forcené,
Des herbes de Colchide (38),
Broyait depuis long-temps le suc empoisonné.

Contre tous les dangers qu'un mortel est peu sage (39) !
Du Bosphore en tremblant l'Africain voit les flots (40),
Prudent, il fuit leur rage;
Et ne craint point d'ailleurs de plus terribles maux.

Du Parthe le Romain fuit le trait redoutable,
Le Parthe craint nos fers, notre active valeur;
La Parque inévitable
Ravit, ravira tout de son bras destructeur.

Qu'il s'en est peu fallu qu'au sein du noir empire,
Je ne visse Eacus, les ombres des héros,
Et Sappho sur sa lyre (41),
Se plaignant du mépris des filles de Lesbos!

Que je fus près d'entendre, ô magnanime Alcée (42) !
Ton luth d'or, d'un son mâle, exprimer les fureurs
De l'onde courroucée,
Les ennuis de l'exil, Bellone et ses horreurs.

Des mânes empressés la foule impatiente,
En silence autour d'eux vient confondre ses rangs;
Mais son ardeur augmente
Aux accents du guerrier qui dompta les tyrans.

Quid mirum ? ubi illis carminibus stupens
Demittit atras bellua centiceps
Aures, et intorti capillis
Eumenidum recreantur angues ?

Quin et Prometheus, et Pelopis parens
Dulci laborum decipitur sono :
Nec curat Orion leones,
Aut timidos agitare lyncas.

ODE XI.

AD POSTUMUM.

BREVITATEM VITÆ IPSUM ADMONET.

Eheu ! fugaces, Postume, Postume,
Labuntur anni : nec pietas moram
Rugis et instanti senectæ
Afferet, indomitæque morti :

Non, si trecentis, quotquot eunt dies,
Amice, places illacrymabilem
Plutona tauris, qui ter amplum
Geryonem, Tityonque tristi

Compescit undâ, scilicet omnibus,
Quicumque terræ munere vescimur,
Enavigandâ, sive reges,
Sive inopes erimus coloni.

Faut-il s'en étonner ? de l'affreuse Euménide
On a vu les serpents charmés par leurs accords ;
Et le monstre livide
Qui garde le Tartare, a calmé ses transports.
Séduits par l'harmonie, Orion dans les plaines,
A bientôt oublié de relancer les daims ;
De leurs horribles peines,
Prométhée et Tantale ont trompé les chagrins (43).

ODE XI.

À POSTUME.

SUR LA BRIÉVETÉ DE LA VIE.

POSTUME, cher Postume, hélas ! nos ans rapides
S'écoulent tour à tour l'un sur l'autre entassés ;
La plus pure vertu ne défend pas des rides,
Et ne peut arrêter les progrès homicides
Du trépas toujours sourd à nos vœux empressés.

Cent taureaux immolés pour fléchir la colère
De l'intraitable Dieu tyran des sombres bords,
Ne sauraient te ravir aux flots de l'onde amère
Qui retient enchainés, par sa triste barrière,
Titye, et Gérion au vaste et triple corps (44).

Ainsi tous confondus dans la fatale barque,
Heureux, infortunés, simples sujets ou rois,
Un jour frères mortels, victimes de la Parque,
Nous irons des enfers voir le pâle monarque,
Tous indistinctement nous subirons ses lois.

Frustrâ cruento Marte carebimus,
 Fractisque rauci fluctibus Adriæ;
 Frustrâ per autumnos nocentem
 Corporibus metuemus Austrum.

Visendus ater flumine languido
 Cocytus errans, et Danaï genus
 Infame, damnatusque longi
 Sisyphus Æolides laboris.

Linquenda tellus, et domus, et placens
 Uxor: neque harum, quas colis, arborum
 Te, præter invisas cupressos,
 Ulla brevem dominum sequetur.

Absumet hæres Cæcuba dignior,
 Servata centum clavibus; et mero
 Tinget pavimentum superbum,
 Pontificum potiore cœnis.

ODE XII.

IN SUI SÆCULI LUXUM.

Jam pauca aratro jugera regiæ
 Moles relinquunt: undiquè latius
 Extenta visentur Lucrino
 Stagna lacu; platanusque cælebs

A l'abri des horreurs de l'affreuse Bellone,
 En vain sauras-tu fuir les barbares combats;
 De l'humide *Notus* nuisible dans l'automne,
 Et des flots agités lorsque la mer bouillonne,
 Par ta prudence, en vain tu te garantiras:

Postume, il faudra voir les ondes croupissantes
 Du noir Cocyte errant dans ses profonds marais,
 De meurtre et de fureur les Bélides sanglantes (45);
 Sisyphe, son tourment, ses peines renaissantes
 A l'aspect du rocher qu'il roule sans succès.

Oui, tes mânes verront les ombres fugitives;
 Tendre épouse, palais, alors tout est perdu:
 Et des arbres nombreux qu'aujourd'hui tu cultives,
 Nul ne suivra son maître aux infernales rives,
 Que le cyprès funeste avec toi descenda (46).

Digne de sa fortune, un héritier plus sage,
 Postume, absorbera le Cécube fumeux
 Que cent clefs, cent verroux recelaient d'âge en âge;
 Tes superbes parquets, devenus son partage,
 Seront teints d'un nectar réservé pour les dieux.

ODE XII.

CONTRE LE LUXE DE SON SIÈCLE.

Nos palais vont bientôt, dans leur vaste contour,
 Enclore tout le sol qui reste à la charrue;
 Avant peu du Lucrin nous verrons l'étendue,
 Par d'immenses viviers surpassée à son tour.

Frustrâ cruento Marte carebimus,
 Fractisque rauci fluctibus Adriæ;
 Frustrâ per autumnos nocentem
 Corporibus metuemus Austrum.

Visendus ater flumine languido
 Cocytus errans, et Danaï genus
 Infame, damnatusque longi
 Sisyphus Æolides laboris.

Linquenda tellus, et domus, et placens
 Uxor: neque harum, quas colis, arborum
 Te, præter invisas cupressos,
 Ulla brevem dominum sequetur.

Absumet hæres Cæcuba dignior,
 Servata centum clavibus; et mero
 Tinget pavimentum superbum,
 Pontificum potiore cœnis.

ODE XII.

IN SUI SÆCULI LUXUM.

Jam pauca aratro jugera regiæ
 Moles relinquunt: undiquè latius
 Extenta visentur Lucrino
 Stagna lacu; platanusque cælebs

A l'abri des horreurs de l'affreuse Bellone,
 En vain sauras-tu fuir les barbares combats;
 De l'humide *Notus* nuisible dans l'automne,
 Et des flots agités lorsque la mer bouillonne,
 Par ta prudence, en vain tu te garantiras :

Postume, il faudra voir les ondes croupissantes
 Du noir Cocyte errant dans ses profonds marais,
 De meurtre et de fureur les Bélides sanglantes (45);
 Sisyphe, son tourment, ses peines renaissantes
 A l'aspect du rocher qu'il roule sans succès.

Oui, tes mânes verront les ombres fugitives;
 Tendre épouse, palais, alors tout est perdu:
 Et des arbres nombreux qu'aujourd'hui tu cultives,
 Nul ne suivra son maître aux infernales rives,
 Que le cyprès funeste avec toi descenda (46).

Digne de sa fortune, un héritier plus sage,
 Postume, absorbera le Cécube fumeux
 Que cent clefs, cent verroux recelaient d'âge en âge;
 Tes superbes parquets, devenus son partage,
 Seront teints d'un nectar réservé pour les dieux.

ODE XII.

CONTRE LE LUXE DE SON SIÈCLE.

Nos palais vont bientôt, dans leur vaste contour,
 Enclore tout le sol qui reste à la charrue;
 Avant peu du Lucrin nous verrons l'étendue,
 Par d'immenses viviers surpassée à son tour.

Evincet ulmos : tum violaria , et
Myrtus , et omnis copia narium
Spargent olivetis odorem ,
Fertilibus domino priori.

Tum spissa ramis laurea servidos
Excludet ictus. Non ita Romuli
Prescriptum , et intonsi Catonis
Auspiciis , veterumque norma.

Privatus illis census erat brevis ,
Commune magnum : nulla decempedis
Metata privatis opacam
Porticus excipiebat Arcton.

Nec fortuitum spernere cespitem
Leges sinebant , oppida publico
Sumptu jubentes , et deorum
Templa novo decorare saxo.

ODE XIII.

AD GROSAPHUM.

OTIUM divos rogat in patenti
Prensus Ægeo , simul atra nubes
Condidit lunam , neque certa fulgent
Sidera nautis.

On verra dominer le platane inutile ,
Où la vigne aujourd'hui s'entrelasse aux ormeaux ;
Du myrte et des rosiers les odorants rameaux (47)
De l'olive excluront la culture fertile.

Alors contre l'ardeur du soleil irrité ,
Dépourvus d'un antique et naturel ombrage ,
Nous n'aurons d'autre abri que sous l'épais feuillage
Du stérile laurier par le luxe planté.

Romulus et Caton , votre sage prudence ,
En vain pour augmenter la splendeur de l'état ,
Bornâ des citoyens la fortune et l'éclat ;
Cet espoir devient nul au sein de la licence.

Personne n'eut osé du temps de nos aïeux ,
Pour y prendre le frais bâtir de longs portiques ;
On ne dédaignait pas ses Pénates rustiques ,
Le chaume ou le gazon n'offusquaient pas les yeux.

Pour les temples des dieux mais toujours magnifiques ,
Nos lois leur consacraient le marbre de Paros ,
Ce marbre éternisait les exploits des héros ;
Et formait l'ornement de nos places publiques.

ODE XIII.

A GROSAPHUS (48).

LE pilote au milieu de la plaine liquide ,
Surpris par les Autans , invoque le repos ,
Lorsqu'un nuage obscur dérobe aux matelots ,
Le flambeau de Diane , et l'astre qui les guide.

Otium bello furiosa Thrace,
Otium Medi pharetrâ decori,
Grosphè, non gemmis, neque purpurâ ve-
nale, nec auro.

Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum
Tectâ volantes.

Vivitur parvo benè, cui paternum
Splendet in mensâ tenui salinum,
Nec leves somnos timor, aut cupido
Sordidus aufert.

Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multâ? Quid terras aliò calentes
Sole mutamus? Patriæ quis exul
Se quoque fugit?

Scandit aratas vitiosa naves
Cura, nec turmas equitum relinquit,
Ociò cervis, et agente nimbos
Ociò Euro.

Latus in præsens animus, quod ultra est,
Oderit curare; et amara læto
Temperet risu. Nihil est ab omni
Parte beatum.

Abstulit clarum cita mors Achillem;
Longa Tithonum minuit senectus;
Et mihi forsân, tibi quod negârit,
Porriget hora.

C'est après ce repos que le Thrace indompté,
Le Mède armé toujours de flèches menaçantes,
Soupirent de concert dans les guerres sanglantes;
Au poids de l'or jamais il ne fut acheté.

Non, les trésors des rois, les faisceaux consulaires (49)
Ne sauraient écarter de nos cœurs ulcérés,
Les soucis voltigeans sous les lambris dorés,
Ni les troubles secrets, ni les peines amères.

Heureux l'homme éloigné des avarès fureurs,
Dont le faste se borne à l'antique salière (50)
Que pour orner sa table il reçut de son père;
D'un paisible sommeil il goûte les douceurs.

Les Dieux de notre vie ont borné la durée,
De projets éternels pourquoi donc l'assiéger?
Pourquoi nous exiler sous un ciel étranger?
Peut-on se fuir soi-même en fuyant sa contrée?

Le chagrin poursuit, presse, harcèle les guerriers,
Et s'embarque avec eux jusqu'aux lointains rivages:
Tel l'Eurus devant lui chasse les noirs nuages,
Tel plus rapide encore il atteint nos coursiers.

Aujourd'hui, notre sort a-t-il pour nous des charmes?
Gardons-nous de plonger dans le sombre avenir:
D'un bonheur sans mélange on ne saurait jouir,
Mais l'aimable gaité tempère nos alarmes.

Achille mourut jeune, illustre et vigoureux,
Le vieux Tithon gémit de sa vie immortelle (51):
Un jour viendra peut-être où la Parque cruelle,
Indulgente pour moi, sera sourde à tes vœux.

Te greges centum, Siculaeque circum
Mugiant vaccae; tibi tollit hinnitum
Apta quadrigis equa; te bis Afro
Murice tinctae

Vestiunt lana: mihi parva rura, et
Spiritus Graiae tenuem Camoena
Parca non mendax dedit, et malignum
Spernere vulgus.

ODE XIV.

AD MÆCENATEM TUNC EGROTUM.

CUR me querelis exanimas tuis?
Nec dis amicum est, nec mihi, te prius
Obire, Mæcenas, mearum
Grande decus, columenque rerum.

Ah! te mea si partem animæ rapit
Maturior vis, quid moror altera,
Nec carus æquè, nec superstes
Integer? Ille dies utramque

Ducet ruinam. Non ego perfidum
Dixi sacramentum: ibimus, ibimus,
Utcumque præcedes, supremum
Carpere iter comites parati.

Me nec Chimærae spiritus igneæ,
Nec, si resurgat centimanus Gyas,
Divellet unquam: sic potenti
Justitiæ, placitumque Parcis.

C'est pour toi que cent bœufs mugissent en Sicile,
Que de fiers étalons s'annoncent par leurs cris;
Dans la pourpre (52) deux fois tes précieux habits
Furent teints sur les bords de l'Afrique fertile.

Moi, selon mes désirs, le destin m'a traité;
Il m'a donné des Grecs un souffle poétique,
Quelques arpens de terre, un courage stoïque
Qui brave le vulgaire et sa malignité.

ODE XIV.

A MÆCÈNE ALORS MALADE.

O mon illustre appui! ma gloire la plus chère,
Par vos plaintes cessez de me désespérer;
Non le ciel ne veut pas (53), puis-je le désirer?
Que Mécène avant moi termine sa carrière.

Ah! si l'injuste sort ravit à l'amitié,
Par un trépas soudain, la moitié de moi-même;
N'existant qu'à demi, dans mon malheur extrême,
Pourrai-je vous survivre avec l'autre moitié?

J'en ai fait le serment, je ne suis point parjure;
Un même jour viendra nous moissonner tous deux:
Nous irons, nous irons, compagnons courageux,
Des ombres, de concert, voir la retraite obscure.
Oui l'horrible Chimère exhaletrait ses feux (54),
Et Gyas aux cent bras sortirait du Tartare;
Il n'est point de pouvoir qui de vous me sépare:
Telle est la volonté des destins et des Dieux.

Seu Libra, seu me Scorpius aspicit
 Formidolosus, pars violentior
 Natalis horæ, seu tyrannus
 Hesperia Capricornus undæ ;

Utrumque nostrum incredibili modo
 Consentit astrum. Te Jovis impio
 Tutela Saturno refulgens
 Eripuit, volucrisque fati

Tardavit alas; cum populus frequens
 Latum theatri ter crepuit sonum :
 Me truncus illapsus cerebro
 Sustulerat, nisi Faunus ictum

Pextrâ levasset, Mercurialium
 Custos virorum. Reddere victimas
 Edemque votivam memento :
 Nos humilem feriemus agnam.

ODE XV.

MEDIOCREM SIBI GRATULATUR FORTUNAM POETA, ET
 IN INGENTIUM DIVITIARUM CUPIDOS INVERITUR.

Non ebur, neque aureum
 Meâ renidet in domo lacunar :

Non trabes Hymettia
 Premunt columnas ultimâ recisas

Que je sois sous l'aspect de l'heureuse Balance,
 Que l'affreux Scorpion m'ait vu dès le berceau,
 Ou que je sois soumis au sinistre Verseau ;
 Nos étoiles toujours seront d'intelligence.

Jupiter opposant à la malignité
 De l'astre de Saturne, un rayon tutélaire,
 Ecarta loin de vous la Parque meurtrière ;
 Et mille cris de joie ont alors éclaté.

Moi, d'un arbre maudit la châte épouvantable
 A pensé m'écraser sous son énorme tronc ;
 Mais Faune, protecteur des lauriers de mon front,
 Para le coup fatal, de sa main secourable.

Acquittez donc vos vœux, offrez aux immortels,
 Pour ce rare bienfait, un encens légitime ;
 Bâissez-leur un temple, immolez la victime :
 Du sang d'un tendre agneau je teindrai leurs autels.

ODE XV.

LE POÈTE SE FÉLICITE DE LA MÉDIOCRITÉ DE SA
 FORTUNE, ET BLÂME L'AVIDITÉ DE CEUX QUI
 AMBITIONNENT D'IMMENSES RICHESSES (55).

On ne voit pas l'ivoire et les lambris dorés
 Orner mon asile rustique ;
 De superbes plafonds n'y sont point assurés
 Sur des marbres taillés aux confins de l'Afrique.

Africâ : neque Attali
 Ignotus hæres regiam occupavi :
 Nec Laconicas mihi
 Trahunt honestæ purpuras Clientæ.

At fides , et ingeni
 Benigna vena est ; pauperemque dives

Me petit : nihil supra
 Deos laccio ; nec potentem amicum

Largiora flagito ,
 Satis beatus unicus Sabinis.

Truditur dies die ,
 Novæque pergunt interire lunæ :

Tu secanda marmora
 Locas sub ipsum funus ; et , sepulcri
 Immemor , struis domos ;
 Marisque Baiis obstrepentis urges

Summovere littora ,
 Parùm locuples continente ripâ.
 Quid ? quòd usque proximos
 Revellis agri terminos , et ultrâ

Limites clientium
 Salis avarus ? pellitur paternos

In sinu ferens deos
 Et uxor , et vir , sordidosque natos.

Héritier inconnu de l'opulent Attale (56),
 Je n'habite pas son palais ;
 Et la laine pour moi , par une main royale ,
 Dans la pourpre de Tyr ne fut teinte jamais.

Une veine féconde (57), un facile génie ,
 Un luth sonore , harmonieux
 Composent tous mes biens , remplissent tous mes vœux ;
 Le riche à mon bonheur en secret porte envie.

Exempt de vains désirs et de soins superflus ,
 Aux Dieux , à mon ami , d'une voix importune ,
 Je ne demande pas d'accroître ma fortune ,
 Sabine me suffit , je ne veux rien de plus.

Le jour chasse le jour , Phébé voit sa lumière
 Chaque mois disparaître , et pâlir tous ses traits ;
 Et vous faites tailler des marbres à grands frais ,
 Insensé ! qui touchez à votre heure dernière :
 Oubliant du tombeau les funèbres cyprès ,
 On vous voit élever de superbes palais.

Déjà , c'est peu pour vous de l'antique rivage
 Qui borne vers Pouzzol au loin le continent ,
 Vous pressez les travaux , toujours impatient
 D'opposer à la mer une nouvelle plage :
 Bien plus votre avarice envahit le terrain
 D'un fidèle client , d'un paisible voisin ;
 Et par vous expulsés des foyers de leurs pères ,
 L'époux , sa tendre épouse emportent dans leurs bras ,
 Leurs dieux , leurs chers enfans qui , sous d'autres climats ,
 Vont offrir le tableau des humaines misères.

Nulla certior tamen,
 Rapacis Orci sede destinata,
 Aula divitem manet
 Herum. Quid ultra tendis? Æqua tellus
 Pauperi recluditur
 Regumque pueris: nec satelles Orci
 Callidum Promethea
 Revexit auro captus. Hic superbum
 Tantalum atque Tantali
 Genus coercet: hic levare functum
 Pauperem laboribus
 Vocatus, atque non vocatus, audit.

ODE XVI.

DITHYRAMBUS.

BACCHUM in remotis carmina rupibus
 Vidi docentem (credite, posteri),
 Nymphasque discentes, et aures
 Capripedum Satyrorum acutas.

Evœe! recenti mens trepidat metu,
 Plenoque Bacchi pectore turbidum
 Latatur. Evœe! parce, Liber!
 Parce gravi metuende thyrsos.

Le riche, cependant, ne saurait espérer
 D'asile plus certain que les royaumes sombres
 Où l'avare Pluton commande aux vaines ombres:
 Que prétendre au-delà? quels biens se procurer?
 La terre ouvre son sein d'une manière égale
 Aux derniers des mortels, comme aux enfants des rois:
 Le nocher qui retient le superbe Tantale,
 Et ses fils enchaînés sous de sévères lois,
 N'a jamais repassé, séduit par Prométhée,
 Sur les rives du Styx, leur troupe révoltée.

Que l'indigent l'invoque ou ne l'invoque pas (58),
 Sensible à son malheur, à ses vœux favorable
 Ce dieu toujours lui prête une main secourable,
 Il termine ses maux au moment du trépas.

ODE XVI.

DITHYRAMBE (59).

SUR la cime de monts stériles,
 Bordés par des rochers déserts,
 J'ai vu Bacchus chanter des vers,
 Au milieu des nymphes dociles;
 Les faunes légers l'entouraient,
 Et remplis d'ardeur l'écoutaient.
 Le trouble encor, . . . l'effroi m'accable;
 Races futures, croyez-moi:
 Ah! pardonne, dieu formidable (60),
 Mon cœur tremblant est plein de toi;
 Suspends ton thyrsos redoutable (61),
 Bacchus ne sois pas intraitable!

Fas pervicaces est mihi Thyadas,
 Vinique fontem, lactis et uberes
 Cantare rivos, atque truncis
 Lapsa cavis iterare mella.

Fas et beatæ conjugis additum
 Stellis honorem, tectaque Penthei
 Disjecta non levi ruinâ,
 Thracis et exitium Lycurgi.

Tu flectis amnes, tu mare barbarum ;
 Tu separatis uvidus in jugis
 Nodo coërces viperino
 Bistonidum, sine fraude, crines.

Tu, quum parentis regna per arduum
 Cohors Gigantum scanderet impia,
 Rhœcum retorsisti leonis
 Unguibus, horribilique malâ.

Quamquam choreis aptior et jocis,
 Ludoque dictus, non sat idoneus
 Pugnæ ferebaris : sed idem
 Pacis eras mediusque belli.

J'oseraï dépeindre les jeux
 Des impétueuses Bacchantes,
 Les sources de vin jaillissantes,
 Le miel tombé des arbres creux ;
 Le lait, sur nos plaines fécondes,
 Coulant des collines profondes.
 Je peux des célestes lambris
 Chanter l'ornement et la gloire,
 La beauté dont tu fus épris (62) ;
 Je peux célébrer sa mémoire,
 Penthée expiant ses forfaits (63),
 Lycurgue en proie aux noirs accès (64).

Le long des côteaux solitaires,
 La Thyade aux transports fougueux (65)
 Voit tes mains nouer ses cheveux
 Tressés d'innocentes vipères ;
 Tu domptes les fleuves vantés,
 La mer et ses flots irrités.
 Rhœcus, sa horde téméraire,
 En vain escaladant les cieus,
 Prétendent détrôner ton père ;
 Tu confonds les audacieux :
 Rhœcus te vit lion terrible,
 Il fuit ta dent, ton ongle horrible.

Loin des héros, loin des guerriers,
 Aux jeux, aux plaisirs, à la danse,
 Te soupçonnant moins de vaillance,
 On avait borné tes lauriers ;
 Mais sous les drapeaux de Bellone,
 Comme en paix, ta gloire moissonne.

Te vidit insons Cerberus aureo
Cornu decorum, leniter atterens
Caudam; et recedentis trilingui
Ore pedes tetigitque crura.

ODE XVII.

ALERE FLAMMAM AD MECENATEM.
IMMORTALITATEM SIBI POLLICETUR VATES.

Non usitatâ, nec tenui serar
Pennâ, biformis per liquidum æthera
Vates; neque in terris morabor
Longius; invidiâque major
Urbes relinquam. Non ego, pauperum
Sanguis parentum, non ego quem vocas,
Dilecte, Mæcnas, obibo;
Nec Stygiâ cohibebor undâ.

Jam jam residunt cruribus asperæ
Pelles, et album mutor in alitem
Supernè: nascunturque leves
Per digitos humerosque plumæ.

Jam Dædaleo ocior Icaro,
Visam gementis littora Bosphori,
Syrtesque Gætulas canorus
Ales, Hyperboreosque campos.

De Cerbère par toi charmé
La queue à ton aspect s'agite,
Tes cornes d'or l'ont désarmé (66);
Sa fureur se calme et le quitte :
Pour tout autre enfin menaçant,
Pour toi seul il est caressant.

ODE XVII.

A MÉCÈNE.

LE POÈTE SE PROMET L'IMMORTALITÉ.

Bientôt planant dans le vide des airs,
Je vais, porté sur une aile assurée,
Prendre l'essor vers la voûte azurée,
Loin des cités et des peuples divers;
Une autre forme, une immortelle vie
Vont me soustraire à l'odieuse envie :
Oui, quoique fils de parents ignorés,
Cher à Phébus, tendre ami de Mécène,
Je ne crains pas que le noir Styx m'enchaîne
Par les replis de ses flots abhorrés.

Du fin duvet d'une plume naissante,
Déjà mes doigts et mes bras sont garnis,
D'une peau dure on voit mes pieds munis;
Et de blancheur ma tête est éclatante;
Nouvel Icare, enfin, mais plus heureux,
Je me transforme en cygne harmonieux.
Loin de la rive où gémit le Bosphore,
Je parcourrai les sables africains,
Séjour brûlant des Maures inhumains;
Et les climats désertés par l'aurore.

Me Colchus, et qui dissimulat metum
 Marsæ cohortis Dacus, et ultimi
 Noscent Geloni : me peritus
 Discet Iber, Rhodanique potor.

Absint inani funere nœnia,
 Luctusque turpes, et querimonia :
 Compesce clamorem, ac sepulcri
 Mitte supervacuos honores,



On entendra chez le Dace tremblant,
 Qui brave en vain notre valeur guerrière,
 Chez les Gélons, aux bornes de la terre,
 Préconiser mon sublime talent ;
 Le docte Ibère (67), et les peuples du Rhône
 Décerneront à mes vers la couronne.
 Epargnez-moi des honneurs superflus ;
 Ces chants (68), ces cris lugubres, déplorables,
 Cessez, cessez vos plaintes lamentables,
 Dans le tombeau mes mânes ne sont plus.

U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LIBER TERTIUS.

ODE I.

Om̄ profanum vulgus, et arceo.
Favete linguis : carmina non prius
Audita, Musarum sacerdos,
Virginibus puerisque canto.

Regum timendorum in proprios greges,
Reges in ipsos imperium est Jovis,
Clari Giganteo triumpho,
Cuncta supercilio moventis.

Est ut viro vir latius ordinet
Arbusta sulcis ; hic generosior
Descendat in campum petitor ;
Moribus hic meliorque fama

Contendat ; illi turba clientium
Sit major : æquâ lege necessitas
Sortitur insignes, et imos ;
Omne capax movet urna nomen.

Districtus ensis cui super impiâ
Cervice pendet, non Siculae dapes
Dulcem elaborabunt saporem ;
Non avium citharæque cantus

LIVRE TROISIÈME.

ODE I (1).

PROFANES, loin de moi ; peuple, faites silence :
Pour vous, jeunes Romains, pontife des neuf sœurs,
De sublimes accents modulant la cadence,
Je veux à la vertu former vos tendres cœurs.

Le peuple craint des rois le sceptre formidable,
Les rois sont sous la main d'un dieu dominateur :
Vainqueur des fiers Titans, son sourcil redoutable
Ebranle l'univers qu'il glace de terreur.

Riches, de vos forêts accroissez le domaine ;
Au vaste champ de Mars, fils de nobles aïeux,
Entourés de clients, paraissez sur l'arène ;
Vous, vantez vos vertus, vos exploits glorieux.

De l'immuable sort la loi toujours égale
Soumet à son pouvoir les petits et les grands ;
Au fond de l'urne immense à tout mortel fatale,
Leurs noms sont agités ; là s'éclipsent les rangs.

Les mets les plus exquis, la lyre harmonieuse,
D'un paisible sommeil rendront-ils la douceur
Au coupable qui voit, sur sa tête odieuse,
D'un glaive suspendu briller le fer vengeur (2).

Somnum reducent. Somnus agrestium
 Lenis virorum non humiles domos
 Fastidit, umbrosamque ripam,
 Non Zephyris agitata Tempe.

Desiderantem quod satis est, neque
 Tumultuosum sollicitat mare,
 Nec sævus Arcturi cadentis
 Impetus, aut orientis Hædi :

Non verberatæ grandine vineæ;
 Fundusque mendax, arbore nunc aquas
 Culpante, nunc torrentia agros
 Sidera, nunc hiemes iniuas.

Contracta pisces æquora sentiunt,
 Jactis in altum molibus: huc frequens
 Cæmenta demittit redemptor
 Cum famulis, dominusque terræ

Fastidiosus: sed Timor et Minæ
 Scandunt eodem quò dominus; neque
 Decedit æratà triremi, et
 Post equitem sedet atra Cura.

Quod si dolentem nec Phrygius lapis,
 Nec purpurarum sidere clarior
 Delenit usus, nec Falerna
 Vitis, Achæmeniumque costum;
 Cur invidendis postibus, et novo
 Sublime ritu moliar atrium?
 Cur valle permutem Sabinâ
 Divitias operosiores?

Près de l'humble chaumière où règne un frais ombrage,
 Sur les bergers Morphée épanche ses pavots;
 Il chérit de Tempé (3) les bosquets, le rivage;
 L'haleine des Zéphyr, les limpides ruisseaux.

Borné dans ses besoins, docile à la nature,
 Le sage sait bannir les désirs renaissants;
 Au lever des chevreaux, au coucher de l'Arcture,
 Calme, il voit sur la mer les Autans mugissants.

Que la grêle ait flétri ses arbres et sa vigne,
 Ou qu'un sol infertile abuse son espoir (4);
 Des brûlantes chaleurs l'influence maligne,
 La pluie et les frimas ne sauraient l'émouvoir.

Les muets habitants des plaines d'Amphitrite,
 Par des dignes ont vu leur séjour resserré (5);
 Là, le riche ennuyé des palais qu'il habite,
 Vient presser les travaux d'esclaves entouré.

Mais la crainte avec lui sur sa poupe dorée,
 Les remords plus actifs vont se réfugier:
 En vain voudrait-il fuir la foule conjurée,
 Le chagrin monte en croupe, et suit le cavalier.
 Si le marbre à grands frais taillé dans la Phrygie,
 Si l'éclat de la pourpre empreint sur nos habits,
 Si le fumeux Falerne et l'encens d'Arabie
 Ne peuvent alléger les peines, les soucis;
 Bâtirai-je, insensé! de superbes portiques?
 Pour irriter les traits des pâles envieux:
 Changerai-je Sabine et ses vallons rustiques,
 Contre d'immenses biens, moins sûrs, plus onéreux?

ODE II.

AD AMICOS.

ANGUSTAM, amici, pauperiem pati
 Robustus acri militiâ puer
 Condiscat; et Parthos feroces
 Vexet eques metuendus hastâ;

Vitamque sub Dio et trepidis agat
 In rebus. Illum ex mœnibus hosticis
 Matrona bellantis tyranni
 Prospiciens, et adulta virgo

Suspiret: Eheu! ne rudis agminum
 Sponsus lacessat regius asperum
 Tactu leonem, quem cruenta
 Per medias rapit ira cædes!

Dulce et decorum est pro patriâ mori:
 Mors et fugacem persequitur virum,
 Nec parcit imbellis juventæ
 Poplitibus, timidoque tergo.

Virtus, repulsæ nescia sordidæ,
 Intaminatis fulget honoribus;
 Nec sumit aut ponit secures,
 Arbitrio popularis auræ.

ODE II.

A SES AMIS (6).

QUE du jeune Romain la dure pauvreté
 Affermisse l'ardeur dans les guerres cruelles,
 Que la lance en arrêt sur les Parthes rebelles,
 Cavalier redoutable il dompte leur fierté:
 Que toujours en plein air (7) il vive sous les armes,
 Sans cesse environné de funestes alarmes.

Que la fille des rois du haut de ses remparts,
 A son terrible aspect d'épouvante frémisses,
 Craignant que son époux dans les combats novice,
 De ce lion fongueux n'irrite les regards:
 Implacable ennemi, dominé par sa rage,
 Il sème sur ses pas l'horreur et le carnage.

Mourir pour la patrie est un sort glorieux;
 Et le lâche guerrier, par sa fuite honteuse,
 En vain croit éviter la déesse hideuse,
 L'inexorable mort qui le presse en tous lieux;
 Il succombe bientôt sous sa faux meurtrière,
 Ce soldat infidèle à la valeur guerrière (8).

A l'abri des dédains, du refus insultant,
 Brille de la vertu l'éclat inaltérable:
 Elle ne brigue pas la faveur peu durable
 De l'injuste vulgaire en ses goûts inconstant,
 Et ne dépose pas au gré de son caprice,
 Les faisceaux obtenus par de longs artifices.

Virtus, recludens immeritis mori
 Cœlum, negatâ tentat iter viâ :
 Cœtusque vulgares, et udam
 Spernit humum fugiente pennâ.

Est et fideli tuta silentio
 Merces : vetabo, qui Cereris sacrum
 Vulgârit arcanae, sub isdem
 Sit trabibus, fragilemque mecum

Solvat phaselum. Sæpè Diespiter
 Neglectus incesto addidit integrum ;
 Rarò antecedentem scelestum
 Deseruit pede Pœna claudo.

ODE III.

ROMULUS IN COELUM RECEPTUS.

JUSTUM ac tenacem propositi virum
 Non civium ardor prava jubentium,
 Non vultus instantis tyranni
 Mente quatit solidâ, neque Auster
 Dux inquieti turbidus Adriæ,
 Nec fulminantis magna Jovis manus :
 Si fractus illabatur orbis,
 Impavidum ferient ruinae.

La vertu seule élève à l'immortalité,
 Seule elle ouvre aux héros le céleste Empyrée ;
 Elle aime à se frayer une route ignorée (9)
 Sur ce globe fangeux, de vices infesté :
 Loin de leur vil ramas, son aile accélérée
 La transporte soudain vers la voûte azurée.

Un prix attend aussi le silence discret ;
 Mais fuyons les discours des mortels téméraires
 Qui de Cérés osant profaner les mystères,
 Révèlent sans pudeur son auguste secret.
 Que jamais sous mes toits le parjure n'habite,
 Que jamais avec lui je ne brave Amphitrite.

Quelquefois Jupiter enflammé de fureur,
 En foudroyant le crime a frappé l'innocence :
 Le jour arrive enfin où sa juste vengeance
 S'épuise sur l'impie, et répare l'erreur :
 Si la peine est tardive, elle est inévitable (10) ;
 Et de son pied boiteux elle atteint le coupable.

ODE III.

APOTHÉOSE DE ROMULUS (11).

« DANS l'austère équité le sage inébranlable,
 « D'un peuple soulevé ne craint pas la fureur (12) ;
 « Des farouches tyrans le regard formidable
 « Ne trouble point ses sens glacés par la terreur.
 « Que l'Aquilon fougueux bouleverse les ondes,
 « Que la foudre en éclats tombe du haut des airs ;
 « Partout environné de ruines profondes,
 « Il verra sans effroi s'écrouler l'univers.

Hâc arte Pollux, et vagus Hercules
Enisus, arces attigit igneas :
Quos inter Augustus recumbens
Purpureo bibit ore nectar.

Hâc te merentem, Bacche pater, tuæ
Vexere tigres, indocili jugum
Collo trahentes. Hâc Quirinus
Martis equis Achëronta fugit ;

Gratum elocutâ consiliantibus
Junone divis : Ilion, Ilion
Fatalis incestusque judex,
Et mulier peregrina vertit

In pulverem, ex quo destituit deos
Mercede pactâ Laomedon, mihi
Castæque damnatum Minervæ,
Cum populo et duce fraudulento.

Jam nec Lacedæa splendet adulteræ
Famosus hospes, nec Priami domus
Perjura pugnaces Achivos
Hectoreis opibus refringit :

Nostrisque ductum seditionibus
Bellum resedit. Protinus et graves
Iras, et invisum nepotem,
Troïca quem peperit sacerdos,

Marti redonabo. Illum ego lucidas
Inire sedes, ducere nectaris
Succos, et adscribi quietis
Ordinibus patiar deorum ;

« Par de mâles vertus, tel l'invincible Alcide,
« Tel s'éleva Pollux à la voûte des cieux :
« Auguste, que toujours leur noble exemple guide,
« Savoure l'Ambroisie, assis au milieu d'eux.

« Ainsi tu méritas, Bacchus, par ta constance,
« D'atteler à ton char les tigres indomptés (13) ;
« Sur les coursiers de Mars, Quirinus, ta vaillance
« Ainsi sut te ravir aux mânes redoutés. »

A la troupe céleste en conseil réunie,
La reine de l'Olympe adressait ce discours :
« Pour un infâme juge enfin Troie est punie,
« Et le crime d'Hélène a consumé ses tours.

« Son peuple dut périr depuis qu'un roi parjure (14)
« Osa frustrer les Dieux du prix de leurs travaux ;
« Alors Minerve et moi, pour venger leur injure,
« Nous l'avons de concert vouée à tous les maux.

« Mais le vil ravisseur d'une épouse adultère,
« A cessé de jouir du fruit de ses forfaits ;
« Priam n'a plus d'Hector dont la valeur guerrière
« De mes Grecs belliqueux suspende les succès.

« Puisque par nos fureurs trop long-temps allumée,
« Une guerre sanglante a fait place à la paix ;
« J'abjure le courroux dont je fus enflammée,
« Pour Romulus ma haine est éteinte à jamais.

« Je fais plus, je consens qu'admis dans l'Empyrée,
« Il boive le nectar à la table des Dieux,
« Pourvu que d'Ilion Rome soit séparée
« Par une vaste mer, et ses flots furieux.

Dùm longus inter sæviat Ilion
 Romamque pontus; quâlibet exules
 In parte regnanto beati;
 Dùm Priami Paridisque busto

Insultet armentum, et catulos ferae
 Celent inultæ; stet Capitolium
 Fulgens, triumphatique possit
 Roma ferox dare jura Medis.

Horrenda latè nomen in ultimas
 Extendat oras; quâ medius liquor
 Secernit Europen ab Afro,
 Quâ tumidus rigat arva Nilus:

Aurum irrepertum, et sic melius situm
 Quàm terra celat, spernere fortior,
 Quàm cogere humanos in usus,
 Omne sacrum rapiente dextrâ.

Quicumque mundo terminus obstitit,
 Hunc tangat armis, visere gestiens
 Quâ parte debacchentur ignes,
 Quâ nebulae, pluvii que rores.

Sed bellicosus fata Quiritibus
 Hâc lege dico, ne nimum pii,
 Rebusque fidentes, avitæ
 Tecta velint reparare Trojæ.

Trojæ renascens alite lugubri
 Fortuna tristi clade iterabitur,
 Ducente victrices catervas
 Conjuge me Jovis, et sorore.

« Troyens, vivez heureux dans tout autre contrée,
 « Mais que la chèvre insulte au tombeau de Paris:
 « Devenu des lions la retraite abhorrée,
 « Qu'il puisse impunément receler leurs petits.

« Sois stable, ô Capitole! et rayonne de gloire;
 « Vous peuple de héros, intrépides Romains!
 « Fixez par vos exploits constamment la victoire,
 « Et du Parthe rebelle enchaînez les destins.

« Des bords où l'Océan a séparé l'Europe
 « Du rivage Africain, par ses immenses flots,
 « Jusqu'aux fertiles champs de la riche Canope
 « Que le Nil débordé féconde de ses eaux:

« Que Rome règne au loin, redoutable et guerrière,
 « Plus grande, si ses yeux fixent avec dédain.
 « L'or intact, renfermé dans le sein de la terre,
 « Sans oser le ravir d'une profane main.

« Qu'aux limites du monde, en tout temps triomphante,
 « Elle puisse porter ses brillants étendarts,
 « Des arides climats de la zone brûlante,
 « A ces monts infestés par d'éternels brouillards.

« Pour prix de l'heureux sort que Junon leur destine,
 « Que jamais les enfants du divin Quirinus,
 « Trop pieux ou trop fiers, n'osent de leur ruine
 « Relever d'Ilion les remparts abattus.

« Ilion renaissant sous un astre contraire,
 « De sa cendre verrait renaître ses malheurs;
 « Moi-même, femme et sœur du maître du tonnerre,
 « J'y conduirais des Grecs les bataillons vainqueurs.

Ter si resurgat murus aeneus
 Auctore Phœbo, ter pereat meis
 Excisus Argivis, ter uxor
 Capta virum puerosque ploret.

Non hæc jocosæ conveniunt lyræ.
 Quò musa tendis? Desine pervicax
 Referre sermones deorum, et
 Magna modis tenuare parvis.

ODE IV.

AD CALLIOPEN.

DESCENDE cœlo, et dic, age, tibiâ
 Regina, longum, Calliope, melos,
 Seu voce nunc mavis acutâ,
 Seu fidibus, citharave Phœbi.

Auditis? an me ludit amabilis
 Insania? Audire et videor pius
 Errare per lucos, amœnæ
 Quos et aquæ subeunt et auræ.

Me fabulosæ, Vulture in Appulo,
 Altricis extra limen Apuliæ,
 Ludo fatigatumque somno,
 Fronde novâ puerum palumbes

Texere: mirum quod foret omnibus,
 Quicumque celsæ nidum Acherontia,

« Trois fois de murs d'airain Phébus l'eût entourée (15),
 « Trois fois ils crouleraient avec force ébranlés;
 « Et l'épouse trois fois, dans les fers éplorée,
 « Regretterait ses fils par le glaive immolés. »

O Muse accoutumée au léger badinage (16)!
 Où portes-tu ton vol rapide, audacieux?
 Garde-toi d'avilir un sublime langage,
 Cesse de révéler les entretiens des Dieux.

ODE IV.

A CALLIOPE (17).

DESCENDS des Cieux, ô reine du Permesse (18)!
 Viens, Calliope, et sur un plus haut ton,
 Fais retentir ta voix enchanteresse,
 Ou résonner la lyre d'Apollon.
 L'entendez-vous? est-ce elle qui m'inspire (19)?
 Est-ce une erreur, un aimable délire
 Dont l'heureux charme a pénétré mes sens?
 Je crois errer dans ces sacrés bocages
 Où les ruisseaux, les gracieux ombrages
 Sont caressés par l'haleine des vents.

Las de jouer, un jour dans mon enfance,
 Sur le Vultur je m'étais endormi (20),
 Loin de ces lieux qui virent ma naissance,
 Quand des pigeons vers moi, d'un vol ami,
 Soudain se sont élancés des nuages,
 Pour me couvrir de frais et verts feuillages.

Saltusque Bantinos, et arvum
Pingue tenent humilis Ferenti;

Ut tuto ab atris corpore viperis
Dormirem, et ursoris; ut premerer sacrâ

Lauroque, collatâque myrto,
Non sine dis animosus infans.

Vester, Camœnæ, vester in arduos
Tollor Sabinos; seu mihi frigidum
Præneste, seu Tibur supinum,
Seu liquidæ placuere Baiæ.

Vestris amicis fontibus et choris
Non me Philippis versa acies retrò,
Devota non extinxit arbor,
Nec Siculâ Palinurus undâ.

Ut cumquæ mecum vos eritis, libens
Insanientem navita Bosphorum
Tentabo, et arentes arenas,
Littoris Assyrii viator:

Visam Britannos hospitibus feros,
Et lætum equino sanguine Concanum;
Visam pharetratos Gelonos,
Et Scythicum inviolatus amnem.

Vos Cæsarem altum, militiâ simul
Fessas cohortes abdidit oppidis,

De ce prodige on vit fort étonnés
Les habitants des vallons de Férence,
Ceux des rochers de la haute Acérence
De nids d'oiseaux en tout temps couronnés.

Parmi les ours, les affreuses vipères,
Sans autre abri que ces lauriers divins,
En sûreté j'avais clos mes paupières;
Certes, les Dieux veillaient sur mes destins;
Oui, je le dois à vos bontés propices:
Que craindrait-on, Muses, sous vos auspices?
Si je franchis ou les rocs sourcilleux,
Ou de Tibur les collines riantes,
De Baye enfin les vagues ondoyantes,
Vous me guidez, vous secondez mes pas.

J'aime vos chants, et l'onde d'Aganippe:
Sous votre Egide autrefois j'ai bravé
Notre déroute aux plaines de Philippe (21),
D'un pin maudit mon chef fut préservé,
Je survécus à la triste aventure
De mon navire au cap de Palinure (22):
Aidé par vous j'affronte les Autans,
Tous les dangers du Bosphore en furie,
Et, voyageur aux rives d'Assyrie,
Je ne crains rien de leurs sables brûlants.

On me verra chez le Breton sauvage,
Cruel pour l'hôte épargné sur les flots,
Dans la Scythie où, joyeux, pour breuvage
Le peuple boit le sang de ses chevaux:
Vous, quand César fatigué de la guerre,
Viendra donner le repos à la terre,

Finire quærentem labores,
Pierio recreatis antro.

Vos lene consilium et datis, et dato
Gaudetis, alma. Scimus ut impios
Titanas, immanemque turmam
Fulmine sustulerit caduco,

Qui terram inertem, qui mare temperat
Ventosum, et urbes, regnaque tristia,
Divosque, mortalesque turbas
Imperio regit unus æquo.

Magnum illa terrorem intulerat Jovi
Fidens juvenus horrida brachiis,
Fratresque tendentes opaco
Pelion imposuisse Olympo :

Sed quid Typhœus, et validus Mimas,
Ant quid minaci Porphyriion statu;
Quid Rhœcus, evulsisque truncis
Encladus jaculator audax,

Contra sonantem Palladis ægida
Possent ruentes? Hinc avidus stetit
Vulcanus; hinc matrona Juno, et
Nunquam humeris positurus arcum,

En ramenant au sein de nos cités,
Ses fiers guerriers enfants de la victoire,
Vous charmerez ses plaisirs, et sa gloire,
Par vos concerts, paisibles déités.

Vous souriez à l'heureuse clémence
Que vos conseils ont fait naître en son cœur,
Lorsqu'à l'aspect de son pouvoir immense,
Ses ennemis redoutaient un vainqueur.
Ne sait-on pas comme, armé du tonnerre,
Le puissant Roi de la nature entière,
Qui seul régit les mortels et les Dieux,
A foudroyé la détestable engeance
De ces Titans dont l'affreuse démence
Dans ses accès escaladait les cieux.

Ivre d'orgueil, la troupe menaçante (23)
Ose entasser Ossa sur Pélion,
Jupiter même est saisi d'épouvante,
Et craint l'effet de la rébellion :
Mais ce géant dont la main assassine
Lance pour traits les troncs qu'il déracine,
Porphyriion, l'infâme Typhœus,
Que pouvaient-ils à l'aspect de l'Egide
Qui triompha de leur rage homicide,
Du fort Dymas, de l'horrible Rhœcus?

Ici Vulcain, de ses flammes brûlantes,
Les dévorait; là l'auguste Junon
Précipitait leurs masses chancelantes :
A ses côtés combattait Apollon,
Dieu révééré dans son île natale,
Toujours muni d'une flèche fatale

Qui rore puro Castaliæ lavit
 Crines solutos, qui Lyciæ tenet
 Dumeta, natalemque sylvam,
 Delius, et Patareus Apollo.

Vis consili expers mole ruit suâ :
 Vim temperatam di quoque provehunt

In majus : idem odere vires
 Omne nefas animo moventes.

Testis mearum centimanus Gyas
 Sententiarum notus, et integræ
 Tentator Orion Dianæ,
 Virgineâ domitus sagittâ.

Injecta monstis terra dolet suis,
 Mœretque partus fulmine luridum
 Missos ad Orcum ; nec peredit
 Impositam celer ignis Ætnam ;

Incontinentis nec Tityi jecur
 Relinquit ales, nequitia additus
 Custos : amatorem trecentæ
 Pirithoûm cohibent catenæ.

ODE V.

COELO tonantem credidimus Jovem
 Regnare : præsens divus habebitur

Qu'il lance au loin de son bras vigoureux ;
 Dieu de Patare et des bois de Lycie,
 Qui vient souvent, aimable Castalie,
 Dans ton cristal baigner ses longs cheveux.

La force seule, ainsi, sans la sagesse,
 Tombe et périt sous son funeste poids ;
 A l'augmenter le juste ciel s'empresse,
 Quand la prudence a cimenté ses droits :
 Ainsi les Dieux détestent la puissance
 Dont les forfaits signalent l'influence :
 Témoin Gyas ; et ce chasseur fameux,
 Cet Orion que la chaste Diane,
 Pour se venger d'une audace profane,
 Perça d'un trait sûr et victorieux.

Tellus regrette, et couvre, gémissante,
 Les corps affreux que son sein a portés ;
 De Jupiter la foudre étincelante
 Vers l'Achéron les a précipités :
 Le mont Ethna les presse et les écrase ;
 Leurs feux jamais n'absorberont sa base :
 Titye en proie à l'éternel vautour,
 Sans l'assouvir, voit renaître ses peines ;
 Pirithoûs (24), garrotté de cent chaînes,
 Frémit en vain dans l'infernal séjour.

ODE V. (25).

Aux terribles éclats de son bruyant tonnerre,
 On voit que Jupiter est le maître des cieux :

Augustus, adjectis Britannis
Imperio, gravibusque Persis.

Milesne Crassi conjuge barbarâ
Turpis maritus vixit? et hostium
(Proh Curia, inversique mores!)
Consenuit socerorum in arvis,

Sub rege Medo, Marsus et Appulus,
Anciliorum, et nominis, et togæ
Oblitus, æternæque Vestæ,
Incolumi Jove, et urbe Româ!

Hoc caverat mens provida Reguli
Dissentientis conditionibus
Fœdis, et exemplo trahenti
Perniciem veniens in ævum;

Si non periret immiserabilis
Captiva pubes. Signa ego Punicis
Affixa delubris, et arma
Militibus sine cæde, dixit,

Direpta vidi: vidi ego civium
Retorta tergo brachia libero,
Portasque non clausas, et arva
Marte coli populata nostro.

•••••
Auro repensus scilicet acrior
Miles redibit? Flagitio additis
Damnum: Neque amissos colores
Lana refert medicata fuco;

César seul maintenant règnera sur la terre (26),
Du Parthe et des Bretons il est victorieux.

Quoi! de lâches guerriers indignes de leurs pères (27),
O des antiques mœurs renversement affreux!
Epoux déshonorés de femmes étrangères,
Ont vieilli dans les camps de tyrans odieux.

Nos boucliers sacrés (28), Rome encore dans sa gloire,
Jupiter et l'honneur, l'éternelle Vesta,
Ont-ils pu s'effacer soudain de la mémoire
Des Marses énervés qu'un roi Mède dompta.

En vain donc, Régulus (29), tu fus inexorable
Pour d'infâmes soldats, prisonniers sans combat,
En vain, sur un exemple à jamais déplorable,
Ta sage prévoyance éclaira le sénat.

« J'ai vu, j'ai vu suspendre aux temples de Carthage,
« Les armes, les drapeaux arrachés de nos mains:
« J'ai vu pâlir, tremblants à l'aspect du carnage,
« Les enfants avilis des vertueux Romains.

« Grands Dieux! j'ai vu leurs bras par de honteuses chaînes,
« Ces bras libres jadis, à leur dos attachés:
« Carthage était ouverte, et de fertiles plaines
« Succédaient à des champs de cadavres jonchés.

« Quoi! votre or aux captifs rendrait l'ardeur guerrière!
« C'est réunir l'opprobre au malheur de l'état:
« La laine revient-elle à sa blancheur première,
« Lorsque teinte de pourpre elle en a tout l'éclat?

Nec vera virtus, cum semel excidit,
Curat reponi deterioribus.

Si pugnat extricata densis
Cerva plagis; erit ille fortis,

Qui perfidis se credit hostibus;
Et Marte Pœnos proteret altero,
Qui lora restrictis lacertis
Sensit iners, timuitque mortem.

Hic, undè vitam sumeret inscius,
Pacem duello miscuit: O pudor!
O magna Carthago, probrosis
Altior Italiæ ruinis!

Fertur pudicæ conjugis osculum,
Parvosque natos, ut capitis minor,
Ab se removisse, et virilem
Torvus humi posuisse vultum:

Donec labantes consilio patres
Firmaret auctor nunquam aliàs dato;
Interque mœrentes amicos,
Egregius properaret exul.

Atqui sciebat quæ sibi barbarus
Tortor pararet: non aliter tamen
Dimovit obstantes propinquos,
Et populum redivit morantem,

« Ainsi, de la vertu quand le souffle du crime
« Une fois a flétri l'intacte pureté,
« Croit-on que son amour renaisse ou se ranime
« Dans un cœur dépravé, par le vice habité.

« Si des rêts du chasseur on voit débarrassée,
« La biche plus hardie affronter le danger,
« Le lâche sentira dans son âme affaissée,
« Renaître le courage, et voudra se venger.

« Ce lâche, au champ d'honneur, couvert d'ignominie,
« Et qui d'horribles fers a vu charger ses bras,
« Pourra des Africains punir la perfidie,
« Et vaincre leurs guerriers dans de nouveaux combats.

« Avare de ses jours, une paix flétrissante
« Sous les drapeaux de Mars le livre aux ennemis:
« O honte! des Romains sont glacés d'épouvante;
« O Carthage! ton nom s'accroît de nos débris. »

A ces mots, le consul abaissant vers la terre,
Des yeux où respirait sa farouche fierté,
Refuse d'embrasser ses enfants et leur mère;
Esclave, il est déchu du droit de parenté (30).

Le sénat cède enfin à sa rare constance,
Ses amis affligés se pressent sur ses pas;
Et l'illustre exilé vers le vaisseau s'avance,
Prévoyant les tourments de son affreux trépas.

En vain pour le soustraire à la rage barbare,
Le peuple unit sa voix aux cris de ses parents;
Il voit, sans s'effrayer, le sort qu'on lui prépare,
De la foule éplorée il écarte les rangs.

Quàm si clientùm longa negotia
 Dijudicatà lite relinqueret,
 Tendens Venafranòs in agros,
 Aut Lacedæmonium Tarentum.

ODE VI.

AD ROMANOS IN SUÆ ETATIS MORES.

DELICTA majorum immeritus lues,
 Romane, donec templa refeceris,
 Ædesque labentes deorum, et
 Fœda nigro simulacra fumo.

Dis te minorem quòd geris, imperas :
 Hinc omne principium, huc refer exitum.
 Di multa neglecti dederunt
 Hesperie mala luctuosæ.

Jam bis Monæses, et Pacori manus
 Non auspicatos contudit impetus
 Nostros; et adjecisse prædam
 Torquibus exiguis renidet.

Penè occupatam seditionibus
 Delevit urbem Dacus et Æthiops;
 Hic classe formidatus, ille
 Missilibus melior sagittis.

Tel dégagé du soin des affaires civiles,
 Pour Tarente ou Vénafre il partait autrefois,
 Empressé de revoir leurs champêtres asiles;
 Lorsqu'il avait vengé ses clients et leurs droits.

ODE VI (31).

CONTRE LES MOEURS DE SON SIÈCLE.

ROMAINS, vous expiez les forfaits de vos pères,
 Si vous ne relevez les temples de nos Dieux,
 Leurs autels que des furieux
 Naguères ont rendus chancelants, solitaires;
 Leurs marbres mutilés par un crime odieux;

Rome sur l'univers conserva son empire
 Tant que soumise aux Dieux d'où viennent ses succès,
 Elle a révééré leurs décrets;
 Mais l'Hespérie en pleurs, au monde peut redire
 Quel déluge de maux a puni ses excès.

Deux fois nos légions négligeant les auspices,
 Ont vu par Monésès (32) immoler leurs guerriers,
 Et fiers de ces nouveaux lauriers,
 Les Parthes à l'aspect de destins si propices,
 Ont osé de notre or enrichir leurs colliers.

Des Ethiopiens la flotte redoutable,
 Du Dace belliqueux le fer ensanglanté,
 O Rome, orgueilleuse cité;
 Auraient pu de concert te rendre inhabitable,
 Quand de trouble et d'horreurs ton sein fut infesté.

Quàm si clientùm longa negotia
 Dijudicatà lite relinqueret,
 Tendens Venafranòs in agros,
 Aut Lacedæmonium Tarentum.

ODE VI.

AD ROMANOS IN SUÆ ETATIS MORES.

DELICTA majorum immeritus lues,
 Romane, doncè templa refeceris,
 Ædesque labentes deorum, et
 Fœda nigro simulacra fumo.

Dis te minorem quòd geris, imperas :
 Hinc omne principium, huc refer exitum.
 Di multa neglecti dederunt
 Hesperie mala luctuosæ.

Jam bis Monæses, et Pacori manus
 Non auspicatos contudit impetus
 Nostros; et adjeçisse prædam
 Torquibus exiguis renidet.

Penè occupatam seditionibus
 Delevit urbem Dacus et Æthiops;
 Hic classe formidatus, ille
 Missilibus melior sagittis.

Tel dégagé du soin des affaires civiles,
 Pour Tarente ou Vénafre il partait autrefois,
 Empressé de revoir leurs champêtres asiles;
 Lorsqu'il avait vengé ses clients et leurs droits.

ODE VI (31).

CONTRE LES MOEURS DE SON SIÈCLE.

ROMAINS, vous expiez les forfaits de vos pères,
 Si vous ne relevez les temples de nos Dieux,
 Leurs autels que des furieux
 Naguères ont rendus chancelans, solitaires;
 Leurs marbres mutilés par un crime odieux;

Rome sur l'univers conserva son empire
 Tant que soumise aux Dieux d'où viennent ses succès,
 Elle a révééré leurs décrets;
 Mais l'Hespérie en pleurs, au monde peut redire
 Quel déluge de maux a puni ses excès.

Deux fois nos légions négligeant les auspices,
 Ont vu par Monèsès (32) immoler leurs guerriers,
 Et fiers de ces nouveaux lauriers,
 Les Parthes à l'aspect de destins si propices,
 Ont osé de notre or enrichir leurs colliers.

Des Ethiopiens la flotte redoutable,
 Du Dace belliqueux le fer ensanglanté,
 O Rome, orgueilleuse cité;
 Auraient pu de concert te rendre inhabitable,
 Quand de trouble et d'horreurs ton sein fut infesté.

Fœcunda culpæ sæcula nuptias
 Primum inquinavère, et genus, et domos :
 Hoc fonte derivata ciades
 In patriam populumque fluxit.

Motus doceri gaudet Ionicos
 Matura virgo, et fingitur artubus
 Jam nunc, et incestos amores
 De tenero meditatur ungui.

Non his juvenus orta parentibus
 Infecit æquor sanguine Punico,
 Pyrrhumque et ingentem cecidit
 Antiochum, Annibalemque dirum :

Sed rusticorum mascula militum
 Proles, Sabellis docta ligonibus
 Versare glebas, et severæ
 Matris ad arbitrium recisos

Portare fustes, sol ubi montium
 Mutaret umbras, et juga demeret
 Bobus fatigatis, amicum
 Tempus agens abeunte curru.

Damnosa quid non imminuit dies ?
 Ætas parentum, pejor avis, tulit
 Nos nequiores, mox daturos
 Progeniem vitiosiore.

Siècle affreux où l'opprobre, où l'infamie abonde (33) !
 L'hymen, les droits du sang violés sans pudeur,
 Prouvent ta criminelle ardeur ;
 Et cette source impure en désordres féconde,
 Sur le peuple a versé la coupe du malheur.

Aux mouvements lascifs de la danse Ionique,
 Une Vierge nubile apprend à se former :
 Son cœur même avant que d'aimer (34),
 Tranquillement médite un amour impudique
 Dont les feux destructeurs doivent la consumer.

De tels parents jamais n'ont donné la naissance
 Aux vainqueurs d'Annibal, du grand Anthiochus,
 Au héros qui soumit Pyrrhus :
 Les rivages des mers, témoins de leur vaillance,
 Furent rongis du sang des Africains vaincus.

Mâle postérité des robustes Samnites (35),
 Ces guerriers laboureurs déposaient les faisceaux,
 Pour reprendre leurs durs hoyaux :
 Actifs, ils arrachaient les plantes parasites ;
 Les mottes se brisaient sous leurs pesants rateaux.

Aux ordres absolus d'une mère sévère,
 Ils revenaient des champs, chargés de lourds fardeaux,
 Lorsqu'abandonnant nos coteaux,
 Le soleil ramenait les ombres sur la terre,
 Et d'un joug importun délivrait les taureaux.

Mais, que ne détruit pas du temps la faux tranchante ?
 Nos pères ont laissé, moins bons que leurs aïeux,
 Des fils encor plus vicieux ;
 Et nous, race flétrie, en vertu impuissante,
 Nos crimes vont bientôt croître chez nos neveux.

ODE VII.

AD MÆCENATEM.

ILLUM AD CONVIVIUM INVITAT.

MARTIS cælestis quid agam Calendis,
 Quid velint flores, et acerra thuris
 Plena, miraris, positusque carbo in
 Cespite vivo,

Docte sermones utriusque linguæ:
 Voveram dulces epulas, et album
 Libero caprum, propè funeratus
 Arboris ictu.

Hic dies, anno redeunte, festus
 Corticem astrictum pice dimovebit
 Amphoræ fumam bibere instituta:
 Consule Tullo.

Sume, Mæcenas, cyathos amici
 Sospitis centum; et vigiles lucernas
 Profer in lucem: procul omnis esto
 Clamor et ira.

Mitte civiles super urbe curas:
 Occidit Daci Cotisonis agmen;
 Medus, infestus sibi, luctuosus
 Dissidet armis:

Servit Hispanæ vetus hostis oræ
 Cantaber, serâ domitus catenâ:
 Jam Scythæ laxo meditantur arcu
 Cedere campis.

ODE VII.

A MÆCENE.

IL L'INVITE A UN BANQUET.

AUX Calendes que Mars ramène chaque année (36),
 Cher et savant Mécène (37), un vase plein d'encens,
 Ces fleurs dont ma maison partout est couronnée,
 Ces charbons allumés sur des gazons récents,
 Chez un homme étranger au joug de l'hyménée,
 Paraissent un problème à votre âme étonnée.

Sachez donc qu'à Bacchus je fis vœu d'un chevreau,
 Du tronc d'un pin maudit lorsque, sauvant ma tête,
 Il daigna me ravir aux ombres du tombeau:
 L'an commence aujourd'hui par ce grand jour de fête;
 Sablons, sans différer, le généreux nectar
 Que de pœux, sous Tullus, j'enduisis avec art.

Horace est sain et sauf, chantons un Dieu propice;
 Que cent fois votre coupe, ô Mécène, s'emplisse:
 Prolongeons le banquet, au milieu des flambeaux,
 Jusqu'à l'heureux moment où Phébus, sur la terre,
 Répandra la clarté de ses rayons nouveaux:
 Loin d'ici les clameurs, et l'affreuse colère.

Cotison (38) est tombé sous le fer des Romains;
 Contre son sein le Méde arme ses propres mains;
 Notre vieil ennemi, le Cantabre indocile,
 Dans les chaînes renonce à ses hardis desseins;
 Déjà, l'arc détendu, vers un plus sûr asile,
 On voit fuir de nos champs les Scythes inhumains.

Negligens, ne quâ populus laboret,
 Parce privatus nimum cavere; ac
 Dona presentis rape lætus horæ, et
 Linque severa.

ODE VIII.

AD MERCURIUM, ET AD LYRAM.

MERCURI (nam te docilis magistro
 Movit Amphion lapides canendo),
 Tuque, testudo, resonare septem
 Callida nervis,

Nec loquax olim, neque grata, nunc et
 Divitum mensis, et amica templis,
 Dic modos Lyde quibus obstinatas
 Applicet aures;

Tu potes tigres, comitesque sylvas
 Ducere, et rivis celeres morari.
 Cessit immanis tibi blandienti
 Janitor aulae

Cerberus, quamvis furiale centum
 Munniant angues caput ejus, atque
 Spiritus teter, saniesque manet
 Ore trilingui.

Trêve ainsi cette nuit aux affaires publiques,
 Oubliez avec nous leurs soins impérieux:
 Quittez du magistrat l'air grave et sérieux,
 Saisissez le moment de nos plaisirs bachiques;
 Et, simple citoyen, goûtez ce charme heureux
 Qui sait bannir du cœur les soucis onéreux.

ODE VIII.

A MERCURE ET A SA LYRE.

O Mercure! Amphion (39), guidé par ton génie,
 Vit le marbre jadis sensible à ses accents:
 Daigne aussi m'inspirer ta touchante harmonie,
 O père de la lyre! et seconde mes chants.

Lyre autrefois muette, informe et solitaire,
 Charme de nos banquets, des temples de nos Dieux,
 Pour fléchir de Lyde la rigueur trop austère,
 Module sous mes doigts des airs mélodieux.

Des tigres en fureur tu sais calmer la rage (40),
 Entraîner les forêts, et suspendre les flots;
 On a vu le gardien de l'inférieur rivage,
 Séduit par tes concerts, dans ses obscurs cachots.

De ce monstre effrayant les trois gueules béantes
 Cessèrent d'exhaler leur souffle empoisonné;
 Et de ses noirs serpents aux cent langues sifflantes,
 Le redoutable dard soudain fut enchaîné.

Quin et Ixion, Tityosque vultu
Risit invito : stetit urna paulum
Sicca, dum grato Danaï puellas
Carmine mulces.

Audiat Lyde scelus, atque notas
Virginum pœnas, et inane lymphæ
Dolium fundo pereuntis imo,
Seraque fata

Quæ manent culpas etiam sub Orco.
Impiæ, (nam quid potuère majus ?)
Impiæ sponso potuère duro
Perdere ferro !

Una de multis, face nuptiali
Digna, perjurum fuit in parentem
Splendidè mendax, et in omne virgo
Nobilis ævum :

Surge, quæ dixit juveni marito,
Surge, ne longus tibi somnus, undè
Non times, detur ; socerum et scelestas
Falle sorores ;

Quæ, velut nactæ vitulos leonæ,
Singulos, eheu ! lacerant. Ego, illis
Mollior, nec te feriam, nequè intrâ
Claustra tenebo ?

Me pater savis oneret catenis,
Quòd viro clemens misero peperci ;
Me vel extremos Numidarum in agros
Classe releget :

Tu charmas d'Ixion les mouvements rapides ;
Des filles de Belus, oubliant leurs malheurs,
Les urnes un instant ont paru rester vides,
Aux accords gracieux de tes sons enchanteurs.

Fais connaître à Lydé l'affreuse perspective
De ces coupables sœurs (41), et leurs justes tourments ;
Ce vase où va se perdre une onde fugitive,
Le supplice tardif des perfides amants.

Barbares, sans respect pour l'auguste hyménée,
Quel plus digne forfait du céleste courroux ?
Elles ont pu plonger, dans leur rage esfrénée,
Le glaive meurtrier au sein de leurs époux.

Une seule à son père avec gloire parjure (42),
Une seule fidèle au lien conjugal,
Et qui toujours vivra chez la race future,
Sut ravir son amant à ce destin fatal.

Lève-toi, sans délai, lève-toi, lui dit-elle.
Fuis mes sœurs, fuis un père à ta perte acharné :
Déjà le fer sanglant sur ta tête chancelle,
Hélas ! il arme un bras qui n'est point soupçonné.

Des féroces lions imitant la furie,
Mes sœurs ont de concert massacré leurs époux ;
Moi, mon cœur n'est pas fait pour tant de barbarie,
Je veux hâter ta fuite, et t'épargner mes coups.

Que mon père s'irrite et me charge de chaînes,
Pour avoir respecté tes jours trop malheureux ;
Qu'il m'envoie en exil vers ces Syrtes lointaines
Qui terminent les champs du Maure belliqueux :

I, pedes quò te rapiunt, et auræ,
 Dùm favet nox, et Venus: i, secundo
 Omine, et nostri memorem sepulcro
 Sculpe querelam.

ODE IX.

AD FONTEM BLANDUSIE.

O fons Blandusiæ, splendidior vitro,
 Dulci digne mero, non sine floribus,
 Cras donaberis hædo,
 Cui frons turgida cornibus
 Primis, et Venerem et prælia destinat:
 Frustrâ; nam gelidos inficiet tibi
 Rubro sanguine rivos
 Lascivi soboles gregis.

Te flagrantis atrox hora Caniculæ
 Nescit tangere: tu frigus amabile
 Fessis vomere tauris
 Præbes, et pecori vago.

Fies nobilium tu quoque fontium,
 Me dicente cavis impositam illicem
 Saxis, undè loquaces
 Lymphæ desiliunt tuæ.

Vénus, la sombre nuit, tout nous est favorable;
 Fuis où te porteront les Autans et tes pas:
 Fuis, mais reviens graver notre sort déplorable
 Sur la tombe funèbre où m'attend le trépas.

ODE IX.

A LA FONTAINE DE BLANDUSIE.

BLANDUSIE (43), ô source féconde!
 Digne qu'un nectar généreux
 Se mêle au cristal de ton onde,
 Accompagné de lys pompeux;
 Je veux sur ta rive propice,
 Demain t'offrir en sacrifice (44)
 Le plus jeune de mes chevreaux:
 En vain, fier d'une arme naissante,
 Il suit la chèvre bondissante;
 Son sang vermeil teindra tes eaux.

La Canicule et sa furie
 Ne sauraient braver la fraîcheur
 Que goûte à ton ombre chérie,
 Le bœuf fatigué du labeur;
 Mais tu deviendras plus fameuse,
 Quand j'aurai célébré l'yeuse
 Qui s'élève sur ce rocher
 D'où l'on voit ton eau murmurante,
 Sur un lit de sable filtrante,
 En flots onduleux s'épancher.

ODE X.

AD ROMANOS.

EX HISPANIA REDUCEM AUGUSTUM, IPSA SUBACTA,
CANIT.

HERCULIS ritu modò dictus, ô plebs,
Morte venalem petiisse laurum,
Cæsar, Hispanâ repetit penates
Victor ab orâ.

Unico gaudens mulier marito
Prodeat, justis operata divis;
Et soror clari ducis, et decoræ
Supplice vittâ

Virginum matres, juvenumque nuper
Sospitum. Vos, ô pueri, et puellæ
Jam virum expertæ, malè ominatis
Parcite verbis.

Hic dies, verè mihi festus, atras
Eximet curas : ego nec tumultum,
Nec mori per vim metuam, tenente
Cæsare terras.

ODE X.

AUX ROMAINS.

LE POÈTE CÉLÈBRE LE RETOUR D'AUGUSTE, APRÈS LA
CONQUÊTE DE L'ESPAGNE (45).

NAGÈRE on vit César, l'espoir de la Patrie,
Dans les plaines de Mars se couvrir de lauriers;
Comme Hercule il revient, Peuple! dans ses foyers;
Vainqueur de la fière Ibérie.

O vous dont le bonheur se borne à son amour (46),
Sacrifiez aux Dieux, épouse auguste et chère!
Que votre aimable joie éclate toute entière,
Célébrez son heureux retour.

Venez, d'un saint bandeau paraissez couronnées,
Vous sœur de ce héros, vous mères des enfants
Que sa valeur sauva d'affreuses destinées,
Et qu'il ramène triomphants.

Jeunes gens dont les yeux cherchent un tendre père;
Vous, beautés que l'hymen unit à vos amants;
De stériles regrets (47), lorsque tout est prospère,
Troubleraient d'aussi doux moments.

Pour moi cet heureux jour doit être un jour de fête,
Il termine à jamais nos soucis et nos maux :
César règne sur nous, le monde est sa conquête;
Peut-on craindre d'autres fléaux?

I, pete unguentum, puer, et coronas,
Et cadum Marsi memorem duelli,
Spartacum si quâ potuit vagantem
Fallere testa.

Dic et arguta properet Neæræ
Myrrheum nodo cohibere crinem :
Si per invisum mora janitorem
Fiet, abito.

Lenit albescens animos capillus,
Lätium et rixæ cupidus protervæ :
Non ego hoc ferrem, calidus juventâ,
Consule Planco.

ODE XI.

AD MÆCENATEM.

INCLUSAM Danaën turris aenea,
Robustæque fores, et vigillum canum
Tristes excubiæ, munierant satis
Nocturnis ab adulteris;
Si non Acrisium, virginis abditæ
Custodem pavidum Jupiter et Venus
Risissent : fore enim tutum iter et patens
Converso in pretium deo.

Aurum per medios ire satellites,
Et perrumpere amat saxa, potentius
Ictu fulmineo, Concidit auguris
Argivi domus, ob lucrum

Demersa exitio : diffidit urbium
Portas vir Macedo, et subruit æmulos
Reges muneribus : munera navium
Savos illaqueant doces.

Esclave ! des parfums ; apporte ma couronne :
Si de mon vieux Cécube par hasard un carteau
A trompé Spartacus (48) ; vite, hors du caveau ;
Que ce vin généreux bouillonne.

Va chercher Néera dont la voix me plaît tant ;
Que ses cheveux tressés soient imprégnés d'essence ;
Si son maudit portier lasse ta patience,
Reviens, accours au même instant.

La vieillesse amortit l'ardeur tumultueuse ;
Aurais-je pu souffrir un odieux refus ?
Quand des sens j'éprouvais la fougue impétueuse,
Sous le consulat de Plancus.

ODE XI.

A MÈCÈNE (49).

D'UNE prison d'airain l'inébranlable porte,
De dogues pleins d'ardeur l'effrayante cohorte
Pouvaient vers Danaë défendre tout accès,
Si, se fondant en or, du haut de l'Empyrée,
Jupiter, que toujours seconde Cythérée,
Ne se fût ri d'Acrise, et de ses vains projets.

De l'augure d'Argos l'or a perdu la race (50) ;
L'or parmi les guerriers signale son audace,
Plus actif que la foudre il fend les durs rochers :
L'or en main, au milieu des discordes civiles,
Philippe (51) sut dompter ses rivaux et les villes ;
L'or enchaîne soudain les farouches nochers.

Crescentem sequitur cura pecuniam,
Majorumque fames. Jure perhorruī
Latè conspicuum tollere verticem,
Mæcenas, equitum decus.

Quantò quisque sibi plura negaverit,
A dis plura feret. Nil cupientium
Nudus castra peto, et transfuga, divitum
Partes linquere gestio :

Contempta dominus splendidior rei,
Quam si, quidquid arat impiger Appulus
Occultare meis dicerer horreis,
Magnas inter opes inops.

Puræ rivus aquæ, sylvaque jugerum
Paucorum, et segetis certa fides meæ,
Fulgentem imperio fertilis Africa
Fallit, sorte beatior.

Quantquam nec Calabræ mella ferunt apes,
Nec Lastrygoniâ Bacchus in amphorâ.
Languescit mihi, nec pinguis Gallicis
Crescunt vellera pascuis :

Importuna tamen pauperies abest ;
Nec, si plura velim, tu dare deneges.
Contracto melius parva cupidine
Vectigalia porrigam,

Mais la cupidité s'accroît et nous tourmente,
Lorsqu'avec les soucis notre fortune augmente.
Mécène, avec raison j'ai toujours redouté
De me produire au loin, levant ma tête altière :
Aux désirs effrénés plus on sait se soustraire,
Plus le ciel envers nous signale sa bonté.

Transfuge des lambris qu'habite l'opulence,
Nud, chez toi je me sauve, honorable indigence (52) !
Plus heureux de régner sur des champs limités,
Que si devenu pauvre au sein de la richesse,
Des moissons d'Apulie on me voyait, sans cesse,
Encombrer mes greniers jusqu'au comble enfaîtés.

Un limpide ruisseau coulant une onde pure,
Un bois de peu d'arpents, ma moisson toujours sûre,
Voilà tous mes trésors; ce fortuné destin,
Quoique pour moi jamais la féconde Sicile
Ne prodigue le miel que l'abeille y distille,
Serait même envié du monarque Africain (53).

Les brebis, il est vrai, dans la Gaule nourries
Ne paissent point pour moi ses fertiles prairies ;
Je ne vois pas vieillir le Calès précieux :
La pauvreté pourtant jamais ne m'importune ;
Et si je désirais accroître ma fortune,
Chez Mécène, bientôt vous combleriez mes vœux.

Mais, arbitre absolu de la riche Lydie,
Je verrais ma puissance encor moins agrandie

Quam si Mygdoniis regnum Alyattici
Campis continuum. Multa petentibus
Desunt multa : benè est cui Deus obtulit
Parcâ quòd satis est manu.

ODE XII.

AD ELIUM LAMIAM.

ÆLI, vetusto nobilis ab Lamo,
(Quandò et priores hinc Lamias ferunt
Denominatos, et nepotum
Per memores genus omne fastos,

Auctore ab illo ducis originem,
Quî Formiarum mœnia dicitur
Princeps, et innantem Maricæ
Littoribus tenuisse Lirim,

Latè tyrannus) cras foliis nemus
Multis, et algâ littus inutili,
Demissa tempestas ab Euro
Sternet, aquæ nisi fallit augur

Annosa cornix. Dùm potes, aridum
Compone lignum : cras genium mero
Curabis, et porco bimestri,
Cum famulis operum solutis.

Qu'en imposant des lois à ma cupidité :
Les désirs renaissans produisent la détresse ;
Heureux lorsque des dieux l'économe sagesse
Daigne nous accorder la médiocrité.

ODE XII.

A ELIUS LAMIA.

DE l'antique Lamus illustre descendant,
O toi, dont les aïeux que célèbre l'histoire (54)
Empruntèrent leur nom de ce prince puissant
Qui dominait au loin (55), et régnait avec gloire
Sur le fertile sol où, par mille détours,
Les ondes du Liris précipitent leur cours :
Si j'en crois la corneille au sinistre présage,
Demain, cher Lamia, les Autans irrités
Raviront aux forêts leur superbe feuillage,
Et tu verras les flots par l'Eurus agités,
Se briser mugissans sur l'humide rivage.

Hâte-toi de tromper l'ennuyeuse saison :
Qu'un bois sec, aujourd'hui, dans ton bûcher s'entasse,
Et que ce jeune porc d'un appétit vorace,
De glands depuis deux ans nourri dans ta maison,
Sur ta table demain signale un jour prospère,
Où tes valets oisifs (56) boiront tous à plein verre.

ODE XIII.

AD FAUNUM.

FAUNE, Nympharum fugientium amator,

Per meos fines, et aprica rura

Lenis incedas; abeasque parvis

Æquus alumnis:

Si tener pleno cadit hœdus anno,

Larga nec desunt Veneris sodali

Vina crateræ, et vetus ara multo

Fumat odore.

Ludit herboso pecus omne campo,

Quum tibi Nonæ redeunt Decembres:

Festus in pratis vacat otioso

Cum bove pagus;

Inter audaces lupus errat agnos;

Spargit agrestes tibi sylva frondes,

Gaudet invisam pepulisse fossor

Ter pede terram.

ODE XIII.

AU DIEU FAUNE (57).

AMANT des nymphes fugitives,

Si tu traverses nos guérêts,

Daigne de mes moissons hatives,

O Faune, t'éloigner en paix;

Protège mes chèvres craintives.

Du sang d'un chevreau, tous les ans,

Je rougis ton autel antique

Où l'on prodigue un pur encens,

Où le feu du nectar bachique

Ranime l'amour et les sens.

Lorsque Décembre nous ramène

Le jour qui te fut consacré,

Au hameau, comme dans la plaine,

Partout on te voit célébré;

Le bœuf reste oisif sur l'arène.

Errant au milieu des troupeaux,

Le loup renonce à sa furie:

Sans épouvanter les agneaux

Qui bondissent dans la prairie,

Comme eux il gravit les coteaux.

Sur ton passage, en ta présence,

Les feuilles tombent des ormeaux;

Et frappant la terre en cadence,

Pour se venger de ses travaux (58),

En cercle le laboureur danse.

ODE XIV.

AD TELEPHUM.

QUANTUM distet ab Inacho
 Codrus, pro patriâ non timidus mori,
 Narras, et genus Æaci,
 Et pugnata sacro bella sub Ilio :

Quo Chium pretio cadum
 Mercurum, quis aquam temperet ignibus,
 Quo præbente domum, et quotâ
 Pelignis caream frigoribus, tacès.

Da lunæ properè novæ,
 Da noctis mediæ, da, puer, auguris
 Murenæ : tribus, aut novem
 Miscentur cyathis pocula commodis.

Qui Musas amat impares,
 Ternos ter cyathos attonitus petet
 Vates : tres prohibet suprâ
 Rixarum metuens tangere Gratia,
 Nudis juncta sororibus.

Insanire juvat. Cur Berecynthiæ
 Cessant flamina tibiæ?
 Cur pendet tacitâ fistula cum lyrâ?

ODE XIV.

A TELEPHE.

VOTRE éloquent pinceau retrace la série
 De tous les successeurs de l'antique Inachus,
 Jusqu'au temps où régna le généreux Codrus (59)
 Qui prodigua ses jours pour sauver sa patrie :
 Vous peignez d'Illion la déplorable fin,

Achille et sa rare vaillance ;
 Mais sur le prix du meilleur vin,
 On vous voit garder le silence :

Telephe ne dit pas où l'on chauffe le bain ;
 A quelle heure, et chez qui l'honnête bienveillance,
 Nous mettant à l'abri des froids de l'Apennin,
 Aura près d'un bon feu préparé le festin.

Aux rayons dont Phébé chaque mois se couronne,
 A Muréna l'augure (60), à toi, paisible nuit,
 Buons l'aimable jus que la treille produit ;
 Que par trois ou neuf fois le vieux nectar bouillonne.

Un poëte inspiré (61) boira jusqu'à neuf fois,
 Mais Aglaë toujours à ses deux sœurs unie,
 Craignant de voir troubler leur aimable harmonie,
 Défendit d'excéder jamais le nombre trois.

Cependant, n'en déplaise aux Grâces,
 Je veux boire comme les Thraces :
 Pourquoi donc n'entendons-nous plus
 Le son des flûtes de Cybèle ?
 Pourquoi cette lyre rebelle,
 Ces luths restent-ils suspendus ?

Parcentes ego dexteras
 Odi : sparge rosas ; audiât invidus
 Dementem strepitum Lycus ,
 Et vicina seni non habilis Lyco.

ODE XV.

AD AMPHORAM.

O nata mecum consule Manlio ,
 Seu tu querelas , sive geris jocos ,
 Seu rixam et insanos amores ,
 Seu facilem , pia testa , somnum ,
 Quocumque lectum nomine Massicum
 Servas , moveri digna bono die ;
 Descende , Corvino jubente ,
 Promere languidiora vina.

Non ille , quanquam Socraticis madet
 Sermonibus , te negliget horridus :
 Narratur et prisci Catonis
 Sæpè mero caluisse virtus.

Tu lene tormentum ingenio admoves
 Plerumquè duro : tu sapientium
 Curas , et arcanum jocoso
 Consilium retegis Lyæo :

Je hais une épargne sordide ;
 De roses parsemez ces lieux :
 Que de nos chants audacieux
 Le bruit déconcerte , intimide
 Lycus , ce jaloux ennuyeux ,
 Pour sa jeune épouse trop vieux.

ODE XV.

A SA BOUTEILLE.

Tot qui dates , de ma naissance ,
 L'époque de tes premiers jours ;
 Bouteille , soit que ta puissance
 Enfante les jeux , les amours ,
 La rixe bruyante , échauffée ,
 Ou les délices de Morphée :
 Quelque soit le vin précieux
 Que désigne ton étiquette (62) ,
 Viens , quitte ta sombre retraite ,
 Corvinus honore ces lieux.

Chez lui le respect socratique
 N'exclut point un joyeux festin ;
 De Caton la vertu stoïque
 Se réchauffait dans le bon vin (63) :
 Ainsi ta douce violence
 Désarme bientôt la constance
 De nos sages les plus vantés ;
 Et le jus divin de la treille ,
 Nous révèle , aimable bouteille ,
 Leurs projets les mieux concertés.

Parcentes ego dexteras
 Odi : sparge rosas ; audiât invidus
 Dementem strepitum Lycus ,
 Et vicina seni non habilis Lyco.

ODE XV.

AD AMPHORAM.

O nata mecum consule Manlio ,
 Seu tu querelas , sive geris jocos ,
 Seu rixam et insanos amores ,
 Seu facilem , pia testa , somnum ,
 Quocumque lectum nomine Massicum
 Servas , moveri digna bono die ;
 Descende , Corvino jubente ,
 Promere languidiora vina.

Non ille , quanquam Socraticis madet
 Sermonibus , te negliget horridus :
 Narratur et prisci Catonis
 Sæpè mero caluisse virtus.

Tu lene tormentum ingenio admoves
 Plerumquè duro : tu sapientium
 Curas , et arcanum jocoso
 Consilium retegis Lyæo :

Je hais une épargne sordide ;
 De roses parsemez ces lieux :
 Que de nos chants audacieux
 Le bruit déconcerte , intimide
 Lycus , ce jaloux ennuyeux ,
 Pour sa jeune épouse trop vieux.

ODE XV.

A SA BOUTEILLE.

Tot qui dates , de ma naissance ,
 L'époque de tes premiers jours ;
 Bouteille , soit que ta puissance
 Enfante les jeux , les amours ,
 La rixe bruyante , échauffée ,
 Ou les délices de Morphée :
 Quelque soit le vin précieux
 Que désigne ton étiquette (62) ,
 Viens , quitte ta sombre retraite ,
 Corvinus honore ces lieux.

Chez lui le respect socratique
 N'exclut point un joyeux festin ;
 De Caton la vertu stoïque
 Se réchauffait dans le bon vin (63) :
 Ainsi ta douce violence
 Désarme bientôt la constance
 De nos sages les plus vantés ;
 Et le jus divin de la treille ,
 Nous révèle , aimable bouteille ,
 Leurs projets les mieux concertés.

Tu spem reducis mentibus anxiis,
Viresque et addis cornua pauperi,
Post te neque iratos trementi
Regum apices, neque militum arma.

Te Liber, et si læta aderit Venus,
Segnesque nodum solvere Gratiaë;
Vivæque producent lucernæ
Dum rediens fugat astra Phœbus.

ODE XVI.

AD DIANAM.

MONTIUM custos nemorumque, virgo,
Quæ laborantes utero puellas
Ter vocata audis, adimisque leto,
Diva triformis;
Imminens villæ tua pinus esto;
Quam per exactos ego lætus annos,
Verris obliquum meditantis ictum,
Sanguine donem.

ODE XVII.

AD PHIDYLEN.

COELO supinas si tuleris manus,
Nascente Lunâ, rustica Phidyle,

Au pauvre tu rends le courage (64),
L'espérance et la fermeté,
Avec toi, craindrait-il la rage
D'un tyran farouche, irrité.
Bacchus, les Grâces, Cythérée
Prolongeant cette nuit sacrée
A la lueur de cent flambeaux,
Attendent pour toi que l'aurore,
A son brillant lever colore
Le ciel de ses rayons nouveaux.

ODE XVI.

A DIANE.

DES monts et des forêts protectrice sacrée!
Tu ravis au trépas l'épouse qui, trois fois,
Invoque en ses douleurs, d'une plaintive voix,
De ton triple pouvoir l'image révérée (65).
Je viens te consacrer ce pin majestueux,
Qui de vastes rameaux couvre mon toit rustique:
C'est là que tous les ans, sur ton autel antique,
Joyeux, je répandrai le sang impétueux
D'un jeune sanglier dont la dent traître, oblique,
Se prépare à montrer le naturel fougueux.

ODE XVII.

A PHIDILÉ (66).

Si tes bras suppliants se lèvent vers les cieux,
Lorsque brille Phébé nouvelle et radieuse;

Si thure placâris et hornâ
Fruge Lares, avidâque porcâ ;

Nec pestilentem sentiet Africum
Fœcunda vitis, nec sterilem seges
Rubiginem, aut dulces alumni
Pomifero grave tempus anno.

Nam quæ nivali pascitur Algido
Devota, quercus inter et ilices,
Aut crescit Albanis in herbis
Victima, pontificum secures

Cervice tinget. Te nihil attinet
Tentare multâ cæde bidentium
Paryos coronantem marino
Rore deos, fragilique myrto.

Immunis aram si tetigit manus,
Non sumptuosâ blandior hostiâ,
Mollibit aversos Penates
Farre pio et saliente micâ.

ODE XVIII.

IN AVAROS.

INTACTIS opulentior
Thesauris Arabum, et divitis Indicæ,

Et si ta main religieuse
Offre un pur encens à tes Dieux,
Ensemble des moissons les riantes prémices;
Si d'un avide porc l'acier ouvrant le flanc,
Soudain en leur honneur fait ruisseler son sang;
Les Lares, Phidilé, te deviendront propices;
Ta vigne attachée aux ormeaux,
Des Autans bravera la rage,
Pendant l'automne aucun dommage
N'atteindra tes jeunes agneaux;
De la rouille tes blés ne craindront pas l'outrage.

Laisse ces fiers taureaux qui paissent dans les prés
Où croissent des Albains les riches pâturages,
Après s'être engraisés d'herbages,
Tomber sous les couteaux sacrés:
Pour toi, n'appaise point par le sang des génisses,
Tes petits dieux ornés de fleurs de romarin;
La sagesse éternelle, en réglant ton destin,
N'exigea pas de toi ces nobles sacrifices.
Embrasse leur rustique autel,
De tes mains exemptes de crimes;
L'orge sacré, des grains de sel,
Mieux que de pompeuses victimes
Fléchiront le courroux du ciel.

ODE XVIII.

CONTRE LES AVARES (67).

QUAND tu réunirais les trésors entassés (68)
Du Gange et de l'Indus, de la riche Arabie,

Cæmentis licet occupes
Tyrrenum omne tuis, et mare Apulicum;

Si figit adamantinos
Summis verticibus dira necessitas
Clavos; non animum metu,
Non mortis laqueis expedies caput.

Campestris melius Scythæ,
Quorum plaustra vagas ritè trahunt domos,
Vivunt, et rigidi Getæ,
Immetata quibus jugera liberas

Fruges, et Cererem ferunt;
Nec cultura placet longior annuâ;
Defunctumque laboribus
Æquali recreat sorte vicarius.

Illic matre carentibus
Privignis mulier temperat innocens;
Nec dotata regit virum
Conjux, nec nitido fidit adultero.

Dos et magna parentum
Virtus, et metuens alterius viri
Certo fœdere castitas,
Et peccare nefas, aut pretium mori.

O quisquis volet impias
Cædes et rabiem tollere civicam;
Si quæret, pater urbium,
Subsc. bi statuis; indomitam audeat

Refrænare licentiam,
Clarus postgenitis: quatenus (heu nefas)!
Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus invidi.

Quand tes vastes palais, sur la mer d'Etrurie,
Feraient gémir les flots sous leur poids affaîssés:
Si le sort une fois de son bras redoutable (69),
Sur ta tête a fixé ses clous de diamant,
Tu ne peux de ton cœur bannir le long tourment,
Ni tromper de la mort l'arrêt inévitable.

Sur des chars, les Gélons, les Scythes plus heureux
Transportent leurs maisons, leurs familles errantes;
Des plaines sans limite, en moissons abondantes,
Fournissent aux besoins, partout comblent leurs vœux.
La culture chez eux expire avec l'année;
Après chaque récolte, un nouveau successeur
Vient cultiver le champ de son prédécesseur,
Et délaisse à son tour sa terre moissonnée.

Des fils d'un premier lit, là, respectant les jours,
Une épouse jamais n'arma sa main sanglante,
Et maîtresse absolue, une femme opulente
Ne triompha jamais de coupables amours.
La vertu des parents, trésor héréditaire,
Est la plus riche dot que reçoit la beauté;
Tout homme hors son époux trouble sa chasteté;
Mourir serait le prix d'une flamme adultère.

O vous qui désirez à l'atroce fureur
Arracher nos cités tremblantes, abbatues,
Voulez-vous qu'on inscrive au pied de vos statues,
Que vous fûtes pour Rome un père, un bienfaiteur (70):
Osez, osez dompter la fougueuse licence,
Votre nom sera cher à la postérité;
Le grand homme à sa mort est toujours regretté,
Vivant, on porte envie à sa prééminence.

Quid tristes querimoniarum,
Si non supplicio culpa reciditur,
Quid leges, sine moribus
Vanæ proficiunt, si neque fervidis

Pars inclusa caloribus
Mundi, nec Boreæ finitimum latus,
Duratæque solo nives,
Mercatorem abigunt? horrida callidi

Vincunt æquora navitarum.
Magnum, pauperies, opprobrium, jubet
Quidvis et facere et pati,
Virtutisque viam deserit arduæ.

Vel nos in Capitolium,
Quò clamor vocat et turba faventium;
Vel nos in mare proximum
Gemmas et lapides, aurum et inutile,

Summi materiam mali,
Mittamus. Scelerum si benè pœnitet,
Eradenda cupidinis

Pravi sunt elementa; et teneræ nimis
Mentes asperioribus
Formandæ studiis. Nescit equo rudis

Hærerè ingenuus puer,
Venarique timet; ludere doctior,

Seu Græco jubeas trocho,
Seu malis vetitâ legibus aleâ:
Cum perjura patris fides
Consortem socium fallat, et hospitem;

Vaines plaintes, hélas! quelle force ont les lois?
Lorsqu'un peuple sans mœurs ne craint point de supplice,
Lorsqu'rien ne saurait réprimer l'avarice;
Ni les climats brûlants, ni la rigueur des froids.
L'avidè nautonnier brave l'onde irritée,
L'indigence enhardit l'audace des mortels,
Tout sert également leurs projets criminels;
De l'austère vertu la voie est désertée.

O Romains! à l'aspect de la Patrie en pleurs,
Courons livrer aux flots, portons au Capitole,
Ces bijoux d'un vain luxe inutile symbole,
Cet or pernicieux, source de nos malheurs:
Si d'un vrai repentir notre âme est pénétrée,
De l'avarice enfin sapons les fondements,
Exerçons la jeunesse aux mâles sentimens;
Que la seule vertu soit partout révérée.

Voyez-vous ce jeune homme à la fleur de ses ans?
O honte! sa vigueur par le vice est flétrie:
Lâche, il craint de poursuivre un cerf dans la prairie,
Et de son fier coursier n'ose presser les flancs:
Mais il sait, plus instruit, faire rouler sans cesse
Ce dé si justement par nos lois défendu,
Ce cercle à ses anneaux avec art suspendu (71),
Que jadis inventa l'industrièuse Grèce.

Faut-il s'en étonner? quand son père a franchi
Tout obstacle sacré, lorsque traître et parjure,
Outrageant les traités qu'enfreint son imposture,
Aux dépens de l'honneur il se voit enrichi.

Indignoque pecuniam
 Hæredi properet. Scilicet improbæ
 Crescunt divitiæ, tamen
 Curtæ nescio quid semper abest rei.

ODE XIX.

AD BACCHUM.

Quò me, Bacche, rapis tui
 Plenum? Quæ nemora, aut quos agor in specus,
 Velox mente novâ? Quibus
 Antris egregii Cæsaris audiar

Eternum meditans decus
 Stellis inserere, et concilio Jovis?

Dicam insigne, recens, adhuc
 Indictum ore alio. Non secus in jugis

Exsomnia stupet Evias

Hebrum prospiciens, et nive candidam
 Thracem, ac pede barbaro

Lustratam Rhodopen. Ut mihi devio

Rupes, et vacuum nemus

Mirari libet! O Naiadum potens,

Baccharumque valentium

Pour son indigne fils, mais en vain sa fortune
 S'augmente chaque jour, par des forfaits nouveaux;
 S'il contemple son or qui s'élève en monceaux,
 Toujours je ne sais quoi lui manque et l'importune (72).

ODE XIX.

A BACCHUS.

Rempli de ta divinité,
 O dieu du Thyse redoutable!
 Où suis-je aujourd'hui transporté?
 Quel mont, quel antre inhabitable
 Va faire retentir les bois
 Des nobles accents de ma voix?
 Je veux, puisque Bacchus m'inspire,
 O prodige! élever aux cieus,
 Même admettre au conseil des Dieux,
 L'invincible chef de l'Empire.

Telle sur les sacrés coteaux,
 A son réveil on voit tremblante,
 D'un œil éperdu, la Bacchante
 Contempler les vastes monceaux

De neige qui couvrent la Thrace,
 Et l'Hébre environné de glace;

Tel je cherche la sombre horreur
 Des bois où j'erre à l'aventure;

Ce silence de la nature
 Plait à ma poétique ardeur.

Dieu de la Thyade intraitable,
 Dans ses transports impétueux,

Proceras manibus vertere fraxinos !

Nil parvum, aut humili modo,

Nil mortale loquar. Dulce periculum est,

O Lenæ, sequi Deum

Cingentem viridi tempora pampino.

ODE XX.

AD VENEREM.

Vixi choreis nuper idoneus,

Et militavi non sine gloriâ :

Nunc arma, defunctumque bello

Barbiton, hic paries habebit,

Lævum marinæ qui Veneris latus

Custodit. Hic, hic ponite lucida

Funalia, et vectes, et arcus

Oppositis foribus minaces.

O quæ beatam Diva tenes Cyprum, et

Memphim carentem Sythoniâ nive,

Regina, sublimi flagello

Tange Chloën semel arrogantem.

Arrachant d'un bras indomptable,

Le tronc des pins majestueux,

Mes chants ne seront point vulgaires,

Ou peu dignes de tes mystères :

Ton front de pampres couronné

Accroît et double mon courage ;

Quel danger craindre, quel outrage ?

Quand par toi l'on est entraîné.

ODE XX.

A VÉNUS.

NAGUÈRES l'on m'a vu, chéri de Terpsichore,
Suivre, non sans honneur, l'amour et ses drapeaux ;

Mais la gloire qui me décore,

Après tant de combats exige le repos :

Au temple de Vénus qu'on suspende ma lyre

Que n'animera plus un amoureux délire.

Là, oui là, déposez ces nocturnes flambeaux (73),

Ce superbe carquois, ces traits inévitables

Lorsque, pour des exploits nouveaux,

Saisissant des leviers jadis si redoutables (74),

J'enfonçais, plein d'ardeur, sous leurs coups répétés,

L'asile menacé des timides beautés.

O Déesse à Paphos, à Gnide révéree,

Qui régnez sur Memphis, loin des frimas divers

Dont le souffle affreux de Borée

Couvre toujours la Thrace, et ses rochers déserts,

Que votre bras vengeur, armé par la colère,

Enfin frappe une fois cette Chloë trop fière.

ODE XXI.

AD GALATEAM.

IMPIOS parvæ recinentis omen
 Ducat, et prægnans canis, aut ab agro
 Rava decurrens lupa lanuvino,
 VERITATEM Fœtaque vulpes:

Rumpat et serpens iter institutum,
 Si per obliquum similis sagittæ
 Terruit mannos. Ego cui timebo,
 Providus auspex,

Antequam stantes repetat paludes
 Imbrium divina avis imminentum,
 Oscinem corvum prece suscitabo,
 Solis ab ortu.

Sis licet felix ubicumquæ mavis,
 Et memor nostri, Galatea, vivas;
 Teque nec lævus vetet ire picus,
 Nec vaga cornix.

Sed vides quanto trepidet tumultu
 Pronus Orion. Ego, quid sit ater
 Adriæ novi sinus, et quid albus
 Peccet Iapyx.

ODE XXI.

A GALATÉE (75).

QUE toujours le hibou de funeste présage
 Accompagne l'impie effrayé de ses cris,
 Qu'un loup du fond des bois coure sur son passage,
 Qu'il trouve une renarde allaitant ses petits:
 Plus agile qu'un trait, que le serpent livide
 Sur ses coursiers s'élançe, et que son noir venin
 Suspendant leur course rapide,
 Les fasse reculer soudain.

Moi, je veille sans cesse avec sollicitude,
 Sur la tranquillité de vos jours précieux;
 Empressé de calmer ma vive inquiétude,
 Je réclame du ciel des auspices heureux;
 Vers l'orient j'appelle un corbeau favorable,
 Avant qu'aux matelots la corneille annonçant (76)
 Une tempête inévitable,
 Gagne son marais croupissant.

Partout soyez heureuse, aimable Galatée!
 Vivez sans m'effacer de votre souvenir;
 Que jamais le pifert à votre âme attristée,
 N'offre par sa présence un sinistre avenir:
 Mais avec quel fracas au sein des mers profondes,
 Le fougueux Orion tombe précipité?
 Je connais le danger des ondes,
 Et leur fausse sécurité.

Hostium uxores puerique cæcos
Sentiant motus orientis Hædi, et
Æquoris nigri fremitum, et trementes
Verbere ripas!

Sic et Europe niveum doloso
Credidit tauro latus; et scatentem
Belluis pontum, mediasque fraudes
Palluit audax.

Nuper in pratis studiosa florum, et
Debitæ Nymphis opifex coronæ,
Nocte sublustrî nihil astra præter
Vidit et undas.

Quæ simul centum tetigit potentem
Oppidis Creten, Pater, ô relictum
Filix nomen, pietasque! dixit,
Victa furore.

Undè? quò veni? Levis una mors est
Virginum culpæ. Vigilansne ploro
Turpe commissum? an vitiis carentem
Ludit imago

Vana, quæ portâ fugiens eburnâ
Somnium ducit? Meliusne fluctus
Ire per longos fuit, an recentes
Carpere flores?

Si quis infamem mihi nunc juvenum
Dedat iratæ, lacerare ferro, et
Frangere enitar modò multum amati
Cornua monstri.

Que nos fiers ennemis, d'Amphitrite irritée
Puissent seuls éprouver les noirs frémissements;
Qu'au lever des Chevreux sa surface agitée,
Retentisse contre eux de longs mugissements:
A l'aspect d'un taureau jadis trop confiante,
Europe osa s'asseoir sur ses perfides flancs (77);
Bientôt elle aperçut tremblante,
Les monstres des eaux bondissants.

Naguère dans les prés sa main religieuse,
Pour les Nymphes tressait des couronnes de fleurs,
Son œil ne voit alors que la mer orageuse,
Et le flambeau des nuits témoin de ses malheurs.

Près des bords de la Crète en cités florissante:

« D'où viens-je? où suis-je? hélas! ô mon père! ô pudeur!
S'écria-t-elle gémissante,
« J'ai franchi tes lois, chaste honneur.

« Dieux! d'une seule mort la peine est trop légère
« Pour un coupable cœur que l'amour a séduit.
« Veillé-je? pleurerais-je un crime imaginaire?
« Serait-ce un songe vain que l'enfer a produit (78)?
« Aurais-je abandonné le sol de ma patrie,
« Pour oser parcourir l'immensité des mers,
« Les tendres fleurs de la prairie,
« Pour braver d'effrayants dangers.

« Ah! que ne livre-t-on à ma juste colère
« Ce monstre trop aimé qui cause mon tourment?
« Sa mort me vengerait, et de sa tête altière
« Mon bras ensanglanté briserait l'ornement.

Impudens liqui patrios Penates !
 Impudens Orcum moror ! O Deorum
 Si quis hæc audis , utinam inter errem
 Nuda leones !

Antequàm turpis macies decentes
 Occupet malas , teneræque succus
 Defluat prædæ , speciosa quæro
 Pascere tigres.

Vilis Europe , pater urget absens ;
 Quid mori cessas ? Potes hæc ab orno
 Pendulum , zonâ benè te secutâ
 Lædere collum.

Sive te rupes , et acuta leto
 Saxa delectant , age , te procellæ
 Crede veloci ; nisi herile mavis
 Carpere pensum ,

Regius sanguis , dominæque tradi
 Barbaræ pellex . Aderat querenti
 Perfidum ridens Venus , et remisso
 Filius arcu.

Mox , ubi lusit satis : Abstineto ,
 Dixit , irarum , calidæque rixæ ,
 Cùm tibi invisus laceranda reddet
 Cornua taurus.

« O honte ! j'ai fui loin d'une terre chérie ,
 « Vous , Dieux qui m'entendez , Dieux vengeurs des forfaits ,
 « Livrez-moi nue à la furie
 « Des cruels tigres des forêts.

« Avant que la maigre fleur flétrisse , et dénature
 « Le brillant incarnat qui colore mes traits ,
 « Tendre encore , je veux devenir la pâture
 « Des farouches lions , avec tous mes attraits.
 « Mais entends-tu ton père ? eh quoi ! de ta ceinture ;
 « Fille indigne , crains-tu d'emprunter le secours ?
 « Meurs , opprobre de la nature ,
 « A cet orme finis tes jours.

« Crois-tu pouvoir trouver sur ces roches aiguës ,
 « Au milieu des écueils , un trépas moins affreux ;
 « Va , précipite-toi dans ces ondes battues
 « Par l'Autan déchaîné sur les flots écumeux ;
 « Ou chez les étrangers , victime de l'envie
 « D'une fière rivale , et soumise à ses lois ;
 « Dans le mépris coule ta vie ,
 « Tourne un fuseau , fille des rois. »

Vénus était présente à cette plainte amère ,
 L'amour tenait son arc près d'elle détendu ;
 D'un sourire malin la reine de Cythère ,
 Ramène alors le calme en ce cœur éperdu :
 « Ma fille , à ton courroux prescris enfin des bornes (79) :
 « Cet odieux taureau que tu ne connais pas ,
 « Va lui-même t'offrir ses cornes ;
 « A ton gré tu les briseras.

Uxor invicti Jovis esse nescis ?

Mitte singultus ; benè ferre magnam

Disce fortunam : tua sectus orbis

Nomina ducet.

ODE XXII.

AD LYDEN.

FESTO quid potius die
Neptuni faciam ? Prome reconditum ,
Lyde strenua , Cæcubum ;
Munitæque adhibe vim sapientiæ.

Inclinare meridiem
Sentis , ac veluti stet volucris dies ,
Parcis deripere horreo
Cessantem Bibuli consulis amphoram ?

Nos cantabimus invicem
Neptunum , et virides Nereidum comas :

Tu curvâ recines lyrâ
Latonam , et celeris spicula Cynthiæ :

Summo carmine , quæ Cnidon
Fulgentesque tenet Cycladas , et Paphon
Junctis visit oloribus :
Dicetur meritâ Nox quoque nœnia.

« Du plus puissant des dieux épouse fortunée ,
« Apprends à soutenir ta haute dignité ;
« Aux sanglots pourrais-tu rester abandonnée ,
« Lorsque le rang suprême honore ta beauté :
« Connais par ses faveurs le maître du tonnerre ;
« Belle Europe , ton nom que doit porter un jour
« Le tiers du globe de la terre (80),
« Te rendra célèbre à son tour. »

ODE XXII.

A LYDÉ.

Pour fêter dignement le monarque des eaux ,
Dis-moi , brave Lydé , que pouvons-nous mieux faire ?
Va , sablons le nectar du fond de tes caveaux ,
Humanise , en buvant , ta vertu trop austère.

Vers son couchant vois-tu s'incliner le soleil ?
Comme s'il suspendait sa rapide carrière ,
Tu tardes de tirer ce Cécube vermeil
Qui depuis Bibulus n'a point vu la lumière.

A l'envi tous les deux nous chanterons l'amour ,
Neptune , les cheveux des vertes Néréides ;
Toi , tu célébreras sur ta lyre , à ton tour ,
Latoné avec Diane aux traits sûrs et rapides.

Je veux chanter aussi la reine de Paphos ,
Ses cygnes et son char qui volent vers Cythère ;
De l'obscuré nuit le paisible repos ,
Son ombre favorable à l'amoureux mystère.

ODE XXIII.

AD MÆCENATEM.

TYRRHENA regum progenies, tibi,
 Non antè verso lenè merum cado,
 Cum flore, Mæcenas, rosarum, et
 Pressa tuis balanus capillis

Jamdudùm apud me est. Eripe te moræ:
 Ne semper udum Tibur, et Æsulæ
 Declive contempleris arvom, et
 Telegoni juga parricidæ.

Fastidiosam desere copiam, et
 Molem propinquam nubibus arduis:
 Omitte mirari beatæ
 Fumum, et opes, strepitumque Romæ.

Plerumque gratæ divitibus vices;
 Mundæque parvo sub lare pauperum
 Cœnæ sine aulæis et ostro,
 Sollicitam explicuère frontem.

Jam clarus occultum Andromedæ pater
 Ostendit ignem: jam Procyon furit,
 Et stella vesani Leonis,
 Sole dies referente siccos.

ODE XXIII.

A MÆCÈNE.

REJETTON des rois d'Etrurie,
 Mécène, un Falerne fumeux,
 Des roses, le nard d'Assyrie
 Qui doit parfumer vos cheveux,
 Vous attendent pour vous distraire,
 Chez moi, soudain, de toute affaire.
 Cessez d'admirer vos coteaux:
 Laissez Tibur toujours humide,
 Fondé par un fils parricide (81),
 Esule, ses monts, ses ormeaux.

Quittez l'opulence ennuyeuse,
 Ces masses voisines des cieux;
 D'une ville tumultueuse
 Fuyez le fracas fastueux:
 Au riche un charme inexprimable
 Rend le changement désirable;
 Souvent son front s'est déridé
 A l'aspect d'un repas rustique,
 Où loin de la pourpre magique,
 Le plaisir pur a présidé.
 Déjà le père d'Andromède (82)
 Montre son disque radioux,
 A Procyon déjà succède (83)
 L'astre du lion furieux:

Jam pastor umbras cum grege languido
Rivumque fessus quærit, et horridi
Dumeta Sylvani; caretque
Ripa vagis taciturna ventis.

Tu, civitatem quis deceat status,
Curas, et Urbi sollicitus, times
Quid Seres, et regnata Cyro
Bactra parent, Tanaisque discors.

Prudens futuri temporis exitum
Caliginosâ nocte premit Deus;
Ridetque, si mortalis ultra
Fas trepidat. Quod adest, memento

Componere æquus: cetera fluminis
Ritu feruntur, nunc medio alveo
Cum pace delabentis Etruscum
In mare, nunc lapides adesos,

Stirpesque raptas, et pecus, et domos
Volventis unâ, non sine montium
Clamore, vicinæque sylvæ,
Cum fera diluvies quietos
Irritat amnes. Ille, potens sui
Lætusque deget, cui licet in diem
Dixisse, Vixi. Cras vel atrâ
Nube polum Pater occupato;

Les bergers, leurs brebis errantes
En proie à des chaleurs brûlantes,
Fatigués cherchent les ruisseaux,
Les buissons, leur épais ombrage,
Et le silence du rivage
Dont l'Autan respecte les eaux.

Vous, votre activité constante
Règle nos plus chers intérêts;
Du Seythe à l'humeur discordante,
Vous sondez les nouveaux projets:
Mais, sous un voile impénétrable,
Des dieux la sagesse ineffable
A caché le sombre avenir;
Jupiter rit du téméraire
Qu'entraîne au-delà de sa sphère,
L'ardeur d'un insensé désir.

Jouissons de l'heure présente;
Le reste s'éclipse et s'enfuit
Tel que le fleuve vers sa pente (84)
Coule resserré dans son lit;
Tel qu'au vaste sein d'Amphitrite,
Violent il se précipite,
Entraîne bergers et troupeaux,
Les toits, les chênes, leur racine,
Les rochers que son onde mine;
Et fait retentir les échos.
Sur soi régner avec empire,
De son bonheur bien convaincu,
Heureux le sage qui peut dire,
Chaque jour, le soir, j'ai vécu:

Vel sole puro ; non tamen irritum
 Quodcumque retrò est efficiet ; neque
 Diffinget, infectumque reddet
 Quod fugiens semel hora vexit.

Fortuna sævo læta negotio, et
 Ludum insolentem ludere pertinax,
 Transmutat incertos honores,
 Nunc mihi, nunc alii benigna.

Laudo manentem : si celeres quatit
 Pennas, resigno quæ dedit, et meâ
 Virtute me involvo, probamque
 Pauperiem sine dote quæro.

Non est meum, si mugiat Africis
 Malus procellis, ad miseræ preces
 Decurrere, et votis pacisci
 Ne Cypriæ Tyriæque merces

Addant avaro divitias mari.
 Tunc me biremis præsidio scaphæ,
 Tutum per Ægeos tumultus
 Aura feret, geminusque Pollux,

Qu'un dieu charge l'air de nuages,
 Qu'il dissipe les noirs orages ;
 Lorsque sur les ailes du temps,
 Une fois le passé s'élançe,
 Peut-il lui rendre l'existence,
 Changer, détruire ses instants ?

Constante dans son injustice,
 S'applaudissant de nos malheurs,
 La fortune au gré du caprice
 Prodigue ou ravit ses faveurs :
 Je l'aime tant qu'elle est fidèle ;
 Mais la vois-je agiter son aile ?
 Revêtu de ma fermeté,
 Je lui rends sa magnificence ;
 J'épouse au sein de l'indigence
 Une honorable pauvreté.

Que le vent d'Afrique frémissé,
 Qu'il fasse gémir mon vaisseau ;
 Des mers sans craindre l'avarice,
 A l'abri du fatal fléau,
 Au ciel ou propice ou contraire,
 Je n'aurai point de vœux à faire :
 Le plus frêle esquif sur les eaux,
 Fend, pour moi, la liquide plaine ;
 Aidé des deux frères d'Hélène (85),
 Je brave la fureur des flots.

ODE XXIV.

AD MELPOMENEN.

EXEGI monumentum ære perennius,
 Regalique situ pyramidum altius;
 Quod non imber edax, non Aquilo impotens
 Possit dirnere, aut innumerabilis
 Annorum series, et fuga temporum.
 Non omnis moriar; multa que pars mei
 Vitabit Ibitinam. Usque ego posterâ
 Crescam laude recens, dum Capitolium
 Scandet cum tacitâ virgine Pontifex.
 Dicar, quâ violens obstrepit Aufidus,
 Et quâ pauper aquæ Daunus agrestium
 Regnavit populorum, ex humili potens
 Princeps Æolium carmen ad Italos
 Deduxisse modos. Sume superbiam
 Quasitâ meritis, et mihi Delphicâ
 Lauro cinge volens, Melpomene, comam.

ODE XXIV.

A MELPOMÈNE.

J'ÉRIge un monument plus stable que l'airain,
 Sa hauteur le dispute aux vastes pyramides (86)
 Que bâtit à Memphis une royale main;
 Il bravera le temps et ses ailes rapides:
 Contre sa cime en vain déchainés, mugissants,
 Les Aquilons viendront se briser impuissants.
 Tout entier vers le Styx, non, je ne puis descendre;
 Ma plus noble partie à l'abri du trépas,
 Ne deviendra jamais une insensible cendre:
 De l'auguste pontife, oui, tant que sur les pas
 On verra s'avancer la Vestale fidèle,
 Mon nom croîtra toujours d'une gloire nouvelle.
 Des bords où retentit l'Aufide impétueux
 Jusqu'aux arides champs de l'agreste Apulie (87),
 On saura qu'empruntant le mode d'Eolie,
 Le premier, par mes vers touchants, harmonieux (88),
 Quoique d'un rang obscur, j'honorai l'Italie.
 Melpomène, conçois une noble fierté,
 Et viens ceindre mon front d'un laurier mérité.

LIBER QUARTUS.

ODE I.

AD JULUM ANTONIUM.

PINDARUM quisquis studet æmulari,
 Jule, ceratis ope Dadaleâ
 Nititur pennis, vitreo daturus
 Nomina ponto.

Monte decurrens velut amnis, imbres
 Quem super notas aluère ripas,
 Fervet, immensusque ruit profundo
 Pindarus ore;

Laureâ donandus Apollinari,
 Seu per audaces nova dithyrambos
 Verba devolvit, numerisque fertur
 Lege solutis;

Seu Deos, regesque canit Deorum
 Sanguinem, per quos cecidère justâ
 Morte Centauri, cecidit tremendæ
 Flamma Chimæræ;

Sive, quos Elea domum reducit
 Palma cœlestes, pugilemve equumve
 Dicit, et centum potiore signis
 Munere donat;

LIVRE QUATRIÈME.

ODE I.

A JULE ANTOINE (1).

QUICONQUE dans son vol veut égaler Pindare (2),
 Sur des ailes de cire, orgueilleux fend les airs,
 Et donnera son nom comme jadis Icare,
 Aux vastes abîmes des mers.

Tel grossi par l'orage, un torrent dans sa course (3),
 Précipite ses flots des rochers sourcilleux;
 Tel Pindare élançé d'une profonde source,
 Bouillonne, immense, impétueux.

Les lauriers de Phébus ceignent son front lyrique,
 Soit qu'il ose avec art créer des mots nouveaux,
 Et que libre de lois, l'ardeur dithyrambique (4)
 Entraîne ses hardis pinceaux :

Soit qu'il chante les Dieux ou leur race guerrière,
 Ces rois qui du Centaure ont vengé le forfait,
 Héros dont la valeur étouffa la Chimère,
 Et les feux qu'elle vomissait.

Soit que d'un fier athlète, au retour de l'Elide,
 Il célèbre en ses vers la palme et le destin,
 Et rende de son nom la gloire plus solide
 Que mille monuments d'airain :

Flebili sponsæ juvenemve raptum
Plorat, et vires; animumque, moresque,
Aureos educit in astra, nigroque
Invidet Orco.

Multa Diræum levat aura cycnum,
Tendit, Antoni, quoties in altos
Nubium tractus: ego, apis Matinæ
More modoque,

Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, circa nemus uvidique
Tiburis ripas, operosa parvus
Carmina fingo.

Concines majore poëta plectro
Cæsarem, quandoque trahet seroces
Per sacrum clivum, meritâ decorus
Fronde, Sicambros;

Quo nihil majus meliusve terris
Fata donavere bonique Divi,
Nec dabunt, quamvis redeant in aurum
Tempora priscum.

Concines lætosque dies, et Urbis
Publicum ludum super impetrato
Fortis Augusti reditu, forumque
Litibus orbum.

Tum meæ (si quid loquar audiendum)
Vocis accedet bona pars, et, ô Sol
Pulcher! ô laudande! canam, recepto
Cæsare felix.

Soit que du jeune époux d'une sensible épouse
Déplorant le trépas, il porte jusqu'aux cieux
Son courage et ses mœurs que la Parque jalouse
Voit ravis au Styx odieux.

Sur l'haleine des vents le cygne d'Aonie,
Majestueux, s'élève et plane au haut des airs:
Moi, de l'active abeille imitant l'industrie (5),
Je suis ses mouvements divers.

Telle autour de Tibur qu'une eau limpide arrose,
Non sans peine elle extrait le suc des tendres fleurs,
Telle ma faible muse, avec effort, compose
Ces vers enfants de mes labeurs.

Sur un ton plus sublime, ô Jule! votre lyre
Célébrera César couronné de lauriers,
Alors qu'au Capitole on le verra conduire,
Vainqueur, les Sicambres altiers (6).

Où, des dons que le ciel pourra jamais nous faire,
César est le plus noble et le plus précieux,
Même quand on verrait renaître sur la terre,
De l'âge d'or le temps heureux.

Vous peindrez des Romains les jeux et l'allégresse,
Le temple de Thémis, asile de la paix,
Auguste parmi nous, son peuple qui s'empresse
A chanter ses rares bienfaits.

Si je mérite encore que l'on daigne m'entendre,
De concert avec vous, je dirai: l'heureux jour!
A quel plus grand bonheur aurais-je pu prétendre?
Puisque César est de retour.

Tuque, dum procedis, Io triumphe !
 Non semel dicemus, Io triumphe !
 Civitas omnis; dabimusque Divis
 Thura benignis.

Te decem tauri, totidemque vaccæ,
 Me tener solvet vitulus, relictâ
 Matre, qui largis juvenescit herbis
 In mea vota,

Fronte curvatos imitatus ignes
 Tertium Lunæ referentis ortum,
 Quâ notam duxit, niveas videri,
 Cætera fulvus.

ODE II.

AD MELPOMENEN.

QUEM tu, Melpomene, semel
 Nascentem placido lumine videris,
 Illum non labor Isthmius
 Clarabit pugilem; non equus impiger
 Curru ducet Achaïco
 Victorem, neque res bellica Delii
 Ornatum foliis ducem,
 Quòd regum tumidas contuderit minas;
 Ostendet Capitolio:
 Sed quæ Tibur aquæ fertile præfluunt,
 Et spissæ nemorum comæ,
 Fingent Mælio carmine nobilem.

Dieu triomphe (7)! à l'aspect de ta pompe imposante,
 Rome entière avec moi mille fois s'écriera:
 O triomphe! et soudain la fumée odorante
 D'un pur encens s'exhalera.

Antoine, vingt taureaux, l'honneur des pâturages,
 Sont l'offrande qu'aux Dieux vous irez présenter;
 Le sang d'un de leurs fils qui paît dans mes herbages,
 Doit suffire pour m'acquitter.

Du troisième lever de la lune récente,
 L'armure de son front imite le croissant;
 Son corps fauve est empreint d'une tache éclatante
 D'un blanc de neige éblouissant.

ODE II.

A MELPOMÈNE (8).

MELPOMÈNE, celui qu'au jour de sa naissance,
 D'un propice regard tu favoriseras,
 Des Isthmiques combats (9)
 N'ira point recueillir l'illustre récompense,
 Ou de fongueux coursiers pressant la noble ardeur,
 Parcourir sur son char l'Achaïe en vainqueur (10).
 On ne le verra point, ébloui de sa gloire,
 Monter au Capitole (11) après avoir dompté
 L'impuissante fierté
 De vingt rois dont les fers attestent sa victoire;
 Des rives de Tibur l'ombrage gracieux
 Inspirera plutôt ses chants harmonieux.

Romæ, principis urbium,
 Dignatur soboles inter amabiles
 Vatum ponere me choros;
 Et jam dente minùs mordeor invido.
 O, testudinis aureæ
 Dulcem quæ strepitum, Pieri, temperas!
 O mutis quoque piscibus
 Donatura cycni, si libeat, sonum!
 Totum muneris hoc tui est,
 Quòd monstror digito prætereuntium
 Romanæ fidicen lyræ;
 Quòd spiro et placeo, si placeo, tuum est.

ODE III.

DRUSI VICTORIAM CANIT.

Qualem ministrum fulminis alitem
 Cui rex Deorum regnum in aves vagas
 Permisit, expertus fidelem
 Jupiter in Ganimede flavo;

Olim juvenas, et patrius vigor
 Nido laborum propulit inscium;
 Vernique, jam nimbis remotis,
 Insolitos docuère nisus

Venti paventem; mox in ovilia
 Demisit hostem vividus impetus;
 Nunc in reluctantes dracones
 Egit amor dapis, atque pugnae:

Rome, de l'univers maîtresse fortunée,
 Au rang des favoris du Dieu de l'Hélicon,
 Daigne inscrire mon nom,
 L'envie est contre moi déjà moins acharnée:
 Je le dois, Piéride (12), à tes rares faveurs,
 Tu règles de mon luth les accords enchanteurs.

Du cygne tu pourrais donner la voix sonore (13)
 Aux muets habitants de l'empire des mers:
 Si l'on chérit mes vers,
 Ma lyre, mon génie, et si Rome m'honore;
 Si je respire enfin, ô muse! si je plais,
 Ce sont-là de tes grands et signalés bienfaits.

ODE III.

IL CÉLÈBRE LA VICTOIRE DE DRUSUS (14).

Tel jeune et plein d'ardeur s'élançe de son aire,
 L'aigle, cet oiseau roi, ministre du tonnerre (15),
 Qui ravit Ganimède aux célestes lambris,
 Cet aigle dont la vaste et suprême puissance
 Sur les hôtes du vide immense,
 De sa fidélité nous révèle le prix:

Des zéphyrs printanniers lorsque la douce haleine
 Vient affermir l'essor de son aile incertaine,
 Il fond sur les troupeaux d'un vol impétueux;
 Bientôt impatient de combats, de carnage,
 Des dragons il brave la rage,
 Et les longs sifflements et les livides nœuds:

Qualemve lætis caprea pascuis
Intenta, fulvæ matris ab ubere,
Jam lacte depulsum leonem,
Dente novo peritura, vidit :

Vidère Rhæti bella sub Alpibus
Drusum gerentem, et Vindelici ; quibus
Mos undè deductus per omne
Tempus Amazoniâ securi

Dextras obarmet, quærere distulî,
Nec scire fas est omnia. Sed diù
Lateque victrices catervæ,
Consiliis juvenis revictæ,

Sensère quid mens ritè, quid indoles
Nutrita faustis sub penetralibus
Posset, quid Augusti paternus
In pueros animus Nerones.

Fortes creantur fortibus et bonis :
Est in juvenis, est in equis patrum
Virtus ; nec imbellem feroces
Progenerant aquilæ columbam.

Doctrina sed vim promovet insitam ;
Rectique cultus pectora roborant :
Utrumquè defecère mores,
Dedecorant benè nata culpæ.

Ou tel qu'un lionceau quand sevré de sa mère,
Il brûle d'assouvir sa fureur meurtrière,
Le chevreuil qui paissait tranquille dans les prés,
A son farouche aspect est glacé d'épouvante ;
Et déjà sous sa dent récente (16),
Tremblant, il croit sentir ses membres déchirés.

Ainsi sur le sommet des Alpes sourcilleuses,
Quand Drusus conduisit ses troupes belliqueuses,
La terreur agitait le Rhète et les Germains :
Qu'importe de savoir si l'horrible Bellone
Vit la hache de l'Amazone (17)
Armer, dans tous les temps, leurs formidables mains ?

Ces nations au loin de gloire environnées,
Par l'habile prudence à leur tour enchainées,
Ont connu le pouvoir d'un cœur né vertueux,
Au palais de César nourri dans la sagesse ;
Et la paternelle tendresse
Que témoigne aux Nérons ce prince aimé des Dieux.

La valeur des aïeux, trésor héréditaire,
Est transmise à ses fils par un valeureux père ;
Toujours dans les taureaux et les jeunes coursiers,
De la vigueur du sang il reste quelque trace ;
L'aigle altier, digne de sa race,
N'a jamais engendré de timides ramiers.

L'instruction, les soins secondent la nature,
Dans l'amour des vertus, une sage culture
Peut affermir encore un cœur bien préparé ;
Mais loin des bonnes mœurs l'âme tendre et novice,
Sous le souffle empesté du vice,
Verra ce germe heureux languir déshonoré.

Quid debeas, ô Roma, Neronibus,
 Testis Metaurum flumen, et Asdrubal
 Devictus, et pulcher fugatis
 Ille dies Latio tenebris,

Qui primus almâ risit adorea;
 Dirus per urbes Afer ut Italas,
 Ceu flamma per tædas, vel Euris
 Per Siculas equitavit undas.

Post hoc secundis usquæ laboribus
 Romana pubes crevit, et impio
 Vastata Pœnorum tumultu
 Fana Deos habuère rectos.

Dixitque tandem perfidus Annibal:
 Cervi, luporum præda rapacium,
 Sectamur ultrò, quos opimus
 Fallere et effugere est triumphus.

Gens, quæ cremato fortis ab Ilio,
 Jactata Tuscis æquoribus, sacra,
 Natosque, maturosque patres,
 Pertulit Ausonias ad urbes.

Duris ut illex tonsa bipennibus
 Nigræ feraci frondis in Algido,
 Per damna, per cædes, ab ipso
 Ducit opes, animumque ferro.

Non Hydra secto corpore firmior
 Vinci dolentem crevit in Herculem;

Que ta reconnaissance éclate toute entière,
 Rome, que des Nérons sauva l'ardeur guerrière:
 Tout atteste leurs droits: l'ennemi furieux,
 Asdrubal, le Métaure et ses sanglantes ondes (18);

Enfin les ténèbres profondes
 Que soudain dissipa le soleil radieux.

Jour de gloire, tu vins sourire à l'Ausonie (19),
 Lorsque de l'Africain régnait la tyrannie:
 Comme l'Eurus bondit sur les flots irrités,
 Ou comme dans les bois propage sa furie,
 L'affreux et rapide incendie (20);
 Le féroce vainqueur parcourait nos cités.

Depuis ce jour fameux constamment triomphante,
 Rome voit se parer d'une pompe éclatante
 Nos autels renversés par l'aveugle fureur:
 A l'aspect de nos Dieux qu'un destin plus prospère
 Replça dans leur sanctuaire,
 Le perfide Annibal exhala sa douleur.

« Loin des loups acharnés, fuyons, troupeaux timides;
 « On triomphe en fuyant ces guerriers intrépides (21)
 « Qui, chargés de leurs Dieux, de leurs sages vieillards,
 « Fiers des bûchers fumants d'une antique patrie,
 « Ont bravé la mer d'Etrurie,
 « Et dans les champs Latins planté leurs étendarts.

« Sous les coups répétés de la hache ennemie,
 « Tel un chêne s'accroît, tel il se fortifie,
 « Et du fer qui le frappe emprunte sa vigueur;
 « Ainsi Rome s'élève au milieu des tempêtes:
 « Oui, moins de fois, l'Hydre aux cent têtes
 » Renaissait sous les coups du héros son vainqueur.

Monstrumve submisère Colchii
Majus, Echioniave Thebæ.

Merses profundo, pulchrior evenit :
Luctère, multâ prouet integrum
Cum laude victorem, geretque
Prælia conjugibus loquenda.

Carthagini jam non ego nuncios
Mittam superbos : occidit, occidit
Spes omnis, et fortuna nostri
Nominis, Asdrubale interempto.

Nil Claudiæ non perficient manus ;
Quas et benigno numine Jupiter
Defendit, et curæ sagaces
Expediunt per acuta belli.

ODE IV.

AD AUGUSTUM.

Divis orte bonis, optime Romulæ
Custos gentis, abes jam nimium diu :
Maturum reditum pollicitus patrum
Sancto concilio, redi.

Lucem redde tuæ, dux bone, patria :
Instar veris enim vultus ubi tuus
Affulsit populo, gratior it dies,
Et soles melius nitent.

« Jamais Thèbe ou Colchos fertiles en prodiges,
« D'un tel monstre n'ont vu les effrayants vestiges :
« Plongez-le dans les flots, il en sort glorieux ;
« Si vous le terrassez, bientôt il vous terrasse :
 « De ses exploits, de son audace
« L'épouse consternée accusera les Dieux.
« Des couriers n'iront plus dans tes murs, ô Carthage !
« De mes nobles exploits t'offrir un nouveau gage.
« Asdrubal ! tu n'es plus, tout périt avec toi,
« La fortune, l'honneur, l'empire et la puissance :
 « C'en est fait de toute espérance,
« Des superbes Romains nous subissons la loi.
« Leurs redoutables chefs enchaînent la victoire :
« Qui peut fixer un terme à leur immense gloire ?
« Dans de sanglants combats qui pourrait s'engager ?
« Jupiter est pour eux, sa sagesse les guide ;
 « Et sous son invincible égide,
« Leur active prudence écarte tout danger ».

ODE IV.

A AUGUSTE (22).

Noble sang des héros, et présent du destin,
César, c'est trop tarder pour notre impatience ;
Au sénat affligé d'une aussi longue absence,
Bon prince, tu promis un retour plus prochain.
Reviens par ta présence éclairer ta patrie :
A ton aimable aspect, image du printemps,
Le peuple voit les jours s'écouler plus brillants,
Et le soleil plus pur luire sur l'Hespérie.

Ut mater juvenem, quem *Notus*, invido
 Flatu Carpathii trans maris æquora
 Cunctantem spatio longius annuo
 Dulci detinet à domo,

Votis omnibusque, et precibus vocat,
 Curvo nec faciem littore dimovet:
 Sic desideris icta fidelibus

Quærit pœtria Cæsarem.

Tutus bos etenim rura perambulat:
 Nutrit rura *Ceres*, almaque *Faustitas*:
 Pacatum volitant per mare navitæ:
 Culpam metuit *Fides*;

Nullis polluitur casta domus stupris:
 Mos et lex maculosum edomuit nefas:
 Laudantur simili prole puerperæ;
 Culpam pœna premit comes.

Quis Parthum paveat? quis gelidum *Scythen*?
 Quis, *Germania* quos horrida parturit
 Fœtus, incolumi Cæsare? quis feræ
 Bellum curet *Iberiæ*?

Condit quisque diem collibus in suis,
 Et vitem viduas ducit ad arbores:
 Hinc ad vina redit lætus, et alteris
 Te mensis adhibet *Deum*.

Te multa prece, te prosequitur mero
 Defuso pateris; et Laribus tuum
 Miscet numen, uti *Græcia* *Castoris*,
 Et magni memor *Herculis*.

Telle une tendre mère appelle par ses vœux
 Son fils que le *Notus*, sur l'onde déchainée,
 Loïn du toit paternel retient plus d'une année,
 En proie à la fureur des flots impétueux:

Telle dans son amère et profonde tristesse,
 Sans cesse sur la rive elle fixe ses yeux,
 Interroge les vents, les présages des dieux;
 Et redemande au ciel l'objet de sa tendresse:

Ainsi Rome à César exprime son ardeur:
 C'est par lui que le bœuf parcourt nos prés tranquilles,
 Que *Cérès* enrichit nos campagnes fertiles,
 Que la mer sans danger s'ouvre au navigateur;

Par lui le chaste hymen ne craint plus l'adultère,
 L'époux dans ses enfants peut distinguer ses traits (23);
 Les mœurs, de sages lois enchaînent les forfaits
 Que de près suit toujours le châtement sévère.

Sous son règne, Romains, qui pourrait redouter
 Le *Scythe* relégué dans sa froide patrie?
 Des monstrueux Germains les hordes, la furie;
 L'*Ebre* et ses fiers guerriers que son bras sut dompter.

La vigne se marie à l'orme solitaire,
 On passe tout le jour sur les riants coteaux;
 Le soir, le vigneron revient vers ses tonneaux,
 Et t'invogue joyeux, Dèité tutélaire,
 A table il réunit ton nom à ceux des Dieux (24),
 Le vin jaillit pour toi de sa coupe écumante:
 La Grèce ainsi jadis chantait, reconnaissante,
 D'*Alcilde* et de *Castor* les exploits glorieux.

Longas ô utinâm, Dux bone, ferias
Præstes Hesperiaë ! dicimus integro
Sicci manè die ; dicimus uvidi,
Cum Sol Oceano subest.

ODE V.

AD APOLLINEM.

DIVE, quem proles Niobea magnæ
Vindicem linguæ, Tityosque raptor
Sensit, et Trojæ propè victor altæ
Phthius Achilles ;

Cæteris major, tibi miles impar ;
Filius quanquam Thetidos marinæ,
Dardanas turres quateret tremendâ
Cuspide pugnax :

Ille, mordaci velut icta ferro
Pinus, aut impulsa cupressus Euro,
Procidit latè, posuitque collum in
Pulvere Teucro.

Ille non inclusus equo Minervæ
Sacra mentito, malè feriatos
Troas, et lætam Priami choreis
Falleret aulam :

Sed palam captis gravis, heu nefas ! heu !
Nescios fari pueros Achivis
Ureret flammis, etiam latentes
Matris in alvo ;

Nous chantons tous à jeun, au lever de l'aurore :
« Puissest-tu prolonger, Prince, ces heureux jours ! »
Et lorsque le soleil a terminé son cours,
Humides de Nectar, nous le disons encore.

ODE V.

A APOLLON (25).

O Dieu qui pour punir l'altière Niobé (26),
Accablas ses enfants du poids de ta vengeance ;
Titye a ressenti ta suprême puissance,
Sous ton bras invincible Achille a succombé !

En vain il agitait sa lance meurtrière,
Pour sapper les remparts du superbe Ilion ;
Plus grand que ses rivaux, faible auprès d'Apollon,
En vain il se vantait d'avoir Thétis pour mère.

Tel que frappé du fer un pin tombe abattu,
Ou comme le cyprès que l'Eurus déracine,
Ce héros meurt atteint de ta flèche divine,
Et sur la terre au loin son corps reste étendu.

Il n'eut point, renfermé dans les sombres retraites
D'un cheval imposteur à Pallas consacré,
Surpris le vieux Priam de sa cour entouré,
Et troublé des Troyens les imprudentes fêtes.

Hélas ! on l'aurait vu par sa rage aveuglé,
Livrer, même en plein jour, aux flammes dévorantes.
Les enfants au berceau, les mères gémissantes,
Et le fruit dans leur sein encore recelé.

Ni tuis victus, Venerisque gratae
Vocibus, Divum Pater annuisset
Rebus Æneæ potiore ductos
Alite muros.

Doctor Argivæ fidicen Thaliæ,
Phœbe, qui Xantho lavis amne crines;
Dauniæ defende decus Camœnæ,
Lævis Agycieu!

Spiritum Phœbus mihi, Phœbus artem
Carminis, nomenque dedit poëtæ.
Virginum primæ, puerique claris
Patribus orti,

Delix tutela Deæ, fugaces
Lyncas et cervos cohibentis arcu,
Lesbium servate pedem, meique
Pollicis ictum;

Ritè Latonæ puerum canentes;
Ritè crescentem face Noctilucam,
Prosperam frugum, celeremque pronos
Volvere menses.

Nupta jam dices: Ego Dis amicum,
Sæculo festas referente lucas,
Reddidi carmen, docilis modorum
Vatis Horati.

Mais Jupiter, touché des larmes d'Erycine,
A tes accents plaintifs, voit son bras désarmé;
Bientôt dans d'autres murs un illustre opprimé
Jouira du bonheur que le ciel lui destine.

Toi dont le Simois baigne les blonds cheveux,
Toi qui règles les chants de l'aimable Thalie,
Protège en ce beau jour la lyre d'Apulie;
Jeune et charmant Phébus, protecteur de nos jeux (27).

Le Dieu de l'Hélicon m'a donné le génie,
Et le nom de poète, et l'art heureux des vers:
Venez, accourez tous à nos pieux concerts,
Vous, nobles rejettons des guerriers d'Ausonie;

Vous, vierges que chérit la reine de Délos
Dont le bras sur les lynx lance une flèche sûre;
Du mode Lesbien gardez tous la mesure (28),
Observez de mes doigts la touche et le repos (29).

Célébrez d'Apollon, vous, la gloire immortelle;
Vous, son auguste sœur, la Déesse des nuits
Qui féconde nos champs, qui fait mûrir nos fruits,
Et brille chaque mois d'une clarté nouvelle.

Un jour lorsque l'hymen soumettra votre cœur,
J'ai chanté, direz-vous, aux fêtes séculaires,
Un poème agréable à nos dieux tutélaires;
Horace préludait sur son luth enchanteur.

ODE VI.

AD TORQUATUM.

DIFFUGERE nives, redeunt jam gramina campis,
Arboribusque comæ :

Mutat terra vices, et decrescentia ripas

Flumina prætereunt :

Gratia cum Nymphis, geminisque sororibus audet

Ducere nuda choros.

Immortalia ne speres, monet Annus, et alnum

Quæ rapit Hora diem.

Frigora mitescunt Zephyris; Ver proterit Æstas

Interitura, simul

Pomifer Autumnus fruges effuderit; et mox

Bruma recurrit iners.

Damna tamen celeres reparant cœlestia lunæ :

Nos, ubi decidimus

Quò pius Æneas, quò dives Tullus, et Ancus;

Pulvis et umbra sumus.

ODE VI.

A TORQUATUS (30).

LA neige a fui, tout rit dans la nature,
Tout reprend l'être, et nos champs, et nos prés;
Le chêne voit verdir sa chevelure;
Près de leurs bords les fleuves resserrés,
Paisiblement roulent une onde pure;
Aglæe nue, unie à ses deux sœurs,
En liberté foule l'émail des fleurs.

Vers son terme l'an qui s'avance,
Les prompts heures dont le cours
Précipite nos plus beaux jours,
Nous interdisent l'espérance.
De voir se prolonger toujours
Les charmes de notre existence.

Aux rigoureux frimas succèdent les zéphyrs,
L'ardente chaleur, dans nos plaines,
Dissipe leurs douces haleines;

Avec eux disparaît la saison des plaisirs;
L'été fuit à son tour éclipsé par l'automne:
Les moissons et les fruits à peine récoltés,
Le noir Borée encor de brouillards s'environne,
Et ramène l'hiver aux humains attristés.

La lune cependant répare sa lumière
Au moment où finit sa rapide carrière;
Nous, placés une fois auprès du fier Ancus,
Du pieux fils d'Anchise, et du riche Tullus,
Nous ne sommes déjà qu'ombre vaine et poussière.

Quis scit an adjiciant hodiernæ crastina summæ
 Tempora Dî superi ?
 Cuncta manus avidas fugient hæredis, amico
 Quæ dederis animo.

Cum semel occideris, et de te splendida Minos
 Fecerit arbitria,
 Non, Torquate, genus; non te facundia, non te
 Restituet pietas.

Infernis neque enim tenebris Diana pudicum
 Liberat Hippolytum;
 Nec Lethæa valet Theseus abrumpere caro
 Vincula Pirithoo.

ODE VII.

AD CENSORINUM.

Donarem pateras grataque commodus,
 Censorine, meis æra sodalibus;
 Donarem tripodas, præmia fortium
 Graïorum, neque tu pessima munerum
 Ferres: divite me scilicet artium
 Quas aut Parrhasius protulit, aut Scopas,
 Hic saxo, liquidis ille coloribus
 Solers nunc hominem ponere, nunc Deum:

Quel mortel peut être certain
 De disposer d'un lendemain ?
 Aujourd'hui songe donc à jouir de la vie,
 Et de ton héritier trompe la folle envie;
 Tu ne pourras soustraire à sa cupidité
 Que la part de l'aimable et douce volupté (31).

Lorsque viendra cette heure redoutable
 Où Minos, sur son tribunal,
 Prononcera l'arrêt fatal
 Qu'un triste sort rendit irrévocable;
 Ta noblesse, cher Torquate,
 Ton éloquence ou tes vertus
 Ne te sauveront pas du ténébreux Cocyte:
 Diane en vain voulut lui ravir Hippolyte (32);
 Et pour Pirithoüs enchaîné sur ses bords (33),
 On a vu de Thésée expirer les efforts (34).

ODE VII.

A CENSORINUS.

Si j'abondais en tableaux précieux
 Sortis-jadis des ateliers d'Appelle,
 En blocs de marbre où l'art de Praxitèle
 Sut imprimer la majesté des Dieux;
 A mes amis par d'insignes largesses (35),
 On me verrait consacrer ces richesses:
 Bronzes, trépièds, coupes que la valeur
 Reçut pour prix dans la lice Olympique,
 A chacun d'eux prouveraient mon bon cœur;
 Ta part surtout ne serait pas modique.

Quis scit an adjiciant hodiernæ crastina summæ
 Tempora Dî superi ?
 Cuncta manus avidas fugient hæredis, amico
 Quæ dederis animo.

Cum semel occideris, et de te splendida Minos
 Fecerit arbitria,
 Non, Torquate, genus; non te facundia, non te
 Restituet pietas.

Infernis neque enim tenebris Diana pudicum
 Liberat Hippolytum;
 Nec Lethæa valet Theseus abrumpere caro
 Vincula Pirithoo.

ODE VII.

AD CENSORINUM.

Donarem pateras grataque commodus,
 Censorine, meis æra sodalibus;
 Donarem tripodas, præmia fortium
 Graïorum, neque tu pessima munerum
 Ferres: divite me scilicet artium
 Quas aut Parrhasius protulit, aut Scopas,
 Hic saxo, liquidis ille coloribus
 Solers nunc hominem ponere, nunc Deum:

Quel mortel peut être certain
 De disposer d'un lendemain ?
 Aujourd'hui songe donc à jouir de la vie,
 Et de ton héritier trompe la folle envie;
 Tu ne pourras soustraire à sa cupidité
 Que la part de l'aimable et douce volupté (31).

Lorsque viendra cette heure redoutable
 Où Minos, sur son tribunal,
 Prononcera l'arrêt fatal
 Qu'un triste sort rendit irrévocable;
 Ta noblesse, cher Torquatus,
 Ton éloquence ou tes vertus
 Ne te sauveront pas du ténébreux Cocyte:
 Diane en vain voulut lui ravir Hippolyte (32);
 Et pour Pirithoüs enchaîné sur ses bords (33),
 On a vu de Thésée expirer les efforts (34).

ODE VII.

A CENSORINUS.

Si j'abondais en tableaux précieux
 Sortis-jadis des ateliers d'Appelle,
 En blocs de marbre où l'art de Praxitèle
 Sut imprimer la majesté des Dieux;
 A mes amis par d'insignes largesses (35),
 On me verrait consacrer ces richesses:
 Bronzes, trépièds, coupes que la valeur
 Reçut pour prix dans la lice Olympique,
 A chacun d'eux prouveraient mon bon cœur;
 Ta part surtout ne serait pas modique.

Sed non hæc mihi vis; nec tibi talium
 Res est, aut animus deliciarum egens.
 Gaudes carminibus : carmina possumus
 Donare, et pretium dicere muneri.
 Non incisa notis marmora publicis,
 Per quæ spiritus et vita redit bonis
 Post mortem ducibus; non celeres fugæ,
 Rejectæque retrorsum Annibalis minæ;
 Non incendia Carthaginis impiæ,
 Ejus qui domitâ nomen ab Africâ
 Lucratus rediit, clarius indicant
 Laudes, quàm Calabræ Pierides : neque,
 Si chartæ sileant, quòd benè feceris,
 Mercedem tuleris. Quid foret Iliæ
 Mavortisque puer, si taciturnitas
 Obstaret meritis invida Romuli?
 Ereptum Stygiis fluctibus Æacum
 Virtus, et favor, et lingua potentium
 Vatum divitibus consecrat insulis.
 Dignum laude virum Musa vetat mori :

Mais le destin borna mes facultés ;
 Et de tels biens comment te faire hommage ?
 Tu réunis leur pompeux assemblage,
 Sans trop priser ces vaines raretés :
 Puisque les vers captivent ton génie,
 Chantons le prix de leur douce harmonie.

Non, les honneurs décernés aux guerriers,
 Ces monuments où revit et respire,
 Après sa mort, le héros qu'on admire,
 Environné des plus nobles lauriers ;
 Non, d'Annibal l'impuissante colère,
 Carthage, enfin, de Rome tributaire ;
 Rien ne saurait, du premier Africain,
 Eterniser et l'immortelle gloire,
 Et les exploits dignes du nom Romain,
 Mieux que les chants des filles de mémoire (36).

Sans leurs concerts, le mérite inconnu
 Obtiendrait-il sa juste récompense ?
 Enseveli dans un profond silence,
 Jusques à nous serait-il parvenu ?
 Du fils de Mars la valeur éclatante,
 Brillerait-elle aujourd'hui triomphante ?

Oui, des beaux vers le charme impérieux
 Transporta seul aux isles fortunées,
 Où l'attendaient ses belles destinées,
 Minos sauvé du Cocyte fangeux ;
 Par leur pouvoir, la vertu révérée,
 Bravant la mort, s'élève à l'Empyrée :

Cœlo Musa beat. Sic Jovis interest
 Optatis epulis impiger Hercules ;
 Clarum Tyndaridæ sidus ab infimis
 Quassas eripiunt æquoribus rates :
 Ornatus viridi tempora pampino
 Liber vota bonos ducit ad exitus.

ODE VIII.

AD LOLLIIUM.

NE fortè credas interitura, quæ
 Longè sonantem natus ad Aufidum,
 Non antè vulgatas per artes,
 Verba loquor socianda chordis.

Non, si præfres Mæonius tenet
 Sedes Homærus; Pindaricæ latent,
 Cæaque, et Alcæi minaces,
 Stesichorique graves Camœnæ.

Nec, si quid olim lusit Anacreon,
 Delevit ætas; spirat adhuc amor,
 Vivuntque commisi calores
 Æoliæ fidibus puellæ.

Par eux porté vers la voûte des cieux,
 De Jupiter le fils infatigable,
 Alcide boit avec les autres Dieux (37),
 Des immortels le Nectar délectable.

L'astre brillant des deux frères jumeaux,
 Lorsqu'il paraît au-dessus de nos têtes,
 Détourne ainsi les horribles tempêtes,
 Et du naufrage affranchit les vaisseaux ;
 Ainsi Bacchus que couronne le lierre,
 Prête à nos vœux son ombre tutélaire.

ODE VIII.

A LOLLIIUS.

NE crois pas que le temps de ravages avide,
 Moissonne dans son cours ces vers ingénieux
 Qu'un prêtre de Phébus, dont s'honore l'Aufide,
 Sut par un art nouveau, sur sa rive rapide (38),
 Marier aux accords du luth harmonieux.

Quoique par la vigueur de son mâle génie,
 Sur le Parnasse Homère éclipse tous les rangs,
 On ne dédaigne pas le Cygne d'Aonie,
 Stésicore loué pour sa grave harmonie (39);
 Le chantre de Lesbos formidable aux tyrans (40).

Les jeux d'Anacréon, leur aimable délire (41)
 Ne sont point effacés par la lime du temps;
 Dans les vers de Sapho l'amour encore respire (42),
 Et les feux confiés à sa brûlante lyre,
 N'ont rien à redouter de l'injure des ans.

Non sola comptos arsit adulteri
Crines, et aurum vestibus illitum
Mirata regalesque cultus,
Et comites, Helene Lacæna :

Primusve Teucer tela Cydonio
Direxit arcu : non semel Ilios
Vexata; non pugnavit ingens
Idomeneus Stienelusve solus,

Dicenda Musis prælia : non ferox
Hector, vel acer Deïphobus graves
Excepit ictus pro pudicis
Conjugibus, puerisque primus.

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi; sed omnes ilacrymabiles
Urgentur ignotique, longâ
Nocte, carent quia vate sacro.

Paulum sepultæ distat inertie
Celata virtus. Non ego te meis
Chartis inornatum silebo;
Totve tuos patiar labores,
Impunè, Lolli, carpere lividas
Obliviones. Est animus tibi

Plus d'une Hélène en proie à l'amoureuse ivresse,
Brâla pour un amant adultère, imposteur;
Admira ses cheveux tressés par la mollesse,
Ses habits brillants d'or, sa beauté, sa jeunesse;
Son cortége royal, sa pompe, son ardeur.

Plus d'un Teucer lança des flèches meurtrières,
Plus d'une fois on vit assiéger Ilios;
Sténéle, Idoménée, et leurs troupes guerrières,
Seuls ne livrèrent pas tous ces combats prospères
Qui du Pinde aujourd'hui fixent l'attention.

Pour sauver leurs enfants, et leurs pudiques femmes,
Avant le fier Hector on a vu des héros,
Pleins d'ardeur, s'arracher à des chaînes infâmes,
Percés de coups mortels braver le fer, les flammes;
S'élançant au milieu des épais javelots.

Des guerriers qui vivaient avant le fils d'Atrée,
La gloire eut pu passer à la postérité;
Aucun poète alors ne l'ayant célébrée,
Dans la profonde nuit elle reste ignorée,
A peu près confondue avec la lâcheté. (43)

Sur tes rares vertus moi je ne puis me taire,
Mes chants consacreront tes travaux glorieux;
A l'oubli flétrissant je saurai te soustraire,
O toi que la fortune ou riante, ou contraire,
Trouva toujours constant, égal et généreux!

Redoutable fléau de l'avare perfide,
Tu dédaignes de l'or la fictive beauté,

Rerumque prudens, et secundis
Temporibus dubiisque rectus,

Vindex avaræ fraudis, et abstînens
Ducentis ad se cuncta pecuniæ;
Consulque non unius anni,
Sed quoties bonus atque fidus

Judex honestum prætulit utili, et
Rejecit alto dona nocentium
Vultu, et per obstantes catervas
Explicuit sua victor arma.

Non possidentem multa vocaveris
Rectè beatum : rectiùs occupat
Nomen beati, qui Deorum
Muneribus sapienter uti,

Duramque callet pauperiem pati;
Pejusque leto flagitium timet :
Non ille pro caris amicis,
Aut patriâ timidus perire.

ODE IX.

AD LIGURINUM.

O formosus adhuc, et Veneris muneribus potens,
Insuperata tuæ cum veniet bruma superbiæ,
Et, quæ nunc humeris involitant, deciderint comæ,
Nunc et qui color est punicæ flore prior rosæ,
Mutatus, Ligurinum in faciem verterit hispidam;

Unique objet des vœux du vulgaire stupide :
Consul, de la justice interprète rigide,
A l'espace d'un an tu n'es pas limité.

D'un air noble on te voit de l'opulent coupable,
Rejeter, Lollius, les dons injurieux;
Des suborneurs en vain la cohorte exécration,
Voudrait à ses projets te rendre favorable,
Tu dissipes, vainqueur, leurs complots odieux.

Non, le bonheur n'est pas pour l'immense richesse ;
Heureux plutôt, heureux dans la réalité,
Qui sait des dons du ciel user avec sagesse ;
Et docile à ses lois, au sein de la détresse,
Souffrir sans murmurer la dure pauvreté.

Du crime on le verra redouter l'infamie
Plus que s'il lui fallait au même instant mourir :
A l'aspect des malheurs de sa chère patrie,
Vertueux citoyen, son âme est attendrie ;
Pour ses amis, pour elle il est prêt à périr.

ODE IX.

A LIGURINUS.

FIER encor des faveurs de Vénus Cythérée,
Lorsque, Ligurinus, un jour l'hiver des ans (44)
Viendra dompter l'orgueil de ton âme enivrée,
Et soudain moissonner tes cheveux ondoyants ;
Quand sur ce teint de rose éclipse par les rides,
Hélas ! on ne verra que des couleurs livides ;

Dices, Heu! (quoties te in speculo videris alterum)
 Quæ mens est hodiè, cur eadem non puero fuit?
 Vel cur his animis incolumes non redeunt genæ?

ODE X.

PHYLLIDEM INVITAT AD MÆCENATIS NATALEM DOMI
 SUÆ CELEBRANDUM.

Est mihi nonum superantis annum
 Plenus Albani cadus; est in horto,
 Phylli, nectendis apium coronis;
 Est hederæ vis

Multa, quâ crines religata fulges.
 Ridet argento domus; ara castis
 Vincta verbenis avet immolato
 Spargier agno:

Cuncta festinat manus, huc et illuc
 Cursitant mistæ pueris puellæ;
 Sordidum flammæ trepidant rotantes
 Vertice fumum.

Ut tamen nôris quibus advoceris
 Gaudiis; Idus tibi sunt agenda,
 Qui dies mensem Veneris marinæ
 Findit Aprilem:

Jure solemnibus mihi sanctiorque
 Penè natali proprio; quod ex hac
 Luce Mæcenas meus affluentes
 Ordinât annos.

A l'aspect du miroir par tes yeux consulté,
 Insensé! diras-tu, pourquoi dès ma jeunesse,
 N'ai-je pas cultivé la tardive sagesse?
 Au moins si la raison me rendait ma beauté!

ODE X.

IL INVITE PHYLLIS A VENIR CÉLÉBRER CHEZ LUI
 LA NAISSANCE DE MÆCÈNE.

Un vin d'Albe qui compte environ dix Automnes,
 T'attend chez moi, Phyllis, pour un joyeux festin;
 L'ache abonde, et le lierre, autour de mon jardin (45),
 A ton gré tu pourras en tresser des couronnes.

Mais le lierre surtout sied à tes blonds cheveux:
 Viens, vois briller l'argent sur ma table opulente;
 Viens, que sur mon autel de verveine récente,
 Le sang d'un tendre agneau coule en l'honneur des dieux.

Dans ma maison déjà tout s'agite et s'empresse,
 Mes esclaves actifs courent tous à la fois;
 La flamme en tourbillons s'élançant jusqu'aux toits,
 Obscurcit l'air au loin d'une vapeur épaisse.

Tu vas savoir pourquoi dans ce jour révéé,
 Un somptueux banquet chez Horace s'apprête:
 Des Ides il s'agit de célébrer la fête (46),
 Qui partage le mois à Vénus consacré.

Plus que le premier jour où je vis la lumière,
 Qui pour moi celui-ci, Phyllis, est solennel:
 C'est l'époque où Mécène, heureux présent du ciel,
 A commencé sa longue et brillante carrière.

ODE XI.

AD VIRGILIUM.

JAM Veris comites, quæ mare temperant,
 Impellunt animæ lintea Thraciæ:
 Jam nec prata rigent, nec fluvii strepunt
 Hibernâ nive turgidi.

Nidum ponit, Ityn flebiliter gemens,
 Infelix avis, et Cecropiæ domûs
 Æternum opprobrium, quod malè barbaras
 Regum est ultra libidines.

Dicunt in tenero gramine pinguium
 Custodes ovium sarmina fistulâ;
 Delectantque Deum cui pecus et nigri
 Colles Arcadiæ placent.

Adduxere sitim tempora, Virgili:
 Sed pressum Calibus ducere Liberum
 Si gestis, juvenum nobilium cliens,
 Nardo vina merebere.

ODE XI.

A VIRGILE.

LES zéphyrs, du sein de la Thrace,
 Déjà ramènent le printemps,
 Sur la mer calment les Autans,
 Et de nos prés fondent la glace:
 Déjà les voiles des vaisseaux
 S'enflent au gré de leur haleine;
 Des fleuves grossis sur l'arène,
 On n'entend plus mugir les flots.

L'éternel opprobre d'Athènes,
 Déjà Procné construit son nid (47),
 Et renouvelle le récit
 De ses épouvantables peines:
 Hélas! punissant sur Itys
 L'horrible forfait de Térée,
 Mère affreuse et dénaturée,
 Elle immola son propre fils.

Couchés sur l'herbe reverdie,
 Les bergers modulent des airs;
 Pan est charmé par leurs concerts,
 Pan qui chérit de l'Arcadie,
 Les coteaux d'ombrages couverts.

La saison, la chaleur, tout nous invite à boire:
 Si le jus exprimé des vignes de Calès,
 Virgile aimé des grands, a pour toi des attrait (48),
 Tu peux avec du nard, chanter heureux de leur gloire,
 Acquitter ton écot, sans faire d'autres frais.

Nardi parvus onyx eliciet cadum,
 Qui nunc Sulpiciis accubat horreis,
 Spes donare novas largus, amaraque
 Curarum eluere efficax.

Ad quæ si properas gaudia, cum tuâ
 Velox merce veni : non ego te meis
 Immunem meditor tingere poculis,
 Plenâ dives ut in domo.

Verum pone moras, et studium lucri;
 Nigrorumque memor, dum licet, ignium,
 Misce stultitiam consiliis brevem;
 Dulcè est desipere in loco.

ODE XII.

AD AUGUSTUM.

Quæ cura patrum, quæve Quiritium,
 Plenis honorum muneribus tuas,
 Auguste, virtutes in ævum
 Per titulos, memoresque fastos,
 Æternæ? O, quæ sol habitabiles
 Illustrat oras, maxime principum,
 Quem legis expertes Latine
 Vindelici didicere nuper
 Quid Marte posses! Milite nam tuo
 Drusus Genaunos, implacidum genus,
 Brennosque veloces, et arces
 Alpius impositas tremendis,

Aux celliers de Quintus, le nard saura soustraire (49)
 Certain quartaut de vin, spécifique excellent
 Dont la vertu fait naître un espoir consolant,
 Chasse les soins rongeurs, et la tristesse amère.

Veux-tu donc prendre part à nos jeux, à nos ris?
 Munis-toi de parfums, accours en diligence;
 Tel qu'un riche qui nage au sein de l'abondance,
 Certes je n'entends pas te régaler gratis.

Mais point d'amour du gain, hâte-toi, le temps presse (50),
 Songe enfin aux brandons du funeste bûcher;
 Mêle un peu de folie à l'austère sagesse,
 Il est doux de la voir à propos trébucher.

ODE XII.

A AUGUSTE (51).

Quels titres consignés aux fastes de l'histoire (52),
 Quels monuments pourront consacrer à jamais
 Vos sublimes vertus, notre amour, vos bienfaits,
 Le zèle du sénat, votre immortelle gloire?

Prince le plus puissant que le flambeau des cieux
 Puisse voir dans le cours de sa vaste carrière,
 Les superbes Germains ont reconnu naguère (53)
 Ce que peut un héros toujours victorieux.

Sur vos traces, Drusus, ardent, infatigable,
 Défit plus d'une fois les Brennes indomptés,
 Sa valeur renversa tous ces forts redoutés
 Qui des Alpes rendaient la cime inexpugnable.

Dejecit acer, plus vice simplici.
 Major Neronum mox grave prælium
 Commisit, immanesque Rhætos
 Auspiciis pepulit secundis :

Spectandus in certamine Martio,
 Devota morti pectora libera
 Quantis fatigaret ruinis ;
 Indomitas propè qualis undas
 Exercet Auster, Pleiadum choro
 Scindente nubes ; impiger hostium
 Vexare turmas et frementem
 Mittere equum medios per ignes.

Sic tauriformis volvitur Aufidus,
 Qui regna Dauni præfluit Appuli,
 Cùm sævit, horrendamque cultis
 Diluviem meditatur agris ;

Ut barbarorum Claudius agmina
 Ferrata vasto diruit impetu,
 Primosque et extremos metendo,
 Stravit humum, sine clade, victor,

Te copias, te consilium, et tuos
 Præbente divos. Nam tibi quo die,
 Portus Alexandria supplex,
 Et vacuam patefecit aulam,

Des Rhètes, après lui, les affreux escadrons,
 Victimes des horreurs du plus sanglant carnage,
 Et soudain repoussés sous un heureux présage (54),
 Cédèrent aux efforts de l'ainé des Nérons.

Par quels terribles coups, au sein de la mêlée,
 Son formidable bras fatiguait la fierté
 D'hommes prêts à périr avec leur liberté,
 Plutôt que de la voir de sa chute accablée.

Semblable à l'Aquilon déchainé sur les flots,
 Au sinistre lever des Hyades humides (55),
 D'un coursier plein d'ardeur pressant les pas rapides,
 Il s'élançe au milieu des épais javelots.

Tel roule avec fracas ses ondes débordées,
 L'Aufide mugissant, alors que sa fureur (56)
 Menace d'engloutir l'espoir du laboureur
 Interdit à l'aspect des plaines inondées :

Tel à travers ces murs de piques hérissées,
 Vainqueur sans nul échec, l'impétueux Tibère
 Moissonne tous les rangs, et jonche au loin la terre
 De cadavres nombreux l'un sur l'autre entassés.

Pouvait-il, secondé de vos troupes guerrières,
 Guidé par vos conseils dans ses vastes projets,
 Ne pas voir ses exploits couronnés du succès ?
 Vos dieux le défendaient de tous destins contraires.

Déjà nous avons vu trois lustres écoulés (57)
 Depuis qu'Alexandrie, à vos pieds suppliante,
 D'une cité jadis sous ses rois florissante,
 Vint vous ouvrir le port, et les murs désolés,

Fortuna lustris prospera tertio
 Belli secundis reddidit exitus;
 Laudemque, et optatum peractis
 Imperiis decus arrogavit.

Te Cantaber non antè domabilis,
 Medusque et Indus, te profugus Scythes
 Miratur, ò tutela præsens
 Italiæ, dominæque Romæ.

Te fontium qui celat origines
 Nilusque, et Ister, te rapidus Tigris,
 Te belluosus qui remotis
 Obstrepat Oceanus Britannis,

Te non paventis funera Galliæ,
 Duræque tellus audit Iberiæ;
 Te cæde gaudentes Sicambri
 Compositis venerantur armis.

ODE XIII.

AD AUGUSTUM.

ROMANORUM SUB EO FELICITAS.

PHŒBUS volentem prælia me loqui
 Victas et urbes, increpuit lyrâ,
 Ne parva Tyrrhenum per æquor
 Vela darem. Tua, Cæsar, ætas

Rappelant de ce jour l'époque mémorable,
 La fortune, César, par des lauriers nouveaux,
 Se plaît à cimenter tant de nobles travaux;
 La fortune à vos vœux fut toujours favorable.

Les Scythes, le Cantabre avant vous indompté,
 Les Indiens, le Parthe admirent la vaillance
 D'un prince dont la gloire égale la puissance;
 Et vous êtes pour Rome une divinité.

Le Nil qui cèle en vain la source de ses ondes (58),
 Suit les destins du Tigre, et des immenses mers;
 L'Océan qui nourrit mille monstres divers,
 Vous ouvre des Bretons les retraites profondes.

Le fier Ibérien, l'intrépide Gaulois (59),
 Le farouche Sicambre altéré de carnage;
 Tous à vos pieds, César, déposent leur hommage,
 Abjurent les combats, et respectent vos lois.

ODE XIII.

A AUGUSTE.

BONHEUR DES ROMAINS SOUS SON RÈGNE. ®

J'ALLAIS chanter César, ses exploits, sa valeur,
 Et les peuples vaincus soumis à son empire;
 Mais Apollon, d'un coup de sa divine lyre,
 M'avertit de ne point affronter la fureur
 Des flots Tyrrhéniens, sur un frêle navire.

Fruges et agris rettulit uberes,
 Et signa nostro restituit Jovi,
 Derepta Parthorum superbis
 Postibus; et vacuum duellis

Janum Quirini clausit, et ordinem
 Rectum et vaganti fræna licentiæ
 Injecit, amovitque culpas,
 Et veteres revocavit artes,

Per quas Latinum nomen, et Italæ
 Crevère vires, fama que, et imperi
 Porrecta majestas ad ortum
 Solis, ab Hesperio cubili.

Custode rerum Cæsare, non furor
 Civilis, aut vis eximet otium;
 Non ira quæ proculdit enses,
 Et miseris inimicat urbes.

Non, qui profundum Danubium bibunt,
 Edicta rumpent Julia, non Getæ,
 Non Seres infidive Persæ,
 Non Tanaïm prope flumen orti.

Nosque et profestis lucibus et sacris,
 Inter jocosi munera Liberi,

Grâces à tes bienfaits, Prince religieux,
 Nos champs ont recouvré leur antique abondance;
 Le Parthe a vu ravir à sa fière arrogance,
 Nos drapeaux replacés près du maître des dieux,
 Au sein du Capitole où brille sa puissance :

La victoire a fermé le temple de Janus (60),
 Par tes bras triomphants Bellone est enchaînée;
 La loi toujours atteint l'audace forcenée,
 Aux vices destructeurs succèdent les vertus,
 Les mœurs ont réprimé la licence effrénée (61):

Rome, enfin, revenue à l'austère équité
 Qui du soleil couchant aux climats que colore
 De son vif incarnat, la renaissante aurore,
 Fit croître son pouvoir, son nom, sa majesté;
 Du siècle de César peut s'illustrer encore.

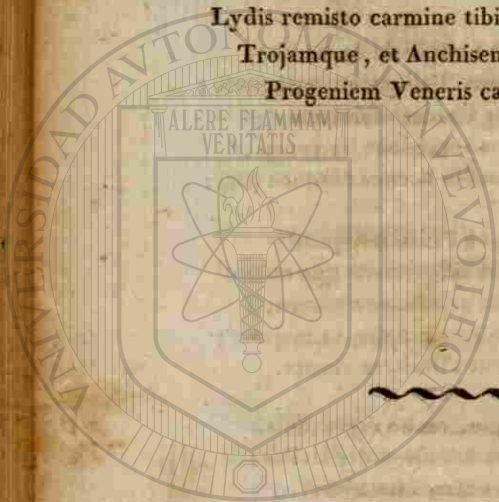
Sous ton aimable règne, on ne verra jamais
 Renaître les brandons des discordes civiles;
 La haine forgerait des armes inutiles:
 Rien ne pourra troubler cette profonde paix
 Qui choisit pour séjour nos fortunés asiles.

Du Danube orgueilleux ceux qui boivent les eaux,
 Des Perses contre nous les hordes conjurées,
 Du Scythe, des Gélons les arides contrées
 Que le froid Tanaïs infeste de ses flôts,
 N'enfreindront pas des lois que ton nom rend sacrées (62).

Nous, des dons de Bacchus égayant nos festins,
 Chaque jour nous verra, tels qu'un peuple de frères,

Cum prole, matronisque nostris
Ritè deos priùs apprecati,

Virtute functos, more patrum, duces
Lydis remisto carmine tibiis
Trojamque, et Anchisen et almæ
Progeniem Veneris canemus.



Réunir nos enfants entourés de leurs mères ;
Et d'abord pour l'auteur de ces nobles destins,
Offrir aux immortels les vœux les plus sincères.

Ensuite, mariant, ainsi que nos aïeux,
Nos voix avec les sons des flûtes Lydiennes,
Nous chanterons Anchise et les guerres Troyennes ;
Vénus et les héros par elle issus des Dieux
Dont le généreux sang circule dans leurs veines.

U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Q. HORATII FLACCI
EPODON.

LIBER.

ODE I.

AD MÆCENATEM.

Ibis Liburnis inter alta navium,
Amice, propugnacula,
Paratus omne Casaris periculum
Subire, Mæcenas, tuo.

Quid nos, quibus te vita sit superstitè
Jucunda; si contrà, gravis?
Utrumne jussi persequemur otium
Non dulce, ni tecum simul?

An hunc laborem mente laturo, decet
Quà ferre non molles viros?

Feremus; et te, vel per Alpium juga,
Inhospitalem et Caucasum,

Vel occidentis usque ad ultimum sinum,

Forti sequemur pectore,
Roges tuum labore quid juvem meo,
Imbellis, ac firmus parùm?

Comes minore sum futurus in metu,
Qui major absentes habet:

ÉPODES (1)
D'HORACE.

LIVRE.

ODE I.

A MÆCÈNE (2).

Sur de frêles vaisseaux frétés en Liburnie (3),
Tu vas braver l'aspect des flottantes cités,
Prêt à venger César au péril de ta vie,
Et malgré la fureur des Autans irrités.

Moi donc pour qui, sans toi, l'existence est affreuse,
Moi qui la chérirai si tu m'es conservé;
Pourrai-je d'un repos dont Mécène est privé,
Trop docile goûter la douceur ennuyeuse?

Où faut-il prendre part aux exploits des guerriers?

Brave, me verra-t-on moissonner des lauriers?

Qui, j'oserai franchir les Alpes sourcilleuses,

La cime du Caucase horrible, inhabité,

Ces lieux où du soleil expire la clarté;

Fier, je suivrai partout nos Aigles belliqueuses.

Eh quoi, me diras-tu? de quelle utilité,

Faible et timide ami, peut m'être ta présence?

Je le sais, mais mon cœur sera moins tourmenté;

Les alarmes toujours sont le fruit de l'absence.

Ut assidens implumibus pullis avis
Serpentium allapsus timet

Magis relictis; non, ut adsit, auxili
Latura plus præsentibus.

Libenter hoc et omne militabitur
Bellum in tuæ spem gratiæ;

Non ut juvenis illigata pluribus
Aratra nitantur mea;
Pecusve Calabris, ante sidus fervidum,
Lucana mutet pascua;

Nec ut superni villa candens Tusculi
Circæa tangat mœnia.

Satis superque me benignitas tua
Ditavit: haud paravero

Quod, aut avarus, ut Chremes, terrâ premam;
Discinctus aut perdam ut nepos.

ODE II.

VITÆ RUSTICÆ LAUDES.

BEATUS ille, qui procul negotiis,
Ut prisca gens mortalium,
Paterna rura bobus exercet suis,
Solutus omni fœnore.
Neque excitatur classico miles truci,
Neque horret iratum mare;
Forumque vitat, et superba civium
Potentiorum limina.

Ainsi le tendre oiseau qui couve ses petits,
Craint bien plus des serpents l'irruption soudaine,
S'il vient à s'éloigner de ses enfants chéris,
Quoique dans ce danger sa présence fût vaine.

Mécène, c'en est fait: sous les drapeaux de Mars,
Dès aujourd'hui je veux, et dans toute autre guerre,
Uniquement guidé par l'espoir de te plaire,
Avec toi des combats affronter les hasards:
Mais je n'exige point de plus ample attelage,
Ni qu'avant Sirius, mes fortunés troupeaux
Cherchent en Lucanie un plus gras pâturage;
Que de mon parc enfin les immenses travaux
Jusqu'aux murs de Tuscule (4) enclavent nos coteaux.

Déjà comblé des biens de ta munificence,
Loin de moi d'un Crémès les trésors superflus
Qu'enfouissait soudain son avare opulence,
Ou d'un jeune insensé la coupable licence (5),
Qui prodigue ses jours avec ses revenus.

ODE II.

ÉLOGE DE LA VIE CHAMPÊTRE (6).

HEUREUX l'homme éloigné du fracas des affaires,
Libre de tout calcul sordide et destructeur (7),
Qui, des premiers humains fidèle imitateur,
Laboure avec ses bœufs le terrain de ses pères!
L'affreux bruit du clairon ne l'éveille jamais:
Il ne craint pas les flots d'Amphitrite irritée;
Sage, il fuit de Thémis l'enceinte redoutée,
Et des grands fastueux les superbes palais.

Ergò aut adultâ vitium propagine
 Altas maritat populos;
 Inutilesque falce ramos amputans,
 Feliciores inserit;
 Aut in reductâ valle mugientium
 Prospectat errantes greges;
 Aut pressa puris mella condit amphoris;
 Aut tondet infirmas oves:
 Vel, cum decorum mitibus pomis caput
 Autumnus arvis extulit,
 Ut gaudet insitiya decerpens pyra,
 Certantem et uvam purpuræ!
 Quâ muneretur te, Priape, et te, pater
 Sylvane, tutor finium.
 Libet jacere, modò sub antiquâ ilice,
 Modò in tenaci gramine:
 Labuntur altis interim ripis aquæ;
 Queruntur in sylvis aves;
 Fontesque lymphis obstrepunt manantibus,
 Somnos quod invitet leves.
 At, cum tonantis annus hibernus Jovis
 Imbres nivesque comparat,
 Aut trudit acres hinc et hinc multâ cane
 Apros in obstantes plagas;

Toujours calme, on le voit, de sa vigne fertile,
 Unir les jeunes ceps aux vigoureux ormeaux;
 Ou, le fer à la main, retrancher ces rameaux
 Dont l'aspect nous présente un ensemble inutile,
 Et greffer avec art les scions plus heureux
 Que sa serpe emprunta des arbres fructueux.

Il observe tantôt ses génisses errantes
 Qui mugissent au loin dans le fond des vallons;
 Et tantôt exprimant le suc de ses rayons,
 D'un miel pur il remplit ses amphores luisantes:
 Sa prévoyance enfin, vers l'ardente saison,
 Décharge la brebis du poids de sa toison.

Mais lorsque, dans nos champs, la gracieuse Automne
 Lève son front paré de fruits délicieux,
 Sur l'arbre qu'il enta, comme il cueille joyeux,
 Les prémices des dons de l'aimable Pomone:
 Comme il aime, ô Priape! et toi dieu des forêts,
 A vous faire un présent de la grappe vermeille
 Que ses mains ont ravie aux pampres de sa treille,
 Et dont le pur hommage atteste vos bienfaits.

Veut-il se reposer sur un lit de verdure,
 Ou rester sous un chêne à l'écart étendu?
 Le cristal des ruisseaux de leur source épandu,
 Des oiseaux gazouillants l'harmonieux murmure,
 Les fontaines, leurs flots rapides, onduleux;
 Tout l'invite au sommeil, et répond à ses vœux.
 Lorsque le dieu puissant qui lance le tonnerre,
 A ramené la neige et l'hiver pluvieux,
 Il pousse, environné de sa meute guerrière,
 Dans ses toiles le daim, le sanglier fougueux.

Aut amite levi rara tendit retia,
 Turdis edacibus dolos;
 Pavidumque leporem, et advenam laqueo gruem,
 Jucunda captat præmia.
 Quis non malarum, quas amor curas habet,
 Hæc inter obliviscitur?
 Quòd si pudica mulier in partem juvans
 Domum, atque dulces liberos,
 (Sabina qualis, aut perusta solibus
 Pernicis uxor Appuli),
 Sacrum vetustis exstruat lignis focum,
 Lassi sub adventum viri,
 Claudensque textis cratibus lætum pecus,
 Distenta siccet ubera;
 Et horna dulci vina promens dolio,
 Dapes inemptas apparet:
 Non me Lucrina juverint conchylia,
 Magisque rhombus, aut scari,
 Si quos Eois intonata fluctibus
 Hiems ad hoc vertat mare;
 Non Afra avis descendat in ventrem meum,
 Non attagen Ionicus
 Jucundior, quàm lecta de pinguisimis
 Oliva ramis arborum,
 Aut herba lapathi prata amantis, et gravi
 Malvæ salubres corpori,
 Vel agna festis casâ Terminalibus,
 Vel hædus ereptus lupo.
 Has inter epulas, ut juvat pastas oves
 Videre fessos vomerem inversum boves

Tantôt pour attirer les grives trop avides,
 A des bâtons polis il suspend ses filets;
 Tantôt industrieux, il prend dans ses lacets,
 Ou la grue étrangère, ou les lièvres timides:
 Qui n'oublierait, charmé par ces amusements,
 Les peines de l'amour et ses cruels tourments?
 Que si, de son côté, l'épouse vertueuse
 Veillant sur sa maison, sur ses enfants chéris,
 Telle qu'une Sabine active et vigoureuse,
 Dont le hâle brûla les charmes rembrunis,
 A garni de bois sec le foyer domestique (8),
 Quand l'époux fatigué gagne son toit rustique;
 Si d'une vaste claie entourant ses troupeaux
 Qui reviennent joyeux, repus d'herbes nouvelles;
 Des mères on la voit désempir les mamelles,
 Tirer son vin d'un an du fond de ses tonneaux;
 Et préparer, sans frais, sur sa frugale table,
 Pour toute sa famille un souper délectable:
 Oui, pour moi ce repas a cent fois plus d'attraits
 Qu'une poule d'Afrique, un faisan d'Ionie,
 Ou l'huître du Lucrin, le turbot, les sargets
 Que les mers d'Orient (9) jettent vers l'Ausonie:
 Oui, la mauve des prés, ses sucS rafraîchissants,
 L'olive recueillie aux vergers de ma ferme,
 L'oseille qui se plaît à croître dans les champs,
 Le chevreau qu'on immole aux fêtes du dieu Terme (10),
 Et qui trompa du loup les efforts ennemis;
 Pour moi, de tous les mets voilà les plus exquis.
 Assis à ce festin l'objet de mes délices,
 Oh! qu'il est doux de voir accourir au bercail,
 Les moutons bien nourris, les fécondes génisses;
 De contempler les bœufs harassés du travail,

Collo trahentes languido;
Positosque vernas, ditis examen domûs,
Circùm renidentes Lares!

Hæc ubi locutus sœnerator Alphius,
Jam jam futurus rusticus,
Omnem relegit Idibus pecuniam;
Quærit Kalendis ponere.

ODE III.

IN ALLIUM.

PARENTIS olim si quis impiâ manu
Senile guttur fregerit,
Edat cicutis allium nocentius.

O dura messorum ilia!

Quid hoc veneni sævit in præcordiis?

Num viperinus his cruor
Incoctus herbis me fefellit? an malas

Canidia tractavit dapes?

Qui traînent à pas lents la pesante charrue
Que le soc renversé tient au joug suspendue!
Tandis que des valets (11), utile et riche essaim,
Brille autour du foyer le visage serein.

Alphius avait dit: prêt à quitter la ville,
Aux Ides (12) il courut, en usurier prudent,
A plus gros intérêts replacer son argent,
Et dédaigna des champs le solitaire asile.

ODE III.

CONTRE L'AIL.

DE son père au déclin des ans,
Si jamais un fils parricide,
Sans pitié plonge dans les flancs,
O crime! un poignard homicide;
Que sa peine, que son tourment
Soit de l'ail pour tout aliment.
L'ail est pire que la ciguë:
O moissonneurs trois fois heureux!
Vous dont l'estomac vigoureux
Peut braver sa douleur aiguë.

Dieux! de quels maux suis-je assailli?
De cette plante meurtrière
Le suc aurait-il donc bouilli
Dans du sang impur de vipère?
Canidie a-t-elle apprêté
De sa main ce mets empesté?

Ut Argonautas præter omnes candidum

Medea mirata est ducem,

Ignota tauris illigaturum juga,

Perunxit hoc Jasonem :

Hoc delibutis ulta donis pellicem,

Serpente fugit alite.

Nec tantus unquam siderum insedit vapor

Siticulosæ Apuliæ;

Nec munus humeris efficacis Herculis

Inarsit æstuosius.

ODE IV.

IN MENAM LIBERTUM.

LUPIS et agnis quanta sortitò obtigit,

Tecum mihi discordia est,

Ibericis peraste funibus latus,

Et crura durâ compede.

Licet superbus ambules pecuniâ,

Fortuna non mutat genus.

Videsne, sacram metiente te viam,

Cum bis ter ulnarum togâ,

Ut ora vertat huc et huc euntium

Liberrima indignatio?

Oui, c'est d'ail que jadis Médée (13)

Frotta Jason quand, vers Colchos,

On vit des plus nobles héros

La cité flottante abordée (14).

Par des dragons ailés traîné,

Lorsque son char d'un vol rapide,

En s'élançant a sillonné

Des airs légers l'immense vide;

L'ail exhalé d'un affreux don

Consumait Créuse et Créon (15) :

Tous les feux de la Canicule

Sont moins fatals, moins violents,

Jamais miasmes plus ardents

N'ont brûlé l'invincible Hercule (16).

ODE IV.

CONTRE L'AFFRANCHI MÉNAS.

Tor dont de coups de fouet le dos est sillonné (17),

Vil esclave meurtri des traces de ta chaîne,

Va, les loups aux agneaux inspirent moins de haine

Que contre toi, Ménas, je n'en suis dominé.

En vain étales-tu ton altièrè opulence,

La fortune jamais ne change la naissance :

De ta robe de pourpre en vain les plis flottants

Sous tes pas mesurés se traînent dans la rue,

Ne t'aperçois-tu pas comme tous les passants,

D'un air libre, indignés, sur toi fixent la vue.

Sectus flagellis hic Triumviralibus,
 Præconis ad fastidium,
 Arat Falerni mille fundi jugera,
 Et Appiam mannis terit;
 Scdilibusque magnus in primis Eques,
 Othone contempto, sedet?
 Quid attinet tot ora navium gravi
 Rostrata duci pondere
 Contra latrones, atque servilem manum,
 Hoc, hoc tribuno militum?

ODE V.

IN CANIDIAM VENEFICAM.

AT, ô Deorum quidquid in cœlo regit
 Terras, et humanum genus!
 Quid iste fert tumultus, et quid omnium
 Vultus in unum me truces?
 Per liberos te, si vocata partibus
 Lucina veris adfuit,
 Per hoc inane purpuræ decus precor,
 Per improbaturum hæc Jovem,
 Quid ut noverca me intueris? aut uti
 Petita ferro bellua?
 Ut hæc trementi questus ore, constitit
 Insignibus raptis puer,
 Impube corpus, quale posset impia
 Mollire Thracum pectora:

De verges, disent-ils, jadis cicatrisé,
 Ce fripon au crieur (18) fit presque perdre haleine;
 Eh quoi! de mille arpents il possède un domaine,
 Le chemin d'Appius de ses trains est usé!
 Ce noble chevalier de nouvelle fabrique,
 Ose, bravant nos lois (19) et leur sagesse antique,
 Au théâtre aujourd'hui prendre les premiers rangs:
 Que sert donc à grands frais d'armer d'immenses flottes?
 Pour garantir nos ports infestés de brigands;
 Lorsqu'un tribun flétri commande nos cohortes.

ODE V.

CONTRE LA MAGICIENNE CANIDIE (20).

« Au nom de tous les Dieux qui gouvernent la terre,
 « Pourquoi donc ce tumulte, et ces affreux regards,
 « Cruelles, sur moi seul lancés de toutes parts?
 « O Canidie! et toi, si vraiment tu fus mère,
 « Si Lucine jamais fut propice à tes cris;
 « Par le grand Jupiter, par tes enfants chéris,
 « Par ces vains ornements où la pourpre est empreinte;
 « Ah! détourne de moi ces formidables yeux
 « Qui troublent mes esprits d'une mortelle crainte,
 « Et que lance au chasseur le tigre furieux. »

Ainsi, pour apaiser la rage sanguinaire
 De la plus infâme sorcière,
 Un enfant saisi de terreur
 D'une tremblante voix exprimait sa douleur;
 On le dépouille (21): ô crime! affreuse barbarie!
 Un Thrace à son aspect eut eu l'âme attendrie.

Canidia, brevibus implicata viperis
Crines, et incomptum caput,

Jubet sepulcris caprificos erutas,
Jubet cupressus funebres,
Et uncta turpis ova ranæ sanguine,
Plumamque nocturnæ strigis,

Herbasque quas Iolcos atque Iberia,
Mittit venenorum ferax,
Et ossa ab ore rapta jejunæ canis,
Flammis aduri Colchicis.

At expedita Sagana, per totam domum
Spargens avernales aquas,
Horret capillis, ut marinus, asperis,
Echinus, aut Laurens aper:

Abacta nullâ Veia conscientia,
Ligonibus duris humum
Exhauriebat, ingemens laboribus,
Quò posset infossus puer

Longo die bis terque mutata dapis
Inemori spectaculo;
Cum promineret ore, quantum exstant aquâ
Suspensa mento corpora;
Exsucca uti medulla, et aridum jecur
Amoris esset poculum,
Interminato cum semel fixæ cibo
Intabuissent pupulæ.

Mais les cheveux épars et tressés de serpents,
Sur un magique feu, l'atroce Canidie
Brûle des noirs cyprès les feuillages récents,
Le sauvage figuier (22) qu'une fureur impie
Arracha même au sein des funèbres tombeaux;
Les plumes et les œufs de la triste chouette
Teints dans le sang impur des immondes crapauds;
Le subtil poison qui végète
Aux vastes plaines d'Iolcos;
Et ces os que de rage une chienne enflammée
Vit arracher soudain à sa gueule affamée.

Sagane (23), cependant, redresse ses cheveux,
Telle qu'un sanglier des forêts de Laurente;
Sa robe retroussée, elle épand l'eau stagnante
Que roule l'Averne (24) odieux;
Et Veia (25), que jamais le remords n'épouvante,
Creuse péniblement, de sa bêche tranchante,
Un trou vaste et profond pour l'enfant malheureux.

Là, semblable au nageur porté sur l'onde amère,
Sa tête seulement devait sortir de terre;

Là de l'infortuné croîtra le long tourment
Jusqu'au fatal moment

Où las de contempler, sans y pouvoir atteindre,
Les mets les plus exquis trois fois renouvelés,
Ses yeux de langueur accablés
Fermés pour toujours vont s'éteindre:

C'est alors que sa moëlle et son aride cœur
Deviendront, réunis, un philtre destructeur.

Non defuisse masculæ libidinis
 Ariminensem Foliæ,
 Et otiosa credidit Neapolis,
 Et omne vicinum oppidum;

Quæ sidera excantata voce Thessalâ,
 Lunamque cælo deripit.
 Hic irsectum sæva dente livido
 Canidia rodens pollicem,

Quid dixit, aut quid tacuit? O rebus meis
 Non infideles arbitra,
 Nox, et Diana quæ silentium regis,
 Arcana cum fiunt sacra;

Nunc, nunc adeste, nunc in hostiles domos
 Iram atque numen vertite:
 Formidosæ dum latent sylvis feræ,
 Dulci sopore languidæ,

Senem (quod omnes rideant) adulterum
 Latrent Suburranae canes,
 Nardo perunctum, quale non perfectius
 Mæ laborarunt manus.

Quid accidit? cur dira barbaræ minus
 Venena Medæ valent,

Quibus superbam fugit ulta pellicem,
 Magni Creontis filiam,

Cum palla, tabo munus imbutum, novam
 Incendio nuptam abstulit?

Les fainéans de Naple et des villes voisines,
 Ont cru que Follia prit part à ces horreurs;
 Dans Rimini déjà, de ses mains assassines,
 Elle avait exercé les plus noires fureurs.
 On sait que de la nuit perçant les sombres voiles,
 Elle peut détacher des cieux,
 Par ses charmes impérieux,
 Aux accents de sa voix, Diane et les étoiles.

Tout est prêt, tout présage un funeste trépas:
 De son pouce crochu, l'exécrable sorcière
 Rongeant alors la corne, exhale sa colère:
 Que dit-elle, ou plutôt que ne dit-elle pas?

« O fidèles témoins de mes secrets mystères!
 « Silencieuse nuit, Phébé, flambeau des cieux,
 « Accourez, et prêtez vos ombres tutélaires
 « Aux sacrifices ténébreux:
 « Sur un vil ennemi montrez votre puissance;
 « Qu'il sente tout le poids de ma juste vengeance.

« Tandis que dans l'horreur des épaisses forêts,
 « Des animaux Morphée a fermé la paupière;
 « Favorables à mes projets,
 « Déchaînez tous les chiens (26) sur ce vieil adultère;
 « Et que frotté d'un baume efficace et vainqueur,
 « Jouet de Rome entière, il venge ma fureur.

« Eh quoi! sur la vertu des poisons de Médée,
 « Vainement, aujourd'hui, me serais-je fondée?
 « Quoi, d'invisibles feux, par son art allumés,
 « Se seraient exhalés d'une robe fatale?
 « Dans sa fuite elle aurait, de sa fière rivale,
 « Vu, par ces mêmes feux, les membres consumés?

Atqui nec herba, nec latens in asperis
Radix fefellit me locis.

• Indormit unctis omnium cubilibus
Oblivione pellicum.
Ah! ah! solutus ambulat veneficæ
Scientioris carmine.

Non usitatis, Vare, potionibus,
(O multa fleturum caput)!
Ad me recurras; nec vocata mens tua
Marsis redibit vocibus.

Majus parabo, majus infundam tibi
Fastidienti poculum:
Priusque cœlum sidet inferius mari,
Tellure porrectâ super,

Quàm non amore sic meo flagres, uti
Bitumen atris ignibus.
Sub hæc puer, jam non, ut antè, mollibus
Lenire verbis impias;

Sed dubius undè rumperet silentium,
Misit Thyesteas preces.

Venena, magnum fas nefasque, non valent
Convertere humanam vicem.

Diris agam vos: dira detestatio
Nullâ expiatur victimâ.

« Et moi, pour préparer cet infernal breuvage,
« J'ai broyé, sans succès, l'herbe la plus sauvage.

« L'ingrat dort sur son lit de philtres imprégné,
« Une main plus savante aura rompu mes charmes;
« Et l'amour dans son cœur pour toujours a régné:
« O Varus! que tes yeux vont répandre de larmes.

« J'emploierai des poisons inconnus jusqu'alors;
« Tu feviendras vers moi: nulle magicienne
« Ne pourra ramener, malgré tous ses efforts,
« Dans ton âme flétrie une raison plus saine:
« Plus tu voudras t'armer d'orgueil et de fierté,
« Plus je t'enivrerai d'un breuvage enchanté.
« L'Olympe fera place au globe de la terre,
« Et les flots dans leur sein engloutiront les cieux;
« Ou tel que le bitume enflammé par ces feux,
« Pour moi tu brûleras, ô mortel téméraire! »

Elle dit, et soudain, en imprécations (27),
Bien loin de recourir aux stériles prières,
Le faible enfant s'exhale, et charge ces Mégères
De mille malédictions.

« Du sacré, du profane, oui l'horrible mélange
« Qui préside aux enchantements,
« Cause les plus grands maux; mais jamais il ne change
« Du céleste courroux les justes jugements.

« Je vais vous dévouer aux filles du Tartare;
« Ni victimes, ni pleurs, rien ne m'appaisera:

Quin, ubi perire jussus expiravero,
Nocturnus occurram Furor;

Petamque vultus, umbra, curvis unguibus,
Quæ vis Deorum est Manium,
Et inquietis assidens præcordiis,
Pavore somnos auferam.

Vos turba vicatim hinc et hinc saxis petens,
Contundet obscenas anus.
Post, insepulta membra different lupi,
Et Esquilinæ alites:

Neque hoc parentes, heu mihi superstites!
Effugerit spectaculum.

ODE VI.

IN CASSIUM SEVERUM ORATOREM MALEDICUM.

Quid immerentes hospites vexas, canis
Ignavus adversum lupos?

Quin huc inanes, si potes, vertis minas,

Et me remorsurum petis?

Nam, qualis aut Molossus, aut fulvus Lacon,

Amica vis pastoribus,

Agam per altas, aure sublatâ, nives,

Quæcunque præcedet fera.

Tu, cum timendâ voce complesti nemus,

Projectum odoraris cibum.

« Mon ombre après ma mort sur vous s'acharnera,
« Et, de votre haine barbare,
« Toutes les nuits (28) me vengera.

« Les mânes irrités, confondant votre audace,
« Par des spectres hideux, vieilles, vous troubleront;
« Et les enfants, partout, comme la populace,
« De pierres vous accableront.

« Vos cadavres sanglants, privés de sépulture,
« Aux voraces vautours (29) serviront de pâture:
« Ah! puissent mes parents, par ma mort outragés,
« A ce hideux aspect voir leurs cœurs soulagés. »

ODE VI.

CONTRE CASSIUS SÉVÈRE, ORATEUR MÉDISANT (30).

Lâche qui fuis des loups les redoutables traces,
Pourquoi sur les passants t'acharner tout le jour?
Viens, tourne contre moi tes futiles menaces,
Mords quelqu'un, l'oses-tu? qui te morde à son tour.

Tel qu'un dogue d'Épire, un limier d'Arcadie,
Dans la neige on me voit poursuivre, avec ardeur,
Le premier animal aveugle en sa furie,
Qui voudrait provoquer ma bouillante valeur.

De tes longs aboiments les forêts retentissent,
Mais on te voit flairer tout appât présenté:
Tremble, j'ai la vigueur des taureaux qui mugissent;
Tremble, sur les méchants je m'élançe irrité.

Cave, cave; namque in malos asperrimus
Parata tollo cornua :

Qualis Lycambæ spretus infido gener,

Aut acer hostis Bupalò.

An, si quis atro dente me petiverit,

Inultus ut flebo puer?

ODE VII.

AD ROMANOS.

Quò, quò scelesti ruitis? aut cur dexteris

Aptantur enses conditi?

Parùmne campis atque Neptuno super

Fusum est Latini sanguinis?

Non, ut superbas invidæ Carthaginis

Romanus arces ureret,

Intactus aut Britannus ut descenderet

Sacrâ catenatus viâ;

Sed ut, secundùm vota Parthorum, suâ

Urbs hæc periret dexterâ.

Archiloque (31) jadis, d'un beau-père perfide,
Ainsi sut se venger, et punir ses dédains :
Telle aussi d'Hipponax (32) la bravoure intrépide
Hâta de Bupalus les funestes destins.

Si par l'horrible envie et son souffle livide,
Mon honneur aujourd'hui pouvait être terni ;
Quoi ! réduit à pleurer comme l'enfant timide (33),
Me verrait-on laisser cet outrage impuni ?

ODE VII.

AUX ROMAINS (34).

PEUPLES! où vous entraîne une fureur impie?

Où se précipitent vos pas?

Pourquoi ces glaives nuds, instruments du trépas,
Menacent-ils encore le sein de la patrie?

Et sur terre et sur mer, le sang de nos soldats
N'a-t-il donc point assez inondé l'Hespérie?

Cruels! l'avez-vous répandu

Pour saper les remparts de la fière Carthage,
Pour dompter du Breton l'inflexible courage,
Et le voir enchaîné dans nos murs descendu (35)?

Non, Rome se hâtant vers sa propre ruine,
Ministre des horribles vœux

Du Parthe atroce et belliqueux,
Excitait dans nos cœurs une rage assassine.

Neque hic lupis mos, nec fuit leonibus,
Nunquam, nisi in dispar, feris.

Furorne cæcus, an rapit vis acrior?
An culpa? responsum date.
Tacent; et ora pallor albus inficit,
Mentesque percussæ stupent.

Sic est: acerba fata Romanos agunt,
Scelusque fraternæ necis,
Ut immerentis fluxit in terram Remi
Sacer nepotibus cruor.

ODE VIII.

AD MÆCENATEM.

VICTORIAM ACTIACAM CELEBRAT.

Quandò repostum Cæcubum ad festas dapes,
Victore lætus Cæsare,
Tecum sub altâ, sic Jovi gratum, domo,
Beate Mæcenas, bibam,
Sonante mixtum tibiis carmen lyrâ,
Hæc Dorium, illis Barbarum;
Ut nuper, actus quum freto Neptunius
Dux fugit, ustis navibus,

Vit-on jamais les loups contre les loups armés,
Se déchirer entr'eux d'une dent meurtrière?
Quelle est donc la soif sanguinaire
Dont vous seuls êtes consumés?

Quelle fatalité vous guide, et vous inspire?
Barbares! répondez: ils frémissent d'horreur;
Dans un morne silence, en proie à leur délire,
Tous restent glacés de terreur.

C'est ainsi qu'aux destins (36) Rome doit satisfaire:
Arrêt funeste et rigoureux!
Mais le sang de Rémus immolé par son frère,
Est retombé sur ses neveux.

ODE VIII.

A MÆCÈNE.

LE POÈTE CÉLÈBRE LA BATAILLE D'ACTIUM.

Quand pourrons-nous, joyeux des lauriers de César,
Sous vos lambris dorés célébrer sa victoire;
Et sabler l'un et l'autre, à longs traits, ce nectar
Réservé pour chanter sa gloire?

Jupiter sourira, Mécène, à nos concerts,
Alors que dans nos mains la lyre d'Ionie
Mariana ses accents et ses charmes divers
Aux sons des flûtes de Lydie.

De notre joie ainsi les transports s'exhalaient,
Quand, sa flotte brûlée, un fils du roi des ondes (37)
Vit chassés de nos mers, ses soldats qui fuyaient
Au loin sur les vagues profondes.

Neque hic lupis mos, nec fuit leonibus,
Nunquam, nisi in dispar, feris.

Furorne cæcus, an rapit vis acrior?
An culpa? responsum date.
Tacent; et ora pallor albus inficit,
Mentesque percussæ stupent.

Sic est: acerba fata Romanos agunt,
Scelusque fraternæ necis,
Ut immerentis fluxit in terram Remi
Sacer nepotibus cruor.

ODE VIII.

AD MÆCENATEM.

VICTORIAM ACTIACAM CELEBRAT.

Quandò repostum Cæcubum ad festas dapes,
Victore lætus Cæsare,
Tecum sub altâ, sic Jovi gratum, domo,
Beate Mæcenas, bibam,
Sonante mixtum tibiis carmen lyrâ,
Hæc Dorium, illis Barbarum;
Ut nuper, actus quum freto Neptunius
Dux fugit, ustis navibus,

Vit-on jamais les loups contre les loups armés,
Se déchirer entr'eux d'une dent meurtrière?
Quelle est donc la soif sanguinaire
Dont vous seuls êtes consumés?

Quelle fatalité vous guide, et vous inspire?
Barbares! répondez: ils frémissent d'horreur;
Dans un morne silence, en proie à leur délire,
Tous restent glacés de terreur.

C'est ainsi qu'aux destins (36) Rome doit satisfaire:
Arrêt funeste et rigoureux!
Mais le sang de Rémus immolé par son frère,
Est retombé sur ses neveux.

ODE VIII.

A MÆCÈNE.

LE POÈTE CÉLÈBRE LA BATAILLE D'ACTIUM.

Quand pourrons-nous, joyeux des lauriers de César,
Sous vos lambris dorés célébrer sa victoire;
Et sabler l'un et l'autre, à longs traits, ce nectar
Réservé pour chanter sa gloire?

Jupiter sourira, Mécène, à nos concerts,
Alors que dans nos mains la lyre d'Ionie
Mariana ses accents et ses charmes divers
Aux sons des flûtes de Lydie.

De notre joie ainsi les transports s'exhalèrent,
Quand, sa flotte brûlée, un fils du roi des ondes (37)
Vit chassés de nos mers, ses soldats qui fuyaient
Au loin sur les vagues profondes.

Minatus urbi vincla, quæ defaxerat

Servis amicus perfidis ?

Romanus, eheu! (posteri negabitis)

Emancipatus feminae,

Fert vallum, et arma miles, et spadonibus

Servire rugosis potest !

Interque signa turpe militaria

Sol aspicit conopeum.

Ad hoc frementes verterunt bis mille equos

Galli canentes Casarem ;

Hostiliumque navium in portu latent

Puppis sinistrorsum citæ.

Io triumphe ! tu moraris aureos

Currus, et intactas boves ?

Io triumphe ! nec Jugurthino parem

Bello reportasti ducem ;

Neque Africano, cui super Carthaginem

Virtus sepulcrum condidit.

Terrâ marique victus hostis Punico

Lugubre mutavit sagum.

D'esclaves révoltés devenus ses amis,
Ce perfide mortel avait brisé la chaîne ;
Il osait menacer de leurs fers ennemis,
Rome, seul objet de sa haine.

Mais, ô siècles futurs ! vous ne le croirez pas :
Des Romains asservis sous le joug d'une femme,
Des Romains, des guerriers, au milieu des combats,
Ont pour chef un eunuque infâme.

O honte ! le soleil a vu nos étendarts,
Ces Aigles, monuments de la grandeur romaine,
Pour comble d'infamie, orner de toutes parts
La tente d'une Egyptienne (38).

Justement indignés de tant de lâcheté,
D'Auguste les Gaulois suivent la destinée,
Tandis que dans nos ports Sextus épouvanté
Cache sa flotte consternée.

Dieu triomphe (39) ! où sont donc tes genisses, tes chars ?
Hâte-toi de remplir l'ardeur qui nous anime :
Non, tu ne ramenâs jamais vers nos remparts
Un conquérant plus magnanime.

Non, le fier Marius jamais ne se montra
Plus illustre que lui par son mâle courage ;
Ni même ce héros dont la valeur vivra
Sur les ruines de Carthage.

Des ennemis César a terrassé l'orgueil ;
Partout ils sont vaincus, et sur mer et sur terre :
Déjà leur chef, vêtu de ses habits de deuil (40),
A déposé la pourpre altière.

Aut ille centum nobilem Cretam urbibus,
 Ventis iturus non suis,
 Exercitatas aut petit Syrtes Noto,
 Aut fertur incerto mari.
 Capaciores affer huc, puer, scyphos,
 Et Chia vina, aut Lesbia;
 Vel, quod fluentem nauseam coërceat,
 Metire nobis Cæcubum.
 Curam metumque Cæsaris rerum iuvat
 Dulci Lyæo solvere.

ODE IX.

IN MÆVIUM DIRÆ.

MALA soluta navis exit alite,
 Ferens olentem Mævium.
 Ut horridis utrumque verberes latus,
 Auster, memento fluctibus.
 Niger rudentes Eurus inverso mari,
 Fractosque remos differat.
 Insurgat Aquilo, quantus altis montibus
 Frangit trementes ilices:
 Nec sidus atrâ nocte amicum appareat,
 Quâ tristis Orion cadit:
 Quietiore nec feratur æquore,
 Quàm Graia victorum manus,

Errant au gré des flots et des vents irrités,
 De la Crète il sillonne aujourd'hui les rivages;
 Ou des Syrtes (41) il voit les rochers infestés
 Par le sud fécond en orages.

Dans une large coupe, enfant, verse ce vin
 Que l'aimable Lesbos tous les ans nous envoie;
 Ou bien prodigue-nous ce Cécube divin
 Qui toujours inspire la joie.

Il est doux de noyer dans des flots de nectar,
 Mécène, nos soucis et nos vives alarmes,
 A l'aspect des dangers que sut braver César,
 Par ses victorieuses armes.

ODE IX.

IMPRÉCATIONS CONTRE LE POËTE MÆVIUS.

MALHEUR à ce vaisseau qui porté dans ses flancs,
 Le sale Mævius digne objet de ma haine:
 Que l'intraitable sud, secondé des Autans,
 Fracasse tous ses mâts, et brise sa carène:
 Vous, vents impétueux dont l'affreuse fureur
 Sur la cime des monts déracine les chênes,
 Que vos noires haleines
 Bouleversent les flots, et sèment la terreur.
 Qu'au coucher d'Orion précurseur de l'orage,
 Le ciel d'un astre ami refuse la clarté:
 Que Neptune s'élançe avec la même rage
 Qui tourmenta des Grecs le peuple détesté,

Cum Pallas usto vertit iram ab Ilio
 In impiam Ajacis ratem.
 O, quantus instat navitis sudor tuis,
 Tibique pallor luteus,
 Et illa non virilis ejulatio,
 Preces et aversum ad Jovem,
 Ionius udo quum remugiens sinus
 Noto carinam ruperit!
 Opima quòd si præda, curvo littore
 Porrecta, mergos juveris;
 Libidinosus immolabitur caper,
 Et agna tempestatibus.

ODE X.

AD AMICOS.

HorrIDA tempestas cœlum contraxit, et imbres
 Nivesque deducunt Jovem:
 Nunc mare, nunc silvæ
 Threicio Aquilone sonant. Rapiamus, amici,
 Occasionem de die:
 Dumque virent genua,
 Et decet, obductâ solvatur fronte senectus.

Lorsqu'au maître des dieux ravissant son tonnerre,
 Pallas du fier Ajax (42) vengea l'impiété;
 Et tourna sa colère
 Sur l'infâme vaisseau par ses guerriers monté.
 Que de sueurs bientôt la crainte du naufrage
 Doit coûter, sans succès, à tes tristes rameurs?
 Comme tu pâiras (43), comme sur ton visage,
 Couleront par torrents, lâche! d'indignes pleurs:
 Tremblant, on te verra, de ta voix lamentable,
 Fatiguer Jupiter insensible à tes vœux,
 Quand les flots furieux
 Entr'ouvriront des mers l'abîme épouvantable.

Si sur le sable un jour ton cadavre étendu
 Peut servir aux plongeurs de dépouilles opimes,
 Aux tempêtes je veux immoler deux victimes:
 D'un bouc, d'une brebis le sang est répandu.

ODE X.

A SES AMIS.

DE nuages affreux le ciel est sillonné,
 L'air se fond en brouillards (44), et la neige se glace;
 L'Aquilon s'élançant des montagnes de Thrace,
 Sur les bois, sur les mers s'agite déchaîné.
 Saisissons de ce jour l'occasion rapide:
 Avant de chanceler sous le fardeau des ans,
 Bannissons, mes amis, les chagrins dévorants
 Qui siègent sur le front de la vieillesse aride.

Tu vina Torquato move

Consule pressa meo :

Cetera mitte loqui. Deus hæc fortasse benignâ

Reducet in sedem vice.

Nunc et Achæmenio

Perfundi nardo juvat, et fide Cylleneâ

Levare diris pectora

Sollicitudinibus ;

Nobilis ut grandi cecinit Centaurus alumno :

Invicte mortalis, Deâ

Nate puer Thetide,

Te manet Assaraci tellus quam frigida parvi

Findunt Scamandri flumina,

Lubricus et Simois ;

Unde tibi reditum certo subtemine Parcæ

Rupère ; nec mater domum

Cœrula te revehet.

Illic omne malum vino cantuque levato

Deformis ægrimoniæ, ac

Dulcibus alloquiis.

Toi, tire du cellier le nectar précieux

Qu'au même temps que moi Torquatus a vu naître ;

Ne me parle de rien, mais sablons ce vin vieux :

Peut-être verrons-nous, par un retour heureux,

La fortune sourire, et nos maux disparaître.

Je veux, il en est temps, parfumer mes cheveux

Du nard le plus exquis, ou d'odorante myrrhe ;

Il est temps de chasser au doux son de la lyre,

Des soucis importuns l'essaim tumultueux :

Tel d'Achille jadis, Chiron (45), avec sagesse,

Guidait par ce discours, la bouillante jeunesse.

Invincible mortel, vaillant fils de Thétis,

Sur tes nobles destins que ton cœur se repose :

Tu verras Ilion que le froid Xante arrose,

Tu verras serpenter les flots du Simois.

Mais au palais d'un tendre père

N'espère pas de retourner ;

Achille, ta charmante mère

Ne pourra point t'y ramener :

Oui, de la Parque inexorable

Tel est l'arrêt irrévocable (46).

Ainsi ne songe dans ces lieux

Qu'à bannir la mélancolie ;

Que toujours tes propos joyeux

Respirent l'aimable folie :

Chante, ris, et bois du bon vin ;

Noye en buvant le noir chagrin.

ODE XI.

AD POPULUM ROMANUM.

ALTERA jam teritur bellis civilibus ætas;
 Suis et ipsa Roma viribus ruit :
 Quam neque finitimi valuerunt perdere Marsi,
 Minacis aut Etrusca Porsenæ manus ;
 Æmula nec virtus Capuæ , nec Spartacus acer ,
 Novisque rebus infidelis Allobrox ,
 Nec fera cœruleâ domuit Germania pube ,
 Parentibusque abominatus Annibal ;
 Impia perdemus devoti sanguinis ætas ;
 Ferisque rursus occupabitur solum .
 Barbarus , heu ! cineres insistet victor ; et urbem
 Eques sonante verberabit unguâ :
 Quæque carent ventis et solibus , ossa Quirini ,
 Nefas videre ! dissipabit insolens .
 Fortè , quid expediat , communiter , aut melior pars ,
 Malis carere quæritis laboribus ?
 Nulla sit hæc potior sententia : (Phocæorum
 Velut profugit execrata civitas
 Agros , atque Lares patrios , habitandaque fana
 Apris reliquit , et rapacibus lupis)

ODE XI.

AU PEUPLE ROMAIN (47).

UN autre âge déjà signale nos fureurs ,
 Et Rome sous ses coups voit crouler cet empire
 Que du fier Porsenna les traits dévastateurs ,
 Que les Marses guerriers n'ont jamais pu détruire .

En vain elle a dompté le féroce Germain ,
 L'Allobroge infidèle (48) , une antique rivale ,
 Le fougueux Spartacus (49) , le farouche Africain ,
 Et sa haine jadis à nos aïeux fatale .

Seuls nous avons osé , dans notre impiété ,
 Porter le coup mortel au sein de la patrie :
 Par les tigres un jour , notre sol habité ,
 Peuple , doit révéler ta noire barbarie .

Un insolent vainqueur , hélas ! insultera
 La reine des cités de débris entourée ;
 A la nuit des tombeaux , grands dieux ! il ravira
 Du divin Romulus la dépouille sacrée .

Quel remède à nos maux ? quel moyen d'éviter ,
 Peut-être , direz-vous , ce malheur déplorable ?
 Je n'en connais qu'un seul : hâtons-nous d'imiter
 Des sages Phocéens (50) l'exemple mémorable .

Abandonnant leurs dieux , leurs temples , leurs autels ,
 On les vit , détestant une odieuse ville ,
 Fuir , sur les vastes mers , ces Lares paternels
 Où les loups dévorants ont fixé leur asile .

Ire, pedes quocumque ferent, quocumque per undas
Notus vocabit, aut protervus Africanus.

Sic placet? an melius quis habet suadere? secundis
Ratem occupare quid moramur alite?

Sed juremus in hæc: Simul imis saxa renarint

Vadis levata, ne redire sit nefas;

Neu conversa domum pigeat dare lintea, quando

Padus Matina laverit cacumina;

In mare seu celsus procurrerit Apenninus,

Novaque monstra junxerit libidine

Mirus amor, juvet ut tigres subsidere cervis,

Adulteretur et columba milvio,

Credula nec fulvos timeant armenta leones,

Ametque salsa levis hircus æquora.

Hæc, et quæ poterunt reditus abscindere dulces,

Eamus omnis execrata Civitas,

Aut pars indocili melior grege: mollis et expes

Inominata perprimat cubilia.

Vos, quibus est virtus, muliebrem tollite luctum,

Etrusca præter et volate littora.

Nos manet Oceanus circumvagus: arva, beata

Petamus arva, divites et insulas,

Reddit ubi Cererem tellus inarata quotannis,

Et imputata floret usque vinea,

Germinat et nunquam fallentis termes olivæ,

Suamque pulla ficus ornat arborem,

Est-ce votre projet? pourquoi tant de retard?
S'il n'est point d'autre avis plus sûr, plus salutaire:
Le vent souffle, montons un esquif au hasard;
Mais prêtons le serment que ma bouche profère.

« Avant notre retour dans ces funestes lieux,
« Les rochers suspendus flotteront sur les ondes;
« Et nous verrons baignés nos coteaux sourcilleux,
« Par l'Eridan sorti de ses grottes profondes.

« On verra l'Apennin dans les flots s'engloutir,
« O prodige! le cerf brûler pour la tigresse;
« Le milan, la colombe, enfin se réunir,
« L'un et l'autre enflammés d'une égale tendresse.

« A l'aspect des lions, les timides agneaux
« Ne seront point glacés d'une froide épouvante;
« Alors le bouc lascif sillonnera les eaux,
« Son corps sera couvert d'une écaille brillante. »

Après de tels serments, qui pourrait concevoir
D'un séduisant retour l'idée enchanteresse?
Fuyons donc de concert, laissons le désespoir
Consumer les cœurs vils minés par la mollesse.

Vous, hommes généreux, bannissez la douleur,
Cherchez sur l'Océan les îles Fortunées (51);
Et laissant l'Hespérie en proie à son malheur,
Sous leur paisible ciel fixez vos destinées.

Là, tous les ans, Cérès se couronne d'épis,
Bacchus offre aux mortels ses présents sans culture;
L'olivier n'est jamais dépourvu de ses fruits,
Aux branches du figuier la figue est toujours mûre.

Mella cavâ manant ex ilice ; montibus altis

Levis crepante lymphâ desilit pede.

Illic injussæ veniunt ad muletra capellæ ,

• Refertque tenta grex amicus ubera ;

Nec vespertinus circum gemit ursus ovile ,

Nec intumescit alta viperis humus :

Nulla nocent pecori contagia , nullius astri

Gregem æstuosa torret impotentia.

Pluraque felices mirabimur ; ut neque largis

Aquosus Eurus arva radat imbribus ,

Pingua nec siccis urantur semina glebis ;

Utrumque rege temperante cœlitum.

Non huc Argoo contendit remige pinus ,

Neque impudica Colchis intulit pedem :

• Non huc Sidonii torserunt cornua nautæ ,

Laboriosa nec cohors Ulyssei.

Jupiter illa piæ secrevit littora genti ,

Ut inquinavit ære tempus aureum ;

Ære , dehinc ferro , duravit sæcula , quorum

Piis secunda , vate me , datur fuga.

Là distille du chêne un miel délicieux :

Des ruisseaux jaillissant du sommet des montagnes ,

En cascades les flots s'écoulent onduleux ,

Et leur rapide cours féconde les campagnes.

Les chèvres , sur le soir , semblent vous inviter

À traire le lait pur qui distend leurs mamelles ,

Les brebis aux agneaux s'empressent d'apporter

Le suc élaboré d'herbes toujours nouvelles.

Nulle contagion n'infeste les troupeaux ,

On n'entend pas , la nuit , l'ours hors de sa tanière ,

Par d'affreux hurlements effrayer les chevreux :

Les sillons ne sont point enflés par la vipère.

Admirant à loisir de plus nobles objets

Là nous ne verrons pas , dans sa course rapide ,

Le pluvieux Eurus ravager nos guérets ,

Un ciel d'airain brûler une semence aride ,

Ainsi de Jupiter la suprême bonté

Des saisons avec soin modérant l'inclémence ,

Les moutons à l'abri des ardeurs de l'été ,

Des froids hivers jamais n'éprouvent l'influence.

Ce n'est point vers ces bords qu'un prince audacieux

Dirigea son vaisseau , par l'ordre de Médée ;

L'infatigable Ulysse ignore ces beaux lieux ,

Où la flotte de Tyr n'est jamais abordée.

Lorsqu'un temps moins prospère éclipsa l'âge d'or ,

Les Dieux aux gens de bien réservèrent ces isles

Où la vertu , Romains , peut espérer encore ,

Dans ce siècle de fer , des jours purs et tranquilles.

ODE XII.

AD CANIDIAM.

JAM jam efficaci do manus scientiæ;
 Supplex et oro regna per Proserpinæ,
 Per et Dianæ non movenda numina,
 Per atque libros carminum valentium
 Refixa cælo devocare sidera;
 Canidia, parce vocibus tandem sacris,
 Citumque retrò volve, volve turbinem.

Movit nepotem Telephus Nereium,
 In quem superbus ordinarat agmina

Mysorum, et in quem tela acuta torserat.
 Unxere matres Iliæ addictum feris

Alitibus, atque canibus, homicidam Hectorem,

ODE XII.

A CANIDIE (52).

ENFIN je rends hommage (53) à ta science obscure,
 Je confesse à genoux son efficacité;
 Mets un terme, je t'en conjure,
 Aux maux dont je suis tourmenté.

Par le nom de Diane, et la terreur qu'inspire
 La déesse du sombre empire;
 Par ces livres sacrés, ces vers mystérieux
 Qui peuvent arracher de la voûte des cieus,
 Et faire rouler sur la terre,
 Des astres flamboyants le disque lumineux;
 Canidie exauce mes vœux:
 Que ta main tourne en sens contraire (54),
 De tes enchantements le cercle ténébreux.

Télephe a pu par ses prières (55)
 D'Achille calmer la fureur,
 Quoique ses flèches meurtrières
 Eussent de ce héros irrité la valeur,
 Et que la superbe Mysie
 Eût secondé sa phrénésie.
 L'intrépide Hector destiné
 A servir aux vautours de proie,
 Fut cependant pleuré par les dames de Troie,

Postquàm relictis mœnibus rex procidit ,

Heu ! pervicacis ad pedes Achillei.

Setosa duris exuère pellibus

Laboriosi remiges Ulyssei ,

Volente Circe, membra; tunc mens et sonus

Relatus, atque notus in vultus honor.

Dedi satis superque pœnarum tibi,

Amata nautis multum et institoribus.

Fugit juvenas, et verecundus color

Reliquit ossa pelle amicta luridâ :

Tuis capillus albus est odoribus :

Nullum à labore me reclinat otium :

Urget diem nox, et dies noctem; neque est

Levare tenta spiritu præcordia.

Ergo negatum vincor ut credam miser,

Sabella pectus increpare carmina,

Caputque Marsâ dissilire neniâ.

Quid amplius vis? O mare, ô terra! ardeo

Quantum neque atro delibutus Hercules

Nessi cruore, nec Sicana fervidâ

Furens in Ætnâ flamma. Tu, donec cinis

Lorsque son père infortuné,

Quittant son sceptre et sa couronne,

Eût abaissé l'honneur du trône,

Aux pieds d'un vainqueur acharné.

De ses charmes Circé détruisant l'artifice,

Dépouilla de leurs rudes peaux,

Et des poils d'immondes pourceaux,

Les soldats de l'ardent Ulysse;

Leur raison reparut soudain,

Sous les traits d'un visage humain.

O beauté constamment chérie

Des courtiers et des matelots,

Combien mon audace est punie!

Ma peau se colle sur mes os,

De mon teint gracieux la couleur est flétrie;

Ton art, avant l'hiver des ans,

Couvre mon front de cheveux blancs :

Point de repos la nuit, le jour est encore pire;

Mon âme est abattue, à peine je respire.

Enfin je suis forcé, par d'affreuses douleurs,

D'avouer ton pouvoir aux mortels formidable :

Oui, les enchantements ne sont point une fable,

Ils troublent la raison, et renversent nos cœurs.

O terre! ô mer! je brûle;

Que te faut-il de plus?

Le sang noir de Nessus (56)

Consumait moins Hercule :

De l'Étna mugissant

La flamme est moins brûlante

Que le feu dévorant

Dont l'ardeur me tourmente.

Injuriosis aridus ventis ferar,
 Cales venenis officina Colchicis.
 Quæ finis? aut quod me manet stipendium?

Effare: jussas enim fide pœnas luam,

Paratus expiare, seu poposceris

Centum juvencos, sive mendaci lyrâ

Voles sonari; tu pudica, tu proba,

Perambulabis astra, sidus aureum.

Infamis Helenæ Castor offensus vice,

Fraterque magni Castoris, victi prece,

Adempta vati reddidère lumina.

Et tu, pôtés nam, solve me dementiâ:

O nec paternis obsoleta sordibus,

Nec in sepulcris pauperum prudens anus

Novendiales dissipare pulveres;

Tibi hospitale pectus, et puræ manus.

Quoi, sans cesse allumant tes magiques fourneaux (57),
 Tu fais fondre pour moi les poisons de Colchos,
 Jusqu'au moment fatal où mon aride cendre,
 Jouet des Aquilons, puisse au loin se répandre.

Quel terme ta fureur prescrit-elle à mes maux (58)?
 Parle, faut-il t'offrir une hécatombe entière?
 Ordonne, j'obéis; je suis prêt à tout faire,
 Si je peux conjurer ces horribles fléaux.

Veux-tu que ma lyre menteuse
 Consacre tes vertus, ta rare probité;
 Jusqu'aux astres ton nom par moi sera porté:
 Tu brilleras aux cieus, étoile radiense.

Archiloque jadis, en vers injurieux,
 Diffama la célèbre Hélène;
 Mais les fils de Tyndare apaisés par ses vœux,
 Au poëte ont rendu l'usage de ses yeux,
 Quoiqu'il fût digne de sa peine.

Imite ces enfants des Dieux;
 Rends-moi ma raison, tu le peux,
 Toi qui n'es pas le fruit d'un infâme adultère,
 Toi qu'on ne vit jamais, au milieu des tombeaux;
 Telle qu'une vieille sorcière,
 Du pauvre, après neuf jours (59), dans le sein du repos,
 Le soir, furtivement disperser la poussière;
 Toi dont la main est pure, et l'âme hospitalière.

ODE XIII.

CANIDIA RESPONDET.

Quid obseratis auribus fundis preces?

Non saxa nudis surdiora navitis.

Neptunus alto tundit hibernus salo.

Inultus ut tu riseris Cotyttia

Vulgata, sacrum liberi Cupidinis?

Et Esquilini Pontifex venefici,

Impunè ut urbem nomine implèris meo?

Quid proderit ditasse Pelignas anus,

Velociusve miscuisse toxicum?

Si tardiora fata te votis manent.

Ingrata misero vita ducenda est, in hoc

Novis ut usque suppetas doloribus.

Optat quietem Pelopis infidus pater,

Egens benignæ Tantalus semper dapis;

Optat Prometheus obligatus aliti:

Optat supremo collocare Sisyphus

In monte saxum; sed vetant leges Jovis.

ODE XIII.

RÉPONSE DE CANIDIE.

Pourquoi me fatiguer d'inutiles prières?

Va, les rochers battus par la fureur des flots,
Sont bien moins sourds aux cris des pâles matelots,
Que je ne suis sensible à tes plaintes amères.

Quoi! Cottyto (60), son culte, et nos libres amours
Auraient été l'objet de tes plaisanteries;

Rome aurait vu flétrir mon nom dans tes discours:

Et pontife nouveau siégeant aux Esquilies,

Profane, tu verrais demeurer impunis

Tant d'affreux attentats ensemble réunis!

Prodigue donc ton or à tes vieilles sorcières (61),

Qu'elles broient pour toi les plus subtils poisons;

De leur art ténébreux les magiques mystères

Ne sauraient te ravir à des tourments plus longs:

Tu vivras, malheureux! mais toujours dans les transes;

Toujours environné de nouvelles souffrances.

Sisyphes cherche en vain à fixer son rocher,

Il le roule sans cesse, à ses remords en proie;

L'ardent fils de Japet veut en vain s'arracher

Au vorace vautour qui lui ronge le foie;

Le père de Pélops, tourmenté par la faim,

Implore Jupiter et les dieux, mais en vain.

Voles modò altis desilire turribus,
 Modò ense pectus Norico recludere;
 Frustràque vincla gutturi nectes tuo,
 Fastidiosà tristis ægrimoniâ.
 Vectabor humeris tunc ego inimicis eques,
 Mæque terra cedet insolentiæ.
 An, quæ movere cereas imagines,
 (Ut ipse nosti curiosus) et polo
 Deripere lunam vocibus possum meis,
 Possum crematos excitare mortuos,
 Desiderique temperare poculum;
 Plorem artis in te nil habentis exitum ?

Ainsi dans les accès de ta mélancolie,
 Tu voudras d'un poignard emprunter le secours,
 Ou te précipiter de la cime des tours,
 Pour mettre un terme aux maux de ton affreuse vie :
 Vains efforts ! le trépas trompera ton espoir,
 Et le lacet sur toi n'aura point de pouvoir.

C'est alors que, vengeance et vraiment triomphante,
 Je veux fouler aux pieds un mortel détesté ;
 C'est alors que la terre, interdite et tremblante,
 Connaîtra de mon art l'ascendant redouté.

Quoi, je puis à mon gré faire mouvoir la cire (62),
 J'en appelle, profane, à ton œil curieux ;
 De mes philtres vainqueurs tout reconnaît l'empire :
 Je détache Phébé de la voûte des cieux,
 Des cadavres brûlés je ranime la cendre ;
 Et mes charmes sur toi n'auraient aucun succès !
 On verrait ma fierté confuse se répandre,
 Pour unique ressource, en stériles regrets !

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CARMEN SECULARE.

PHOEBO ET DIANÆ HYMNUS.

POPULUS.

PHOEBE, sylvarumque potens Diana,
Lucidum cœli decus, ô colendi
Semper, et culti, date quæ precamur
Tempore sacro,
Quo Sibyllini monuere versu
Virgines lectas, puerosque castos,
Dis quibus septem placuere colles,
Dicere carmen.

PUERI.

Alme Sol, curru nitido diem qui
Promis et celas, aliusque et idem
Nasceris; possis nihil urbe Romæ
Visere majus!

PUELLE.

Rite maturos aperire partus
Lenis Ilithyia, tuere matres;
Sive tu Lucina probas vocari,
Seu Genitalis

POÈME SÉCULAIRE (63).

HYMNE EN L'HONNEUR D'APOLLON ET DE DIANE.

LE PEUPLE.

O Phébus, ô Phébé qui règnes dans les bois,
Flambeaux brillants des cieux, déités favorables
Que toujours on adore, et toujours adorables;
Dans cette auguste fête, entendez notre voix.

Docile aux vers sacrés des sibylles austères (64),
L'élite des Romains, des vierges de ces lieux,
En chœur va célébrer les dieux
Des sept collines tutélaires.

CHOEUR DE JEUNES ROMAINS.

O soleil dont le char nous ravit tour à tour,
Et nous dispense la lumière
Pure et nouvelle chaque jour;
Puisse rien de plus grand que Romæ, sur la terre,
Ne s'offrir à tes yeux, dans ta vaste carrière!

CHOEUR DE JEUNES ROMAINES.

Que par tes soins heureusement,
Génitale, Illythie (65), ou Lucine implorée
A l'heure de l'enfantement,
La jeune épouse délivrée
Rende les honneurs mérités
A tes noms, des mortels justement respectés.

Diva; producas sobolem, patrumque
 Prosperes decreta super jugandis
 Fœminis, prolisque novæ feraci
 Lege maritâ.

UTERQUE CHORUS.

Certus undenos decies per annos
 Orbis ut cantus referatque ludos,
 Ter die claro, totiesque gratâ
 Nocte frequentes.

Vosque veraces cecinisse, Parcæ,
 Quod semel dictum est, stabilisque rerum
 Terminus servat, bona jam peractis
 Jungite fata.

Fertilis frugum pecorisque Tellus
 Spiceâ donet Cererem coronâ:
 Nutriant fœtus et aquæ salubres
 Et Jovis auræ.

PUERI.

Condito mitis placidusque telo
 Supplices audi pueros, Apollo.

PUELLE.

Siderum regina bicornis, audi,
 Luna, puellas.

O Déesse de l'hyménée!
 Diane, maintiens les décrets
 Protecteurs de la destinée
 D'époux heureux de tes bienfaits;
 Que le nœud conjugal féconde
 Rome, la maîtresse du monde.

LES DEUX CHOEURS ENSEMBLE.

Que chaque siècle ainsi, chez nos derniers neveux (66),
 Ramène ces trois nuits, ces trois jours d'allégresse;
 Et qu'aux solennités de ces aimables jeux,
 En foule un peuple entier se presse.

Des immuables volontés
 Du destin, oracles fidèles,
 Vous, Parques, prolongez par des faveurs nouvelles,
 Nos constantes prospérités.

Que tous les ans la terre en moissons abondante,
 Offre aux nombreux troupeaux des pâturages frais,
 Et couronne d'épis la féconde Cérés:
 Puisse un air pur et vif, une onde jaillissante,
 Rafraîchir les brebis, la chèvre bondissante.

CHOEUR DE JEUNES ROMAINS.

De tes enfants chéris daigne entendre les vœux,
 Dépose, blond Phébus, ton carquois redoutable.

CHOEUR DE JEUNES ROMAINES.

Reine de la voûte des cieux,
 Dont le chef est orné d'un croissant radieux,
 Aux filles des Romains montre-toi favorable.

UTERQUE CHORUS.

Roma si vestrum est opus ; Iliæque
Littus Etruscum tenuère turmæ,
Jussa pars mutare Lares et urbem,
Sospite cursu,

Cui per ardentem sine fraude Trojam
Custus Æneas, patriæ superstes
Liberum munivit iter, daturus
Plura relictis :

Di, probos mores docili juventæ,
Di, senectuti placidæ quietem,
Romulæ genti date remque prolemque,
Et decus omne.

Quique vos bobus veneratur albis
Clarus Anchisæ Venerisque sanguis,
Imperet bellante prior, jacentem
Lenis in hostem.

Jam mari, terræque, manus potentes
Medus, Albanasque timet secures :
Jam Scythæ responsa petunt, superbi
Nuper et Indi.

Jam Fides, et Pax, et Honor, Pudorque
Priscus, et neglecta redire Virtus
Audet ; apparetque beata pleno
Copia cornu.

PUERI.

Angur et fulgente decorus arcu
Phœbas acceptusque novem Camœnis,

LES DEUX CHOEURS ENSEMBLE.

Si Rome est votre ouvrage (67), et si du nom romain
Les antiques auteurs ont porté leur patrie,
Ses Pénates, ses dieux aux rives d'Etrurie,
Pour remplir l'arrêt du destin :
Si bravant le naufrage, et le fer et la flamme,
Conduits par un héros, on les a vus fonder
Un état florissant plus vaste que Pergame,
O dieux bons ! daignez accorder
De vertueuses mœurs à la tendre jeunesse,
Un paisible repos à la lente vieillesse :
Propagez notre race, et comblez les Romains
De gloire, et de bonheur, dans vos sages desseins.

Qu'à leur tête, sous vos auspices,
L'illustre rejeton d'Anchise et de Vénus,
Qui vous offre en ce jour de pompeux sacrifices,
Vainqueur, traîne à son char ses ennemis vaincus :
Si la fierté rebelle éprouve sa vengeance,
Que les peuples soumis attestent sa clémence.
Le Parthe subjugué par ses puissantes mains,
Craint sur terre et sur mer nos haches redoutables ;
Les Indiens altiers, naguères formidables,
Attendent inquiets ses ordres souverains :
Déjà la paix, l'honneur, l'aimable confiance,
Ramènent parmi nous l'austère probité ;
La vertu négligée, et l'heureuse abondance
Sous un prince pieux règnent en liberté.

CHOEUR DE JEUNES ROMAINS.

Si l'auguste Apollon qu'au Parnasse on révère,
Dieu dont l'arc est paré de traits resplendissants,

Qui salutari levat arte fessos
 Corporis artus;
 Si Palatinas videt æquus arces,
 Remque Romanam, Latiumque felix,
 Alterum in lustrum, meliusque semper
 Proroget ævum.

PUELLE.

Quæque Aventinum tenet, Algidumque,
 Quindecim Diana preces virorum
 Curet, et votis puerorum amicas
 Applicet aures.

UTERQUE CHORUS.

Hæc Jovem sentire, Deosque cunctos,
 Spem bonam certamque domum reporto,
 Doctus et Phœbi chorus et Diana
 Dicere laudes.

Et qui, par son art salulaire,
 Soulage nos corps languissants,
 Sur le mont Palatin jette un regard propice;
 S'il étend sur l'empire une main protectrice:
 Qu'il accroisse sa gloire, et donne à nos neveux,
 Un siècle encore plus heureux.

CHOEUR DE JEUNES ROMAINES.

Que la déesse qui réside
 Au sommet du mont Aventin,
 Et sur les hauteurs où l'Algide
 Célèbre son culte divin,
 Exauce les humbles prières
 Des ministres dépositaires (68)
 De nos livres religieux;
 Que des jeunes Romains elle entende les vœux.

LES DEUX CHOEURS ENSEMBLE.

Portons dans nos foyers cette douce espérance,
 Nous qui chantons Phébus, et son auguste sœur:
 Jupiter de nos vœux confirme l'assurance,
 Les dieux ont avec lui secondé notre ardeur.

NOTES.

LIVRE PREMIER.

ODE I.

(1) Il règne dans cette ode, que l'on peut regarder comme la dédicace de l'ouvrage, une heureuse variété d'idées et d'expressions adaptées avec art aux différents caractères tracés par le poète. Celui de l'athlète vainqueur aux jeux olympiques est d'une grande beauté. Le lecteur croit entendre le roulement des chars; il voit, pour ainsi dire, s'élever devant ses yeux les tourbillons de poussière, et jaillir des étincelles de l'essieu brûlant.

Le but d'Horace est de prouver que tous les hommes sont entraînés par leur passion dominante; il cède en conséquence à l'impulsion de la sienne, et cherche à mériter une place parmi les poètes lyriques, surtout si Mécène le juge digne de son suffrage.

Mécène, illustre chevalier romain, favori de l'empereur Auguste, protecteur des savants, et particulièrement des poètes, méritait à juste titre un semblable hommage.

Le premier vers de cette ode a excité de grandes discussions parmi les commentateurs. Les uns, comme Dacier et Jean Bond, prétendent que le mot *regibus* doit s'entendre de grands seigneurs, des premiers de l'état, *primores*. Les autres, comme Rodeille, Jouvenci, Sanadon, Duhamel, le prennent dans son acception littérale. En général, l'affirmative est mieux soutenue que la négative. Lisez Rodeille, dans son commentaire latin rempli de goût et de solidité.

D'un autre côté, Horace semble avoir décidé la question; en revenant deux fois sur l'origine royale de Mécène.

NOTES.

321

Ainsi, livre III, ode 23, à Mécène, il appelle son ami,

Thyrrena regum progenies,

Et la sixième satire commence par ces deux vers :

*Non quia, Mæcenas, Lydorum quidquid Etruscos,
Incoluit fines, nemo generosior est te;*

J'ajouterai que Properce, poète contemporain d'Horace; s'exprime en ces termes, livre III, élégie 8 adressée à Mécène :

Mæcenas eques Etrusco de sanguine regum.

(2) Les jeux olympiques étaient ainsi appelés d'Olympie, ville de l'Élide, dans le Péloponèse, aujourd'hui la Morée. On les célébrait aux environs de cette ville, tous les quatre ans, en l'honneur de Jupiter Olympien. Cette révolution de quatre années s'appelait olympiade, et les Grecs désignaient leurs époques par ces mots : la première, seconde, troisième ou quatrième année de la première, seconde, etc., olympiade.

La lice, *curriculum*, nommée stade chez les Grecs, et cirque chez les Romains, était une vaste enceinte destinée à la course des chars, exercice regardé comme le plus noble de tous les jeux olympiques.

Curriculum se prend aussi pour un petit char : ce mot, suivant Festus, est un diminutif de *Currus*, et Quinte-Curce l'a employé dans ce sens.

À l'extrémité du stade se trouvait une borne ou petite colonne de pierre autour de laquelle les chars devaient tourner sept fois, sans la toucher, et retourner ensuite à la barrière, *carceres*, placée à l'entrée de la lice, d'où ils s'étaient élancés avec une extrême rapidité. C'est ce concours de circonstances que je me suis efforcé d'exprimer dans ce vers :

« Base, évite la borne, et vole à la barrière. »

L'heureux athlète qui avait triomphé de ses rivaux, était solennellement proclamé vainqueur. On regardait la palme décernée à la course des chars comme le *nec plus ultrà* de la gloire qu'un mortel pût acquérir. De là ces brillantes expressions d'Horace :

Palmaque nobilis

Terrarum dominos evexit ad deos.

(3) Il est ici question de l'édilité curule, de la préture et du consulat.

(4) Attale, roi de Pergame, dans l'Asie Mineure, et allié des Romains. Les richesses de ce prince étaient passées en proverbe. Il fut surnommé Philométor, à cause de son extrême tendresse pour sa mère. En effet, au moment où il lui creusait un tombeau, il fut frappé d'un coup de soleil, et mourut en sept jours, après avoir institué le peuple romain son héritier.

(5) Le texte porte *indocilis pati*, hellénisme pour *indocilis ad patiendum*. Les Grecs expriment les supins et les gérondifs des Latins par l'infinitif, avec une préposition corrélatrice exprimée ou sous-entendue, ou avec les différents cas de l'article prépositif, également exprimés ou sous-entendus.

(6) *Solidus dies*, signifie un jour entier; *pars* en est la moitié.

Plus ut parte foras emergant.

Lucrece, liv. II, vers 200.

Ah te mea si partem animæ rapit

Maturior vis, quid moror altera?

Où il est aisé de voir que *partem* doit se prendre ici pour *dimidiam partem*.

(7) Le participe *detestata* peint avec énergie l'horreur

que les combats inspirent aux mères qui redoutent la perte de leurs enfants.

(8) Sanadon prétend que *rupit* doit être pris pour son composé *irrupit*, et voici la raison qu'il en donne :

« Si le sanglier a brisé ses toiles, la chasse est finie, et il ne reste plus au chasseur que le désespoir d'avoir manqué sa proie; ou s'il veut la poursuivre à travers les bois, il était inutile de tendre des toiles. »

Sans m'arrêter à ce raisonnement qui n'est que spécieux, j'ai suivi la version la plus naturelle et la plus généralement adoptée. Pourquoi recourir au composé, lorsque la signification du simple est absolument contraire, et qu'elle détermine avec précision, quoi qu'en puisse dire le commentateur, la pensée du poète ?

(9) On trouve dans la plupart des éditions d'Horace *Me* au lieu de *Te*, que j'ai rétabli dans le texte, d'après la juste observation de M. Binet. Voici comme s'exprime à ce sujet le Nestor des professeurs :

« Si cette première leçon *Me* est plus conforme aux manuscrits, l'autre s'accorde infiniment mieux avec la suite des idées, et avec la délicatesse d'Horace. Il n'est point naturel qu'après s'être mis sans façon au rang des dieux du ciel, *dis superis*, il se borne ensuite à être distingué du vulgaire, *secernant populo*, et ne prétende à une gloire plus relevée qu'autant qu'il obtiendra le suffrage de son protecteur. Mécène était lui-même un homme de lettres, il avait composé différens ouvrages en vers et en prose, et pouvait prétendre, à ce titre, à la couronne de lierre. Horace ne pouvait manquer de lui en faire le compliment : cela est parfaitement dans le style d'une dédicace. Nous ne corrigeons donc pas ici Horace, nous ne faisons que le rendre à lui-même. »

ODE II.

(10) « Cette ode, dit Dacier, est une des plus belles d'Horace. Le sujet en est grand, les vers nobles, et le tour ingénieux. »

Le poète, après avoir déploré avec autant de force que d'éloquence les malheurs de sa patrie, qu'il attribue à la mort de Jules-César, désire qu'un dieu descende du ciel pour expier le crime des Romains; et ce dieu ne peut être que le jeune Octave, ingénieusement désigné sous le nom de Mercure.

(11) Le texte porte *egit visere*, hellénisme déjà expliqué note 5.

(12) Allusion à des malheurs récents causés par le débordement du Tybre.

(13) On distinguait surtout, parmi les monuments des anciens rois de Rome, le palais de Numa et son mausolée. Le premier était à la gauche du Tybre, au pied du mont Palatin, et l'autre, à la droite, sur le Janicule.

(14) Le Tybre, suivant la fable, avait épousé Ilia ou Rhéa Sylvia, mère de Romulus. Horace feint en conséquence que ce fleuve, sans autre motif que celui de calmer la douleur et de venger les larmes d'une épouse tendrement chérie (puisque Romulus et César lui étaient également étrangers), se déborde avec fureur sur sa rive gauche dont le terrain étant plus bas, se trouvait plus exposé aux inondations. Peut-être, comme l'observe judicieusement M. Binet, le poète avait-il, en traçant ce tableau, des vues particulières que l'on devinait alors.

(15) Le texte porte *nube candentes humeros antictus*, tournure grecque comme *pulcher vultum, id est, secundum*

vultum. L'ellipse de la préposition *κατα, secundum*, est très-commune dans les poésies d'Horace.

(16) Vénus, surnommée Erycine par les poètes. Cette déesse avait un temple fameux sur la montagne d'Erix, en Sicile, aujourd'hui Monte San-Juliano, dans le val de Matarà, proche Trapano. Ce surnom d'Erycine devait flatter Auguste, parce qu'Enée, dont César était descendu, avait apporté de Sicile en Italie, une statue de Vénus Erycine en l'honneur de laquelle on fit bâtir un temple à Rome, avec de magnifiques portiques, près de la porte Colline.

(17) Horace donne le nom de Médes aux Parthes qui occupaient alors le vaste empire de Cyrus. Les Parthes avaient taillé en pièces, quelques années auparavant, l'armée romaine, commandée par Crassus.

ODE III.

(17) Virgile venait de s'embarquer pour Athènes. Horace redoutant les dangers du trajet, s'adresse au vaisseau qui porte son ami, et intéresse à sa conservation Vénus, les fils de Leda, et le dieu des vents.

(19) La conjonction *sic* qui commence cette ode, est une forme de vœux particulière aux Latins. Cette particule fait ici un bel effet. Elle présente à l'imagination du lecteur le calme de la mer, au moment du départ de Virgile. Horace tout entier à son ami qu'il appelle la moitié de lui-même, ne s'occupe que du vaisseau sur lequel il est monté. Ensuite l'idée des accidents qui peuvent survenir excite ses alarmes, et le poète, dans sa douleur, s'emporte contre celui qui osa le premier fendre les flots de la mer. De là son indignation contre l'audace des humains qui brave les périls les plus éminents.

(20) Les rochers foudroyés *acroceraunia*, mot composé du grec *ακρος*, élevé, et *κεραυνος*, foudre. On appelait ainsi les

monts de la **Chimère**, parce qu'ils sont sujets à être frappés de la foudre, à cause de leur hauteur. Ces rochers s'élevaient sur les côtes de l'ancienne Épire: ils s'offraient à la vue de ceux qui faisaient le trajet d'Italie en Grèce.

(21) **Dédale**, ouvrier ingénieux, et le plus habile architecte de son temps, fabriqua le premier vaisseau. Après lui avoir adapté des voiles, il s'enfuit du labyrinthe de Crète. De là sans doute la fable de ses ailes, et de son vol dans les airs.

ODE IV.

(22) Aux approches du printemps, la terre resserrée par le froid s'amollit et se dilate, tel est le sens du verbe *solvitur*.

(23) Les épithètes *graves* et *ardens* sont d'une noble simplicité. *Graves* dénote la peine des Cyclopes toujours occupés à lever de lourds marteaux, idée que Virgile exprime si heureusement par ce beau vers :

In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum.

Cyclope vient du grec *κυκλος*, cercle, rond, et *οψ*, *οπος*, œil; parce que ces géants n'avaient qu'un œil au milieu du front.

Ce tableau des Cyclopes forme opposition dans le texte avec les chœurs de danse de Vénus, des Nymphes et des Grâces.

- « Dans nos riants vallons, la reine de Cythère
 - « Au flambeau de Phébé déjà forme des chœurs;
 - « Les Grâces tour à tour, et les Nymphes leurs sœurs,
 - « Sous des pas cadencés font retentir la terre. »
- « On n'a jamais vu, dit Dacier, de tour plus jolie que celle de Vénus. Les Nymphes, les Grâces, la Jeunesse et Mercure sont de sa suite. Mais Horace fait ici une allégorie

« fort galante; car, par Vénus il entend les femmes; par les Nymphes et les Grâces, il entend les filles; et par les Cyclopes, il entend les sots maris qui se tuent du soin de leurs affaires pendant que leurs femmes se divertissent. »

Cette allusion, toute ingénieuse qu'elle parait, n'est point nécessaire pour saisir le sens de cette ode, qui n'est autre chose qu'une agréable description du printemps, et une invitation à Sextius de jouir d'une vie si courte.

J'ai cité ce passage pour démontrer aux jeunes élèves l'inutilité de chercher des raisons éloignées dans l'interprétation des poètes; lorsque la véritable se présente d'elle-même. En général, on ne doit avoir recours au sens figuré qu'à défaut d'une suffisante explication littérale. Si l'on s'éloigne de cette règle, on se mettra l'esprit à la torture, pour imaginer des choses tout au plus probables.

(24) Horace est surtout remarquable par les sentences qui parsèment ses ouvrages. Celle-ci est de la plus grande énergie; et Malherbe l'a exprimée dans notre langue avec une égale vigueur.

« Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,

« Est sujet à ses lois, (la mort.)

« Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,

« N'en défend pas nos rois. »

(25) Le texte porte *fabulæque Manes*. Cette expression peut s'entendre de deux manières: les Mânes, véritables chimères; ou les Mânes dont les poètes parlent si souvent, *de quibus multa fabulantur poetae*. Ce dernier sens est adopté par les meilleurs interprètes. Peut-on croire en effet qu'Horace ait voulu traiter de fables un des objets les plus sacrés de la religion des Romains.

(26) Chez les Romains, on appelait roi du festin celui

qui prescrivait le nombre de coups que devait boire chaque convive. Cette royauté se tirait au sort, et l'on employait, en cette occasion, *talos* ou *taxillos*, les osselets. Cependant les auteurs confondent souvent *tali*, les osselets, et *tesserae*, les dés. On jouait ces deux jeux avec un tablier et un cornet, et chaque osselet était marqué d'un ou de plusieurs points sur ses quatre côtés également polis, de même que les dés sont marqués sur leurs six faces, en raison de leur forme cubique.

ODE V.

(27) Varius, poète célèbre dans le genre épique et dans le genre dramatique. Horace, Virgile, Quintilien et Martial lui donnent les plus grands éloges. Après la mort de Virgile, Varius fut chargé de revoir l'Énéide.

(28) J'ai suivi la version de Dacier. Il est vrai, comme le dit Sanadon, que *duplex* n'est point d'usage en latin, dans l'acception que lui donne Horace, mais il ne l'emploie que dans le sens du grec *διπλοῦς*, *duplex*, *versutus*, *versipellus*.

ODE VI.

(29) Rhodes, l'une des Cyclades, aujourd'hui îles de l'Archipel. La capitale de cette île, qui porte le même nom, est célèbre par le colosse d'airain qui fut autrefois élevé à l'entrée de son port, et que l'on comptait parmi les sept merveilles du monde. Cette énorme statue, haute de cent vingt pieds, représentait Apollon. Ses pieds portaient sur les deux côtés du port, et les vaisseaux passaient à pleines voiles entre ses jambes. Elle fut renversée par un tremblement de terre, et neuf cents chameaux furent chargés du cuivre dont elle était composée.

(30) Corinthe, aujourd'hui Coranto, ville de la Morée. Elle est située sur un isthme du même nom, qui joint la Morée à la Livadie.

(31) Les vallons de Tempé, si vantés dans les poètes, s'étendaient le long du fleuve Pénée, entre le mont Olympe, au nord, et le mont Ossa, au sud. Le fleuve Pénée se nomme aujourd'hui la Salampria.

(32) L'olivier est le symbole de la paix. On couronnait à Athènes, d'une branche de cet arbre, ceux qui s'étaient distingués dans les arts, et dans les exercices publics.

(33) L'épithète *patiens* convient parfaitement au caractère des Lacédémoniens. Jamais peuple n'a porté plus loin l'austérité des mœurs, et n'a souffert avec plus d'héroïsme tous les genres de privations. *Patiens* venant de *patis*, je lui ai conservé son acception.

Peut-être aussi Horace a-t-il voulu faire allusion au serment que Lycurgue exigea de ce peuple, de ne rien changer à ses lois extrêmement sévères, jusqu'à son retour de Delphes, où il mourut.

Les Lacédémoniens ne se crurent pas pour cela libres de leur serment, et ils prospérèrent long-temps avec une constitution si rigoureuse, que le surnom de *patiens* en résulta comme nécessairement.

ODE VII.

(34) Teucer, fils de Telamon, roi de Salamine, et frère d'Ajax. Son père, indigné de ce qu'il n'avait pas vengé l'affront fait à son frère par le refus des armes d'Achille, refus qui fut cause de la fureur d'Ajax et de sa mort, le chassa de ses états. Teucer, forcé de s'expatrier, s'embarqua pour l'île de Chypre, où il fonda une ville à laquelle il donna le nom de Salamine. Tel est le sens de l'adjectif *ambiguam*, vers 29. En effet, lorsqu'on parlait de Salamine, à moins de citer l'île qui porte son nom, ou l'île de Chypre, on pouvait confondre les deux villes.

(35) Le texte porte *Lyæo*, ablatif de *Lyæus*, surnom de

Bacchus, parce que, comme l'indique la racine *λυσι*, affranchir, délivrer, le vin dissipe les soucis et les chagrins.

ODE VIII.

(36) Horace reproche à Lydie le tort qu'elle fait à un jeune homme, qu'il désigne sous le nom emprunté de Sybaris, en le détournant, par l'amour qu'elle lui inspire, des devoirs et des exercices des jeunes gens de son âge. Le mot Lydie est peut-être également emprunté. Les Lydiens, comme les Sybarites, étaient connus par leur mollesse et leur vie efféminée.

(37) Le champ de Mars. *Apricum campum*, vaste plaine exposée aux ardeurs du soleil. *Apricus campus*, ut ait Juvenius, *vocatur qui soli est expositus, qui est patens, sub dio*. Horace désigne par l'épithète *apricum* le champ de Mars où la jeunesse romaine s'exerçait aux manœuvres militaires.

(38) *Livida gestat armis brachia* du texte, ne signifie pas, comme le veut Dacier, le geste et l'action du bras, mais ces taches imprimées sur la chair par le poids et le frottement habituel des armes. Tel est le sens du texte, et je me suis appliqué à l'exprimer dans ce vers :

« Portant du ceste et le poids et l'empreinte. »

ODE IX.

(39) Thaliarque paraît désigner ici le roi d'un festin. Ce mot est composé de deux substantifs grecs, *θαλια* ou *ιαλια*, banquet, et *αρχη*, principe, pouvoir, puissance.

(40) *Diotā* marque une amphore à deux anses, et vient du grec *δις*, bis, et *ωτις*, oreille.

ODE X.

(41) Mercure est appelé le père de la lyre, parce qu'il en

est l'inventeur. Ayant trouvé, disent les poètes, l'écaille du dos d'une tortue, il y ajusta des cordes, dont il tira des sons, et donna ainsi l'idée des instruments de musique montés de cordes.

(42) Ménélas et Agamemnon, fils d'Atrée. S'ils se fussent aperçus de l'arrivée de Priam au camp des Grecs, peut-être auraient-ils empêché ce prince d'exécuter son religieux projet.

(43) Le caducée de Mercure, emblème de la paix. On rapporte que ce dieu ayant un jour rencontré deux serpents qui se battaient, les toucha de sa baguette, et qu'au même instant ils se séparèrent.

ODE XI.

(44) Leuconoë, mot composé du grec *λευκός*, blanc, simple, et de *νοῦς*, âme, esprit. Ce mot caractérise bien la femme trop crédule à qui cette ode est adressée.

(45) Les Chaldéens ou Babyloniens passaient pour très-expérimentés dans l'astrologie judiciaire. Leur science consistait surtout dans les nombres et calculs auxquels ils rapportaient le cours et le mouvement des astres; et ils croyaient pouvoir déduire de ces calculs la connaissance des divers événements de la vie.

Les Chaldéens se servaient d'Ephémérides pour dresser leurs figures, et pour supputer les jours et les mois. Horace appelle ces supputations astronomiques *Babylonios numeros*.

(46) Le texte porte *ut melius, quidquid erit, pati*, locution grecque conforme au génie de notre langue: *pati* est ici pour *patiaris*.

(47) Consulte ta sagesse, *sapias*. Ce mot a la même force que ceux-ci: *sapienter utere horâ presentî*.

ODE XII.

(48) Cette ode est imitée de l'ode II, olymp. V, de 14.

l'indare. Horace, dans un enthousiasme poétique, consulte sa muse sur le choix du héros qui doit faire le sujet de ses chants. Il parcourt en conséquence tout ce qu'il y a de plus illustre parmi les hommes, les héros et les dieux; et finit par conclure que, comme Jupiter est le plus grand des dieux, Auguste est le plus grand des hommes. Cette ode est une des plus belles d'Horace, par la vigueur des pensées, la richesse des images, la noblesse des sentiments, les charmes et la rapidité du style.

(49) La plupart des poètes qui ont parlé d'Orphée, le représentent suivi des chênes qu'il rendait sensibles à l'harmonie de ses accents. On trouve dans le texte *Orphea*, accusatif grec de la troisième déclinaison des contractes.

(50) Dans cette grande idée que le poète nous donne de la divinité, il fait allusion à l'histoire de Saturne, qui trouva dans son fils Jupiter un dieu plus puissant que lui. L'adverbe de lieu *undè*, qui commence cette strophe, est pour *à quò*. Dacier prétend que cette particule a la même force, dans cette circonstance, que *namque* ou *quippe*: mais une semblable interprétation jetterait nécessairement de la langue dans une phrase remplie de pensées sublimes et énergiques.

(51) Paul Émile. Le poète appelle ce grand homme *prodigum vite*, parce qu'à la journée de Cannes, où Terentius Varron son collègue fut enveloppé dans le massacre de plus de quarante mille Romains, ce consul généreux aima mieux périr les armes à la main que de survivre à la honte de sa patrie.

(52) On trouve dans tous les manuscrits:

Et avitus apto
Cum lare fundus.

Cependant Bentley substitue *arcto* à *apto*. Cette correction

est tout à fait inutile, puisque *avitus fundus* indiquait chez les anciens Romains un héritage peu considérable. Nos aïeux, dit Cicéron, possédaient des terres de peu d'étendue: *antiquo more parva erat villa*. *Apto* joint à *lare*, signifie donc que la maison de Curius et celle de Camille, etc., répondaient au modique terrain qui constituait leur domaine.

(53) Dans les premiers jeux qu'Auguste fit célébrer en l'honneur de César, on vit briller au ciel, pendant sept jours, une étoile chevelue. Le peuple crut que c'était l'âme de César admise dans les cieus; et Auguste, pour le confirmer dans cette croyance, fit mettre d'abord une étoile sur toutes les statues de son père adoptif. C'est sans doute à cette étoile que le poète fait allusion.

ODE XIII.

(54) Plusieurs interprètes pensent qu'Horace s'adresse au vaisseau qui portait ses amis fugitifs après la bataille de Philippes. D'autres, et c'est le plus grand nombre, croient avec Quintilien, liv. 8, ch. 6, qu'il s'agit d'une allégorie adressée à la république. Voyez Sanadon, tome I, p. 148: il a écrit près de vingt pages sur cette ode.

(55) Le Pont, région de l'Asie Mineure, produisait les bois les plus estimés pour la construction des vaisseaux.

« (56) Triste jouet des vents acharnés sur tes mâts. »

Ces mots du texte *debes ludibrium* rappellent une tournure familière aux Grecs: *illi debere risum*, et *ludibrium*, à *Græcis dieuntur*, qui *ridendi et illudendi sint*.

(57) Les Cyclades sont ainsi appelées du grec *κύκλας*; cercle, parce que ces îles paraissent, en raison de leur proximité l'une de l'autre, former un cercle. Cette partie de la Méditerranée est extrêmement dangereuse par ses écueils multipliés: elle touche d'ailleurs à la Grèce où la guerre

civile avait pris naissance. Le poëte donne aux Cyclades l'épithète *nitentes*, parce que plusieurs de leurs rochers, qui sont de marbre blanc, jettent un tel éclat quand le soleil donne dessus, que les yeux en sont éblouis.

ODE XIV.

(58) Cette ode, comme l'observe très-judicieusement M. Daru, « est tout à fait dans le genre des cantates : et que dirions-nous si un commentateur voulait absolument « trouver une allégorie dans une cantate ? »

Cependant la plupart des interprètes prétendent que le poëte désigne Antoine sous le nom de Paris, et Cléopâtre sous celui d'Hélène. Ainsi, suivant eux, le projet d'Horace était de détacher Antoine de Cléopâtre, en lui remettant devant les yeux l'exemple de Paris. Mais quel rapport de comparaison entre Antoine et Paris, entre Hélène et Cléopâtre ?

(59) Le texte porte *celerem sequi*, pour *in te persequendo*, tournure grecque déjà expliquée.

ODE XV.

(60) Deux manuscrits fort anciens donnent pour inscription à cette ode : *Palinodia Gratidæ ad Tyndaridem, amicam* : Palinodie pour Gratidie, à ma maîtresse Tyndaris. D'où plusieurs traducteurs ont conclu, avec assez de vraisemblance, que les vers satyriques d'Horace avaient été faits contre la mère de Tyndaris. Comme cependant Jouvenci, Jean Bond, etc., ne font aucune mention de cette particularité, j'ai traduit l'ode dans le sens qu'elle présente naturellement.

(61) Prométhée. Dieu, dit Simonide, ayant formé les animaux et achevé l'homme, emprunta pour les femmes des propriétés de chaque animal. Aux unes, il donna l'inclination du pourceau, aux autres, celle du renard ; à celle-ci,

il donna la stupidité de l'âne, à celle-là, le caractère de la belette et de la jument ; il fit cette autre semblable aux singes, et donna les qualités des abeilles à celles qu'il voulut favoriser.

Horace a sans doute composé sur ce passage bien peu galant du poëte grec, cette addition à la fable de Prométhée.

(62) La particule inséparable *re* des Latins marque répétition comme opposition. Ainsi *recanto* du texte, qui signifie chanter de nouveau, peut aussi se prendre pour chanter des choses contraires, la palinodie ; ce que le verbe rétracter exprime littéralement.

ODE XVI.

(63) *Vitream* du texte forme une opposition frappante entre Pénélope et Circé. La première fut un modèle de constance et de fidélité : l'attachement de la seconde pour Ulysse fut fragile et de peu de durée.

(64) *Thyoneus* est un surnom donné à Bacchus, du grec *θυών*, fureur ; et cette épithète jointe à *Semeleius*, le fils de Sémélé, veut dire que, chez Horace, Bacchus ne sera point, comme Mars, animé par la colère.

ODE XVII.

(65) *Siccis* doit s'entendre de ceux qui ne boivent pas de vin, des abstèmes.

(66) Le verbe *crepare* signifie en général parler de quelque chose avec véhémence, soit en bonne, soit en mauvaise part. Ainsi, dans cette strophe, je l'ai traduit par se plaindre, et ensuite par invoquer. Il y a après *potius*, ellipse de *crepat*.

(67) Les Lapithes et les Centaures invités aux noces de Pirithoüs avec Hippodamie, ensanglantèrent la salle du

festin, à la suite d'une rixe excitée par les vapeurs du vin. Un grand nombre d'entr'eux périt dans cette querelle.

(68) Aux fêtes de Bacchus, on portait des images fort indécentes de ce dieu. Ces images étaient couvertes de feuillages que les Bacchantes ne tardaient pas à soulever. Tel est le sens de ces mots *sub divum rapiam*.

Quant à *quatiam*, Torrentius et Turnèbe lui donnent avec raison le sens de *proferre, excutere, propellere*; c'est-à-dire, enlever du temple les images du dieu.

(69) Mécène, après une longue maladie, était venu au théâtre; et le peuple, suivant son usage, lorsque quelqu'un lui était cher, avait fait éclater sa joie par des applaudissements réitérés. C'est ce témoignage toujours flatteur de la reconnaissance publique que le poète embellit de toutes les grâces de la poésie.

ODE XIX.

(70) L'épithète *intonsum* du texte fait allusion à la manière de peindre Apollon. Ce dieu était toujours représenté sous la figure d'un jeune homme éclatant de beauté. On ne lui donnait point de barbe, et ses cheveux flottaient sur ses épaules.

ODE XX.

« (71) Pur dans ses mœurs, fort de sa conscience. »

Le texte dit: *integer vitæ, scelerisque purus*, tournure empruntée des Grecs. Les Latins, pour les imiter, mettent souvent le génitif après certains adjectifs, au lieu de l'ablatif: *felix animi, fortunatus laboris*, etc.

(72) Les Syrthes dont parle Horace dans cette ode, ne sont pas ces sables mouvants, tantôt amoncélés, tantôt dispersés, et toujours dangereux pour les navigateurs; mais de

vastes plaines de sable que l'on rencontre en plusieurs endroits de l'Afrique.

(73) Les anciens croyaient que la zone torride était inhabitable; nous savons présentement le contraire. Non-seulement cette zone est habitée, mais la chaleur du jour y est encore heureusement tempérée par la fraîcheur des nuits.

ODE XXI.

(74) Horace console Virgile de la perte de Quintilius Varus, poète célèbre dont les ouvrages sont perdus. Varus était parent et intime ami de Virgile. Il règne dans cette ode une admirable effusion des plus doux sentiments de l'amitié.

Horace excelle surtout dans les tableaux qui intéressent la sensibilité; personne ne possédait plus à fond la science du cœur humain. D'abord il s'afflige avec Virgile, il veut que leur commune douleur soit sans bornes; et Melpomène seule peut lui inspirer des chants dignes de la perte de Quintilius. Peu à peu il insinue avec autant d'art que de ménagement l'imutilité des pleurs, lorsqu'il s'agit d'une loi générale pour tous les hommes, de la nécessité de mourir. Enfin, il se hasarde à lui présenter le seul remède qui puisse alléger les plus grands maux, la patience. C'est ainsi que, par degrés, l'homme prudent et sage, après être entré dans les sentiments de son ami tourmenté par le chagrin, l'amène plus sûrement aux siens propres.

(75) Suppléez à ces mots *non ita creditum*, pour former un sens complet, ceux-ci: *ut nunquam repeteretur*.

(76) Les anciens plaçaient le siège de l'âme dans le sang; telle est la raison de *sanguis* employé dans ce vers:

Non vanæ redeat sanguis imagini.

ODE XXII.

(77) Les Parthes fatigués de la tyrannie de leur roi Phraate, l'avaient chassé de ses états, et avaient élu en sa place Tiridate. Phraate, appuyé du secours des Scythes, chassa à son tour Tiridate, l'an 724 de la fondation de Rome.

(78) Le texte porte *sub Arcto*, l'Ourse, constellation septentrionale.

(79) Pimplée, fontaine consacrée aux Muses.

ODE XXIII.

« (80) Amis, restez les coudes sur la table. »

Et cubito remanete presso.

Idem est ac quietè ad mensam accumbere, non stare, non expedire manus, ut fit in rixâ.

Les Romains, du temps d'Horace, prenaient leurs repas, étendus sur des lits dont la table était entourée. Ils penchaient la tête sur la main gauche, et appuyaient le coude sur la table, de sorte que la droite seule leur servait pour boire et manger.

« (81) Que mon voisin me dise sa maîtresse. »

« Ce passage, dit Dacier, nous fournit un exemple remarquable de ce qui se pratiquait dans la débauche, de faire à dire à chacun des convies le nom de sa maîtresse. Celui qui le demandait s'obligeait à boire autant de fois qu'il y avait de lettres dans ce nom. »

ODE XXIV.

(82) Horace suppose qu'un navigateur aperçoit Architas étendu mort sur le rivage. Le philosophe pythagoricien le prie avec les plus vives instances d'accorder à son corps les

honneurs de la sépulture, et il avoue que la philosophie n'est point un préservatif contre la mort.

Dans cette pièce ou dialogue, qui ne tient en aucune manière du genre lyrique, il paraît que le poète ne s'est proposé d'autre but que d'inspirer du respect pour les funérailles, et de ridiculiser l'opinion des Pythagoriciens, qui regardaient ce devoir comme une vaine cérémonie, d'après le système de la métempsycose.

(83) Tithon, fils de Laomédon roi de Troie, tendrement aimé de l'Aurore, son épouse, avait obtenu par son moyen l'immortalité; mais cette déesse ayant oublié de demander qu'il ne vieillit pas, Tithon parvint à une telle décrépitude qu'elle se trouva réduite à le métamorphoser en cigale. D'autres disent, comme Horace, que n'ayant plus que le souffle il s'évapora dans les airs.

(84) Pythagore avait coutume de se citer lui-même comme une preuve de son opinion sur la métempsycose ou transmigration des âmes. Ayant vu à Argos, dans le temple de Junon, un bouclier que Ménélas y avait suspendu à son retour de la guerre de Troie; il l'arracha, prétendant qu'il lui avait appartenu lorsque, pendant cette guerre, il combattait contre les Grecs, sous le nom d'Euphorbe, fils de Panthous.

ODE XXV.

(85) Iccius, philosophe Stoïcien, se préparait à suivre Elius Gallus chargé d'une expédition contre les Arabes, qui ne s'exécuta que deux ans après, et qui ne réussit pas. Horace le plaisante fort agréablement sur son changement de profession.

Torrentius prétend qu'il faut lire *Iuius* et non *Iccius*. Ce commentateur allègue pour raison qu'il y avait à Rome la famille des Itiens; mais on connaissait aussi celle des Iciens: *gens Iccia*, dit Cicéron.

(86) Le texte porte *Socratican domum*, la famille de Socrate, c'est-à-dire l'école de Socrate, les philosophes qui avaient sa doctrine, les livres qui en traitaient... Panoetius, gouverneur de Scipion et de Lélius, était un célèbre philosophe Stoïcien qui avait composé un grand nombre d'ouvrages sur la doctrine de son maître.

ODE XXVI.

(87) Gnide, ville de l'île de Chypre, où Vénus avait un temple fameux. Il existait une autre ville du même nom dans la Doride, en Carie, contrée de l'Asie Mineure, où le culte de cette déesse était également en vigueur. Il paraît qu'Horace veut parler de la première.

ODE XXVII.

(88) L'an 726 de Rome, Auguste, après avoir pacifié tout l'empire, avait dédié à Apollon un temple bâti dans son palais du mont Palatin. Horace saisit cette occasion pour concourir à l'objet de la solennité par des vers où respirent une aimable philosophie, et cette sage modération qui forma toujours la base de sa conduite.

(89) *Culullus*, grande coupe, diminutif de *culeus*, grande outre de vin. Ces outres contenaient vingt amphores.

(90) Il est ici question de la mer Atlantique, partie de l'Océan ainsi nommée parce qu'elle confine au mont Atlas. Cette mer s'étend le long des côtes de la Mauritanie et de la Lybie inférieure, jusque vers la ligne.

ODE XXVIII.

(91) *Barbite* du texte est un mot emprunté du grec *βάρβις*, luth, lyre, basse de viole.

(92) Alcée, poète grec de la ville de Metelin, dans l'île de Lesbos. On lui attribue l'invention des vers lyriques

appelés de son nom Alcaïques. Il y avait eu cependant avant lui des poètes lyriques, mais il les surpasse tous par l'énergie du style, la vigueur des pensées, et la fécondité de son génie. Alcée est le grand modèle qu'Horace s'était proposé d'imiter. Aussi ne manque-t-il pas d'en faire un éloge pompeux toutes les fois que l'occasion s'en présente. Alcée ne s'est pas moins illustré par ses exploits militaires, qui le rendirent redoutable tantôt aux Athéniens, tantôt aux tyrans de Lesbos. Pittacus, qui opprimait Mitylène ou Metelin, sa patrie, en fut chassé par les armes victorieuses de ce poète guerrier.

ODE XXIX.

(93) Cette ode, quoi qu'en disent plusieurs interprètes, n'est qu'une feinte palinodie. Horace, pressé sans doute par les Stoïciens, feint de se rendre à leurs raisonnements, et de reconnaître la providence à l'occasion d'un coup de tonnerre qui s'est fait entendre par un temps sercin. Les trois premières strophes sont une ironie continue que la quatrième ne tarde pas à faire apercevoir, lorsqu'on examine le ton sérieux du poète, et la faiblesse des raisons qu'il avance pour se désabuser. Tel est le sentiment de Blondel, de Dacier et de Sanadon. M. Binet est du même avis, et je l'ai suivi sans balancer.

(94) J'adopte la version de Jouvenci et de Jean Bond. Heinsius et Bentley prétendent qu'il faut lire *relectos* pour *relictos*. Voyez comme Sanadon, liv. I, p. 289, défend cette opinion.

ODE XXX.

(95) L'an 720 de Rome, Auguste avait levé une armée pour soumettre les Bretons révoltés. Déjà il était en Gaule, lorsque des ambassadeurs de cette nation vinrent lui demander la paix. Horace composa cette belle ode au moment

du départ de l'empereur, pour recommander à la fortune, César et son armée.

(96) Les Latins donnaient l'épithète de *præsentes* aux dieux qui pouvaient, à l'heure même, exaucer les vœux qu'on leur adressait.

(97) Il y a dans le texte une synecdoque de la partie pour le tout : *mortale corpus*, un corps mortel, pour l'homme.

(98) La fortune avait un temple fameux à Antium, ville maritime du Latium. On la représentait chauve, excepté sur le dessus de la tête, avec des pieds ailés posés sur un globe. L'espérance et la Fidélité étaient placées derrière elle, mais la cruelle Nécessité ou le Sort, dont il est ici question, la précédait. La Nécessité tenait d'une main de gros clous et des coins; de l'autre, un croc et du plomb fondu. Cette allégorie est facile à saisir. Les gros clous indiquent la force de ceux que la fortune favorise, les coins montrent qu'il n'y a rien de si ferme qu'elle ne puisse ébranler et renverser; le croc, qu'il n'y a rien de si séparé qu'elle ne puisse réunir; le plomb fondu, en un mot, que ceux qu'elle rejette ne sont pas moins tourmentés que les malheureux à qui les tyrans faisaient verser du plomb fondu dans la bouche.

(99) On lit dans le texte *ferre jugum pariter dolosi*, également trompeurs lorsqu'il s'agit de porter le joug; c'est-à-dire que les prétendus amis, uniquement attachés à la fortune et non à la personne, nous trompent dans la prospérité comme dans l'adversité : dans la prospérité, puisque l'or seul les attire; dans l'adversité, puisque nous espérons en vain qu'ils la partageront avec nous.

(100) Horace parle ici de la guerre civile qui avait éclaté, douze ans auparavant, entre Jules César et le grand Pompée.

(101) *Diffringere* signifie également détruire, changer,

refaire. Comme il s'agit de glaives, la véritable expression est *reforger*.

ODE XXXI.

(102) *Rex*, qui vient de *Rego*, se prend souvent en latin dans le sens de maître, gouverneur, précepteur.

(103) Les prêtres Saliens célébraient, à des jours fixés, des danses en l'honneur du dieu Mars, et frappaient trois fois du pied la terre, avec une extrême agilité. On les nommait Saliens à *saliendo*, de *salire*, sauter.

ODE XXXII.

(104) La mort de Cléopâtre, reine d'Égypte, vaincue par Auguste dans un combat naval, avait terminé la guerre entre ce prince et le triumvir Marc Antoine, amant de Cléopâtre.

Le poète chante le triomphe du vainqueur, et invite les Romains à se réjouir d'un succès si inespéré.

« Le caractère de la reine d'Égypte, dit Sanadon, est un « morceau achevé. Sa mort tragique est représentée avec les « couleurs les plus vives et les plus naturelles. Toutes les « passions de cette princesse sont dans le mouvement le « plus violent; son ambition est une ivresse, son amour une « fureur, son courage un désespoir. Vous diriez que tous les « transports qui l'agitent sont passés dans l'âme du poète, « tant il y a de noblesse dans ses pensées, de hardiesse dans « ses figures, d'énergie dans ses expressions. Ce n'est point « exagérer que de dire qu'il a réuni dans cette ode le pathé- « tique de la tragédie, et le sublime de la poésie lyrique. »

(105) Les festins des prêtres Saliens étaient passés en proverbe pour leur magnificence. Tel est le sens du mot *salia-ribus*, que j'ai rendu par l'adjectif somptueux.

(106) Il était d'usage à Rome, dans les grands événements, de remercier les dieux par des fêtes publiques. On dressait en conséquence des tables dans les temples, et on les

couvrait de mets exquis. Des lits étaient placés autour de ces tables, avec des coussins, pour y déposer les statues des dieux.

« (107) Sur son ambition mesurant son espoir. »

Le texte porte *quidlibet impotens sperare* dont la construction est, en ajoutant quelques mots elliptiques, *ita impotens sui, ut quidlibet sperare auderet*. *Impotens* caractérise bien cette funeste passion de l'ambition qui maîtrise, plus que toutes les autres, l'âme de ceux qu'elle a subjugués.

(108) « Cléopâtre s'enfuit, dit Dacier, avec soixante de ses vaisseaux : ainsi Horace se trompe, ou c'est à dessein qu'il s'exprime ainsi. »

Sanadon répond à cette observation :

« Cléopâtre s'enfuit, il est vrai, avec soixante vaisseaux, mais aucun de ceux-ci n'avait donné dans l'action; Horace parle seulement de ceux qui avaient combattu. »

Ce dernier sentiment est d'autant plus admissible que le poète, douze vers après, parle de la flotte de Cléopâtre : or un vaisseau seul ne compose point une flotte.

« (109) Et du Maréotique absorbe la fumée. »

Le vin de Marea ou de Maréotis, au-dessous d'Alexandrie, en Egypte, était très-renommé.

ODE XXXIII.

(110) *Phylira* désigne l'écorce intérieure et la plus déliée du tilleul. Les anciens en formaient des bandelettes dont ils entrelaçaient leurs couronnes de fleurs.

(111) *Mitte* du texte est pour *omite*. C'est le simple pour le composé.

Cette petite chanson finit par un trait de plaisanterie fort agréable. Les grands maîtres se décèlent même dans les bluettes qui échappent à leur imagination.

LIVRE SECOND.

ODE I.

(1) Asinius Pollion, homme aussi illustre par ses exploits militaires que par ses vastes connaissances dans les lettres, était tout à la fois grand orateur, célèbre historien, et bon poète tragique. C'est de lui dont Virgile dit :

Pollio et ipse facit nova carmina :

Il avait entrepris l'histoire des guerres civiles, et cet ouvrage était déjà fort avancé lorsqu'Horace lui adressa cette ode, pour l'engager à interrompre un travail aussi important jusqu'à ce que l'empire étant devenu plus calme par son organe, Pollion pût sans danger le rendre public.

(2) La haine survenue entre César et Pompée, dont l'un ne voulait point d'égal, et l'autre ne pouvait souffrir de maître, fut la source de toutes les dissensions qui agitèrent alors la république.

(3) Le texte porte *Gravesque*

Principum amicitias.

Entendez cette expression de la ligue formée entre César, Pompée et Crassus, qui devait entraîner à sa suite les plus funestes résultats. Lisez Florus, liv. IV, chap. 2, 3 et suivants.

(4) Il était dangereux, au temps où cette ode fut composée, de tracer des tableaux dont la peinture éloquente eût sans doute réveillé des haines mal assoupies. Tel est le sens de la métaphore. *Incedis per ignes*

Suppositos cineri doloso.

couvrait de mets exquis. Des lits étaient placés autour de ces tables, avec des coussins, pour y déposer les statues des dieux.

« (107) Sur son ambition mesurant son espoir. »

Le texte porte *quidlibet impotens sperare* dont la construction est, en ajoutant quelques mots elliptiques, *ita impotens sui, ut quidlibet sperare auderet*. *Impotens* caractérise bien cette funeste passion de l'ambition qui maîtrise, plus que toutes les autres, l'âme de ceux qu'elle a subjugués.

(108) « Cléopâtre s'enfuit, dit Dacier, avec soixante de ses vaisseaux : ainsi Horace se trompe, ou c'est à dessein qu'il s'exprime ainsi. »

Sanadon répond à cette observation :

« Cléopâtre s'enfuit, il est vrai, avec soixante vaisseaux, mais aucun de ceux-ci n'avait donné dans l'action; Horace parle seulement de ceux qui avaient combattu. »

Ce dernier sentiment est d'autant plus admissible que le poète, douze vers après, parle de la flotte de Cléopâtre : or un vaisseau seul ne compose point une flotte.

« (109) Et du Maréotique absorbe la fumée. »

Le vin de Marea ou de Maréotis, au-dessous d'Alexandrie, en Egypte, était très-renommé.

ODE XXXIII.

(110) *Phylira* désigne l'écorce intérieure et la plus déliée du tilleul. Les anciens en formaient des bandelettes dont ils entrelaçaient leurs couronnes de fleurs.

(111) *Mitte* du texte est pour *omite*. C'est le simple pour le composé.

Cette petite chanson finit par un trait de plaisanterie fort agréable. Les grands maîtres se décèlent même dans les bluettes qui échappent à leur imagination.

LIVRE SECOND.

ODE I.

(1) Asinius Pollion, homme aussi illustre par ses exploits militaires que par ses vastes connaissances dans les lettres, était tout à la fois grand orateur, célèbre historien, et bon poète tragique. C'est de lui dont Virgile dit :

Pollio et ipse facit nova carmina :

Il avait entrepris l'histoire des guerres civiles, et cet ouvrage était déjà fort avancé lorsqu'Horace lui adressa cette ode, pour l'engager à interrompre un travail aussi important jusqu'à ce que l'empire étant devenu plus calme par son organe, Pollion pût sans danger le rendre public.

(2) La haine survenue entre César et Pompée, dont l'un ne voulait point d'égal, et l'autre ne pouvait souffrir de maître, fut la source de toutes les dissensions qui agitèrent alors la république.

(3) Le texte porte *Gravesque*

Principum amicitias.

Entendez cette expression de la ligue formée entre César, Pompée et Crassus, qui devait entraîner à sa suite les plus funestes résultats. Lisez Florus, liv. IV, chap. 2, 3 et suivants.

(4) Il était dangereux, au temps où cette ode fut composée, de tracer des tableaux dont la peinture éloquente eût sans doute réveillé des haines mal assoupies. Tel est le sens de la métaphore. *Incedis per ignes*

Suppositos cineri doloso.

Alea du second vers de cette strophe est, à proprement parler, le jeu de dés dont la chance est tout à la fois dangereuse et incertaine. Cette expression s'emploie aussi dans les auteurs latins, pour désigner toute espèce d'événement qui dépend du hasard.

(5) Le cothurne, espèce de brodequin élevé, chaussures particulière aux acteurs de la tragédie, chez les anciens. Sophocle, célèbre poète tragique, est l'inventeur du cothurne. Telle est la raison de l'épithète *Cecropio*, qui est la même chose que *Atheniensi*. En effet, Sophocle était né à Athènes, et cette ville avait eu pour premier roi Cécrops.

J'ai suivi dans cette strophe l'interprétation de Dacier, de Jouvenci et de Duhamel. Elle me paraît d'autant plus vraisemblable que Pollion, qui jouissait du plus grand crédit dans le sénat, et d'une faveur non équivoque auprès d'Auguste, était consul lorsque cette ode fut composée. J'ai fait rapporter, en conséquence, au soin des affaires publiques, *ubi publicas res ordinariis*.

(6) Jugurtha, roi de Numidie, en Afrique, fit, pendant plusieurs années, une guerre sanglante contre Métellus et Marius. Trahi enfin par son beau-père Bocchus roi de Mauritanie, chez lequel il s'était réfugié, ce prince fut livré entre les mains de Marius qui l'emmena captif à Rome où il orna son char de triomphe, et où il mourut quelques temps après, l'an 648 de la république.

(7) On lit dans le texte *neniae*. Ce mot, qui vient de l'hébreu, indique les chants lugubres des pleureuses qui suivaient un cortège funèbre. Par extension il signifie élégie, et, par catachrèse d'abus, on l'a aussi appliqué aux chansons badines.

Simonide qu'Horace nomme la muse de Céos, était natif de cette île située sur la mer Egée. Outre ses odes et ses élégies, il avait composé certains vers appelés *épigrammes*, thérèni,

plaintes, lamentations, en raison de la tristesse des sujets qu'il y traitait.

ODE II.

(8) Salluste (Crispe), petit neveu de l'historien, était un courtisan philosophe, qui savait allier le luxe le plus délicat avec le soin des plus grandes affaires.

(9) Proculcius, chevalier romain et beau-frère de Mécène. Auguste ayant dépouillé de leur patrimoine ses deux frères Terentius et Licinius qui avaient porté les armes contre lui, Proculcius partagea ses biens avec eux.

(10) Les Carthaginois avaient fondé en Espagne une nouvelle Carthage qui subsiste encore aujourd'hui, sous le nom de Carthagène.

(11) Ce Phraate est le même dont nous avons parlé note 77 du premier livre. Horace ne le regarde pas comme heureux, quoiqu'il eût recouvré le trône de ses pères. Un monstre qui avait fait périr son propre père, trente frères, et son fils aîné, pouvait-il jouir du bonheur?

Le texte porte *Cyri solio*, sur le trône de Cyrus, parce que les Romains regardaient l'empire des Parthes comme la continuation de celui des Perses, auxquels ils avaient succédé.

(12) *Oculo irretorto*, c'est-à-dire, *non retorquens oculos*, ne regardant pas d'un œil oblique, de travers, comme font les envieux. L'épithète *inflexible* de la traduction est littéralement conforme au sens de l'auteur.

ODE III.

(13) Dacier prétend qu'il est ici question de Dellius l'historien, confident et favori d'Antoine, et amant secret de Cléopâtre. Mais Horace aurait-il adressé une ode aussi belle, et remplie de pensées les plus philosophiques, à un homme

flétri par ses mœurs. Tel est le sentiment de Rodeille, p. 79 de son Horace *ad usum delphini*.

La première strophe de cette ode est d'une grande beauté, et la morale qu'elle renferme convient à tous les hommes.

(14) Le texte porte *interiore noté*, c'est-à-dire du vin vient
 « A mesure que l'on encavait, dit Sanadon, le plus vieux
 « se trouvait le plus enfoncé dans le cellier; et les Romains
 « marquaient sur leurs tonneaux le terroir où le vin avait été
 « cueilli, et l'année qu'il avait été fait. On peut encore en-
 « tendre cette expression du vin de réserve, du vin mis à
 « part pour sa bonté, mais de quelque manière qu'on la
 « traduise, le poète a voulu marquer d'excellent vin. »

« (15) Où l'on de que retient un canal tortueux,
 « S'empresse d'échapper fugitive et légère. »

Trepidare du texte signifie proprement s'agiter avec bruit. Cette expression convient bien aux eaux d'une source que des cailloux arrêtent continuellement dans son cours.

(16) Inachus, premier roi d'Argos, dans le Péloponèse. Il vivait environ deux mille ans avant J.-C. Sa fille Io est célèbre dans les poètes. C'est la même que l'Isis des Egyptiens.

ODE IV.

(17) Septime, chevalier romain, et intime ami d'Horace dont il voulait suivre la fortune, sans que rien fût capable de l'en séparer. Le poète, toujours fidèle à ses principes de modération, déclare à son ami que, libre de toute ambition, il veut couler doucement le reste de ses jours à Tivoli, ou dans le domaine de Septime, aux environs de Tarente.

(18) Phalante, Lacédémonien, bâtit la ville de Tarente, l'an 55 de la fondation de Rome.

(19) Le mont Hymette, proche d'Athènes, était surtout renommé pour la saveur du miel que l'on y recueillait.

δ' Ἰμμήτος ἐν μέλι ἀριστον ποιῆς, dit Strabon, liv. IX : le mont Hymette produit un miel excellent.

ODE V.

(20) Cette ode est un élan subit de la plus pure et de la plus tendre amitié. Il y règne, du commencement jusqu'à la fin, ce ton d'aisance, cette gaieté franche et naturelle que nous inspire la présence inattendue d'un ami absent depuis nombre d'années. Qu'il est agréable de se rappeler alors, avec le poète, les plaisirs que l'on a goûtés ensemble; et les périls que l'on a partagés.

(21) Quelques interprètes ont prétendu que Mécène était ici désigné sous le nom de Mercure, mais il est bien plus naturel de considérer que Mercure étant le dieu des sciences et le protecteur des savants, le poète ne devait point balancer à lui attribuer sa conservation. L'ingénuité d'Horace, dans l'aveu de sa lâcheté à la bataille de Philippes, lorsqu'effrayé du danger qui le menaçait, il jeta son bouclier et prit la fuite, ne permet pas de supposer d'autre sens à *Mercurius celer*. Horace fuit; et dans sa fuite il est protégé par l'agile Mercure qui le soustrait aux fureurs de Bellone, à la faveur d'un nuage. Tout cela entre parfaitement dans la pensée d'un poète peu brave et qui avoue son peu de courage. Bonne foi remarquable qui a fait dire à M. de Tourneil : « après la bravoure, je ne sais rien de plus brave que l'aveu de la poltronnerie. »

« (22) De mes lauriers que l'ombre tutélaire. »

Le latin dit *lauri* : c'est le singulier pour le pluriel, le distributif pour le collectif. Peut-être aussi, comme le pensent plusieurs commentateurs, *lauri* a-t-il un double sens, et se rapporte-t-il à un des lauriers du jardin d'Horace, ou même à Mécène qui, semblable à un laurier salulaire, avait garanti le poète de la foudre, c'est-à-dire, de la colère d'Auguste.

« (23) Dans ce festin, quel roi Vénus nous donne? »

On appelait Vénus le coup le plus heureux des osselets. Ce coup arrivait lorsque toutes les faces des osselets étaient différentes. Voyez note 26 du premier livre.

ODE VI.

(24) Nestor, roi de Pylos, ville de l'Elide, vécut trois âges d'homme, c'est-à-dire quatre-vingt-dix ans. *Ætas*, dans les auteurs latins, se prend pour l'âge d'un homme fait.

(25) Cassandre et Polyxène. Le destin de Troie était attaché à la vie de Troïle, fils de Priam, que le fier Achille immola à la fleur de son âge.

(26) Il y a dans le texte *Desine mollium tandem querularum*. Les Grecs construisent avec le génitif les verbes qui ont la signification de finir, cesser, etc. Horace a imité cette tournure.

ODE VII.

(27) Les manuscrits les plus estimés le nomment Licinius Varron Muréna. Il était frère de Proculéius, et beau-frère de Mécène qui avait épousé sa sœur Térencia. Ce jeune homme, d'un caractère ardent et ambitieux, incapable de soutenir la bonne comme la mauvaise fortune, avait grand besoin des sages conseils d'Horace; mais il n'en profita point. Ayant trempé dans une nouvelle conjuration contre Auguste, il fut banni, et ensuite condamné à mort.

Cette ode commence par une métaphore très-juste, dont le poète fait une heureuse application dans la seconde strophe:

Auream quisquis mediocritatem, etc.

La troisième strophe est remarquable par une double et superbe comparaison prise des vents et de la foudre. Le poète

en profite pour donner à Licinius d'excellents préceptes de morale.

Ces belles expressions

. *Feriantque summos*
Fulmina montes :

forment une sentence que l'on ne manque pas de citer dans l'occasion.

(28) Comparaison empruntée des voiles d'un vaisseau. Les matelots plient les voiles même lorsque le vent est favorable, pour peu qu'il devienne plus rapide. Horace fait ainsi entendre à Licinius qu'il faut savoir se modérer dans la prospérité, et ne pas trop se fier aux faveurs inconstantes de la fortune.

ODE VIII.

(29) Le texte porte *minorem animum æternis consiliis*: ta pensée trop faible pour concevoir d'éternels projets.

En effet, la vie est courte, et la mort ne tarde pas à détruire tous les projets de fortune et d'aisance que forment les hommes.

(30) Bacchus, surnommé *Evius*, de deux mots grecs *eu*, bien, courage, et *vi*, mon fils. Les poètes prétendent que Jupiter adressa ces paroles à Bacchus, lorsque ce dieu, métamorphosé en lion, précipitait les géants du haut de l'Olympe.

ODE IX.

(31) Mécène avait engagé Horace à composer l'histoire des conquêtes du peuple romain, et surtout celle des exploits d'Auguste. Le poète s'en excuse d'une manière infiniment flatteuse pour son protecteur, et se borne à chanter la beauté, les grâces et l'esprit de Lycimnie ou plutôt Licinie, autrement Térencia, épouse de Mécène, et sœur de Proculéius. Quelques interprètes ont prétendu que Lycimnie

était la maîtresse et non l'épouse du favori d'Auguste, mais le ton de décence et d'aimable galanterie qui règne dans cette charmante ode, prouve évidemment le contraire.

(32) Numance, ville d'Espagne, soutint avec opiniâtreté, pendant plus de huit années, un siège mémorable contre les armées romaines. Elle succomba enfin sous les efforts du second Africain qui la fit raser jusqu'aux fondements. Horace donne à cette ville l'épithète de *fera*, cruelle, parce que tous ses habitants aimèrent mieux périr volontairement par le feu, le fer et le poison, que de subir le joug des vainqueurs.

(33) Les Lapithes, peuple de la Thessalie. Voyez note 67 du premier livre.

(34) Le texte dit *pedestribus historiis*. La prose est appelée *pedestris*, parce que, quoiqu'elle soit susceptible de nombre et d'harmonie, ce nombre, cependant, et cette harmonie ne sont pas aussi cadencés que dans les vers. Ainsi les Grecs appelaient *ἱστορίων λόγον*, une histoire, un discours en prose.

(35) On trouve dans le texte *lucidum* pour *lucidé*; c'est une imitation des Grecs, qui emploient comme adverbess neutres des adjectifs. Les Latins ont dit, à leur exemple, *torva* ou *transversa tuens*, pour *torvé* et *transversé*.

ODE X.

(36) L'ardente imagination des poètes les rend en général plus sensibles que les autres hommes, aux diverses impressions de crainte, de plaisir et de peine. De là des objets peu susceptibles en apparence des couleurs de la poésie, empruntent de leur génie, cette touche vigoureuse qui agrandit les moindres détails, et commande l'attention par l'intérêt qu'ils savent y répandre. A plus forte raison, s'il s'agit d'un danger réel et imminent, avec quelle énergie le poète, vivement ému, en retrace les plus légères circonstances! avec

quel art sublime il communique au lecteur les douloureuses sensations qu'il a lui-même éprouvées.

Ainsi, à l'occasion de la chute d'un arbre qui avait failli écraser Horace, le poète se répand en imprécations pleines de véhémence. C'est un arbre maudit, planté, dans un jour funeste, par une main déjà habituée aux plus horribles forfaits. Cet arbre est l'opprobre du hameau, sa destinée est d'être le fléau de la postérité : ce n'est pas tout, le scélérat qui l'a planté avait broyé depuis long-temps tous les poisons de la Colchide.

Voilà des idées vraiment poétiques, inspirées par le sentiment naturel de sa propre conservation : voilà comme tout prend un grand caractère sous le pinceau d'un peintre habile. Mais comme les violents mouvements de l'âme sont de leur nature peu durables, Horace termine ces imprécations par des réflexions saines et judicieuses, sur la masse des dangers qui environnent sans cesse les faibles mortels; et la chute d'un vieil arbre, qui vient d'échauffer sa bile, nous a valu l'admirable digression sur Sapho et sur Alcée, et la riche description des monstres des enfers charmés par leurs accents.

Quelques commentateurs ont blâmé cet écart poétique; mais ont-ils oublié ce vers de Boileau sur la nature de l'ode?

« Chez elle un beau désordre est un effet de l'art. »

(37) Les Romains appelaient *nefastos dies*, certains jours qui n'étaient pas jours de fête, et pendant lesquels le barreau était fermé. La superstition ne tarda pas à donner le même nom aux jours funestes, *dies atros*, jours marqués par quelque calamité publique; et comme ils se trouvaient du nombre de ceux que l'on appelait *nefasti*, ce dernier terme servit également à désigner des jours malheureux.

(38) La Colchide, région de l'Asie Mineure, proche le

royaume du Pont. Elle était extrêmement fertile en plantes vénéneuses.

« (39) Contre tous les dangers qu'un mortel est peu sage! »

*Quid quisque vitet, nunquam homini satis
Cautum est, in horas.*

Pensée vraie et énergiquement développée. *Cautum est, pour provisum est; in horas, pour singulis horis.*

(40) Le Bosphore. Ce mot indique en général tout détroit resserré que les vaisseaux ne peuvent aisément traverser. Il est ici question du bosphore entre la mer Egée et la Propontide, appelé l'Hellespont. C'est aujourd'hui le détroit de Gallipoli, où se trouvent Seste et Abydos.

Il y a deux autres bosphores célèbres. Le bosphore de Thrace (détroit de Constantinople, ou canal de la mer Noire), et le bosphore Cimmerien (détroit de Caffa), qui joint le Pont-Euxin aux Palus-Méotides.

Bosphore vient du grec *βῶς*, *βίος*, bœuf, et *πόσις*, passage, parce que les flots comprimés dans ces sortes de détroits, semblent faire entendre le mugissement des bœufs.

(41) Sapho, de Mytilène ou Métélin, capitale de l'île de Lesbos, vivait environ 600 ans avant J.-C. Elle aimait éperdument le jeune Phaon, et ne pouvant parvenir à s'en faire aimer, elle se précipita, de désespoir, du rocher de Leucade dans la mer. Il nous reste de Sapho, surnommée avec raison la dixième Muse, une hymne à Vénus et une ode adressée à une jeune fille. On joint ordinairement ces deux charmantes pièces, ainsi que les vers d'Alcée, à la suite des poésies lyriques d'Anacréon. Les anciens Scholiastes nous ont aussi conservé quelques fragments des œuvres de cette fille célèbre par son génie poétique.

La malignité a voulu flétrir les mœurs de Sapho. Elle

composa quelques ouvrages pour se plaindre d'une semblable injustice; et il est très-vraisemblable, comme le pense madame Dacier, que ce sont ces mêmes plaintes qu'Horace dit avoir entendues dans les enfers.

(42) Alcée. Voyez note 92 du premier livre.

(43) On lit dans le texte *dulci laborum decipitur sono*: c'est un hellénisme. Le verbe *tromper*, chez les Grecs, se prend pour *oublier*, et se construit avec le génitif.

ODE XI.

(44) Géryon régnait, disent les uns, sur les trois îles Baléares, Majorque, Minorque et Ivica; d'autres le font roi d'une île appelée *Tricarenia*, sur les bords du Pont-Euxin: or *τρίκαρπιος* en grec veut dire un homme qui a trois têtes, ou un habitant de Tricarène. Cette ambiguïté, dit Dacier, a sans doute donné lieu à la fable de Géryon *tricornis*, Géryon à trois corps. Hercule tua ce prince, et emmena ses bœufs en Italie.

Titye est ce géant dont parle Virgile, *Enéide*, liv. VI, vers 595.

Nec non et Tytton terræ omnipotentis abunnum, etc.

(45) Les Bélides ou Danaïdes, filles de Danaüs, roi d'Argos, et fils de Bélus, roi d'Egypte. Voyez la note 41 du livre III.

(46) On suspendait à Rome, aux portes de ceux qui venaient de mourir, des branches de cyprès, et ce même bois servait à brûler les cadavres.

ODE XII.

(47) Le texte porte *omnis copia narium*: id est, *opes ac divitiæ narium, nempe flores qui nares juvant, beatique; unde jure dici possunt à poetis narium divitiæ.*

ODE XIII.

(48) Vander Beken prétend qu'Horace composa cette belle ode à la suite d'une résolution manifestée par Auguste, en 724, d'abdiquer l'empire, pour jouir d'une vie paisible. Sanadon est d'un avis contraire. Quoi qu'il en soit, le poëte s'applique à prouver le bonheur du véritable sage, qui goûte seul cette tranquillité de l'âme si désirée de tous les hommes, et que leurs passions éloignent comme de concert. On peut ajouter que la sagesse humaine ne peut rien produire de plus raisonnable que les principes de morale qui distinguent cette ode.

(49) Les consuls romains étaient précédés de douze licteurs qui écartaient la foule pour leur laisser la voie libre. On nommait ces officiers licteurs à *ligando*, parce qu'ils attachaient les criminels à un poteau.

(50) Le poëte fait ici mention du sel pour deux raisons : d'abord, parce qu'il était en vénération chez les anciens, puisque la table devenait sacrée, dit Arnobe, dès qu'on y plaçait une salière et les simulacres des dieux Lares; ensuite parce que le sel désigne la frugalité.

La salière peut aussi se prendre, dans cette circonstance, pour toute espèce d'ustensiles de table. Dans ce cas, c'est une synecdoque de la partie pour le tout.

(51) Tifbon, fils du roi Laomédon, et mari de l'Aurore. Voyez note 83 du premier livre.

(52) *Murex*, espèce d'huître que l'on ne connaît plus aujourd'hui. Son sang, ou un certain suc qu'elle avait dans le gosier, servait à composer cette pourpre si précieuse dans laquelle on teignait la laine. Les hommes riches attachaient une sorte de magnificence à faire tremper deux fois dans cette même teinture les étoffes destinées à leur servir

d'habits. De là l'expression *bis tinctas* d'Horace, et ailleurs *iteratas lanas*.

ODE XIV.

(53) Le sentiment est la vraie logique du cœur; et le poëte, par ces expressions hyperboliques mais touchantes de l'amitié, calmait au moins les inquiétudes de Mécène. Quelles que soient nos craintes et nos alarmes, elles nous semblent plus supportables lorsqu'un véritable ami se dispose à les partager, et que nous sommes d'ailleurs convaincus de sa sincérité.

(54) La Chimère, monstre fabuleux qui vomissait des flammes, *ἄψυρ κίμυρα*, dit Pindare, et qui fut tué par Belérophon.

ODE XV.

(55) Cette ode, purement morale, est remarquable par la solidité des pensées, la chaleur du style et la richesse des images. Il est impossible de combattre le luxe et l'avarice avec des armes plus puissantes.

Dans quelques manuscrits, dit Dacier, elle a pour titre *Varo* à Varus, et sur cela, Torrentius a cru qu'elle était adressée au même Quintilius Varus dont il est question dans l'ode 21 du premier livre..... Il y a de l'apparence que quelque savant avait mis pour inscription : *Avaro* à l'avarice; et que, la première lettre de ce mot ayant été effacée par le temps, ou mal séparée par les copistes, et oubliée dans la suite; enfin, il n'est resté que *Varo*, ce qui a donné lieu à l'opinion de Torrentius.

(56) Attale. Voyez note 4 du premier livre.

(57) Métaphore empruntée des métaux dont les veines sont plus ou moins riches, plus ou moins abondantes. Horace ne fait point ici preuve de modestie; mais il était poëte, et le génie chez lui excuse l'amour-propre.

(58) Jusqu'ici, le poëte a semblé confondre le riche avec le pauvre, en fixant leur dernière demeure dans les enfers. Il établit maintenant cette distinction entre l'un et l'autre. La mort est pour le pauvre la cessation de ses maux; pour le riche, au contraire, elle est le terme de ses plaisirs.

ODE XVI.

(59) Le Dithyrambe est un poëme consacré à Bacchus. L'enthousiasme, le désordre, l'inégalité des mesures caractérisaient ce genre de poésie. Le mot Dithyrambe est formé du grec *δίς*, deux fois, et *θύρα*, porte. Ce nom fut donné à Bacchus, parce que sorti des flancs de Sémélé, il passa dans la cuisse de Jupiter, d'où il fut mis au jour pour la seconde fois. C'est pour cela que les Latins l'appellent *bimater*. Jouvenci dérive Dithyrambe de *δίς*, deux fois, et *επιαύω*, triomphe; retranchement fait du *σ* de *δίς*, et en transposant l'*i* de *επιαύω*, changé en *v*. C'est une allusion au double triomphe de ce dieu en Europe et en Asie.

(60) Le poëte craint d'avoir offensé Bacchus, et lui demande pardon de sa témérité. Quelques divinités, comme Diane, Bacchus, les Nymphes, etc., livraient à une fureur subite ceux qui avaient le malheur de les apercevoir. C'est donc pour se soustraire à la colère de Bacchus, c'est pour éviter les coups de son thyrsé, qu'Horace va lui donner les éloges les plus flatteurs.

(61) Ce thyrsé, que les poëtes mettent dans les mains de Bacchus, était une demi-pique ornée de feuilles de lierre et de pampre, entrelassées en forme de bandelettes.

(62) Vénus, disent les poëtes, avait fait présent à Ariadne, fille de Minos et de Pasiphaë, d'une couronne d'or enrichie de neuf diamants, et fabriquée par Vulcain. C'est cette couronne, désignée dans le texte par le mot *honorem*, que Bacchus plaça au ciel pour immortaliser ses amours.

(63) Penthée, roi de Thèbes, fut massacré par sa propre mère que Bacchus avait rendue furieuse; et son palais fut renversé de fond en comble. Ainsi le dieu punit ce prince qui avait méconnu sa divinité.

(64) Lycurgue, roi de Thrace, avait, dit Apollodore, chassé Bacchus de ses états, et fait les bacchantes prisonnières. Le dieu, pour s'en venger, le livra à une telle fureur qu'il tua son fils Dryas, et se coupa toutes les extrémités du corps. Ses sujets, indignés, le firent dévorer par ses propres chevaux.

Voici comme Hyginus raconte la catastrophe de ce prince : « Lycurgue, pour empêcher les Thraces de s'enivrer, avait fait arracher toutes les vignes de son royaume; « Bacchus irrité de cette audace, le rendit aveugle et furieux. »

(65) On lit dans le texte *Bistonidum*. Le surnom de Bistonides, peuples de Thrace, se donnait aux Bacchantes, comme celui de Thyades et de Ménades. Ces deux derniers viennent du grec *θύρα*, *θύρας*, racine, *θύω*, j'immole, je suis en fureur, je m'éclance; et *Μανία*, *μανία*, insensée, racine *μανίωμαι*, je suis en démence.

(66) Les poëtes donnent des cornes à Bacchus parce que le vin rend les hommes robustes et guerriers; ou, comme le veulent quelques interprètes, parce que Bacchus attela le premier des bœufs au joug de la charrue.

ODE XVII.

(67) Les arts et les sciences étaient en vigueur dans l'Espagne et les Gaules, du temps d'Horace.

(68) Le texte dit *naenia*. Voyez la note 7 de ce livre. On trouve réunies, en peu de mots, dans cette strophe, les principales cérémonies observées à Rome dans les funérailles. D'abord un joueur de flûte jouait des airs lugubres,

(58) Jusqu'ici, le poëte a semblé confondre le riche avec le pauvre, en fixant leur dernière demeure dans les enfers. Il établit maintenant cette distinction entre l'un et l'autre. La mort est pour le pauvre la cessation de ses maux; pour le riche, au contraire, elle est le terme de ses plaisirs.

ODE XVI.

(59) Le Dithyrambe est un poëme consacré à Bacchus. L'enthousiasme, le désordre, l'inégalité des mesures caractérisaient ce genre de poésie. Le mot Dithyrambe est formé du grec *δίς*, deux fois, et *θύρα*, porte. Ce nom fut donné à Bacchus, parce que sorti des flancs de Sémélé, il passa dans la cuisse de Jupiter, d'où il fut mis au jour pour la seconde fois. C'est pour cela que les Latins l'appellent *bimater*. Jouvenci dérive Dithyrambe de *δίς*, deux fois, et *επιαύεσε*, triomphe; retranchement fait du *σ* de *δίς*, et en transposant l'*i* de *επιαύεσε*, changé en *v*. C'est une allusion au double triomphe de ce dieu en Europe et en Asie.

(60) Le poëte craint d'avoir offensé Bacchus, et lui demande pardon de sa témérité. Quelques divinités, comme Diane, Bacchus, les Nymphes, etc., livraient à une fureur subite ceux qui avaient le malheur de les apercevoir. C'est donc pour se soustraire à la colère de Bacchus, c'est pour éviter les coups de son thyrsé, qu'Horace va lui donner les éloges les plus flatteurs.

(61) Ce thyrsé, que les poëtes mettent dans les mains de Bacchus, était une demi-pique ornée de feuilles de lierre et de pampre, entrelassées en forme de bandelettes.

(62) Vénus, disent les poëtes, avait fait présent à Ariadne, fille de Minos et de Pasiphaë, d'une couronne d'or enrichie de neuf diamants, et fabriquée par Vulcain. C'est cette couronne, désignée dans le texte par le mot *honorem*, que Bacchus plaça au ciel pour immortaliser ses amours.

(63) Penthée, roi de Thèbes, fut massacré par sa propre mère que Bacchus avait rendue furieuse; et son palais fut renversé de fond en comble. Ainsi le dieu punit ce prince qui avait méconnu sa divinité.

(64) Lycurgue, roi de Thrace, avait, dit Apollodore, chassé Bacchus de ses états, et fait les bacchantes prisonnières. Le dieu, pour s'en venger, le livra à une telle fureur qu'il tua son fils Dryas, et se coupa toutes les extrémités du corps. Ses sujets, indignés, le firent dévorer par ses propres chevaux.

Voici comme Hyginus raconte la catastrophe de ce prince : « Lycurgue, pour empêcher les Thraces de s'enivrer, « avait fait arracher toutes les vignes de son royaume; « Bacchus irrité de cette audace, le rendit aveugle et furieux. »

(65) On lit dans le texte *Bistonidum*. Le surnom de Bistonides, peuples de Thrace, se donnait aux Bacchantes, comme celui de Thyades et de Ménades. Ces deux derniers viennent du grec *θύρα*, *θύρας*, racine, *θύω*, j'immole, je suis en fureur, je m'élançe; et *Μανία*, *μανία*, insensée, racine *μανίαμαι*, je suis en démence.

(66) Les poëtes donnent des cornes à Bacchus parce que le vin rend les hommes robustes et guerriers; ou, comme le veulent quelques interprètes, parce que Bacchus attela le premier des bœufs au joug de la charrue.

ODE XVII.

(67) Les arts et les sciences étaient en vigueur dans l'Espagne et les Gaules, du temps d'Horace.

(68) Le texte dit *nænicæ*. Voyez la note 7 de ce livre. On trouve réunies, en peu de mots, dans cette strophe, les principales cérémonies observées à Rome dans les funérailles. D'abord un joueur de flûte jouait des airs lugubres,

des pleureuses faisaient retentir l'air de leurs gémissements et de leurs plaintes; ensuite on appelait le mort plusieurs fois par son nom, et on lui disait les derniers adieux: enfin, on faisait des aspersions, on brûlait des odeurs et on donnait un repas à la famille; honneurs superflus quant à Horace, puisque, métamorphosé en cigne, il ne sera point dans le tombeau.

LIVRE TROISIÈME.

ODE I.

(1) Horace se propose de prouver que la vertu seule, et non pas les richesses ou les dignités, constitue le véritable bonheur. Tout est grand dans cette ode, où la poésie la plus harmonieuse se marie comme naturellement à la plus saine morale.

D'abord le début est noble et imposant :

*Oli profanum vulgus, et arceo.
Favete linguis.*

Le poète n'écrit point pour le commun des hommes, mais pour les jeunes garçons et les jeunes filles destinés à chanter les louanges des dieux, dans la solennité des jeux séculaires. Le cœur de cette aimable jeunesse, comme tendre et éloigné de la contagion du vice, était plus propre à recevoir et à goûter les leçons d'une pure morale.

C'est dans ce sens qu'il faut entendre *profanum vulgus*. Les temples s'appelaient *fana*, et l'on donnait le nom de profanes, *profani*, à ceux qui n'avaient pas le droit d'y entrer. Par extension, ce nom s'appliquait à tous ceux qui n'étaient pas initiés dans les mystères.

Quant à ces mots : *favete linguis*, c'était une formule usitée dans les sacrifices, pour inviter les assistants à garder un silence respectueux, et à ne proférer aucune parole obscène ou de mauvais augure. Horace emploie cette formule comme ayant à traiter des objets les plus relevés de la philosophie.

Le poète entre ensuite en matière, et traite succinctement de la soumission aux ordres de la divinité, du respect pour les rois, de la nécessité de mourir, du frein que l'homme sage doit imposer à ses passions, des douces jouissances de la vertu, et des tourments de l'avarice et de l'ambition.

La première strophe renferme une idée sublime de la puissance divine.

« Le peuple craint des rois le sceptre formidable,
« Les rois sont sous la main d'un dieu dominateur :
« Vainqueur des fiers Titans, son sourcil redoutable
« Ebranle l'univers qu'il glace de terreur. »

Que sont donc les rois? Telle est la conséquence à déduire de ce principe : que sont les rois auprès de l'arbitre suprême du monde entier?

La majestueuse image des sourcils de Jupiter est empruntée du premier livre de l'Illiade, vers 528 et suivants.

Ἡ δὲ κυανίησι ἐπέφρουσε νύκτι Κροῖον.
Ἄμβρόσια δ' ἄρα χεῖται ἐπιρῶσαντο ἄιακτος,
Κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο, μίαν δ' ἐλελίξεν Ὀλυμπόν.

Il dit (Jupiter), et fit un signe de ses noirs sourcils, soudain ses cheveux se dressèrent sur sa tête immortelle, et tout l'Olympe en fut ébranlé.

(2) Allusion à l'histoire de Damoclès, courtisan de Denis, roi de Syracuse, dont il exaltait le bonheur et la puissance. Voyez les Tusculanes de Cicéron, livre V. « L'épithète

« *impia*, dit Dacier, doit s'entendre de Denis que le poète « considère dans le même danger auquel il avait exposé « Damoclès. »

(3) Tempé, vallée délicieuse dans la Thessalie. Voyez note 31 du premier livre.

(4) Le texte porte *fundusque mendax*. *Mendax* est pris ici pour *sterilis*, infertile. Ce fonds est appelé menteur, trompeur, parce qu'il ne répond point à l'attente de son maître.

(5) Du temps d'Horace, les grands et les riches, ennuyés d'habiter le continent, faisaient bâtir à grands frais des maisons de plaisance sur le bord de la mer, et pratiquer des jetées loin du rivage, pour assurer, en gagnant du terrain, la commodité de leurs maisons.

ODE II.

(6) Le poète, dans cette ode composée de trois parties réellement distinctes, fait l'éloge de la valeur guerrière. Il trace ensuite un magnifique tableau de la vertu considérée dans l'ordre civil, et recommande un silence religieux sur les mystères sacrés de la déesse d'Eleusis. Les anciens regardaient comme un crime capital la révélation de ces mystères que l'on célébrait à Eleusis, ville de l'Attique, d'où Cérès fut nommée déesse d'Eleusis.

(7) *Dium, dii*, substantif neutre, une vaste plaine, un champ quelconque où l'on se trouve en plein air, un camp. Ce mot vient du grec *Δίος*, génitif de *Ζεύς* Jupiter regardé comme le dieu de l'air, et qui se prend pour l'air.

(8) On lit dans le texte *poplitibus, timidoque tergo*, les jarrets, et le dos timide. Ces expressions m'ont paru peu nobles dans notre poésie, et je les ai traduites par une idée équivalente.

(9) *Negata via est*, à proprement parler, une route

escarpée, difficile, où tout le monde ne peut point atteindre, et, par conséquent, ignorée du grand nombre.

(10) Les poètes personnifient la peine, et la font boiteuse, pour marquer la patience des dieux à punir le coupable.

Euripide s'exprime à peu près de même qu'Horace :

Δίκη ἑρᾶται ποδὶ σείχιστα μάρψαι τῶν κακῶν,
Ὅταν τύχη.

Némésis (ou la Vengeance, la Peine), qui marche à pas lents, trouvera les coupables lorsqu'il en sera temps.

ODE III.

(11) Cette ode, sans contredit une des plus belles d'Horace, si elle n'est pas son chef-d'œuvre, a, pendant des siècles, embarrassé les commentateurs qui n'y découvraient, comme personne n'y découvre au premier abord, qu'un tout imparfait, rempli à la vérité de pensées sublimes, de vers harmonieux, de comparaisons nobles et majestueuses, mais dont le commencement n'avait aucune liaison avec le corps de l'ouvrage. Quel rapport peut avoir, en effet, ce magnifique éloge de la constance, et des héros qu'elle a divinisés, avec le superbe discours de Junon qui occupe la pièce entière, à l'exception des quatre premières strophes et de la dernière. Mais ce n'était point une raison pour démembrer, comme a fait Jean Duhamel, ces quatre premières strophes, et les porter à la fin de l'ode vingt-cinq du premier livre, à Iccius.

Le savant Tan-Gui Lefèvre a, le premier, fait disparaître cette espèce d'incohérence, en nous initiant dans le secret d'Horace, qui ne s'était enveloppé des ombres du mystère qu'en raison de la délicatesse du sujet qu'il avait à traiter.

Voici en peu de mots le sentiment de cet habile critique : Jules-César, au rapport de Suétone, après avoir épuisé l'Italie d'hommes et d'argent, songeait à transporter le siège de l'empire à Troie ou à Alexandrie. Ce bruit avait acquis

beaucoup de consistance à Rome, avant la mort du dictateur; et il y avait toute apparence que César préférerait la première de ces villes, comme ayant été le berceau de la famille des Jules. Or, il était à craindre qu'Auguste n'entrât dans les vues de son père adoptif; peut-être même avait-il fait entrevoir quelques dispositions à cet égard; peut-être, enfin, Mécène s'était-il entretenu avec Horace, des vues du prince.

Quoi qu'il en soit, le bruit seul assez généralement répandu d'un semblable projet qui devait alarmer les Romains, était plus que suffisant pour engager Horace à composer cette ode vraiment sublime, pour détourner l'empereur de faire rebâtir Troie, ou plutôt (car elle l'était dans ce temps-là) d'y transférer le siège de l'empire.

Tout est beau, je le répète, tout est magnifique dans cette ode; on peut seulement y blâmer une flatterie trop recherchée dans les vers 11 et 12.

*Quos inter Augustus recumbens
Purpureo bibit ore nectar.*

(12) Peinture énergique de la fermeté du sage que la fureur d'un peuple séditieux, et les menaces des tyrans trouvent également inébranlable dans ses projets.

Ardor signifie violence, emportement, fureur populaire; et comme le peuple, lorsqu'il se soulève, ne prend que des mesures illégales, de là l'expression de *prava jurentium*, qui ordonnent des choses injustes. *Jubere* était un terme consacré dans les assemblées du peuple, lorsqu'il voulait faire passer une loi. *Felicitis, jubeatis, Quirites*, disait à haute voix le tribun; et le peuple répondait, *volumus, jubemusque*.

(13) Les poètes feignent que le char de Bacchus était traîné par des tigres. Comme le tigre est l'animal le plus féroce et le plus indocile, ils indiquent, par cette fiction, la violence et la férocité que l'abus du vin fait naître dans l'âme.

(14) Laomédon, père de Priam. Neptune et Apollon, suivant la fable, lui offrirent leurs services, d'après un prix convenu, pour la construction des murs de Troie. Le travail étant terminé, ce prince refusa de remplir ses engagements. De là le ressentiment des dieux contre le peuple troyen.

(15) *Murus aheneus*, mur d'airain, expression qui désigne la force et la solidité. Virgile l'a employée livre VI, vers 630, en parlant des Cyclopes :

..... *Cyclopum educta caminis
Moenia conspicio*.....

J'aperçois les murailles sorties des forges des Cyclopes.

(16) Cette apostrophe d'Horace à sa muse est une mesure de prudence. Un plus long discours aurait pu déplaire à Auguste: peut-être se serait-il représenté le poète comme un homme qui voulait s'immiscer dans les secrets du gouvernement. Horace s'arrête, en conséquence, et cesse de révéler les entretiens des dieux, c'est-à-dire les projets du prince.

ODE IV.

(17) Le poète célèbre dans cette ode, remplie d'allégories et d'allusions ingénieuses, les bienfaits dont les Muses l'ont comblé. Le style et la versification en sont nobles comme le sujet, et tout y est marqué au coin du génie. « Le véritable but d'Horace, dit Dacier, est de remercier les Muses de la protection qu'elles lui avaient accordée auprès d'Auguste, et du pardon qu'il avait obtenu par leur moyen. »

En effet, l'allégorie des géants dépeint sensiblement Brutus et Cassius vaincus par Auguste, à la bataille d'Actium.

(18) Les poètes donnent le nom de roi aux dieux, et celui de reine aux déesses; Calliope est d'ailleurs regardée comme

la première des Muses; ce passage d'Hésiode le prouve évidemment :

Καλλιόπῃ ἢ ἑὶ περιφρασσαῖα ἐστὶν ἀπάστων,
Ἡ γὰρ ἑὶ βασιλεύσιν ἀμὲν ἀιδείσιν ὄππιδει.

Et Calliope l'emporte de beaucoup sur toutes ses sœurs, car elle est toujours à la suite des respectables rois.

« (19) L'entendez-vous? est-ce elle qui m'inspire? »

Véritable caractère de l'enthousiasme poétique qui réalise ce qu'il croit ou ce qu'il désire apercevoir.

(20) Les commentateurs se sont formé une foule de difficultés sur ce passage. Je les ai lues toutes, et M. Daru me paraît avoir rencontré le véritable sens. « Horace, dit-il, « page 380 de la première partie de sa traduction en vers français, était de Venuse, ville située sur les frontières de « la Pouille et de la Lucanie.

« Dans son enfance, il s'éleva sur le Vultur, montagne « qui séparait ces deux provinces: il dit qu'il s'éloigna des « limites de la Pouille, pour dire qu'il s'éloigna de sa demeure. En adoptant cette explication, ce passage n'offre « plus de difficultés. »

J'ajouterai, pour confirmer cette opinion, la plus vraisemblable de toutes, que puisque le Vultur séparait les deux provinces indiquées, *Vulture in Appulo* doit s'entendre de la Pouille, comme *Vulture in Lucano* s'entendrait de la Lucanie.

(21) Philippes, ville de la Thessalie où Brutus et Cassius furent vaincus par l'armée d'Auguste. Horace était tribun militaire dans les troupes de Brutus.

(22) Palinure, promontoire et ville d'Italie, proche des côtes de Sicile, où le vaisseau d'Horace fut fort maltraité par une tempête, à son retour de la Macédoine, après la bataille de Philippes.

(23) Le texte porte *fidens brachiis*, parce que deux des principaux Titans, Othus et Ephialtes, avaient cent bras. L'épithète *horrida* tombe particulièrement sur les regards affreux de ces géants, sur leur horrible chevelure, et sur leur longue barbe.

Il y a dans cette strophe une belle allégorie dont le but est de dépeindre la sagesse d'Auguste, qui triompha de tous les efforts de ses ennemis.

(24) Pirithoüs, ami de Thésée, forma, de concert avec ce prince, le projet d'enlever Proserpine du palais de Pluton. Le roi des enfers en fut averti, et les fit jeter tous les deux dans les fers. Hercule, dans la suite, délivra Thésée, mais ce dernier ne put emmener Pirithoüs, par une raison que je développerai en son lieu.

ODE V.

(25) Les Bretons, comme je l'ai dit note 95 du premier livre, avaient envoyé des ambassadeurs à Auguste, pour lui demander la paix; et Phraate, roi des Parthes ou des Perses, épouvanté des préparatifs de ce prince, de ses nombreux exploits, et de son arrivée en Asie, lui renvoya, comme un hommage non équivoque de sa soumission, les drapeaux enlevés à Crassus, trente-huit ans auparavant, et les Romains faits prisonniers par les Parthes dans cette sanglante bataille. Plusieurs de ces derniers, ayant peut-être perdu l'espoir de retourner dans leur patrie, avaient formé des établissements chez leurs vainqueurs, et restèrent parmi eux. Horace célèbre cette double victoire, mais il insiste particulièrement sur la réduction des Parthes, qui causa la plus grande joie dans tout l'empire vengé, enfin, de la honteuse défaite de Crassus. Les éloges du poëte, en cette circonstance, ne se ressentent nullement de la flatterie dont il outrepassa souvent les bornes. Vaincre et désarmer ses ennemis par l'ascendant de sa renommée, sans avoir eu la

peine de les combattre, cette conquête est certainement plus glorieuse que ces trophées sanglants attestés par le carnage et la désolation. Cette ode est pleine de chaleur, et respire l'éloquence du sentiment; le discours de Régulus est, dans toutes ses parties, un morceau achevé.

(26) Voyez la note 96 du premier livre, où se trouve détaillée la signification du mot *præsens*, relativement aux dieux.

(27) Horace, dit Dacier, ne peint avec de si vives couleurs la défaite de Crassus par les Parthes, et la lâcheté de ces Romains qui, au lieu de mourir les armes à la main, s'étaient laissés prendre prisonniers, et avaient même épousé des femmes chez leurs ennemis, que pour mieux relever la gloire d'Auguste qui avait dompté ces peuples, et effacé, par ce moyen, la tache dont le nom romain avait été couvert depuis l'an de Rome 700 jusqu'en 738.

(28) La durée de Rome était fixée à la conservation d'un bouclier tombé du ciel. Le pieux roi Numa, afin de rendre plus difficile la perte d'un gage aussi précieux de la grandeur romaine, en fit fabriquer onze de la même forme. Tel est le sens de *anciliorum*.

(29) Régulus, consul romain, vivait environ l'an 500 de la fondation de Rome. Ce grand homme, après avoir vaincu en différentes circonstances les Carthaginois, fut vaincu à son tour et fait prisonnier. Envoyé ensuite à Rome pour traiter de l'échange des captifs, après s'être engagé par serment de revenir à Carthage si cet échange n'était point accepté; ce vertueux citoyen parla avec tant de force dans le sénat, sur la nécessité de rejeter le rachat proposé, que tous les sénateurs, malgré eux, se rangèrent de son avis. Le refus étant donc décrété, Régulus aima mieux s'exposer, par son retour, à la fureur de ses ennemis que de transgresser sa promesse. Voyez Cicéron, livre III des Offices; et Aulugelle, livre VI, chap. 4.

(30) On lit dans le texte *capitis minor* pour *minor ratione capitis*, et *caput* se prend ici pour *status*, *vite conditio*. *Capitis diminutio* était donc une diminution, un retranchement, un changement d'état ou de condition: or Régulus, en devenant prisonnier, avait perdu la liberté et les droits de citoyen. Du nombre de ces droits était celui de parenté, *jus cognationis*, et comme les esclaves n'en jouissaient pas, Régulus, certain d'ailleurs qu'il ne pourrait point le recouvrer en vertu du droit de retour, *jure post liminū*, éloigne de lui sa femme et ses enfants:

« Esclave, il est déchu du droit de parenté. »

L'épithète *torvus* fait dans cette strophe un bel effet. Quoique Régulus baissât les yeux comme un esclave, cependant la noble fierté qui régnait sur son visage indiquait assez l'héroïsme de ses sentiments.

ODE VI.

(31) Cette ode, une des plus belles d'Horace, réunit, dans toute sa pompe, la richesse des images et du style à la force des pensées. Le but du poëte est de prouver que l'impiété et la licence des mœurs sont l'unique source des fléaux qui ont affligé la république. Quel sujet plus digne de la poésie que celui qui peut enflammer les peuples du sentiment de leur bonheur, par la considération des malheurs incalculables qui proviennent de l'irreligion et d'une licence effrénée? Ainsi la religion, dans tous les temps, fut regardée avec raison comme le frein le plus puissant pour retenir les hommes dans le devoir, et pour arrêter ce débordement de crimes inséparables de l'absence de toute idée religieuse. La France, ainsi que Rome, est une preuve invincible de cette vérité. Quelle reconnaissance ne devons-nous donc pas au héros qui nous gouverne, d'avoir ramené parmi nous l'ordre et le bonheur, par le rétablissement de la religion de nos pères.

(32) Monésès, surnommé *Surenas*, du nom de sa charge, c'est-à-dire lieutenant général du royaume, commandait l'armée des Parthes, contre Crassus, proconsul de Syrie. Cette bataille se donna l'an 701 de Rome, sur les bords de l'Euphrate, entre les villes de Zeugma et de Selencie. L'armée romaine, composée de cent mille hommes, fut entièrement défaite : vingt-quatre mille restèrent sur le champ de bataille, dix mille se sauvèrent en Syrie, et le reste fut fait prisonnier.

Pacorus, fils d'Orodès, roi des Parthes, envoyé par son père contre les Romains, après la défaite et la mort de Crassus, les vainquit en plusieurs occasions, et causa de grands échecs à la république.

(33) Horace attribue ici aux adultères la cause du débordement des mœurs et des maux, de tout genre qui accablèrent les Romains.

*Hoc fonte derivata clades
In patriam populanque fluxit.*

« Et cette source impure en désordres féconde,
« Sur le peuple a versé la coupe du malheur. »

(34) Peinture énergique de la corruption qui régnait alors à Rome. Lambin cite quelques manuscrits où se trouve *artibus*, ce qui donnerait à entendre que la fille nubile, *matru virgo*, se formait à tous les vils artifices des courtisannes. Mais il faut convenir que *artibus* rend bien mieux la pensée d'Horace : *figitur artibus* ; id est, *figit componit artus ad motus Ionicos* : elle façonne ses membres aux mouvements de la danse Ionique.

De tenero ungui, proverbe emprunté des Grecs qui disaient *ἐξ ἀπαλῶν τῶν ἰνύχων*, *a teneris unguiculis*, des plus tendre jeunesse.

Incestos amores, des amours incestueux. *Incestus* forme de *in* négatif, et de *castus*, chaste, pur.

Voltaire a imité cette strophe dans son ode sur les malheurs du temps :

« Voyez cette beauté sous les yeux de sa mère :
« Elle apprend en naissant l'art dangereux de plaire ;
« Et d'exciter en nous de funestes penchants :
« Son enfance prévient le temps d'être coupable,
« Le vice trop aimable
« Instruit ses premiers ans. »

(35) On lit dans le texte *Sabellis*, ce qui est la même chose que *Sabinis*, les Sabins, peuples d'Italie actifs et laborieux. Pline, livre III, chap. 12, dit qu'autrefois on les appelait Samnites. Plusieurs commentateurs veulent, il est vrai, que *Sabellus* soit un diminutif de *Samnitis* ; mais Strabon, livre V, le fait de *Sabinus*, ce qui paraît bien plus vraisemblable.

ODE VII.

(36) On célébrait à Rome, le premier de Mars, une fête religieuse en mémoire des Sabines enlevées par les Romains, parce qu'elles avaient rétabli la paix entre leurs pères et leurs maris prêts à s'égorger.

(37) Le texte porte *docte sermones utriusque linguae*, avant dans les deux langues, c'est-à-dire, la grecque et la latine. Dacier trouve que le poète fait avec raison ce compliment à Mécène, parce que les Romains étaient fort soigneux d'apprendre l'une et l'autre. Dans ce cas, un semblable éloge devient au moins inutile.

« Si un poète, comme le dit très-judicieusement M. Darru, parlait à un ministre, par exemple au chancelier d'Aguesseau, trouverions-nous qu'il lui adressât une louange bien délicate en le félicitant de savoir le latin et le français. »

Peut-être, comme le pense Sanadon, *sermones* doit-il s'entendre de livres, d'ouvrages, de compositions littéraires. Horace a dit dans ce sens, ode 25, *Socratici sermones*,

et nous voyons dans les épîtres : *Albi nostrorum sermonum candida iudex.*

(38) Cotison, roi des Daces ou des Gètes, avait suivi le parti d'Antoine contre Auguste. J'ai dit des Daces ou des Gètes d'après Pline qui nous apprend, livre IV, chap. 14 que ces deux mots s'appliquaient au même peuple.

ODE VIII.

(39) Amphion, fils de Jupiter et d'Antiope, bâtit les murs de Thèbes; et les pierres, dit la fable, venaient d'elles-mêmes se ranger l'une sur l'autre, aux accents de sa lyre.

(40) Allusion à l'histoire d'Orphée dont Horace parle sans le nommer. Amphion rendait les pierres sensibles, et Orphée apprivoisait les tigres. Tous deux opéraient ces prodiges par les charmes de la musique et de la poésie; c'est-à-dire, que l'un sut persuader aux hommes errants dans les forêts de se réunir, et de bâtir des villes; et que l'autre civilisa leurs mœurs farouches.

(41) Les Danaïdes, voyez note 45 du livre second. Elles étaient au nombre de cinquante, et Danaüs, leur père, sur la demande d'Egyptus, son frère, les avait mariées aux cinquante fils de ce dernier. Mais ayant appris qu'un de ses gendres devait le faire périr, il ordonna à ses filles d'égorger leurs maris la première nuit de leur mariage. Ces malheureuses, à l'exception de la seule Hypermnestre qui sauva Lynceüs, exécutèrent l'ordre barbare de Danaüs. Les poètes disent qu'en punition de ce crime elles furent condamnées dans les enfers à remplir un tonneau percé, dont l'eau s'écoulant sans cesse, rendait par conséquent leurs peines inutiles et toujours nouvelles.

(42) Hypermnestre, ainsi que ses autres sœurs, s'était engagée par serment à égorger son mari, mais ce serment était

criminel, et le seul moyen d'en effacer la tache c'était de le violer. Tel est le sens de *splendide mendax*, expression noble et heureusement employée par le poète.

ODE IX.

(43) Blandusie, fontaine sur les frontières du pays des Sabins, proche le bourg de Mandèle où Horace avait une maison de campagne dont Mécène lui avait fait présent (Rodeille, page 150). Sanadon, page 342, tome III, donne à cette fontaine le nom de Digence, *Digentia*, d'après Bentley, Baxter et Cuningam. « Bandusie, et non pas Blandusie, dit Bentley, était proprement un petit territoire de la vallée de Sabine. Digence, après avoir traversé les terres de Blandusie et de Mandèle, tombait dans la Carrèse. »

Quoi qu'il en soit, le plus grand nombre des commentateurs conserve à cette fontaine le nom de Blandusie qui vaut bien celui de Digence, et pour l'oreille et pour le son.

(44) Les anciens donnaient à chaque fontaine une nymphe ou un génie qui présidait à ses eaux; et ils honoraient ces divinités inférieures par de semblables sacrifices. Homère, livre XVII de l'Odyssée, parle d'un autel placé auprès d'une fontaine qui était proche d'Ithaque.

ODE X.

(45) Auguste avait été dangereusement malade en Espagne, et il restait depuis plusieurs années pour soumettre les Cantabres. Le poète exhorte les Romains à célébrer le retour de ce prince, et ses exploits glorieux.

(46) Le latin dit *unico marito*, et Cuningam change l'adjectif *unico* en l'adverbe *unicè*. Cette correction, que je n'ai point osé adopter dans le texte, me paraît d'autant plus admissible que, par ce moyen, on évite aux dames romaines

qui aimaient aussi tendrement leurs époux que Livie chérissait le sien, un affront irréparable. Il est vrai que Livie était aussi belle que sage; mais peut-on supposer qu'elle fût la seule femme chaste et attachée à ses devoirs.

(47) On trouve dans quelques anciens manuscrits *malè ominatis* pour *malè ominatis* qui est la leçon la plus généralement suivie et la plus judicieuse. *Verba inominata* sont des paroles de mauvais augure telles que pouvaient être celles des jeunes gens qui avaient un père à regretter, ou des jeunes épouses dont les maris étaient morts dans la guerre contre les Cantabres. La réticence du poëte est ici remarquable: il ne prononce pas le mot *mort*, mais on s'aperçoit bien qu'il veut en parler; et comme il s'agissait de féliciter Auguste sur le recouvrement de sa santé, sur son retour et sur ses victoires, il était naturel d'éviter tout ce qui pouvait rappeler des souvenirs sinistres.

(48) Spartacus, fameux gladiateur, s'étant mis à la tête des esclaves et des gens de sa profession, arma contre la république, et ravagea toute l'Italie. C'est cette guerre que l'on nomme dans les auteurs *bellum servile*, guerre des esclaves. Elle commença l'an 681. Voyez Florus, livre III, chap. 20. La guerre sociale ou des alliés, que le poëte nomme guerre des Marses parce que ces peuples en étaient les principaux moteurs, avait précédé de deux ans celle des alliés. Voyez également Florus, livre III, chap. 18.

ODE XI.

(49) Le poëte, à l'occasion d'une maison de campagne que Mécène lui avait donnée, fait un détail éloquent et méthodique de tous les maux dont les richesses sont la source, et prouve que le souverain bonheur consiste dans la médiocrité. C'est ainsi qu'Horace relève par l'harmonie des vers le don de son bienfaiteur. On remarque dans cette ode plusieurs

pensées exprimées avec force, et qui forment sentence. Ainsi dans la cinquième strophe :

*Crescentem sequitur cura pecuniam,
Majorumque fames.*

« Mais la cupidité s'accroît et nous tourmente,
« Lorsqu'avec les soucis notre fortune augmente. »

Dans la sixième :

*Quantò quisque sibi plura negaverit,
A dis plura feret.*

« Aux désirs effrénés plus on sait se soustraire,
« Plus le ciel envers nous signale sa bonté. »

Dans la dernière :

*..... Multa petentibus
Desunt multa.*

« Les désirs renaissants produisent la détresse. »

Ces différentes pensées sont d'une exacte vérité, et conformes aux principes de la plus saine philosophie.

(50) Amphiaræus, très-expérimenté dans la science des augures, avait épousé Eriphile, sœur d'Adraste, roi des Argiens. Comme ce prince était sur le point de partir pour la guerre de Thèbes, il mit tout en œuvre pour engager le devin à l'accompagner dans cette expédition. Ce dernier, ayant reconnu par son art qu'il devait y mourir, se refusa à toutes les propositions du roi. Mais Eriphile découvrit à son frère l'endroit où il s'était caché, et reçut un collier de perles pour prix de sa trahison. Amphiaræus fut donc obligé d'aller au siège de Thèbes, où il périt. Alcéméon, son fils, le vengea en tuant Eriphile, sa mère, de sa propre main. Alcéméon, à son tour, fut tué par Adraste; et Amphiloque, second fils

d'Amphiaräus, périt sous les murs de Thèbes. Ainsi, comme le dit fort bien Horace, l'or perdit toute la maison du devin d'Argos.

(51) Philippe, roi de Macédoine, et père d'Alexandre le Grand. Ce prince avait coutume de dire qu'il ne connaissait point de forteresse imprenable, pourvu qu'un mulet chargé d'or y pût entrer.

(52) Le texte porte *nil cupientium, nudus castra pcto*. C'est une métaphore empruntée de la profession militaire. Je l'ai conservée dans ma traduction autant que pouvait le permettre le génie de notre langue.

(53) *Fallit* du texte est une tournure grecque qui répond à *λαβάν, latet*. Sorte *beatior*, et ce qui en dépend est également une phrase grecque dont voici la construction.

Rivus aquæ purus, Sylva paucis constans jugeribus, et fundus non mendax, beatior sorte (regis Africa) fallit ou *latet hunc regem*.

ODE XII.

(54) On entend par *fastos*, lorsqu'il est seul, des registres publics ou des mémoires où l'on consignait les noms des grands hommes et leurs exploits, ainsi que tous les événements de chaque jour qui pouvaient intéresser la république.

(55) *Latè tyrannus* comme Virgile a dit *latè regnans*, et Homère, *εὐρυκτεῖον*. *Tyrannus* se confond souvent avec *rez* dans les auteurs latins. Il paraît, par l'adverbe *latè*, que l'antique Lamus était roi de tout le Latium.

(56) Horace donne à entendre par ces mots *cum famulis operum solutis*, que la tempête dont il parle plus haut empêcha les esclaves de vaquer aux travaux de la campagne.

Cette ode n'a rien de remarquable; c'est une simple invitation à Lamia de profiter du mauvais temps pour se divertir.

ODE XIII.

(57) Faune, dieu des champs et des bois, est le même que Pan. On croyait que dans l'hiver, qui commence en Italie au mois de Décembre, ce dieu quittait l'Italie pour aller en Arcadie, contrée de la Grèce qui lui était consacrée, et qu'au mois de Février il quittait cette dernière région pour revenir en Italie.

(58) Idée poétique et très-gracieuse. La culture des vignes ou de la terre donne beaucoup de peines aux vigneron ou aux laboureurs (*fossor* signifie l'un et l'autre), et ils semblent vouloir s'en venger en la frappant trois fois avec leurs pieds. *Ter pede pepulisse*, expression propre à ces sortes de danses qui ressembloient à nos sarabandes.

ODE XIV.

(59) Codrus, dernier roi d'Athènes, vivait vers l'an du monde 2980. La guerre s'étant allumée entre les Doriens et les Athéniens, l'oracle consulté sur le succès de la bataille qui était prête à se livrer, répondit que le peuple dont le chef mourrait dans le combat demeurerait victorieux. Codrus se revêtit en conséquence d'un habit de berger, s'élança parmi les rangs les plus épais des ennemis, et fut tué par un simple soldat avec lequel il se disputait à dessein. C'est ainsi qu'enflammé d'amour pour sa patrie, ce généreux prince sacrifia sa propre vie pour lui assurer la victoire.

(60) Licinius Muréna, dont j'ai parlé plusieurs fois, venait d'être élevé à la dignité d'Augure, charge considérable chez les Romains, qui n'entreprenaient rien sans consulter ceux qui étaient revêtus de ce caractère sacré. Comme Muréna était beau-frère de Mécène, Horace en prend occasion de féliciter indirectement ce dernier, en proposant la santé de Muréna.

(61) On lit dans le texte *attonitus*, c'est-à-dire saisi de cet

enthousiasme, ἐνθουσιᾶ, que les muses inspirent, ou tout simplement, en belle humeur, *subebrius*.

ODE XV.

(62) *Quocumque lectum nomine*, sous quelque nom que ce vin ait été récolté, c'est-à-dire sous quelque consul que, etc. On jugeait de l'année du vin par le nom qui était inscrit sur le vaisseau.

(63) Rousseau, ode 2, livre II, a imité cette pensée d'Horace :

« La vertu du vieux Caton,
« Chez les Romains tant prônée,
« Était souvent, nous dit-on,
« De Falerne enluminée. »

(64) *Cornua*, les cornes sont, comme je l'ai déjà dit note 66 du livre II, le symbole de la force et du courage.

ODE XVI.

(65) Cette déesse, nommée Diane sur la terre, Phébé au ciel, Hécate ou Proserpine dans les enfers, est appelée *Triformis* en latin, et τριμορφος en grec, à cause des trois phases de la lune, le croissant, le plein et le décroissant.

ODE XVII.

(66) Phidilé vient du grec φιδύλλη, ménagère, racine φιδά, épargne, et désigne ici une métayère, une concierge d'Horace. « Cette femme, dit Rodeille, superstitieuse comme
« le sont ordinairement les personnes de son sexe, ne
« gardait peut-être pas de mesure dans les sacrifices qu'elle
« faisait aux dieux, et diminuait par conséquent, plus qu'elle
« ne le devait, les troupeaux de son maître. »

Si cette conjecture, appuyée par plusieurs autres commentateurs, est vraie; il est fort plaisant qu'Horace, poète

épicurien, paraisse donner à Phidilé, par esprit de religion, des conseils d'économie dont le seul but est de ménager ses propres intérêts.

ODE XVIII.

« (67) C'est particulièrement aux poètes lyriques, dit avec
« raison Sanadon, qu'il est donné d'instruire avec dignité et
« avec agrément. La poésie dramatique et *fabulaire* réu-
« nissent rarement ces deux avantages. L'ode fait respecter
« une vérité morale par la sublimité des pensées, la majesté
« des cadences, la hardiesse des figures, la force des expres-
« sions; et elle prévient le dégoût par sa brièveté, par la
« variété de ses tours, et par le choix des ornements qu'un
« habile poète sait employer à propos. D'un grand nombre de
« pièces qu'Horace nous a laissées en ce genre, celle-ci n'est
« pas des moins estimables. Elle est naturellement divisée en
« trois parties. Dans la première, le poète expose les débor-
« dements de son siècle; dans la seconde, il en découvre les
« causes; dans la troisième, il y applique les remèdes. »

(68) Le poète appelle *intacts* les trésors des Arabes, parce que les Romains n'avaient point encore tourné leurs armes contre ce peuple; c'est-à-dire contre les habitants de l'Arabie heureuse, la seule dont il s'agisse ici. Cette expédition, qui ne réussit point, comme je l'ai observé note 85 du premier livre, eut lieu quelques années après la composition de cette ode, et fut confiée à Elius Largus.

(69) Belle et riche allégorie que le poète développe plus au long, ode 30 du premier livre, dans le portrait de la Nécessité. Il donne ici au Sort des clous de diamant, *adamantinos*, pour marquer leur dureté. Voyez note 98 du livre indiqué.

(70) Eloge ingénieux d'Auguste, et que ce prince méritait puisqu'il s'occupait sérieusement de la réforme des mœurs,

sur lesquelles son exemple n'influa pas moins que la sagesse des lois qu'il publia quelques années après.

(71) Grand cercle de fer garni d'anneaux par dedans. Les joueurs le faisaient rouler en le conduisant avec une verge de fer. Le bruit des anneaux avertissait le peuple de s'écarter de la route que prenait le cercle. Martial, livre XIV, 160 épigramme, décrit en deux vers l'instrument de ce jeu.

*Garrulus in laxo cur annulus orbe vagatur?
Cedat ut argutis obvia turba trochis.*

(72) *Curtæ rei* du texte caractérise bien l'avare. Quelque considérable que soit sa fortune, elle lui paraît toujours *curta res*, un bien tronqué, mince et insuffisant.

« Toujours je ne sais quoi lui manque et l'importante. »

ODE XX.

(73) Les jeunes libertins avaient coutume de courir les rues de Rome pendant la nuit, armés de torches, de leviers et de haches, pour mettre le feu aux portes, ou pour les abattre, si on refusait de les leur ouvrir.

(74) Le texte porte *arcus*, mais le moyen d'enfoncer les portes avec un arc. Bentley substitue *secures*, haches; Cuningam *harpas*, épée recourbée dont les gladiateurs nommés *Thracæ* s'escrimaient dans les jeux publics.

ODE XXI.

(75) Galatée, ou plutôt Galla, épouse de Postume, était sur le point de s'embarquer pour rejoindre son mari parti avec Tibère en Arménie, par ordre de l'empereur. Horace, qui aimait beaucoup Postume, et qui n'avait avec Galla d'autre liaison que celle d'une amitié respectueuse, comme il est aisé de le voir par le style de cette ode, prend de là occasion, après lui avoir souhaité les auspices les plus favorables, de lui représenter les dangers de la navigation, et compare fort agréablement son audace à celle d'Europe.

(76) On lit dans le texte *inbriam divina avis imminentium*. *Divina* se prend ici dans le même sens que *præcuncta*, *præsaga*, qui annonce, qui présage. La corneille annonce la pluie, lorsqu'elle fait entendre sa voix rauque et qu'elle se promène seule sur le bord des fleuves ou des étangs.

*Tum cornix plenâ pluviam vocat improba voce,
Et sola in siccâ secum spatiatur arenâ.*

(Virg., *Geor. I*, 383.)

« Seule errante à pas lents sur l'aride rivage,
« La corneille enrouée appelle aussi l'orage. »

M. Delille, trad. des Géor., livre I, page 79.

(77) Europe, fille d'Agénor, roi des Phéniciens, fut enlevée par un roi de Crète nommé Taurus, disent les uns; d'autres veulent que *Taurus* fut le nom du vaisseau sur lequel il était monté. C'est de ce trait d'histoire que les poètes ont emprunté la fable de Jupiter métamorphosé en taureau et portant Europe sur ses flancs.

(78) Homère, livre XIX de l'*Odyssée*, fait sortir les songes par deux portes; l'une est d'ivoire et l'autre de corne. La première est la porte des faux songes, la seconde celle des véritables. Horace suit cette tradition poétique dans ce vers :

*Vana, quæ portâ fugiens eburnâ
Sonnium ducit?*

Virgile a aussi imité ce passage d'Homère, *Enéide*, livre VI, vers 893 et suivants :

*Sunt geminæ somni portæ, quarum altera fertur
Corvea, quæ veris facilis datur exitus umbris :
Alterâ, candenti perfectâ nitens elephanto ;
Sed falsa ad cælum mittunt insomnia manes :*

« Deux portes du sommeil, deux passages divers,
« Aux songes voltigeants s'ouvrent dans les enfers :

« L'une resplendissante au sein de l'ombre noire,
 « Est formée avec art d'un pur et blanc ivoire ;
 « Par là montent vers nous tous ces rêves légers,
 « Des erreurs de la nuit prestiges mensongers :
 « L'autre est faite de corne, et du sein des lieux sombres
 « Elle donne passage aux véritables ombres. »

(76) Il y a dans le texte *abstineto irarum, calidæque rixæ*. C'est le génitif pour l'ablatif, à la manière des Grecs qui construisent le verbe ἀπέχεσθαι, je m'abstiens, et ceux de même nature avec le génitif ἀπέχεσθαι τῶν ἐπ' αὐτῶν, s'abstenir de la colère.

(80) *Sectus orbis*, c'est-à-dire *pars orbis divisi*. Les anciens, qui ne connaissaient point l'Amérique, n'admettaient que trois parties du monde, l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Peut-être Horace, comme le pense Dacier, a-t-il suivi le sentiment de Moschus, et n'admet-il avec lui que deux parties du monde, l'Asie et l'Europe, en comprenant l'Afrique sous la dénomination de la première, qui lui est jointe par l'isthme de Suez. Dans ce cas, *sectus orbis* signifie la moitié de l'univers. J'ai traduit conformément à la première interprétation.

(81) Télégone, fils d'Ulysse et de Circé, tua son père, sans le connaître, dans un combat. Bientôt il reconnut son crime, quitta Ithaque et vint en Italie où il bâtit la ville de *Tusculum*, aujourd'hui Frascati.

(82) Andromède était fille de Céphée, roi d'Éthiopie, et de Cassiope. Sa mère ayant eu la témérité de se préférer pour la beauté à Junon et aux Néréides, la reine des dieux, pour punir cet orgueil insensé, condamna Andromède à être liée par les Néréides avec des chaînes, et exposée sur un rocher pour y être dévorée par un monstre marin. Persée, monté sur le cheval Pégase, pétrifia le monstre en lui montrant la tête de Méduse, et rendit Andromède à ses parents. Ceux-ci, par reconnaissance, la lui donnèrent en mariage.

Céphée fut mis au nombre des astres, par Minerve, avec sa fille : il forme une constellation de dix-neuf étoiles à la queue de la petite ourse.

(83) Procyon, constellation formée de trois étoiles : elle précède le chien, *canem*, et la canicule ou le petit chien, *minorem canem*. De là son nom formé du grec *πρός*, avant, et *κύων*, chien. Cette constellation s'appelle ordinairement Sirius, et les plus grandes chaleurs de l'été commencent lorsque le soleil en approche de plus près.

(84) Quel riche tableau de la vicissitude des choses humaines ! comme toutes ses couleurs sont nuancées avec art et avec vérité ! comme toutes les gradations qui constituent la comparaison du temps avec le cours d'un fleuve sont méthodiques, et cependant brillantes d'imagination.

(85) Castor et Pollux. Lorsque ces étoiles paraissaient l'une sans l'autre, c'était un signe funeste pour les navigateurs. Telle est la raison de ces mots *geminusque Pollux*, et le jumeau Pollux ou le double Pollux, c'est-à-dire Pollux avec son frère Castor. Leur réunion présageait toujours une heureuse navigation.

ODE XXIV.

(86) Les pyramides, tours carrées d'une hauteur considérable, qui s'élevaient en diminuant toujours depuis leur base, extrêmement large, et se terminaient en pointe. Celles d'Égypte, dont parle le poète, sont un des monuments les plus célèbres de l'antiquité. La plus haute de ces pyramides a cent dix toises carrées à sa base, et soixante-dix-sept toises trois quarts de hauteur perpendiculaire.

(87) Daunus, fils de Pilumnus, était roi de la Pouille, et cette province fut appelée Daunie, du nom de ce prince qui la gouvernait. Comme les chaleurs sont excessives dans cette

partie de l'Italie, le poëte appelle *Daurus pauper aquæ* : c'est une métonymie qui transporte au roi l'aridité du pays.

On trouve, vers 10 et 11 du texte :

*Et quæ pauper aquæ Daurus agrestium
Regnavit populorum.*

Ici le verbe *regnare* se construit avec le génitif, suivant la coutume des Grecs, qui disent *εσιλιεύει τῶν λαῶν*, régner sur les peuples. Les interprètes donnent à *agrestium* le sens de belliqueux.

(88) Alcée, dont j'ai parlé note 92 du livre premier, fut le premier poëte lyrique grec : comme Lesbos, sa patrie, faisait partie de l'Eolie, Horace appelle ses vers *carmen Eolium* ; et c'est ce mode Eolien qu'il a le premier introduit en Italie. Aucun poëte connu n'avait, en effet, composé des vers lyriques chez les Romains, avant Horace.

LIVRE QUATRIÈME.

ODE I.

(1) Jules Antoine, fils du triumvir Marc Antoine, avait engagé Horace à célébrer en style pindarique la victoire d'Auguste sur les Cimbres. Le poëte s'excuse d'entrer en lice avec le cygne de Dirce, dont il fait un pompeux éloge dans les huit premières strophes. On remarquera, en passant, qu'Horace, qui n'est rien moins que modeste dans toute autre circonstance, se reconnaît toujours inégal et même inférieur à Pindare. Quoi qu'il en soit, la sublimité des pensées, la rapidité du style, l'énergie des expressions, la hardiesse des images et la beauté des métaphores qui caractérisent cette

superbe ode, font bien voir que le poëte, en relevant le génie de Pindare, devient, pour ainsi dire, un autre Pindare.

Après avoir renvoyé, dans la neuvième strophe, à Jules Antoine, poëte lui-même, et connu par un poëme héroïque sur Diomède, la flatteuse invitation de chanter les triomphes d'Auguste, Horace les célèbre comme *per transennam* ; mais ce n'est plus la fougue de l'imagination qui l'entraîne : il cède aux douces impressions du sentiment et de la reconnaissance, dans les louanges gracieuses et délicates qu'il fait du prince victorieux.

Jules Antoine, dont il est ici question, s'était réconcilié avec l'empereur après la mort du triumvir, et avait épousé la sœur du jeune Marcellus. Mais comblé des bienfaits d'Auguste, il le paya, dans la suite, de la plus noire ingratitude, en séduisant sa fille et en conspirant contre lui. L'ingrat prévint par une mort volontaire le châtement de son crime.

Julius Antonius, dit Velleius Paterculus, livre II, ch. 100, *singulare exemplum clementiæ Cæsaris, violator ejus domus, ipse sceleris à se commissi ultor fuit.*

(2) Pindare, nommé par les anciens le prince des poëtes lyriques, naquit à Thèbes en Béotie, 478 ans avant l'ère chrétienne. L'éloge qu'Horace fait des poésies de ce grand homme me dispense d'y rien ajouter. Je me contenterai d'observer que cet éloge regarde surtout les dithyrambes de Pindare, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Nous pouvons au reste juger de son génie poétique, par ce grand nombre de belles odes où il célèbre les athlètes vainqueurs aux jeux Olympiques, Isthmiques, Pythiques et Néméens. R

La mémoire de ce poëte justement célèbre, fut chère à toute la Grèce ; et Alexandre le Grand donna une haute idée de la vénération qu'il lui portait, lorsque, dans le sac de la ville de Thèbes, il voulut qu'on épargnât la maison et la famille de Pindare.

(3) Quelle riche métaphore, et comme elle exprime avec

partie de l'Italie, le poëte appelle *Daurus pauper aquæ* : c'est une métonymie qui transporte au roi l'aridité du pays.

On trouve, vers 10 et 11 du texte :

*Et quæ pauper aquæ Daurus agrestium
Regnavit populorum.*

Ici le verbe *regnare* se construit avec le génitif, suivant la coutume des Grecs, qui disent *εσιλιύει τῶν λαῶν*, régner sur les peuples. Les interprètes donnent à *agrestium* le sens de belliqueux.

(88) Alcée, dont j'ai parlé note 92 du livre premier, fut le premier poëte lyrique grec : comme Lesbos, sa patrie, faisait partie de l'Eolie, Horace appelle ses vers *carmen Eolium* ; et c'est ce mode Eolien qu'il a le premier introduit en Italie. Aucun poëte connu n'avait, en effet, composé des vers lyriques chez les Romains, avant Horace.

LIVRE QUATRIÈME.

ODE I.

(1) Jule Antoine, fils du triumvir Marc Antoine, avait engagé Horace à célébrer en style pindarique la victoire d'Auguste sur les Cimbres. Le poëte s'excuse d'entrer en lice avec le cygne de Dirce, dont il fait un pompeux éloge dans les huit premières strophes. On remarquera, en passant, qu'Horace, qui n'est rien moins que modeste dans toute autre circonstance, se reconnaît toujours inégal et même inférieur à Pindare. Quoi qu'il en soit, la sublimité des pensées, la rapidité du style, l'énergie des expressions, la hardiesse des images et la beauté des métaphores qui caractérisent cette

superbe ode, font bien voir que le poëte, en relevant le génie de Pindare, devient, pour ainsi dire, un autre Pindare.

Après avoir renvoyé, dans la neuvième strophe, à Jule Antoine, poëte lui-même, et connu par un poëme héroïque sur Diomède, la flatteuse invitation de chanter les triomphes d'Auguste, Horace les célèbre comme *per transennam* ; mais ce n'est plus la fougue de l'imagination qui l'entraîne : il cède aux douces impressions du sentiment et de la reconnaissance, dans les louanges gracieuses et délicates qu'il fait du prince victorieux.

Jule Antoine, dont il est ici question, s'était réconcilié avec l'empereur après la mort du triumvir, et avait épousé la sœur du jeune Marcellus. Mais comblé des bienfaits d'Auguste, il le paya, dans la suite, de la plus noire ingratitude, en séduisant sa fille et en conspirant contre lui. L'ingrat prévint par une mort volontaire le châtement de son crime.

Julius Antonius, dit Velleius Paterculus, livre II, ch. 100, *singulare exemplum clementiæ Cæsaris, violator ejus domus, ipse sceleris à se commissi ultor fuit.*

(2) Pindare, nommé par les anciens le prince des poëtes lyriques, naquit à Thèbes en Béotie, 478 ans avant l'ère chrétienne. L'éloge qu'Horace fait des poésies de ce grand homme me dispense d'y rien ajouter. Je me contenterai d'observer que cet éloge regarde surtout les dithyrambes de Pindare, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Nous pouvons au reste juger de son génie poétique, par ce grand nombre de belles odes où il célèbre les athlètes vainqueurs aux jeux Olympiques, Isthmiques, Pythiques et Néméens. R

La mémoire de ce poëte justement célèbre, fut chère à toute la Grèce ; et Alexandre le Grand donna une haute idée de la vénération qu'il lui portait, lorsque, dans le sac de la ville de Thèbes, il voulut qu'on épargnât la maison et la famille de Pindare.

(3) Quelle riche métaphore, et comme elle exprime avec

une admirable énergie, l'abondance et la rapidité du poète grec! Tout est ici à remarquer : d'abord,

Quem super notas aluere ripas ;

Ce n'est point un fleuve calme et resserré dans son lit, c'est un fleuve débordé qui inonde ses rives : ensuite, le mot *feruet* appliqué au mouvement des eaux qui semblent bouillonner en raison de leur violente agitation : enfin,

Immensusque ruit profundo, etc.

Quelle force dans le verbe *ruit*! Pindare s'élance, il se précipite avec impétuosité, mais il s'élance au loin *immensus*, il couvre tout ce qui l'environne des flots de son éloquence.

(4) Dithyrambique. Voyez note 59 du deuxième livre. L'épithète *audaces* caractérise bien ce genre de vers, qui se nourrit de figures hardies, de licences continuelles, d'expressions sonores, de mots doubles ou composés (et non pas forgés comme le pensent quelques commentateurs), de fréquents écarts, et de tout ce qui peut constituer l'enthousiasme.

(5) On lit dans le texte *more modoque*. *Mos* désigne l'habitude et le naturel, *modus* se prend pour la manière.

Rousseau, livre III, ode I, à M. le comte du Luc, se compare, comme Horace, à une abeille.

« Je vais jusqu'ou je puis ;

« Et semblable à l'abeille en nos jardins éclore,

« De différentes fleurs j'assemble et je compose

« Le miel que je produis. »

(6) Les Sicambres habitaient le pays qu'on appelle aujourd'hui la Gueldre et le duché de Clèves. Leur révolte avait attiré Auguste dans les Gaules, et Drusus termina cette guerre en 743. Elle dura depuis cinq ans.

(7) Exclamation d'usage dans les cérémonies d'un triomphe ; comme dans la célébration d'un mariage on s'écriait *Io hymenae* ; ainsi l'on personnifiait le triomphe, et l'on s'adressait à lui comme au dieu protecteur de la fête.

Horace a imité et embelli, dans sa dernière strophe, le portrait que Moschus trace du taureau qui enleva Europe.

Τὸ δ' ἢ τοῖ τὸ μὴ ἄλλο δέμας χαϊδέχρον ἔσκει,
Κύκλις δ' ἀρ' ὕρες μέσσω μάρμαρι μετώπῳ.
Ὅσσε δ' ὑπολαύσκεσι δειμήροισι ἀστράπτοντε.
Ἴσα τ' ἐπ' ἀλλήλοισι κέρα ἀνέτελλε κερῆϊ,
Ἄιτυγος ἡμιτομῶ κερῆϊς ἄτε κύκλα Σελήνῃς.

Son corps partout ailleurs était roux, mais une étoile brillante comme l'argent éclatait du milieu de son front : ses yeux étincelaient des feux de l'amour ; et deux cornes parfaitement égales s'élevaient sur sa tête, telles que le croissant de la lune au milieu de son cours.

ODE II.

(8) Horace fait hommage à Melpomène du rang qu'il tient parmi les poètes lyriques. Melpomène présidait à la tragédie ; elle est prise ici pour les Muses en général, comme dans l'ode XXIV du troisième livre :

Exegi monumentum ære perennius.

Scaliger disait de ce petit poème qu'il aimerait mieux l'avoir fait que d'être roi d'Aragon. On sent bien qu'il y a beaucoup à rabattre de cette exagération ; mais il est certain que le charme de la poésie, l'élevation et la délicatesse des pensées distinguent également cette belle ode.

(9) Les jeux Isthmiques, ainsi nommés de l'isthme de Corinthe, où ils furent institués, ne différaient des jeux Olympiques que parce qu'on les célébrait tous les trois ans, et que la palme des vainqueurs consistait dans une branche de pin.

(10) Les athlètes qui avaient remporté le prix aux jeux Olympiques, Isthmiques, Pythiques et Néméens, recevaient non-seulement dans ces célèbres assemblées, où ils paraissaient couronnés et la palme à la main, les plus grands honneurs, mais ils retournaient dans leur patrie sur un char attelé de quatre chevaux, et l'état leur assignait un revenu fixe pendant toute leur vie.

On lit dans le texte *curru Achaïco*, parce que l'Isthme de Corinthe faisait partie de l'Achaïe que parcouraient les vainqueurs des jeux Isthmiques, comme ceux des jeux Olympiques parcouraient l'Elide.

(11) « Rien n'était plus capable, dit Sanadon, de flatter la vanité d'un conquérant que la marche des triomphes. Il y était donné en spectacle au milieu de la capitale de l'empire, pour y recevoir l'hommage de tout l'univers. Telle est la force du verbe *ostendet* joint à *Capitolio*, parce que la marche se terminait au Capitole, sur le mont Tarpeïen. »

Sur ce mont Tarpeïen, auquel on donna dans la suite le nom de Capitolin, était un magnifique temple consacré à Jupiter. C'est là que les vainqueurs allaient offrir au roi des dieux les dépouilles de leurs ennemis, et lui rendre grâce de leurs glorieux succès.

(12) Le texte porte *Pieri*, vocatif de *Pieris*, surnom des Muses, ainsi appelées de la fontaine de *Pierius*, d'autres disent *Piaris*, en Macédoine, qui leur était consacrée.

« (13) Du cygne tu pourrais donner la voix sonore. »

« Ce n'est point sur des cygnes presque muets, dit Buffon, comme le sont les nôtres dans la domesticité, que les anciens avaient pu modeler ces cygnes harmonieux qu'ils ont rendus si célèbres. Mais il paraît que le cygne sauvage a mieux conservé ses prérogatives, et qu'avec le sentiment de la pleine liberté, il en a aussi les accents. L'on

« distingue, en effet, dans ses cris, ou plutôt dans les accents de sa voix, une sorte de chant mesuré, modulé, et semblable aux sons bruyants du clairon, mais dont les tons aigus et peu diversifiés sont néanmoins très-éloignés de la tendre mélodie, et de la variété douce et brillante de nos oiseaux chanteurs. » Histoire naturelle des Oiseaux, t. IX.

Ainsi le chant des cygnes ne doit pas être regardé comme une fable, mais il n'en est pas de même de sa mélodie.

ODE III.

(14) Cette ode magnifique peut être regardée comme le chef-d'œuvre d'Horace, si l'on en excepte une parenthèse dont je vais bientôt parler; et si dans plusieurs autres pièces que j'ai eu soin d'indiquer il s'est élevé à la hauteur de Pindare, on peut dire, sans exagération, que dans celle-ci il l'a surpassé. En effet, toute la fougue du poète grec s'y trouve réunie aux idées les plus nobles, aux comparaisons les plus majestueuses et les mieux suivies, aux principes raisonnés de la plus saine morale, aux mouvements, en un mot, de la plus sublime éloquence. Mais ce qui assure d'une manière péremptoire le triomphe du poète latin, c'est qu'on ne peut lui appliquer le reproche que Longin faisait à Pindare, de ne s'élever souvent au-delà des nues que pour tomber de plus haut et avec plus d'éclat.

La marche de la prose, quoi qu'en puissent dire ses partisans, est insuffisante pour exprimer avec dignité les beautés lyriques qui constituent l'ensemble de cette ode: il faut nécessairement un souffle de ce génie poétique qui animait Horace, pour le suivre dans ses écarts sans s'exposer au danger de la monotonie.

Auguste avait demandé à Horace, une ode sur les victoires de Drusus et de Tibère. Celle-ci est exclusivement consacrée à la gloire de Drusus, et la douzième de ce livre célèbre les exploits de Tibère, sur les Rhètes.

(15) Les poètes ont feint que l'aigle portait le foudre

de Jupiter, et Plinè fonde cette fiction sur l'idée généralement répandue parmi les anciens, que la foudre n'avait jamais frappé cet oiseau. Cette raison n'est pas fort démonstrative. Mais comme l'aigle, dans la rapidité de son vol, s'élève jusqu'aux plus hautes régions de l'air où se forme la foudre, et d'où elle s'élance avec fracas sur la terre, l'imagination toujours ardente des poètes n'a-t-elle pas pu en conclure, par métaphore, qu'il portait le tonnerre.

Rousseau, livre III, ode VIII, applique au prince de Vendôme la noble comparaison employée par Horace.

- « Non moins grand, non moins intrépide,
 « On le vit, aux yeux de son roi,
 « Traverser un fleuve rapide,
 « Et glacer ses rives d'effroi;
 « Tel que d'une ardeur sanguinaire
 « Un jeune aiglon, loin de son aire
 « Emporté, plus prompt qu'un éclair,
 « Fond sur tout ce qui se présente,
 « Et d'un cri jette l'épouvante
 « Chez tous les habitants de l'air. »

(16) Horace, après avoir suivi, dans tous ses points, la noble comparaison instituée entre un aiglon et Drusus formé par degrés insensibles au métier de la guerre, achève le portrait de ce jeune héros dont l'aspect, semblable à celui du lionceau qui vient d'être sevré, glace déjà ses ennemis d'une mortelle terreur.

(17) Les quatre vers que j'ai traduits sont retranchés du corps de l'ode par Sanadon, et par MM. Daru et Binet. Je pense bien, comme eux, que cette strophe est d'un mauvais goût, que c'est même une tache pour une ode d'un genre aussi relevé; mais enfin elle se trouve dans tous les manuscrits, et j'ai cru ne pas devoir la supprimer. Quel ouvrage est parfait dans toutes ses parties? et pourquoi craindrait-on

de rejeter sur Horace une imperfection? Les fautes des grands maîtres sont des instructions pour les amis des lettres.

Je crois, au reste, avoir rendu la pensée du poète, d'une manière qui peut coïncider avec la dignité de l'ode.

(18) Asdrubal, frère d'Annibal, avait vaincu en Espagne les deux Scipions.

Le Métaure, fleuve de l'Ombrie, aujourd'hui il Metro. Horace fait ici adjectif le nom de cette rivière, qui est *Medurus* en latin. Ainsi, il dit ailleurs *flumen Rhenum, flumen Medum*, etc.

(19) Le texte porte

Qui primus almâ risit adored;

ce qui signifie littéralement: ce jour a ri le premier à cause de l'abondante distribution. *Adorea* était, à proprement parler, une distribution de froment faite aux soldats après la victoire. Ce mot se prit ensuite figurément pour la victoire elle-même. Cette expression, et *equitavit* du quatrième vers, appliqué par métaphore à *flamma* et à *Eurus*, sont absolument dans le genre pindarique, qui est celui de cette ode.

(20) *Tædas*, c'est-à-dire *per sylvam tædarum*, synecdoque de la partie pour le tout. *Tæda* désigne une espèce de pin résineux dont on faisait autrefois les meilleurs flambeaux.

(21) Le latin dit *opimus triumphus*. *Opimus* indique ce qu'il y a de plus précieux, de plus glorieux. On appelait à Rome *opima spolia*, dépouilles opimes, celles d'un général ennemi tué par le général romain.

ODE IV.

(22) Les consuls avaient fait, au commencement de l'année 741, des vœux publics pour l'heureux retour de l'empereur, dont le séjour dans les Gaules s'était prolongé

contre l'espérance du peuple. Tel est le sujet de cette ode où règne la plus douce et la plus tendre effusion des sentiments du cœur. Le tour en est aisé, les vers harmonieux, les louanges justes et méritées. Le poète y trace le tableau du bonheur des Romains sous l'empire d'Auguste, avec des couleurs si naturelles que l'âme est aussi délicieusement émue par ces tendres épanchements de l'amour et de la vénération pour le souverain, qu'elle a éprouvé d'étonnement lorsque le poète mettait en jeu tous les ressorts de son génie, pour célébrer ses exploits, dans la première et la troisième ode de ce livre. C'est en quoi Horace surtout est inimitable : tantôt torrent impétueux, il entraîne, il subjugué les cœurs par l'ascendant de sa mâle éloquence, tantôt fleuve paisible, il excite dans le cœur les plus douces sensations. Rousseau a imité les plus beaux endroits de cette ode dans celle qu'il adressa au roi de Pologne, électeur de Saxe. Voyez ses œuvres, livre IV, ode IV.

(23) « Il y a déjà long-temps, dit Dacier, qu'on a reconnu que ces marques pouvaient être trompeuses. . . . Mais je ne sais si la condition des femmes en est aujourd'hui plus heureuse : car, si d'un côté on ne juge pas mieux d'une dame lorsque ses enfants ne ressemblent point du tout à son mari, on n'en juge pas mieux aussi quand le contraire arrive. »

(24) Il y a dans le texte *alteris mensis*, à la seconde table, c'est-à-dire au dessert. Les anciens ne se servaient pas comme nous d'une seule table pour leurs repas. Ils en avaient deux : la première était chargée de viandes de bœuf et de mouton, ou de volailles, etc. Ce premier service étant fini, on approchait une seconde table ornée de fruits de toute espèce, et qui remplaçait la première. C'était à la fin de ce second service que l'on chantait les louanges des dieux et des héros, et que l'on faisait des libations en leur honneur.

ODE V.

(25) Plusieurs interprètes ont pensé, comme Sanadon, que cette ode formait le commencement du poème séculaire. J'ai long-temps balancé avant de prendre un parti sur la place que je devais lui fixer; mais après avoir mûrement approfondi les raisons alléguées pour en faire une ode séparée, ou pour en former partie intégrante du poème séculaire, j'ai compris que l'on ne pouvait pas raisonnablement supposer que, dans une solennité religieuse où il ne devait être question que d'Apollon, de Diane, du peuple romain et de son chef, Horace y parût non-seulement comme acteur, mais même pour se donner en quelque sorte des louanges continuelles. Sur ce principe, j'ai regardé et je regarde cette ode comme une introduction au poème séculaire. « C'est une pièce séparée, comme le dit judicieusement M. Binet, tome premier, page 256, où le poète parle seul au dieu de la lyre, et ensuite à la jeunesse qui doit former les chœurs. »

(26) Niobé, fille de Tantale, et femme d'Amphion, roi de Thèbes, mère de douze enfants, osa, pour cette raison, mépriser Latone qui n'en avait que deux. Apollon et Diane, pour venger l'injure faite à leur mère, percèrent à coups de flèches les six garçons et les six filles de Niobé. Cette princesse, outrée de douleur, fondit en larmes et fut enfin métamorphosée en rocher.

(27) Le poète donne ici à Phébus le surnom d'*Agyien*, mot grec composé de *Αγία*, rue, chemin, parce que ce dieu présidait aux chemins dans les villes. C'est pour cela que dans les faubourgs on lui élevait des statues, ainsi que devant les portes des maisons.

(28) Par le mode Lesbien, Horace entend la forme des vers de Sapho et d'Alcée, qu'il avait particulièrement imités.

(29) On touchait les cordes de la lyre avec le ponce et l'index. Le ponce servait aussi à marquer la fin de la cadence et de la mesure de chaque strophe que l'on chantait; c'est ce que j'ai exprimé dans ce vers :

« Observez de mes doigts la touche et le repos. »

ODE VI.

(30) Cette ode, adressée à Manlius Torquatus dont parle Horace dans la quinzième du premier livre,

O nata mecum consule Manlio;

roule sur le même objet que la sixième du premier livre. Ce sont les mêmes idées, plus gracieuses dans l'une, plus énergiques dans l'autre. La première renferme plus d'images séduisantes, la seconde plus de leçons de morale. Ainsi le peintre habile sait nuancer avec art les couleurs de ses tableaux : ainsi l'homme de génie puise dans son propre fonds les moyens d'embellir de divers ornements, des pensées homogènes.

Rabutin a imité avec grâce et légèreté les deux premières strophes de cette ode.

« La neige a disparu, bientôt par la verdure

« Ces coteaux seront embellis;

« La terre ouvre son sein, et change de parure;

« Les fleuves coulent dans leurs lits,

« Les Nymphes de retour, les Grâces ingénues,

« Au son des airs règlent leurs pas :

« Chaque saison nous dit : nous sommes revenues;

« Vos beaux jours ne reviendront pas. »

(31) On lit dans le texte *amico quæ dederis animo*, manière de parler empruntée des Grecs, et qui leur est familière, φίλῳ ψυχῆς χαρίσσειν, *dilecto animo gratificari*, *proprio genio indulgere*. Plusieurs interprètes ont prétendu

mais à tort, qu'il fallait entendre ces trois mots de la libéralité envers ses amis. Pour peu qu'on examine la contexture de la phrase, on verra que cette interprétation lui est absolument opposée.

(32) L'histoire d'Hippolyte est trop connue pour nous y arrêter. Je me contenterai d'observer qu'il fut rappelé à la vie, suivant Ovide, par Esculape, à la prière de Diane. Horace, comme Epicurien, ne croyait nullement à ces sortes de prodiges; de là ces deux vers :

*Infernis neque enim tenebris Diana pudicum
Liberat Hippolytum.*

(33) Pirithoüs, voyez note 24 du troisième livre.

(34) Thésée, dit la fable, prit Pirithoüs par la main, tandis qu'Hercule le tenait lui-même de la sienne; un tremblement de terre survenu sépara ces deux amis. Pirithoüs resta donc dans les enfers, et Thésée passa seul avec Hercule. Ainsi Horace semble détruire son raisonnement par cette circonstance; mais, comme l'observe Dacier, le poëte ne fait ici attention qu'à la vérité de l'histoire qui fait dévorer Pirithoüs par un chien d'Adonéus, roi des Molosses, chez lequel ils étaient venus pour enlever sa fille. Ce prince se contenta de mettre Thésée en prison; Hercule le délivra par la suite : mais Thésée eut le chagrin de s'en retourner sans son cher Pirithoüs.

ODE VII.

(35) *Commodus* du texte doit s'entendre dans le sens de *liberalis*, *benignus*. Les Romains avaient coutume, aux fêtes Saturnales, de faire des présents à leurs amis : Horace envoie des vers au lieu de présents.

(36) On lit dans le latin *Calabræ Pierides*, expression par laquelle Horace désigne Ennius, ancien poëte, né à Rudie, dans la Calabre, vers l'an 515 de la fondation de Rome.

Ennius est le premier Romain qui ait composé des vers Pythiens ou épiques. Ce poëte était rempli d'un génie naturel, mais dénué des ressources de l'art. Outre son poëme des annales de la république, dont il nous reste quelques fragments, il avait composé des tragédies et des comédies.

(37) Toute cette phrase est une conséquence du principe que le poëte vient de poser, que les beaux vers seuls élèvent à l'immortalité : il en cite pour exemple l'infatigable Hercule, les deux fils de Leda, et Bacchus, dont les poëtes ont chanté les exploits héroïques.

N. B. Le vers dix-sept du texte

Non incenda Carthaginis impia,

formant un anachronisme, puisqu'il est constant que Carthage ne fut détruite que par le petit-fils du grand Scipion, surnommé comme lui l'Africain; j'ai adopté dans ma traduction *impendia* pour *incendia*. Ce changement, proposé par Sanadon, peut seul faire un sens raisonnable.

ODE VIII.

(38) Horace parle ici de la poésie lyrique inconnue avant lui chez les Romains.

(39) Stésicore, un des plus grands poëtes de l'antiquité au témoignage de Quintilien qui en fait le plus grand éloge, et assure que, s'il avait su se modérer, personne n'aurait approché d'Homère de plus près. Denis d'Halicarnasse lui reconnaît toute la verve de Pindare, et toutes les grâces de Simonide; et Plinè a remarqué que, comme il était encore enfant, un rossignol chanta sur sa bouche. Le style de ce poëte était grave et majestueux, comme le dit Horace. Il naquit à Himéra, ville de Sicile, dans la quarante-deuxième olympiade : nous n'avons de lui qu'une quarantaine de vers environ.

(40) Alcée. Voyez note 92 du premier livre.

(41) Anacréon, de Téos en Ionie, était le poëte des grâces, des jeux et des amours; et Horace qui se le proposa pour modèle, dans ses poésies badines, l'a caractérisé d'un coup de pinceau, vers 9 et 10 de cette ode :

*Nec, si quid olim lusit Anacreon,
Delevit ætas.*

Anacréon était contemporain de Cyrus, roi de Perse, et florissait vers la soixante-douzième olympiade, 489 ans avant l'ère chrétienne. Il a composé des hymnes et des élégies qui ne sont point parvenues jusqu'à nous; mais il nous reste un assez grand nombre de ses odes pour nous faire juger que personne n'a jamais su, mieux que lui, réunir la naïveté à la délicatesse et à la légèreté.

« Ce n'est le plus souvent, dit Lebatteux dans son cours de littérature, qu'un sentiment gracieux, une idée douce, un compliment délicieux tourné en allégorie, ce sont des grâces simples, naïves, demi-vêtues. »

Son ode sur une colombe, *εἰς ἀεγίστην*, est un petit chef-d'œuvre où brillent tour à tour l'ingénuité, l'élégance et la délicatesse la plus exquise.

Cet aimable poëte mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Son genre de vie extrêmement frugal l'exempta de toutes les infirmités de la vieillesse; et il aurait fourni indubitablement une plus longue carrière, si un pepin de raisin qui s'arrêta dans son gosier ne l'eût étouffé. Voyez Plinè, chap. 13, livre VII.

(42) Sapho. Voyez note 41 du premier livre.

(43) Les verbes *distare*, *discrepare*, *differre*, et semblables, se construisent fort souvent en latin, et surtout chez les poëtes, avec le cas d'attribution; et Horace nous en fournit plusieurs exemples. C'est donc à tort que Bentley,

sur l'autorité de quelques vieux scholiastes, a suppléé *sepulta inertia* à *sepulta inertia* du texte, qui se trouve dans les manuscrits les plus estimés, et dans les éditions de Rodeille, Jouvenci, Jean Bond, etc.

ODE IX.

(44) Entendez par *bruma* l'hiver de la vie. *Pluma*, que l'on trouve dans les anciens manuscrits, ne forme ici aucun sens raisonnable, et j'ai adopté, avec les meilleurs interprètes, la leçon *bruma* qui coïncide parfaitement d'ailleurs avec la suite de la métaphore *deciderint comæ et faciem hispidam*.

ODE X.

(45) L'ache et le lierre étaient regardés comme un préservatif contre l'ivresse, et l'on attribuait à leur odeur la vertu de dissiper les fumées du vin. *Hederæ vis* pour *hederæ copie*.

(46) Les Ides, ainsi nommées du vieux verbe toscan *iduarè*, diviser, parce qu'elles partageaient le mois en deux parties à peu près égales, étaient toujours le 15 des mois de Mars, Mai, Juillet et Octobre; dans les autres, le 13 du mois s'appelait le jour des Ides.

Avril est appelé le mois de Vénus, parce que la terre commence alors à ouvrir son sein, et à devenir propre à la végétation. La grande fête de Vénus commençait d'ailleurs le premier de ce mois.

ODE XI.

(47) On connaît l'histoire de Procné et de Philomèle, filles de Pandion, roi d'Athènes. La première épousa Térée, roi de Thrace; et pour venger l'outrage fait par ce prince à sa sœur Philomèle, elle lui servit à table les membres de son fils Ithys. Térée, furieux d'un si horrible attentat, courait le glaive à la main sur son épouse, lorsqu'il fut métamorphosé

en hupe. Procné, au même instant, fut changée en hironnelle; Philomèle devint rossignol, et Itys chardonneret.

(48) Horace veut parler de Drusus, de Tibère, et du jeune Marcellus, neveu d'Auguste qui l'avait adopté pour son fils. *Cliens* indique que Virgile faisait la cour à ces illustres jeunes gens *Nardo vina merbere*, qui suit cette expression, signifie littéralement: tu mériteras du vin pour du nard, tu échangeras ton nard contre du vin.

Ce passage a fait croire à quelques commentateurs qu'il s'agissait, dans cette ode, d'un parfumeur nommé Virgile; mais, à coup sûr, ce parfumeur n'aurait point été qualifié ami des grands, *nobilium juvenum cliens*. Ainsi, pour faire preuve d'érudition, on torture le sens du texte, et souvent l'on tombe dans de grossières erreurs. Il ne s'agit donc ici que d'une agréable plaisanterie qui ne pouvait échapper à Virgile.

(49) Le latin dit *onyx*, espèce d'agate ainsi nommée de *ὄνυξ*, ongle, parce que ses veines transparentes sont de la couleur de l'ongle d'un homme. On faisait avec l'onyx des vases où l'on renfermait les essences.

(50) Ce vers, joint au seizième, a paru confirmer la ridicule opinion énoncée plus haut. Il suffit, pour saisir la pensée du poète, de savoir que Virgile, naturellement laborieux, ne quittait l'étude qu'avec peine. Horace feint donc ici, en plaisantant, que l'avidité du gain pouvait le retenir. En effet, les vers de Virgile lui avaient valu plus de deux cent cinquante mille écus de la libéralité d'Auguste, et de celle de ses amis. En fallait-il davantage pour autoriser la fine plaisanterie d'Horace?

In loco, qui finit cette ode, a la même force que *opportune*, en temps et lieu. Les Grecs disaient de même *ἐν καιρῷ*.

ODE XII.

(51) Auguste, comme je l'ai observé page 389, avait

chargé Horace de célébrer les victoires de Drusus et de Tibère; et quoique le génie soit naturellement ennemi de toute espèce d'entraves, cette circonstance ne fit que donner un nouvel élan, si j'ose m'exprimer ainsi, à la verve d'Horace. On a vu avec quel succès il avait chanté Drusus dans l'ode III de ce livre: on a admiré le sublime des pensées, la majesté du style, et cette superbe prosopopée qui en forme le dénouement. Celle-ci réunit la même énergie et les mêmes beautés; et se distingue en outre par un art délicat déguisé sous l'apparence du désordre. Elle finit et commence par l'éloge de l'empereur; le milieu est consacré aux louanges de Tibère dont les exploits sont rapportés, avec infiniment de grâce et d'esprit, aux plans tracés par Auguste.

(52) Lisez la note 54 du troisième livre.

(53) Le texte porte *expertes legis Latine*, c'est-à-dire qui n'avaient pas subi le joug des Romains, à l'époque où Drusus remporta sur eux cette victoire mémorable qui fait le sujet de l'ode III.

Quid marie posses est ici pour *quid posses*. C'est une tournure empruntée des Grecs. Les Grecs, au lieu de dire *scio quam sit illa urbs*, disent *scio illam urbem quam sit*. Ainsi, *hostes didicere Augustum, quid posses* a la même force que *didicere quid Augustus posses*.

Les Vindéliciens furent soumis l'an 538. Ces peuples font aujourd'hui partie de la Souabe et de la Bavière. Ils occupaient, du temps des Romains, la partie des Alpes qui est au-delà du pays des Grisons.

(54) Le latin dit *auspiciis secundis. Res prosperæ, ut ait Juvencius, dicuntur secundæ, quia veluti sequuntur consilia nostra, et conatus nostros; ac proinde nobis quodammodo obsequuntur.*

Le poète veut parler ici des auspices d'Auguste.

(55) Les Pleiades, auxquelles j'ai substitué les Hyades, parce qu'elles étaient sœurs, léger changement qui ne peut tirer à conséquence, sont une constellation de sept étoiles qui semblent former un chœur entre la queue du Bélier, et un des genoux du Taureau. On les appelle Pleiades du verbe grec *πλεῖν*, naviguer, parce que leur lever indique la saison où commence ordinairement la navigation.

(56) L'Aufide est appelé *tauriformis* par le poète. Cette expression s'applique en général à tous les fleuves. On les compare aux taureaux, parce que le bruit de leurs ondes imite les mugissements. Nous avons observé d'ailleurs que les cornes étaient le symbole de l'abondance, et les fleuves l'entretiennent dans les pays qu'ils parcourent. Enfin, la plupart des rivières se partagent en plusieurs bras avant de se décharger dans la mer. De là, peut-être, la raison de *tauriformis*, en grec *ταυροειδής*. Virgile a dit de même, Géorgiques IV, vers 371 :

*Et gemina auratus taurino cornua vultu
Eridanus.*

(57) Un lustre était l'espace de cinq années. Cet espace étant révolu, les censeurs purifiaient les citoyens et en faisaient le dénombrement: *lustrabant urbem censores, et recensabant*. Telle est l'étymologie du mot lustre.

(58) Les sources du Nil, ce fleuve nourricier de l'Égypte, restèrent inconnues pendant des siècles. Des Jésuites portugais les ont enfin découvertes.

(59) L'intrépidité des Gaulois est célèbre chez les anciens. Elien, livre XII de son histoire, chap. 18, assure qu'une maison prête à tomber, ou que le feu allait réduire en poudre, ne les épouvantait pas; et qu'ils ne fuyaient pas devant les flots de la mer, quand ils étaient surpris par les

marées. En général, ils ont toujours fait preuve de courage, et d'un grand mépris pour la mort; c'est ce que le poëte veut signifier par ce vers :

Te non paventis funera Gallia.

ODE XIII.

(60) Le temple de Janus, bâti par Romulus, autrement nommé Quirinus, premier roi des Romains, restait ouvert pendant la guerre; on le fermait pendant la paix. L'empereur Auguste eut la gloire de le fermer trois fois.

(61) J'ai suivi la leçon de Lambin : *evaganti* pour *extrà vaganti*, *extrà ordinem rectum vaganti*.

(62) Les lois d'Auguste furent appelées *leges Juliae*, parce que ce prince portait le nom de Jule, comme fils adoptif de César. *Edicta Julia* doit s'entendre ici de toutes les conditions prescrites par le vainqueur aux peuples subjugués.

ÉPODES D'HORACE.

ODE I.

(1) Les interprètes ne sont nullement d'accord sur la signification du mot *Epode*. Les uns veulent qu'elle se rapporte à la mesure adoptée par le poëte dans les neuf premières odes, où se trouve constamment un petit vers (l'iambe dimètre) joint au grand vers qui le précède, et dont il termine le sens; les autres pensent que le mot *Epode* réduit à ses principes analytiques, ἐπι τῶν ἔδων, après les odes, renferme la seule raison que l'on doit donner du titre de ce livre, composé, disent-ils, quelque temps après les quatre premiers. Voyez, pour de plus grands développements, Dacier, tome V, page 10.

Il paraît vraisemblable, au reste, que cet ouvrage fut ainsi nommé parce qu'il forme une addition aux odes précédentes dont il diffère réellement, tant par la nature de plusieurs pièces satiriques que par le genre de vers des autres, où règne un style plus agréable.

(2) Horace, affligé de n'avoir point accompagné Mécène qui venait de partir pour l'expédition contre Antoine, témoigne à son ami la vivacité de ses regrets, par l'expression touchante de sa tendresse, de sa gratitude et de son désintéressement.

(3) Les Liburniens, peuples de l'Ilirie, étaient corsaires de profession; et leurs navires, extrêmement légers, ont fait donner le nom de *Liburnes* aux galères de même construction. Or, l'armée d'Auguste en avait un grand nombre: les vaisseaux d'Antoine, au contraire, étaient à huit ou à dix rangs de rames, et de grosses tours de bois surmontaient leurs poupes. Telle est la raison de l'opposition entre *Liburnis* et *propugnacula*.

(4) *Villa candens* du texte doit s'entendre de la blancheur brillante des pierres dont la maison de campagne d'Horace était bâtie.

(5) *Nepos* signifie en général petit-fils, mais on le trouve souvent employé dans les auteurs pour désigner un débauché, un jeune homme sans mœurs. La raison en est, disent les commentateurs, que les petits-fils étaient ordinairement traités chez leurs grands-pères avec beaucoup plus d'indulgence et de délicatesse que dans la maison paternelle, et devenaient le plus souvent fripons et débauchés. L'épithète *discinctus*, jointe à *nepos*, augmente la force de l'expression, et indique un libertin effréné, un prodigue éhonté.

ODE II.

(6) La peinture touchante du bonheur de la vie agricole,

marées. En général, ils ont toujours fait preuve de courage, et d'un grand mépris pour la mort; c'est ce que le poëte veut signifier par ce vers :

Te non parentis funera Gallia.

ODE XIII.

(60) Le temple de Janus, bâti par Romulus, autrement nommé Quirinus, premier roi des Romains, restait ouvert pendant la guerre; on le fermait pendant la paix. L'empereur Auguste eut la gloire de le fermer trois fois.

(61) J'ai suivi la leçon de Lambin : *evaganti* pour *extrà vaganti*, *extrà ordinem rectum vaganti*.

(62) Les lois d'Auguste furent appelées *leges Juliae*, parce que ce prince portait le nom de Jule, comme fils adoptif de César. *Edicta Julia* doit s'entendre ici de toutes les conditions prescrites par le vainqueur aux peuples subjugués.

ÉPODES D'HORACE.

ODE I.

(1) Les interprètes ne sont nullement d'accord sur la signification du mot *Epode*. Les uns veulent qu'elle se rapporte à la mesure adoptée par le poëte dans les neuf premières odes, où se trouve constamment un petit vers (l'iambe dimètre) joint au grand vers qui le précède, et dont il termine le sens; les autres pensent que le mot *Epode* réduit à ses principes analytiques, ἐπι τῶν ἔδων, après les odes, renferme la seule raison que l'on doit donner du titre de ce livre, composé, disent-ils, quelque temps après les quatre premiers. Voyez, pour de plus grands développements, Dacier, tome V, page 10.

Il paraît vraisemblable, au reste, que cet ouvrage fut ainsi nommé parce qu'il forme une addition aux odes précédentes dont il diffère réellement, tant par la nature de plusieurs pièces satiriques que par le genre de vers des autres, où règne un style plus agréable.

(2) Horace, affligé de n'avoir point accompagné Mécène qui venait de partir pour l'expédition contre Antoine, témoigne à son ami la vivacité de ses regrets, par l'expression touchante de sa tendresse, de sa gratitude et de son désintéressement.

(3) Les Liburniens, peuples de l'Ilirie, étaient corsaires de profession; et leurs navires, extrêmement légers, ont fait donner le nom de *Liburnes* aux galères de même construction. Or, l'armée d'Auguste en avait un grand nombre: les vaisseaux d'Antoine, au contraire, étaient à huit ou à dix rangs de rames, et de grosses tours de bois surmontaient leurs poupes. Telle est la raison de l'opposition entre *Liburnis* et *propugnacula*.

(4) *Villa candens* du texte doit s'entendre de la blancheur brillante des pierres dont la maison de campagne d'Horace était bâtie.

(5) *Nepos* signifie en général petit-fils, mais on le trouve souvent employé dans les auteurs pour désigner un débauché, un jeune homme sans mœurs. La raison en est, disent les commentateurs, que les petits-fils étaient ordinairement traités chez leurs grands-pères avec beaucoup plus d'indulgence et de délicatesse que dans la maison paternelle, et devenaient le plus souvent fripons et débauchés. L'épithète *discinctus*, jointe à *nepos*, augmente la force de l'expression, et indique un libertin effréné, un prodigue éhonté.

ODE II.

(6) La peinture touchante du bonheur de la vie agricole,

une foule d'images riantes et variées; les grâces du style, l'élégance des expressions et l'harmonie des vers, tels sont les caractères distinctifs de cette charmante pièce que l'on ne lit jamais sans un nouveau plaisir, et dont on aime surtout à citer le premier et le troisième vers, toutes les fois que l'occasion s'en présente. Elle serait même un chef-d'œuvre dans le genre pastoral, si la dernière strophe qui nous révèle le but du poëte, ne la convertissait point en satire ingénieuse, et d'autant plus piquante que le lecteur, toujours occupé des scènes délicieuses qui séduisent et enchantent son imagination, parvient à un dénouement tout à la fois moral, plaisant et inattendu. En effet, l'auteur de tous ces beaux projets de sagesse et de vie champêtre, l'usurier Alphius y renonce au moment même où il se disposait à quitter la ville. Les Ides sont arrivées: soudain il court retirer son argent, et cherche à le placer de nouveau pour le terme des Calendes.

- « Alphius avait dit : prêt à quitter la ville,
 « Aux Ides il courut, en usurier prudent,
 « A plus gros intérêts replacer son argent,
 « Et dédaigna des champs le solitaire asile. »

Certes on ne pouvait tracer avec plus de force, de précision et de vérité l'empire que cette détestable passion de l'avarice exerce sur les cœurs qu'elle a subjugués. Ce n'est point ici une satire amère, c'est une censure remplie de grâces et de délicatesse, qui a le double avantage de corriger les mœurs et de faire rire ceux même qui en sont l'objet.

..... Risum movet,
 Et... prudenti vitam consilio monet.

Phèdre, prologue du premier livre.

(7) *Solutus omni fœnore* désigne celui qui prête à usure comme celui qui emprunte à intérêt. Le calcul du premier est sordide; celui du second est destructeur de ses intérêts.

(8) Le foyer domestique est appelé *sacrum* parce qu'il était consacré à Vesta, et que les statues des dieux Lares l'environnaient.

(9) Les sargets abondaient sur les rivages de l'Asie et de la Grèce, dit Columelle, livre VIII, et ne se trouvaient sur les côtes d'Etrurie que lorsque la tempête les y avait jetés.

(10) La fête des bornes, ou du dieu Terme, qui présidait aux limites des héritages, se célébrait, chez les Romains, avec beaucoup de solennité, le neuvième jour des Calendes de Mars.

(11) On entend par *vernas* les esclaves nés dans la maison du maître. Ce mot se prend ici pour les esclaves en général.

(12) Les usuriers exigeaient la rentrée de leurs fonds au commencement et au milieu du mois, c'est-à-dire le jour des Calendes et le jour des Ides. Les Calendes sont ainsi appelées du verbe grec *καλιω*, j'appelle, parce que, le premier du mois, le pontife convoquait le peuple au Capitole, pour lui désigner les jours où tombaient les Nones et les Ides. Voyez la note 46 du livre IV, pour la signification du mot Ides.

ODE III.

(13) Médée, fameuse magicienne, était fille d'Eétés, roi de Colchos. Eprise d'amour pour Jason, elle lui facilita par ses enchantements la conquête de la toison d'or, l'épousa ensuite et le suivit en Thessalie.

(14) Les Argonautes, ainsi nommés du navire Argo sur lequel ils s'étaient embarqués pour la conquête de la toison d'or. Les plus illustres des Argonautes furent Hercule, Thésée et Jason. Ce dernier était leur chef. Par le secours de Médée il dompta deux taureaux qui vomissaient des flammes, et enleva la toison. Ces taureaux, dit la fable, avaient des pieds d'airain et des cornes de fer.

(15) Médée, pour se venger de sa rivale, lui fit présent, selon les uns, d'un collier, d'une robe et d'autres ornements d'où s'exhala un feu violent qui la consuma dès qu'elle s'en fut parée; selon les autres, d'une petite boîte d'où sortirent des flammes qui embrasèrent le palais de Créon, et firent périr ce prince avec sa fille Créuse. J'ai suivi cette dernière opinion.

(16) *Efficacis* du texte est pris dans le sens de *strenui*, *laboriosi*, *bellicosi*. On connaît les douze travaux d'Hercule: ils ont paru si étonnants que l'on a fini par attribuer à plusieurs héros du même nom ce que la mythologie reconnaît pour l'ouvrage d'un seul.

Il est ici question du centaure Nessus qu'Hercule tua d'un coup de flèche, pour avoir voulu enlever Déjanire. Ce centaure, en mourant, donna pour présent à Déjanire sa robe teinte de son sang, l'assurant qu'elle aurait la vertu de lui ramener Hercule, si jamais il lui devenait infidèle. Déjanire trop crédule, donna la robe à son amant: mais le héros ne s'en fut pas plutôt revêtu que tout son corps fut brûlé par d'invisibles flammes.

ODE IV.

(17) On lit dans le latin *peruste*, brûlé, pour *attrite*, *lacerate*, criblé, déchiré. Horace dit ailleurs *uri flagris*; et Catulle s'est servi de l'expression *inusta flagella*.

Ibericis fustibus, de cordes d'Ibérie, c'est l'espèce pour le genre. Comme les cordes d'Ibérie étaient fort estimées pour le travail et la solidité, on en donnait le nom à toute autre espèce de cordes dont on voulait vanter la bonté.

(18) Un crieur public annonçait à haute voix, à Rome, la raison du supplice des condamnés, lorsque les triumvirs, magistrats chargés de juger les voleurs ou les esclaves, procédaient eux-mêmes, ou par leurs agents, à l'exécution de la sentence qu'ils avaient prononcée. Or Ménas ayant été

souvent repris de justice, Horace lui adresse, par hyperbole, le reproche d'avoir lassé le crieur public.

(19) La loi d'Othon, portée l'an de Rome 685, réservait exclusivement pour les chevaliers les quatorze premiers rangs de places au théâtre. Ménas, il est vrai, avait été créé chevalier par Auguste; mais Horace pouvait-il regarder comme tel un vil esclave plusieurs fois flétri?

ODE V.

(20) « Voici, dit Dacier, une des pièces les plus satiriques et les plus piquantes qui nous restent de l'antiquité. « Horace écrit contre Canidie, et il lui reproche d'avoir dérobé un jeune enfant de qualité qu'elle va faire mourir « d'une manière cruelle, pour composer de son soie et de « ses moelles un breuvage amoureux qu'elle veut donner à « un de ses amants, nommé Varus, qui l'avait abandonnée. « Il explique ici tous les préparatifs de cette mort, et toutes « les cérémonies qui la précèdent. Cette ode est fort considérable par son style, qui est pur et serré, par ses tours, « qui sont vifs et ingénieux, et par beaucoup de particularités qu'elle nous enseigne. Mais, ce que j'y trouve de plus « fin et de plus délicat, c'est que, sans faire semblant d'y « toucher, Horace donne ici à Varus un certain ridicule qui « ne peut manquer de divertir quand on le connaît. »

Quoi qu'il en soit des éloges prodigués au style et à l'énergie de cette singulière pièce, l'imagination se révolte au récit des horreurs dont le poète retrace le détail.

(21) Entendez par ces expressions *insignibus raptis*, la robe bordée de pourpre, *prætextam*, que les enfants de famille portaient depuis leur treizième année jusqu'à la dix-septième, où ils prenaient la robe virile. Le poète parle, en outre, du bijou appelé *bullæ*, que l'on pendait à leur col le jour même qu'ils étaient revêtus de la robe bordée de

pourpre. Ce bijou était un cœur d'or ou d'argent pour les enfants de qualité, et de cuir pour les autres.

(22) Le figuier sauvage, *caprificus*, ne rapporte ni fleurs ni fruits : on le mettait, pour cette raison, au nombre des arbres sinistres et malheureux. Il fallait, pour assurer sa vertu dans les enchantements, l'arracher sur les tombeaux, et non pas le couper. Tel est le sens du participe *erutas*.

(23) Sagane, nom d'une sorcière compagne de Canidie. L'adjectif *expedita* dénote qu'elle avait retroussé sa robe dessous sa ceinture, pour vaquer avec plus d'aisance à ses opérations magiques.

(24) On attribuait aux eaux de l'Averne, fleuve de la Campanie, une si grande vertu pour fléchir, et se rendre favorables les divinités infernales, que, faute de pouvoir s'en procurer de véritables, on se servait de toute autre eau, en lui donnant le nom consacré. C'est à cet usage que Virgile fait allusion vers 512 du quatrième livre de l'Énéide :

Sparserat et latices simulatos fontis Averni.

Il s'exhalait de ce lac une vapeur si contagieuse qu'elle faisait périr sur-le-champ les oiseaux qui volaient autour de ses eaux. De là son nom d'Averne, *àspis*, *sine avibus*.

*Talis sese halitus atris
Faucibus effundens sese ad convexa ferabat;*

Undè locum, Graui dixerunt nomine Avernum.

Énéide, livre VI, vers 240.

(25) Veia, nom d'une autre magicienne. Le participe *abaeta* a la même force que *deterrita*. D'ailleurs, en décomposant le mot, on a pour résultat *acta ab*; joignez-y *nulla conscientia*, le tout signifiera qui n'est poussée par aucun remords, insensible à toute espèce de remords.

(26) Le texte porte *Suburrana canes*, les chiens de

Suburre. C'était le quartier où demeuraient les courtisanes, et le rendez-vous de tous les débauchés de Rome.

(27) *Thyestea preces*, imprécations semblables à celles que Thyeste proféra lorsque son propre fils lui fut servi à table, dans un festin, par son frère Atrée.

(28) On croyait, chez les anciens, que les âmes ou les ombres de ceux qui avaient été assassinés, erraient pendant la nuit autour de leurs meurtriers, pour les tourmenter et se venger de leur cruauté. Tel est le sens de *nocturnus furor*.

(29) Le texte porte *Esquilina alites*, oiseaux des Esquilies. Les Esquilies, colline de Rome où l'on exécutait les malheureux qui avaient été condamnés à la peine capitale. Comme leurs corps y étaient exposés, les corbeaux et les vautours volaient en troupe vers cette colline, pour se repaître de leurs cadavres.

ODE VI.

(30) Cassius Sévère, orateur rempli de talents, mais qui s'en servait indistinctement contre les scélérats, et contre les gens de bien dont il s'efforçait de ternir la réputation par ses libelles diffamatoires, est représenté, dans cette ode, sous l'allégorie d'un chien. Cette pièce n'a de remarquable que le fiel qui la caractérise; elle laisse entrevoir que Cassius avait impliqué dans ses accusations quelques amis du poète. On sent bien qu'Horace, en pareille circonstance, ne se vengeait pas à demi : au moins sa bile ne se dirige-t-elle que contre un homme généralement décrié.

(31) Lycambe, Lacédémonien, avait promis en mariage sa fille Néobule à Archiloque. Il changea ensuite d'avis, et la donna à un autre. Le poète, irrité d'un semblable mépris, composa contre Lycambe une satire si violente que ce dernier se pendit de désespoir.

(32) Bupalus, peintre fort estimé, avait fait le portrait d'Hypponax; mais il avait tellement outré sa laideur naturelle que le poète distilla sa bile contre lui, dans une satire sanglante. On prétend que Bupalus ne put vaincre sa douleur, et qu'il se pendit. D'autres sont d'un avis contraire, et disent que Bupalus se contenta de quitter Ephèse, avec son frère Anthémus, et que depuis ils firent l'un et l'autre d'excellents ouvrages.

(33) Il y a dans le texte une transposition poétique et élégante dont la construction est *an flebo ut puer inultus?*

ODE VII.

(34) Horace, à l'occasion de la guerre civile renouvelée par Sextus Pompée, retrace avec énergie les horreurs des précédentes, et cherche à détourner de ses projets ce jeune homme ardent et ambitieux. Sanadon prétend, contre le sentiment presque général des commentateurs, qu'il s'agit ici de la guerre civile entre Octave et Antoine, mais cette dernière n'eut lieu qu'en 722, et cette ode fut composée en 716, qui est précisément l'année où Sextus recommença, en Sicile, les hostilités.

(35) Jules-César fut le premier des Romains qui porta ses armes victorieuses en Bretagne, aujourd'hui l'Angleterre; mais il se contenta d'imposer des tributs aux Bretons, et de se faire donner des étages. Auguste, quelques années après la guerre civile entre lui et Sextus, leur accorda la paix, sous certaines conditions; mais ces peuples ne furent entièrement soumis que sous l'empire de Claude. Voyez la vie d'Agricola par Tacite.

C'est donc avec raison que le poète appelle les Bretons, *intactos*, puisqu'ils n'avaient point encore subi le joug de la puissance Romaine.

(36) Horace rejette sur la mort de Rémus, tous les désastres

des guerres civiles; c'est une précaution politique pour éloigner l'idée de leur véritable cause.

ODE VIII.

(37) Sextus Pompée, dont je viens de parler, s'arrogeait le titre fastueux de fils de Neptune, parce que le grand Pompée, son père, avait été le maître de la mer.

Δόξαν δὲ τινα ἔφρονεμα, ὡς ἔφ' Ἡροδοτῶντος παῖς αἰεὶ ἔτι
πάσας ποτὶ ἰ πατρὶ αὐτῆ τῆς θαλάσσης ἦρξες, προσέθετο.

Dion, livre 48.

(38) Le Conopée, *κωνοπίον* à *κόνιψ*, culex, cousin, était un large voile dont les Dames Egyptiennes entouraient leurs lits, surtout à Alexandrie, pour se garantir des cousins dont le voisinage de la mer et les marais du Nil infestent cette ville. On avait, sans doute, avec ces sortes de voiles, formé une tente pour Cléopâtre et Antoine; et comme un semblable spectacle aurait dû faire rougir des guerriers, de là ces deux beaux vers d'Horace:

*Interque signa, turpe! militaria
Sol aspicit conopeum.*

(39) Dieu triomphe. Voyez la note 7 du livre IV.

(40) Le texte porte *punico lugubre mutavit sagum*. C'est un hypallage ou changement de construction qu'il faut rétablir de cette manière: *mutavit punicum sagum, lugubri*. *Sagum* était une espèce de saye que les généraux mettaient par-dessus leurs armes, et qui s'appelait aussi *paludamentum*, manteau.

(41) Les Sirtes, dont il est ici question, sont ces sables mouvants, tantôt amoncelés, tantôt dispersés, et toujours funestes aux navigateurs; que l'on trouve sur les côtes de la mer d'Afrique. On peut aussi entendre par le mot

Sirtes, les deux golfes nommés Seiches de Barbarie, entre lesquels est situé le royaume de Tripoli.

ODE IX.

(42) Ajax, fils d'Oïlée, roi des Locriens, ayant vu entr'ouvert d'un coup de foudre, le vaisseau sur lequel il s'était embarqué après la prise de Troie; se sauva à la nage sur des rochers où la foudre l'atteignit, et le précipita dans la mer, au moment même où il se vantait d'échapper au naufrage, en dépit des Dieux. Les Grecs attribuèrent cet événement à la colère de Pallas indignée de ce que ce prince impie avait violé dans son propre temple, Cassandre, fille de Priam. Voyez Virgile, *Énéide*, livre 1, vers 43, *Pallas ne exurere classem*, et suivants.

(43) *Pallor luteus* du texte, a le même sens que *pallor flavus*, pâleur jaune, résultat ordinaire d'une frayeur de longue durée. La pâleur subite qui glace le sang, mais qui ne dure pas, c'est *pallor albus*.

ODE X.

(44) *Jovem* du texte pour *aërem*, par métonymie. C'est le Dieu de l'air, pour l'air lui-même.

(45) Chiron, centaure illustre par sa sagesse, et son amour pour l'équité, fut le gouverneur d'Achille. Les poètes l'ont placé au ciel, et les astronomes en ont fait un des signes du Zodiaque, sous le nom de Sagittaire, *Arctienens*.

(46) *Subtemen* est proprement la trame. Horace emploie ce mot pour *filum*, le fil: l'épithète *certum*, certain, dénote que les Parques avaient résolu de le couper, avant le retour d'Achille.

ODE XI.

(47) La dernière rupture survenue entre Antoine et Auguste, l'an 722, avait fait disparaître tout espoir de

conciliation; et déjà l'on présageait à Rome, cette foule d'horreurs qui précédèrent et suivirent la bataille d'Actium. Horace, jeune alors, bouillant d'imagination, et pénétré de douleur à l'aspect des désastres qui menaçaient sa Patrie, composa cette belle ode où brillent toute l'énergie du style, la hardiesse des figures, la richesse des descriptions, et l'harmonie des vers.

(48) Les Allobroges, peuples de l'ancienne Gaule, habitaient la Savoye et le Dauphiné. Le poète les appelle infidèles et amateurs de nouveautés *novis rebus*, (suppléés *studens*), parce qu'ils s'étaient d'abord déclarés pour le parti de Catilina dont ils révélèrent ensuite la conjuration, dans la crainte des dangers qui menaçaient leur république, si le sénat était vainqueur. Voyez Salluste, *Guerre de Catilina*, chapitre 41.

(49) Le fougueux Spartacus. Voyez la note 48 du troisième livre.

(50) Les Phocéens, peuples de l'Ionie, se voyant sans cesse tourmentés par les Perses, abandonnèrent, d'un mouvement spontané, la ville de Phocée, leur patrie, et passèrent dans l'île de Chio, avec leurs femmes et leurs enfants, après avoir chargé sur leurs vaisseaux, les statues de leurs Dieux, et tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Horace fait ici allusion au serment qu'ils proférèrent de ne jamais rentrer dans leur patrie, ayant qu'une masse de fer ardente qu'ils jetèrent dans la mer, ne nageât sur les flots. Les Phocéens, après diverses aventures, vinrent s'établir dans la Gaule où ils bâtirent la ville de Marseille.

(51) Les îles Fortunées dont parle Horace, sont les Canaries, îles de la mer Atlantique, où règnent l'air le plus pur, la température la plus douce, et l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie. Elles sont surtout renommées pour leurs vins et leurs fruits délicieux; et l'on

y trouve un nombre prodigieux de serins appelés *Canaris*, du nom de la principale de ces îles.

ODE XII.

(52) Horace, par un aveu simulé du pouvoir de Canidie, lui demande grâce pour avoir méprisé son art, dans ses vers satiriques; mais l'excuse est plus sanglante que l'insulte: et les supplications du poëte ne sont qu'une nouvelle satire aussi violente que la première, et beaucoup plus piquante, en raison de la finesse du style et des idées.

(53) *Do manus* du texte, signifie littéralement: je présente les mains, et, par métaphore, je cède, je me remets à votre discrétion. Cette expression est empruntée des anciens combats, où le vaincu tendait les mains au vainqueur pour recevoir ses chaînes, et pour solliciter sa commisération.

(54) *Turbo* ou *Rhombus* désigne cette espèce de roue de fer ou de bois, dont les magiciens se servaient dans leurs enchantements, en la faisant rouler ou à droite ou à gauche. Ils en arrêtaient le mouvement, lorsqu'il s'agissait de rendre le charme inutile. Voulaient-ils lui imprimer une force contraire? si la roue avait d'abord tourné à gauche, ils la faisaient tourner à droite, et réciproquement; toujours en prononçant certains mots magiques que le poëte appelle, par ironie, des paroles sacrées.

(55) Téléphe, roi de Mysie, fut blessé par Achille, pour avoir refusé le passage aux Grecs qui se rendaient à Troie. Un oracle ayant assuré ce prince que l'auteur de la blessure pouvait seul le guérir, Téléphe vint trouver Achille, et, d'un air suppliant, il le conjura d'appliquer le remède à sa plaie. Le héros grec, pour cette fois, ne fut pas inflexible; il racla sa lance avec un couteau, et en fit tomber la limure dans la plaie du blessé, qui se trouva à l'instant cicatrisée.

(56) Le centaure Nessus. Voyez note 16 de ce livre.

(57) Horace appelle Canidie, une boutique à poison de Colchos. Cette métaphore ne pouvant s'adapter au génie de notre langue, j'ai dû lui substituer une idée équivalente; dans ces deux vers:

« Quoi, sans cesse allumant tes magiques fourneaux,
« Tu fais fondre pour moi les poisons de Colchos. »

(58) *Stipendium* du texte, est la paye journalière des soldats. Ce mot est composé de *stips* ou *stipes*, petite pièce de monnaie, de la préposition *in* pour, ou par, et du substantif *dies*, jour. Le poëte emploie ce mot, qui désigne aussi toute espèce de récompense, pour *poenam* ou *supplémentum*. C'est donc comme s'il disait: *quam me vis poenam luere?*

(59) Servius, dans l'explication qu'il fait des vers 65 et 66 du livre V de l'Enéide, *Prætereà si nona diem*, etc., dit que l'on conservait sept jours, dans sa maison, le cadavre d'un mort, que le huitième jour on le brûlait, et que le neuvième il était enterré.

« Il n'y a pas d'apparence, observe judicieusement Sannadon, que l'on observât tant de formalités dans les funérailles des pauvres gens; et c'est de ceux-là seulement qu'il est parlé ici, et *in sepulchris pauperum*. Quand donc Horace dit *novendiales pulveres*, il veut dire que les sorcières déterraient ces cendres neuf jours après qu'on les avait enterrées; et peut-être que ce nombre de neuf était mystérieux dans la magie, pour donner plus de force aux enchantements. »

ODE XIII.

(60) Le texte porte *Cotyttia*: suppléez *mysteria*, ou *sacra*. *Cotys* ou *Cotytto*, de l'île de Cée, fut honorée par les Grecs qui ravalèrent la divinité aux plus vils emplois, comme la

déesse de la volupté, c'est-à-dire de toutes les abominations qui se commettaient dans les orgies des Bacchantes. *Cotyria* est donc le terme le plus significatif dont Horace pût se servir, pour dépeindre les horreurs commises dans ces assemblées de sorciers et de sorcières, que nous appelons *sabat*. Les deux mots *liberi Cupidinis* ajoutent encore à la force de l'expression, et indiquent que l'on ne gardait absolument aucune mesure, dans ces sortes de conciliabules.

(61) *Torrentius* et plusieurs traducteurs, entr'autres M. Binet, applique le verbe *dîtasse* à *Canidie*. J'ai suivi la leçon de *Jouvenci* qui l'applique à *Horace*. Cette interprétation se lie beaucoup mieux avec la suite de l'ode, et rend d'une manière plus précise l'idée du poète.

(62) Les magiciens et magiciennes faisaient fabriquer des petites figures de cire, pour représenter les personnes sur lesquelles ils voulaient exercer leurs enchantements. *Ovide* dit en parlant de *Medée* :

Devovet absentes, simulacraque cerea fingit.

Ils remuaient ces petites figures, les frappaient et les tourmentaient en tout sens, comme ils auraient tourmenté les personnes qu'elles représentaient, si elles se fussent trouvées à leur discrétion; et le peuple superstitieux assurait qu'il ressentait l'effet de ces maléfices, lorsqu'il se croyait en butte à la haine de quelque sorcière.

POÈME SÉCULAIRE.

(63) La période de cent dix ans, époque à laquelle se célébraient, à Rome, les jeux séculaires, étant révolue l'an 736 de la république; *Auguste* chargea *Horace* de composer

un poème pour honorer cette solennité. Le poète, avant d'exécuter l'ordre de l'empereur, composa l'ode V du quatrième livre, qui ne doit nullement faire partie du poème séculaire, comme je l'ai dit note 25, page 393, mais que l'on doit regarder comme une introduction destinée à préparer les jeunes gens qui devaient chanter les vers d'Horace.

La plupart des interprètes et des commentateurs donnent les plus grands éloges à ce poème. *Dacier* prétend même que c'est le chef-d'œuvre d'Horace; et il ne croit pas que toute l'antiquité fournisse rien de plus achevé.

Sans doute, les idées en sont grandes et majestueuses, le style coulant et harmonieux, les expressions nobles et parfaitement adaptées au sujet; mais il y a loin, j'ose le dire, du fini de cette pièce à la sublimité de l'ode III du troisième livre, *Justum ac tenacem propositi virum*, au génie de la première et de la troisième du quatrième livre: *Quisquis andarum studet æmulari... Qualem ministrum fulminis alitem*. Je pourrais encore en citer plusieurs autres.

(64) Les Sibylles étaient des vierges que l'on croyait inspirées, et douées du don de prédire l'avenir. Ce mot paraît être formé du grec *σῆβη* (*Dor.* et *Eol.* pour *θεός*, dieu), et de *Συλλα*, conseil. On n'est point d'accord sur le nombre des Sibylles. Les uns n'en admettent que deux, d'autres trois, d'autres quatre. Enfin, *Varron* le plus savant des Romains, en nomme dix: savoir la Persique qui se disait *bru* de *Noë*, la Lybienne, la Delphique, la Cume ou Sibylle de Cumes en Italie, l'Erythréenne, la Samienne, la Cumanne de Cumes en Elide, l'Hellespontine, la Phrygienne et la Tiburtine que l'on nommait aussi *Albunée*.

La plus illustre de toutes, celle de Cumes en Elide, apporta, disent *Pline* et *Denis d'Halicarnasse*, à *Tarquin* le superbe, neuf livres de vers sur les destinées de Rome, et proposa à ce prince de les lui vendre, pour trois cents écus d'or. *Tarquin* regarda cette proposition comme un trait de folie, et

déesse de la volupté, c'est-à-dire de toutes les abominations qui se commettaient dans les orgies des Bacchantes. *Cotyria* est donc le terme le plus significatif dont Horace pût se servir, pour dépeindre les horreurs commises dans ces assemblées de sorciers et de sorcières, que nous appelons *sabat*. Les deux mots *liberi Cupidinis* ajoutent encore à la force de l'expression, et indiquent que l'on ne gardait absolument aucune mesure, dans ces sortes de conciliabules.

(61) *Torrentius* et plusieurs traducteurs, entr'autres M. Binet, applique le verbe *dîtasse* à *Canidie*. J'ai suivi la leçon de *Jouvenci* qui l'applique à *Horace*. Cette interprétation se lie beaucoup mieux avec la suite de l'ode, et rend d'une manière plus précise l'idée du poète.

(62) Les magiciens et magiciennes faisaient fabriquer des petites figures de cire, pour représenter les personnes sur lesquelles ils voulaient exercer leurs enchantements. *Ovide* dit en parlant de *Medée* :

Devovet absentes, simulacraque cerea fingit.

Ils remuaient ces petites figures, les frappaient et les tourmentaient en tout sens, comme ils auraient tourmenté les personnes qu'elles représentaient, si elles se fussent trouvées à leur discrétion; et le peuple superstitieux assurait qu'il ressentait l'effet de ces maléfices, lorsqu'il se croyait en butte à la haine de quelque sorcière.

POÈME SÉCULAIRE.

(63) La période de cent dix ans, époque à laquelle se célébraient, à Rome, les jeux séculaires, étant révolue l'an 736 de la république; *Auguste* chargea *Horace* de composer

un poème pour honorer cette solennité. Le poète, avant d'exécuter l'ordre de l'empereur, composa l'ode V du quatrième livre, qui ne doit nullement faire partie du poème séculaire, comme je l'ai dit note 25, page 393, mais que l'on doit regarder comme une introduction destinée à préparer les jeunes gens qui devaient chanter les vers d'Horace.

La plupart des interprètes et des commentateurs donnent les plus grands éloges à ce poème. *Dacier* prétend même que c'est le chef-d'œuvre d'Horace; et il ne croit pas que toute l'antiquité fournisse rien de plus achevé.

Sans doute, les idées en sont grandes et majestueuses, le style coulant et harmonieux, les expressions nobles et parfaitement adaptées au sujet; mais il y a loin, j'ose le dire, du fini de cette pièce à la sublimité de l'ode III du troisième livre, *Justum ac tenacem propositi virum*, au génie de la première et de la troisième du quatrième livre: *Quisquis vindarum studet æmulari... Qualem ministrum fulminis alitem*. Je pourrais encore en citer plusieurs autres.

(64) Les Sibylles étaient des vierges que l'on croyait inspirées, et douées du don de prédire l'avenir. Ce mot paraît être formé du grec *σῆσ* (*Dor.* et *Eol.* pour *σῆρ*, dieu), et de *σῆλλῆ*, conseil. On n'est point d'accord sur le nombre des Sibylles. Les uns n'en admettent que deux, d'autres trois, d'autres quatre. Enfin, *Varron* le plus savant des Romains, en nomme dix: savoir la Persique qui se disait *bru* de *Noë*, la Lybienne, la Delphique, la Cumée ou Sibylle de Cumes en Italie, l'Erythréenne, la Samienne, la Cumane de Cumes en Elide, l'Hellespontine, la Phrygienne et la Tiburtine que l'on nommait aussi *Albunée*.

La plus illustre de toutes, celle de Cumes en Elide, apporta, disent *Pline* et *Denis d'Halicarnasse*, à *Tarquin* le superbe, neuf livres de vers sur les destinées de Rome, et proposa à ce prince de les lui vendre, pour trois cents écus d'or. *Tarquin* regarda cette proposition comme un trait de folie, et

la dédaigna : sur cela, la Sibylle jeta au feu trois de ses livres, et demanda pour les six autres le même prix. Le roi n'en fut que plus fortement persuadé qu'elle avait perdu l'esprit. Cependant cette Sibylle, sans se rebuter, brûla encore trois livres, et déclara qu'elle ne diminuerait rien de la somme exigée, pour les trois qui restaient. Frappé d'une semblable persévérance, Tarquin donna ordre de lui compter les trois cents écus d'or, et confia la garde du précieux dépôt qu'il venait d'acquiescer, à deux personnes distinguées dans la noblesse, et à deux officiers publics.

La Sibylle de Cumès en Italie, qui pourrait bien être la même que celle dont nous venons de parler, est nommée Déiphobe par Virgile, et c'est elle que le héros de l'Énéide supplie de prononcer elle-même ses oracles.

..... *Folīs tantum ne carmina manda.*
Ipsa canas, oro.

Énéide, livre VI, vers 74.

Après l'exil de ses rois, la république prit un soin plus particulier du recueil des oracles de la Sibylle Cumane. Elle le fit enfermer dans un coffre de pierre qui fut déposé sous une des voûtes du Capitole, et remis à la fidélité de deux prêtres nommés *Duumvirs*. L'an 387 de Rome, ces prêtres furent portés au nombre de dix, et à celui de quinze sous la dictature de Sylla. On consultait les livres Sibyllins, par l'ordre du Sénat, dans toutes les grandes calamités de l'état.

(65) Noms donnés à Diane, pour caractériser ses diverses attributions, comme déesse des accouchements. Ainsi on l'appelait *Ithyia*, du grec *ἰθυσια*, *partus*, quod scilicet *parturientibus opitulatur* : *Lucina*, de *lux*, *lucis*, parce qu'on lui adressait des vœux, pour que les enfants vinsent heureusement au jour : *Genitalis* enfin *à gignendo* ; parce que la lune est regardée comme favorable à la propagation.

(66) Le texte porte *Undenos*, onze fois dix, ce qui indique une révolution de cent dix ans. En effet, les premiers jeux séculaires furent célébrés à Rome l'an 298. Les autres époques datent des années 408, 517, 626 et 736. Cette dernière est celle dont il s'agit ici. Mais comme ces neuf ou dix années forment réellement le commencement d'un siècle, les jeux dont nous parlons furent nommés séculaires ; et j'ai employé le mot *siècle* dans ma traduction, parce qu'il se rapporte mieux à cette dénomination, et parce qu'en même-temps il est plus poétique.

(67) C'était en vertu d'un oracle d'Apollon qu'Énée était venu en Italie.

Sed nunc Italiam magnam Grynæus Apollo,
Italiam Lyciæ jussere capessere sortes.

Énéide, livre IV, vers 346.

(68) Les *Quindécimvirs* que Cicéron appelle *Sibyllinorum interpretes*, *Sibyllini sacerdotes* étaient les seuls à qui la lecture et l'interprétation des livres Sibyllins fût permise. Ces prêtres étaient chargés de tout ce qui concernait la cérémonie des jeux séculaires.

TABLE.

LIVRE PREMIER DES ODES.

Odes.		Pages.
I.	A Mécène : <i>Mæcenas, atavis</i>	16
II.	A Auguste : <i>Jam satis terris nivis</i>	20
III.	Au vaisseau qui portait Virgile : <i>Sic te diva</i>	24
IV.	A Sextius : <i>Solvitur acris hiems</i>	28
V.	A Agrippa : <i>Scriberis Vario fortis</i>	30
VI.	Il loue le site délicieux de Tivoli : <i>Lau- dabunt alii claram Rhodon</i>	32
VII.	A Plancus : <i>Albus ut obscuro</i>	<i>ibid.</i>
VIII.	A Lydie : <i>Lydia, dic, per omnes</i>	34
IX.	A Thaliarque : <i>Fides ut altâ</i>	36
X.	Hymne en l'honneur de Mercure : <i>Mer- curi facunde, nepos Atlantis</i>	38
XI.	A Leuconoé : <i>Tu ne quæsieris</i>	40
XII.	A sa Muse : <i>Quem virum aut heroa</i>	42
XIII.	A la République : <i>O navis, referent</i>	46
XIV.	Prédiction de Nérée sur la ruine de Troie : <i>Pastor cum traheret</i>	48
XV.	A Tyndaris que le poète avait lésée dans des vers satiriques : <i>O matre pulchrâ</i>	52

TABLE.

421

Odes.		Pages.
XVI.	A Tyndaris : <i>Velox amœnum sæpè</i>	54
XVII.	A Varus : <i>Nullam, Vare, sacrâ</i>	56
XVIII.	Invitation à Mécène : <i>Vile potabis</i>	58
XIX.	Aux jeunes Garçons et aux jeunes Filles chargés de chanter les louanges d'Apollon et de Diane, dans la so- lennité des jeux séculaires : <i>Dianam teneræ dicite Virgines</i>	60
XX.	A Aristius Fuscus : <i>Integer vitæ, sce- lerisque purus</i>	62
XXI.	A Virgile : <i>Quis desiderio sit pudor</i>	64
XXII.	A sa Muse : <i>Musis amicus</i>	66
XXIII.	A ses Amis : <i>Natis in usum</i>	68
XXIV.	L'Ombre d'Architas : <i>Te maris et terræ</i>	70
XXV.	A Iccius : <i>Icci, beatis nunc Arabum</i>	72
XXVI.	A Vénus : <i>O Venus, regina Cnidi</i>	74
XXVII.	A Apollon : <i>Quid dedicatum poscit</i>	76
XXVIII.	A sa Lyre : <i>Poscimus, si quid vacui</i>	78
XXIX.	Palinodie : <i>Parcus deorum cultor</i>	<i>ibid.</i>
XXX.	A la Fortune : <i>O diva, gratum</i>	80
XXXI.	A Plotius Numide : <i>Et thure et fidibus</i>	84
XXXII.	A ses Amis, sur la mort de Cléopâtre : <i>Nunc est bibendum</i>	86
XXXIII.	A son jeune Esclave : <i>Persicos odi</i>	90

LIVRE SECOND DES ODES.

Odes.	Pages.
I. A Pollion : <i>Motum ex Metello</i>	92
II. A Crispe Salluste : <i>Nullus argento color est</i>	96
III. A Delliüs : <i>Æquam memento rebus</i>	98
IV. A Septime : <i>Septimi, Gades aditure</i>	100
V. A Pompeius Grosphus : <i>O sæpè mecum</i>	102
VI. A Valgius, sur la mort de son Fils : <i>Non semper imbres</i>	104
VII. A Licinius Muréna : <i>Rectius vives, Licini</i>	106
VIII. A Quintius Hirpinus : <i>Quid bellicosus Cantaber</i>	108
IX. A Mécène : <i>Nolis longa feræ</i>	110
X. Contre un Arbre qui avait manqué de l'écraser : <i>Ille et nefasto</i>	112
XI. A Postume, sur la brièveté de la vie : <i>Eheu! fugaces, Postume</i>	116
XII. Contre le Luxe de son siècle : <i>Jam pauca aratro jugera</i>	118
XIII. A Grosphus : <i>Otium divos rogat</i>	120
XIV. A Mécène alors malade : <i>Cur me querelis</i>	124
XV. Le Poète se félicite de la médiocrité de sa fortune, et blâme l'avidité de ceux qui ambitionnent d'immenses richesses : <i>Non ebur, neque aureum</i>	126

Odes.	Pages.
XVI. Dithyrambe : <i>Bacchum in remotis</i>	130
XVII. A Mécène. Le poète se promet l'immortalité : <i>Non usitatâ, nec tenui</i>	134

LIVRE TROISIÈME DES ODES.

I. <i>Odi profanum vulgus</i>	138
II. A ses Amis : <i>Angustam, amici, pauperiem</i>	142
III. Apothéose de Romulus : <i>Iustam ac tenacem</i>	144
IV. A Calliope : <i>Descende cælo, et dic</i>	150
V. <i>Cælo tonantem credidimus Jovem</i>	156
VI. Contre les Mœurs de son siècle : <i>Delicia majorum immeritus</i>	162
VII. A Mécène. Il l'invite à un Banquet : <i>Martiis cælebs quid agam</i>	166
VIII. A Mercure et à sa Lyre : <i>Mercuri, nam te docilis magistro</i>	168
IX. A la fontaine de Blandusie : <i>O fons Blandusiae</i>	172
X. Aux Romains. Le Poète célèbre le retour d'Auguste, après la conquête de l'Espagne : <i>Herculis ritu modò dictus</i>	174
XI. A Mécène : <i>Inclusam Danaën turris</i>	176
XII. A Elius Lamia : <i>Æli, vetusto nobilis</i>	180
XIII. Au dieu Faune : <i>Faune, Nympharum fugientium amator</i>	182

Odes.	Pages.
XIV. A Telephe : <i>Quantum distet ab Inacho.</i>	184
XV. A sa Bouteille : <i>O nata mecum.</i>	186
XVI. A Diane : <i>Montium custos nemorumque.</i>	188
XVII. A Phidilé : <i>Cælo supinas si tuleris.</i>	<i>ibid.</i>
XVIII. Contre les Avars : <i>Intactis opulentior.</i>	190
XIX. A Bacchus : <i>Quò me, Bacche.</i>	196
XX. A Vénus : <i>Fixi choreis nuper idoneus.</i>	198
XXI. A Galatée : <i>Impios parvæ recinentis.</i>	200
XXII. A Lydé : <i>Festo quid potiùs die.</i>	206
XXIII. A Mécène : <i>Tyrrhena regum progenies.</i>	208
XXIV. A Melpomène : <i>Exegi monumentum.</i>	214

LIVRE QUATRIÈME DES ODES.

I. A Jule Antoine : <i>Pindarum quisquis.</i>	216
II. A Melpomène : <i>Quem tu, Melpomene.</i>	220
III. Il célèbre la Victoire de Drusus : <i>Qualem ministrum fulminis alitem.</i>	222
IV. A Auguste : <i>Divis orte bonis.</i>	228
V. A Apollon : <i>Dive quem proles Niobea.</i>	232
VI. A Torquatus : <i>Diffugère nives.</i>	236
VII. A Censorinus : <i>Donarem pateras gra- taque commodus.</i>	238
VIII. A Lollius : <i>Ne fortè credas interitura.</i>	242

Odes.	Pages.
IX. A Ligurinus : <i>O formosus adhuc.</i>	246
X. Il invite Phyllis à venir célébrer chez lui la naissance de Mécène : <i>Est mihi nonum superantis.</i>	248
XI. A Virgile : <i>Jam Veris comites.</i>	250
XII. A Auguste : <i>Quæ cura patrum.</i>	252
XIII. A Auguste. Bonheur des Romains sous son règne : <i>Phœbus volentem prælia.</i>	256

LIVRE DES ÉPODES.

I. A Mécène : <i>Ibis Liburnis inter alta.</i>	262
II. Éloge de la Vie champêtre : <i>Beatus ille, qui procul negotiis.</i>	264
III. Contre l'Ail : <i>Parentis olim si quis.</i>	270
IV. Contre l'affranchi Ménas : <i>Lupis et agnis.</i>	272
V. Contre la magicienne Canidie : <i>At, ô Deorum.</i>	274
VI. Contre Cassius Sévère, Orateur mé- disant : <i>Quid immerentes hospites.</i>	282
VII. Aux Romains : <i>Quò, quò scelesti ruitis.</i>	284
VIII. A Mécène. Le Poète célèbre la bataille d'Actium : <i>Quandò repostum Cæ- cubum.</i>	286
IX. Imprécations contre le poète Mévius : <i>Mala soluta navis.</i>	290
X. A ses Amis : <i>Horrida tempestas cœlum.</i>	292

Odes.		Page.
XI.	Au Peuple romain : <i>Altera jam teritur.</i>	296
XII.	A Canidie : <i>Jam jam efficaci.</i>	302
XIII.	Réponse de Canidie : <i>Quid obseratis au-</i> <i>ribus.</i>	368

POÈME SÉCULAIRE.

Hymne en l'honneur d'Apollon et de Diane : <i>Phæbe, sylvarumque potens Diana.</i>	312
---	-----

NOTES.

Du Livre premier des Odes.	320
Du Livre second.	345
Du Livre troisième.	360
Du Livre quatrième.	384
Des Épodes.	402
Du Poème Séculaire.	416

FIN DE LA TABLE.

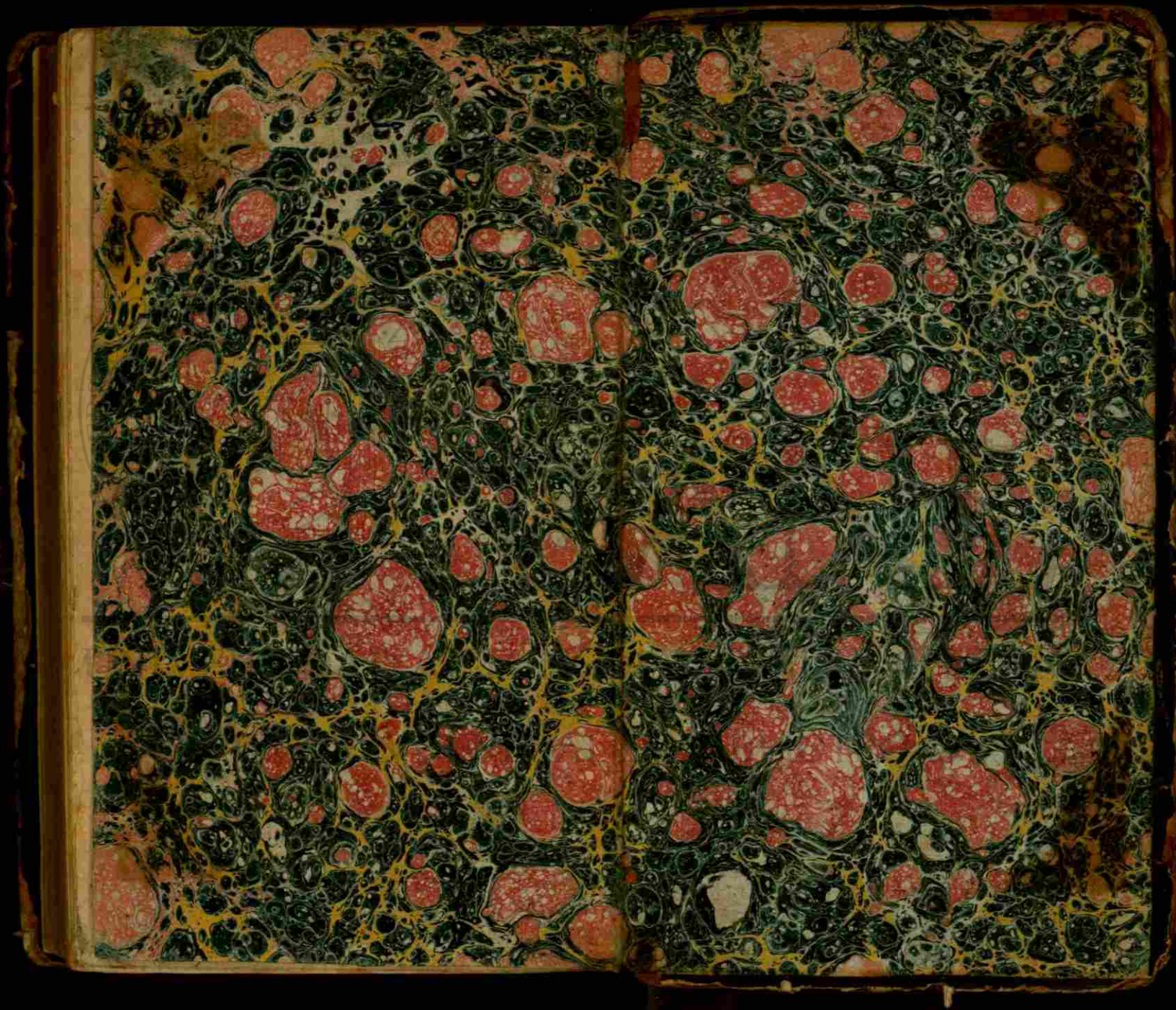
RECTIFICATIONS.

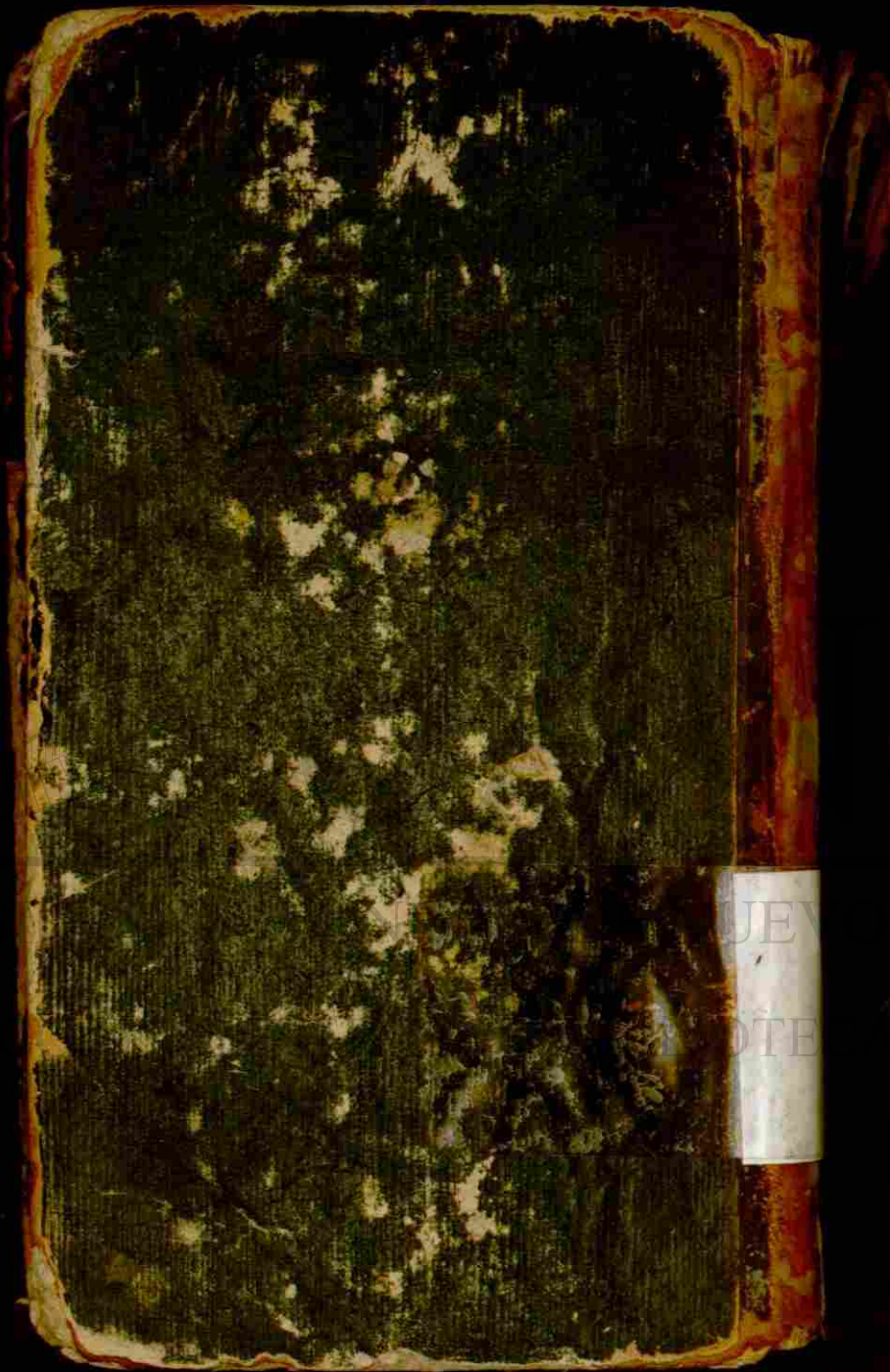
- Liv. I. Note 6, après les deux vers cités, *Ah! te mea.* . . .
ajoutez : Ode XIV, Liv. III.
- Note 39, au lieu de *ἑαλιῶν* ou *ἑαλιῶν*, banquet, et
ἀρχῆν, principe; lisez : *βαλεῖα* ou *βαλία*, banquet,
et *ἀρχῆν*, principe, etc.
- Note 50, au lieu de *à quo*; lisez : *à quo*.
- Note 72, au lieu de Syrthes; lisez : Sirtes.
- Liv. II. Note 41, une hymne à Vénus; lisez : un hymne.
- Liv. III. Note 37, *Socratici sermones*, Ode 25; ajoutez :
Liv. I.^{er}

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS







UEV

OTE